W. E. B. Du Bois les ames du peuple noir

Auteur inconnu

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

W. E. B. Du Bois

Les âmes du peuple noir

Introduction, notes et postface de Magali Bessone

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Magali Bessone

Cet ouvrage a été précédemment publié en 2004 aux Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure dans la collection « Versions françaises ».

Titre original : *The Soûls of Black Folk*, *in Writings* **(The Library of America, New York, 1986).**

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information par courriel, à partir de notre site www.editionsladecouverte.fr, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-5106-3

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure,

Paris, 2004.

© Éditions La Découverte, Paris, 2007.

INTRODUCTION

- Pourquoi lire Du Bois aujourd'hui en France ?
- Préface
- Sur nos luttes spirituelles
- À l'aube de la liberté
- Sur Mr. Booker T. Washington36 et quelques autres
- Sur la signification du progrès
- Sur les ailes d'Atalante
- Sur la formation des Noirs
- Sur la Ceinture noire
- Sur la quête de la Toison d'or
- J'J> J> JvlT
- Sur les fils du maître et de l'homme Il
- Sur la foi de nos pères
- Sur la mort du premier-né

- Sur Alexandre Crummell
- Sur le retour de John
- Les Chants de douleur
- Postface
    - Cette double citation a donc une double fonction :

Pourquoi lire Du Bois aujourd'hui en France ?

Marxisme, postcolonialisme et postcolonialité

Magali Bessone

AAJilliam Edward Burghardt Du Bois a écrit la majeure partie des essais qui composent cet ouvrage entre 1897 et 1903 : aux États-Unis, la ségrégation vient d'être légalement reconnue[1], trente ans seulement après la fin de la guerre de Sécession qui a émancipé les esclaves noirs sur l'ensemble du territoire de l'Union. L'Europe, dans le même temps, se dispute l'Afrique. Malgré une tentative de partage plus ou moins consensuel de l'Afrique entre les grandes puissances lors de la conférence de Berlin, les crises coloniales se multiplient, depuis celle de Fachoda, qui met aux prises la France et la Grande-Bretagne en 1898, jusqu'au coup de Tanger de 1905 qui oppose la France et l'Allemagne et contribue largement au déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Aujourd'hui la France hérite des interrogations et des méthodes des *post-colonial studies* anglo-saxonnes et relit l'histoire de ses relations avec l'Afrique, notamment à la lumière de la réinscription de la colonisation dans la longue durée, en 1

refusant d'accorder un privilège explicatif à l'événement « décolonisation[2] ». La France, largement en retard sur les États-Unis, (re)découvre ainsi sa situation postcoloniale. D'un point de vue politique, elle semble apercevoir avec stupeur la réalité de ses pratiques discriminatoires à caractère racial, que le modèle d'intégration républicaine avait pourtant recouvertes du voile de l'universalisme et de l'égalité citoyenne. D'un point de vue épistémologique, les objets d'enquête changent : se multiplient récemment les études sur l'histoire des théories et des pratiques des luttes d'indépendance et des formations des États-nations dans les pays décolonisés. Au-delà de cette réflexion sur le colonialisme historique, les effets de colonisation interne sont également étudiés et dénoncés. Les méthodes évoluent parallèlement : la « postcolonialité », de portée plus théorique, apparaît, avec pour ambition de signifier la résistance à l'universalisation au nom du multiculturalisme identitaire. Emboîtant le pas au post-modernisme et au poststructuralisme largement répandus outre Atlantique, les pratiques universitaires françaises se réapproprient M. Foucault, G. Deleuze ou J. Derrida[3].

Quelle peut être la place de Du Bois dans cette histoire française ? Comment et pourquoi lire aujourd'hui *Les Âmes du peuple noir,* livre écrit de l'autre côté de l'Atlantique au moment de la plus forte expansion coloniale française ? Ne doit-on pas craindre le caractère étranger et obsolète des *Âmes* — livre susceptible d'intéresser des spécialistes, historiens des idées, interprètes ou commentateurs, mais négligeable pour son apport conceptuel et politique spécifique et les pistes interprétatives qu'il pour-

rait nous fournir pour éclairer notre propre condition postcoloniale ? Du Bois nous répond dès la première ligne de son recueil :

Une grande partie de ce qui est enfoui dans ces pages peut aider un lecteur patient à saisir dans toute son étrangeté ce que signifie être Noir, ici, à l'aube du XXe siècle. Cette signification n'est pas sans intérêt pour toi, Noble Lecteur ; car le problème du XXe siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs *(color line).*

La mise en garde est explicite : la lecture doit être patiente. Le livre est fait d'un enchevêtrement de récits, d'une multiplicité de voix, d'une juxtaposition de méthodes épistémologiques et de genres narratifs variés (enquête sociologique ou nouvelle de fiction, ethnomusicologie ou histoire) que traversent des figures fortes, Josie, Alexandre Crummel, John, parmi d'autres. Cette diversité de la forme, qui fait écho à la diversité des âmes, peut dérouter le lecteur que Du Bois appelle à « étudier » (ruminer, peut-être) ce qui y est dit. Or il est significatif que cette mise en garde préliminaire s'adresse à un lecteur qui est son contemporain : l'étrangeté, l'obsolescence, qui peuvent nous frapper, ici et à l'aube du xxie siècle, unissent dans un même « nous » les lecteurs blancs et noirs, Américains et Français, modernes et postmodernes, coloniaux et postcoloniaux. Le lieu et le point de vue, dans le « Voile », depuis lesquels Du Bois s'adresse à son lecteur, sont les dimensions qui créent cette étrangeté ; la langue dans laquelle il nous parle est celle d'un classicisme élégant, déjà désuet en 1903, et son ancrage délibéré dans cette culture anglo-saxonne passée fait écho à la langue africaine oubliée de la berceuse que chantait sa grand-mère. La communauté des lecteurs est constituée dans et par cette recherche délibérée d'un effet d'autre.

C'est justement parce que cet effet d'« autre », ce sentiment d'étrangeté, se produit lors de l'événement de la lecture du livre, et parce que cet effet mime celui que produit chez le lecteur la réalisation progressive de « ce que signifie » être « Noir », qu'il importe de lire les Âmes aujourd'hui en France. « Être Noir » a un « sens étrange » ; l'étrangeté de la signification de cette identité provient de

celle de l'expérience de cette identité : « Être un

vil

problème est une expérience étrange. » L'identité noire, qui se constitue selon Du Bois dans la rencontre, dans la relation avec autrui à travers les jeux du regard qu'entraîne cette rencontre, s'appréhende comme un problème, formulé en termes célèbres de « double conscience ».

À cette inscription individuelle du problème, chaque âme singulière noire faisant d'une manière ou d'une autre l'expérience fondatrice de cette ascription identitaire et s'éprouvant comme duelle, correspondent la dénonciation et le traitement du problème au niveau collectif et politique : « Le problème noir n'est rien d'autre qu'un test concret des principes fondateurs de la grande république. » C'est là le sens de la relecture de Du Bois : il ne s'agit pas d'y chercher une réponse formulée une fois pour toutes au problème posé par la tension entre l'unité et la diversité dans la nation démocratique ; il ne s'agit pas d'y chercher la définition essentialisante de ce que signifie être Noir ou Blanc, comme si cette définition existait, comme s'il existait un concept figé, fixé, de ces modalités d'existence. Il s'agit d'y lire le récit d'une expérience unique, singulière, historiquement située, et de saisir comment l'action politique, elle aussi par définition toujours inachevée, toujours à accomplir, s'ancre dans cette expérience. C'est bien l'enjeu de la postface de Du Bois qui, en écho à sa préface, lance un appel au lecteur à venir (« lorsque Ton temps viendra ») ; l'action politique est toujours possible car l'histoire n'est pas finie. Le lecteur, interpellé dans sa singularité, est celui à qui il appartient de décider d'agir pour transformer son monde. Accepter la condition historique de sa définition et de son action est la clef de la transformation de la condition démocratique, aux États-Unis en 1903 ou en France au début du xxie siècle.

Du Bois porte ainsi au jour dans les *Âmes* un projet qui, sous bien des aspects, s'apparente aux ambitions postcoloniales : du point de vue épistémologique, il pense les sujets comme relations et non comme essences ; il décrit sous le modèle du morcellement, de la discontinuité, du processus, un système d'échanges entre Blancs et Noirs qui n'en finit pas de s'établir dans l'entre-

deux sans jamais se laisser fixer. Du point de vue politique, il désigne les conditions du changement des pratiques démocratiques : il s'agit en particulier d'accepter de penser la pluralité des expériences contre l'imposition plus ou moins arbitraire d'un modèle unique de

citoyenneté. Le citoyen démocratique peut être saisi comme un « moi multiple[4] », non réductible à une identité monolithique qui oublie de prendre en compte les parcours individuels et historiques.

Pourtant, il n'en reste pas moins que le cadre de pensée et d'expérience de Du Bois est celui des États-Unis en 1903 : « le problème de la ligne de partage des couleurs » est « le problème du xxe siècle », et le point de vue sous lequel s'aborde le problème est celui de la République américaine dont les principes fondateurs étaient esclavagistes. La situation que donne à voir Du Bois dans les *Âmes* est une situation ségrégationniste, postesclavagiste, et non pas postcoloniale. Le début du xxie siècle semble par contraste vouloir se penser en termes de fractures civilisationnelles, non en termes de lignes de couleur. Peut-il y avoir pour nous, au-delà du plaisir esthétique pris au verbe de Du Bois, au-delà même de la découverte d'un monde noir ignoré, une autre et plus radicale leçon à tirer de la lecture du recueil ?

Du Bois nous engage dans une démarche, celle du soupçon. Sommes-nous aujourd'hui face à un problème ? Sommes-nous un problème - quel est le « nous » qui peut poser cette question ? Confirmant que toute identité est située et que toute action politique dépend pour sa réalisation des conditions matérielles historiques dans lesquelles elle se pose, Du Bois permet de replacer l'interrogation postcoloniale dans un historicisme marxiste qui lui donne son sens. C'est la position de l'intellec-

tuel qu'il interroge ici, position de responsabilité et de malaise qu'il formule dans un article paru la même année que les *Âmes,* « The Talented Tenth ». 11 appartient à l'intellectuel de saisir le rôle de sa propre contradiction dans l'action politique, ainsi que le caractère historique du discours qu'il tient sur son époque. Comme le remarque un commentateur,

ce qui est fondamental ici, c'est que la double conscience et l'ambivalence ne sont pas essentiellement des produits de l'expérience esclavagiste ou de l'expérience coloniale, qui sont tout à fait différentes, mais plutôt des produits de l'expérience postcoloniale ou postesclavagiste des classes moyennes éduquées, qui sous bien des aspects sont semblables. [...] Le marxisme nous aide à voir que, tandis que le discours sur les mino-rités/le postcolonialisme/l'hybridité est un discours dans lequel les distinctions synchroniques entre les points de vue de classe dans un champ symbolique particulier sont opérantes, c'est aussi un discours qui se situe parmi d'autres récits diachroniques[5].

Le problème décrit par Du Bois est ainsi le problème des classes moyennes éduquées s'éveillant à la conscience qu'elles ont à hériter d'un monde disloqué par une expérience de domination raciale radicale : c'est bien *notre* problème. L'ancrage culturel et politique universaliste de Du Bois, revendiquant de pouvoir s'asseoir aux côtés de Shakespeare, Balzac et Dumas, refusant de renoncer à la lutte pour la réalisation effective des droits inaliénables pour *tous* les hommes, nous permet de saisir ce qu'a aussi de particulier le discours de la postcolonialité et du refus de l'universel au nom de l'impérialisme du modèle blanc. En 1903, Du Bois n'est pas encore marxiste, mais il annonce ainsi l'espoir d'une synthèse entre une historicité et la revendication d'une universalité des conditions de l'oppression. Prise au sérieux, cette synthèse pourrait permettre de dépasser l'enlisement dans l'intégration républicaine ou le multiculturalisme libéral comme échecs en miroir des solutions du xxe siècle au problème de la *color line*.

À Burghardt[1] et Yolande[2], celui que j'ai perdu, celle que j'ai trouvée

1

Par l'arrêt Plessy *vs.* Ferguson de 1896.

2

Cette définition du postcolonialisme est empruntée à Alix Héricord et Nicolas Qualander, « Pour un usage politique du postcolonialisme », qui soulignent la « profonde banalité épistémologique » du concept, *in Postcolonialisme et immigration, Contretemps,* n° 16, janvier 2006, p. 32. Dans le même numéro, on lira aussi Mamadou Diouf, « Les études postcoloniales à l'épreuve des traditions intellectuelles et des banlieues françaises », dont s'inspire la suite du paragraphe.

3

Via des relectures récentes des œuvres des trois pères fondateurs principaux du postcolonialisme anglo-saxon, Edward Said, Gayatri Spivak et Homi Bhabba.

4

Voir Malcolm Bull, « Slavery and the Multiple Self », *New Left Review,* n° 231, 1998, p. 94-131, pour le lien entre la thématisation de la « double conscience » chez Du Bois, la réalité des effets de cette conscience déchirée par l'histoire collective de l'esclavage aux États-

Unis et la problématique du moi multiple telle qu'elle a pu apparaître chez des penseurs du multiculturalisme comme Charles Taylor.

5

Kenneth Mostem, « Postcolonialism after W. E. B. Du Bois », *RethinkingMarxism,* vol. 12, n° 2, été 2000, p. 72 et p. 75.

Préface

Une grande partie de ce qui est enfoui dans ces pages peut aider un lecteur patient **à** saisir dans toute son étrangeté ce que signifie être Noir, ici, **à** l'aube du **XXe** siècle. Cette signification n'est pas sans intérêt pour toi, noble lecteur ; car le problème du **XXe** siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs.

Je te prie donc d'accueillir mon petit livre en toute charité, d'étudier ce que j'y ai dit, d'en pardonner les erreurs et les faiblesses pour l'amour de la foi et de la passion qui m'animent, et de rechercher la graine de vérité qui s'y cache.

J'ai tenté d'esquisser ici, **à** traits vagues et incertains, le monde spirituel dans lequel vivent et luttent dix mille milliers d'Américains. Dans les deux premiers chapitres, j'ai essayé de montrer ce que signifiait pour eux l'émancipation, et ce qu'elle impliquait. Dans un troisième chapitre, j'ai mis en évidence la lente émergence d'une direction personnelle, et j'ai fait une critique sans parti pris de celui qui, aujourd'hui, a la lourde charge de conduire sa race. Ensuite, en deux autres chapitres, j'ai rapidement tracé les contours des deux mondes qui coexistent dans le Voile et hors du Voile ; j'en suis ainsi venu au cœur du problème, qui consiste **à** former les hommes et les préparer **à** la vie. M'aventurant alors plus profondément dans les détails, j'ai d'abord étudié en deux chapitres les combats d'une masse de plusieurs millions de paysans noirs, puis, dans un autre, j'ai tenté d'élucider les relations qui unissent actuellement les fils du maître et les fils de l'homme.

Quittant alors le monde de l'homme blanc, j'ai pénétré dans le monde du Voile ; j'ai soulevé celui-ci pour que vous puissiez entrevoir ses replis les plus secrets - la signification de sa religion, la passion de sa douleur humaine, le combat de ses grandes âmes. J'ai conclu cet ensemble avec un récit deux fois dit[3] mais rarement écrit.

Un certain nombre des idées que je présente dans cet ouvrage avaient déjà vu le jour auparavant, sous une autre forme. Je tiens à remercier ici les éditeurs de *The Atlantic Monthly, The World's Work, The Dial, The New World* et des *Annals of the American Academy of Political and Social Science* pour avoir aimablement autorisé cette nouvelle publication, légèrement modifiée et augmentée.

On trouvera en tête de chacun des chapitres de la présente édition une ligne musicale tirée des Chants de douleur[4] - écho de mélodies qui me

hantent, écho de la seule musique américaine qui ait jailli d'âmes noires dans ce passé si ténébreux. Et, pour finir, ai-je besoin d'ajouter que moi qui vous parle ici, je suis de la chair et du sang de ceux qui vivent dans le Voile ?

W. E. B. Du Bois Atlanta, 1er février 1903

Sur nos luttes spirituelles

O onde, voix de mon cœur, pleurs sur le sable, Pleurs nocturnes, mélancoliques sanglots, Allongé, fécoute et je ne comprends pas La voix de mon cœur en moi ou la voix de la mer, ô onde, qui pleure pour son repos, est-ce moi, est-ce moi ?

Toute la nuit Fonde pleure en moi.

Onde sans trêve, il n'y aura pas de repos Jusqu'à ce que sombre la dernière lune et meure la dernière vague, Et que le feu de la fin se lève et brûle à l'ouest ; Et le cœur épuisé, étonné, pleurera comme la mer, Toute la vie pleurera en vain, Comme Fonde toute la nuit pleure en moi.

Arthur Symons[5]

i$h:j ij-j j j.

Entre l'autre monde et moi se dresse perpétuellement une question non formulée. Certains ne la formulent pas par délicatesse ; d'autres, parce qu'ils ne parviennent pas à la cerner avec justesse. Tous, cependant, tournent autour d'elle. Ils m'abordent d'une manière un peu hésitante, me regardent avec curiosité ou avec compassion, puis, au lieu de me dire directement : « quel effet ça fait d'être un problème ? », ils me disent : « je connais un homme de couleur très bien dans ma ville » ; ou : « j'ai combattu

à Mechanicsville[6] » ; ou : « est-ce que toutes ces vexations des sudistes ne vous font pas bouillir le sang ? » Devant ceux-là, je souris, ou je suis intéressé, ou je réduis l'ébullition à un frémissement, selon ce que requiert l'occasion. À la vraie question : « quel effet ça fait d'être un problème ? », il est rare que je réponde un seul mot.

Et pourtant, être un problème est une expérience étrange

- bizarre même pour quelqu'un qui n'a jamais été rien d'autre, sauf peut-être quand il était en bas âge, ou quand il se trouvait en Europe. C'est très tôt, dans les premiers jours d'une enfance à la gaieté exubérante, que j'en ai eu la révélation fulgurante. Pour ainsi dire d'un seul coup. Je me rappelle très bien quand l'ombre m'a balayé. J'étais une petite chose, là-bas, dans les collines de la Nouvelle-Angleterre, là où le sombre Housatonic serpente vers la mer, entre Hoosac et Taghkanic. Dans une minuscule école en bois, il est venu à l'idée des garçons et des filles d'acheter de splendides cartes de visite -

dix cents le paquet - et de les échanger. Nous nous amusions bien, jusqu'au moment où une grande fille, une nouvelle venue, refusa ma carte

- péremptoirement, avec un regard par en dessous. Alors il m'est apparu avec une soudaine certitude que j'étais différent des autres ; ou comme eux, peut-être, dans mon cœur, dans ma vie et dans mes désirs, mais coupé de leur monde par un immense voile. Par la suite, je n'eus plus aucune envie de déchirer ce voile ou de me glisser au travers ; j'enveloppais tout ce qui était derrière lui d'un même mépris, et je vivais au-dessus de lui, dans une région de ciel bleu et de grandes ombres vagabondes. Ce ciel était plus bleu encore quand je pouvais battre mes camarades aux examens, ou les battre à la course, ou même battre leurs têtes blond filasse. Hélas, avec les années, tout ce beau mépris a commencé à s'effilocher ; j'aspirais aux mondes et à toutes leurs éblouissantes opportunités - et elles étaient pour eux, non pour moi. Mais ils ne méritent pas de conserver ces récompenses, me disais-je ; quelques-unes, toutes, je les leur arracherai. Je n'étais pas fixé sur la manière exacte dont j'allais m'y prendre : en étudiant le droit, en soignant les malades, en racontant les contes merveilleux qui tourbillonnaient dans ma tête - peu importait la manière. Pour les autres garçons noirs, le combat n'était pas aussi fièrement radieux : leur jeunesse se contractait en une fourberie sans saveur, ou elle se réduisait à une haine silencieuse du monde pâle qui les entourait et à une raillerie méfiante de tout ce qui était blanc ; ou bien encore, elle s'épuisait dans ce cri amer : « pourquoi Dieu a-t-il fait de moi un paria et un étranger sous mon propre toit ? » Les ténèbres de la prison nous encerclaient tous : des murs obstinément droits pour le plus blanc, mais implacablement étroits, hauts, et impossibles à escalader pour les fils de la nuit, qui sont condamnés à continuer sombrement leur lourde marche dans la résignation, à frapper en vain leurs paumes contre la pierre, ou enfin, avec une tension presque sans espoir, à contempler fixement le trait de bleu au-dessus de leurs têtes.

Après l'Égyptien et l'Indien, le Grec et le Romain, le Teuton et le Mongol, le Noir est une sorte de septième fils, né avec un voile et doué de double vue dans ce monde américain - un monde qui ne lui concède aucune vraie conscience de soi, mais qui, au contraire, ne le laisse s'appréhender qu'à travers la révélation de l'autre monde. C'est une sensation bizarre, cette conscience dédoublée, ce sentiment de constamment se regarder par les yeux d'un autre, de mesurer son âme à l'aune d'un monde qui vous considère comme un spectacle, avec un amusement teinté de pitié méprisante. Chacun sent constamment sa nature double

- un Américain, un Noir ; deux âmes, deux pensées, deux luttes irréconciliables ; deux idéaux en guerre dans un seul corps noir, que seule sa force inébranlable prévient de la déchirure.

L'histoire du Noir américain est l'histoire de cette lutte

- de cette aspiration à être un homme conscient de lui-même, de cette volonté de fondre son moi double en un seul moi meilleur et plus vrai. Dans cette fusion, il ne veut perdre aucun de ses anciens moi. Il ne voudrait pas africaniser l'Amérique, car l'Amérique a trop à enseigner au monde et à l'Afrique. Il ne voudrait pas décolorer son âme noire dans un flot d'américanisme blanc, car il sait qu'il y a dans le sang noir un message pour le monde. Il voudrait simplement qu'il soit possible à un homme d'être à la fois un Noir et un Américain, sans être maudit par ses semblables, sans qu'ils lui crachent dessus, sans que les portes de l'Opportunité se ferment brutalement sur lui.

C'est donc là la finalité de sa lutte : collaborer, lui aussi, au royaume de la culture, échapper à la mort et à l'isolement, amasser et employer ses plus hautes facultés et son génie latent. Ces forces du corps et de l'esprit ont été par le passé étrangement gaspillées, dispersées, oubliées. L'ombre d'un passé noir grandiose traverse les contes de l'Éthiopie ténébreuse et de l'Égypte du Sphinx. Tout au long de l'histoire, les forces d'hommes noirs isolés étincellent çà et là comme des comètes, et s'éteignent parfois avant que le monde ait véritablement mesuré leur éclat. Ici en Amérique, depuis peu, depuis l'émancipation, les tours et les détours parcourus par l'homme noir dans son effort hésitant et incertain ont fait perdre à sa puissance même son effectivité, l'ont fait ressembler à l'absence de force, à la faiblesse. Et pourtant ce n'est pas de la faiblesse - c'est la conséquence d'un écartèlement entre deux buts contradictoires. L'artisan noir est déchiré par cette alternative - d'une part, échapper au mépris qu'ont les blancs[7] pour une nation de simples bûcherons et de puisatiers, d'autre part, labourer, clouer et creuser pour une horde misérable. Et sa lutte ne peut aboutir qu'à un seul résultat : faire de lui un ouvrier pauvre, car il ne met qu'une moitié de cœur dans chacune des causes. La pauvreté et l'ignorance de leur peuple ont entraîné le pasteur ou le médecin noirs vers le charlatanisme ou la démagogie ; mais les critiques de l'autre monde les ont poussés vers des idéaux qui les font rougir de leurs tâches modestes. Le prétendu *savant*[1] noir était confronté au paradoxe suivant : la connaissance dont son peuple avait besoin n'était que contes et légendes pour ses voisins blancs, alors que la connaissance enseignée par le monde blanc était de l'hébreu pour ceux de sa chair et de son sang. L'amour inné de la beauté et de

l'harmonie qui porte les âmes de son peuple, même les plus grossières, à danser et à chanter, ne suscitait que doute et confusion dans l'âme de l'artiste noir ; car la beauté qui lui était révélée était la beauté spirituelle d'une race que son public plus large méprisait, mais il lui était impossible de formuler le message d'un autre peuple. Des dizaines de milliers de personnes se sont épuisées dans cette contradiction, dans l'effort pour satisfaire en même temps deux idéaux irréconciliables - épuisement qui a causé de tristes ravages dans leur courage et leur foi, qui les a envoyées adorer de faux dieux et invoquer des voies de salut pernicieuses, et qui, parfois, a même semblé sur le point de leur faire honte d'elles-mêmes.

Autrefois, aux temps de la servitude, leur seul espoir était qu'un événement divin marquerait la fin de tous leurs doutes et de toutes leurs déceptions ; pendant deux siècles, le Noir américain a adoré aveuglément la liberté avec une foi que personne n'a jamais égalée. Dans chacune de ses pensées, dans le moindre de ses rêves, toutes les douleurs n'avaient qu'une seule cause, les préjugés qu'une seule racine, et les horreurs qu'un seul nom qui les résumait toutes : l'esclavage. L'émancipation était la clef de la Terre promise, beauté plus douce qu'il ne s'en est jamais présentée devant les yeux des Israélites exténués. Dans ses chants et dans ses prières, un seul refrain - Liberté ; dans ses pleurs et dans ses blasphèmes, le Dieu qu'il implorait tenait la liberté dans sa main droite. Enfin, tout d'un coup, il fut libre - de manière brusque, effrayante, comme dans un rêve. Un message aux cadences plaintives fut porté par un carnaval sauvage, sanglant, passionné :

Clamez, ô enfants !

Clamez que vous êtes libres !

Car Dieu a racheté votre liberté !

Les années ont passé depuis - dix, vingt, quarante ; quarante ans de vie dans une nation, quarante ans de renaissance et de développement, et pourtant le spectre noir est toujours assis à la même place au banquet de la nation. C'est en vain que nous lui crions notre plus grand problème dans la société :

Prends toute autre forme que celle-ci, et mes nerfs inébranlables

Ne trembleront pas ![8]

La nation n'a toujours pas trouvé la paix pour ses péchés ; l'affranchi n'a toujours pas trouvé en la liberté sa terre promise. Quelque progrès

qu'aient apporté ces années de changement, l'ombre d'une lourde désillusion pèse sur le peuple noir - désillusion d'autant plus amère qu'il n'y avait aucun obstacle pour l'empêcher d'atteindre son idéal... si ce n'est l'ignorance de ce peuple trop humble.

Au cours de la première décennie, les Noirs n'ont fait que poursuivre leur quête stérile de la liberté, ce bien qui semblait toujours leur glisser entre les doigts - tel un supplice de Tantale ou un cruel feu follet perturbant et égarant leur horde décapitée. L'holocauste pendant la guerre, les exactions du Ku Klux IGan[9], les mensonges des *carpet-baggers*[10], la désorganisation des industries et les conseils contradictoires des amis et des ennemis ont laissé l'esclave désorienté, sans mot d'ordre pour prendre la relève du vieux cri de liberté. Avec le temps, cependant, le Noir a commencé à s'emparer d'une idée neuve. L'idéal de liberté exigeait, pour être mis en oeuvre, des moyens fort puissants ; or c'est précisément ce que lui fournissait le quinzième amendement[1] '. Le vote, qu'il avait considéré jusqu'alors comme un symbole de sa liberté, lui apparut désormais comme le meilleur moyen de gagner et d'améliorer cette liberté dont la guerre lui avait partiellement fait don. Et pourquoi pas ? Est-ce que ce n'était pas le vote qui avait fait la guerre et émancipé des millions de personnes ? Est-ce que ce n'était pas le vote qui avait affranchi les esclaves ? Était-il rien d'impossible à une force qui avait accompli tant de choses ? Un million d'hommes noirs se sont mis, avec un zèle renouvelé, à voter pour accéder au royaume. Ainsi s'écoula la décennie ; il y eut la révolution de 1876[12], qui laissa le serf à moitié libre, épuisé et méfiant, mais toujours inspiré. Lentement mais sûrement, dans les années suivantes, une nouvelle vision a commencé à remplacer par degrés le rêve du pouvoir politique -un mouvement puissant, l'émergence d'un idéal neuf pour guider les égarés, une nouvelle colonne de feu éclairant la nuit après une journée de brouillard. C'était l'idéal de la « connaissance livresque » ; c'était, née de l'ignorance forcée, la curiosité d'apprendre et de mettre à l'épreuve le pouvoir des lettres cabalistiques de l'homme blanc ; c'était la volonté de savoir. C'est alors, enfin, que les Noirs pensèrent avoir trouvé le sentier pour Canaan ; plus long que la grand-route de l'émancipation et de la loi, escarpé, accidenté, mais coupant droit, et conduisant à des sommets assez hauts pour dominer la vie.

L'avant-garde gravit péniblement ce nouveau chemin, lentement, lourdement, obstinément ; seuls ceux qui ont surveillé et guidé les pas mal assurés, les cerveaux embrumés, les esprits engourdis des élèves noirs de ces écoles, savent avec quelle foi, avec quelle timidité ce peuple a lutté pour apprendre. C'était un travail décourageant. Le froid statisticien relevait les quelques centimètres de progression

accomplis ici ou là, notait aussi les endroits où - là, et là encore - un pied avait glissé ou quelqu'un était tombé. Pour les grimpeurs fatigués, l'horizon était toujours sombre, les brouillards souvent froids et les contours de Canaan, là-bas, toujours indistincts. Mais si la vue ne portait pas encore jusqu'au terme du voyage, si ne s'offrait aucun havre de paix exempt de flatterie ou de critique, le voyage, au moins, laissait du temps pour la réflexion et l'introspection. L'enfant de l'émancipation s'est transformé en route en un jeune homme - il a commencé à prendre conscience de lui-même, à comprendre et à respecter qui il était. Dans les ténèbres de la forêt où il luttait, sa propre âme s'est levée devant lui et il s'est vu - indistinctement, comme à travers un voile ; et pourtant ce qu'il a vu en lui fut une révélation - encore obscure - de sa force, de sa mission. En lui s'est éveillé le sentiment confus de ce qu'il avait à faire pour conquérir sa place dans ce monde : être lui-même, et personne d'autre. Pour la première fois, il a cherché à analyser le fardeau qui pesait sur ses épaules, ce poids mort fait de déchéance sociale, partiellement masqué par un « problème noir » mal nommé. Il a pris conscience de sa pauvreté ; sans le sou, sans foyer, sans terre, sans outils ni économies, il était entré en compétition contre ses voisins qui possédaient dollars, terres et techniques. C'est dur d'être un homme pauvre, mais d'être une race pauvre au pays des dollars est la pire des épreuves. Il a senti le poids de son ignorance - pas seulement des lettres, mais de la vie, des affaires, des humanités ; la paresse, la négligence et la gaucherie accumulées pendant des dizaines, des centaines d'années, entravaient ses mains et ses pieds. Et son fardeau n'était pas fait que de pauvreté et d'ignorance. La marque écarlate de la bâtardise, que deux siècles de viol systématique et légal des femmes noires avaient imprimée sur sa race, était le signe non seulement de la perte de l'ancienne chasteté africaine, mais aussi du poids héréditaire d'une masse de corruption issue des adultères blancs, menaçant presque de recouvrir le foyer noir.

On ne devrait pas demander à un peuple ainsi handicapé de se lancer à la conquête du monde ; on devrait plutôt lui permettre de consacrer tout son temps et tout son esprit à régler ses propres problèmes sociaux. Mais, hélas ! Pendant que les sociologues comptent allègrement ses bâtards et ses prostituées, l'homme noir peine dans la sueur et les larmes, et son âme est assombrie par un immense désespoir. Les hommes appellent cette ombre le préjugé, et expliquent savamment que c'est la défense naturelle de la culture contre la barbarie, de la connaissance contre l'ignorance, de la pureté contre le crime, des races plus « civilisées » contre les plus « primitives ». Ce à

quoi le Noir répond « Amen ! » et jure que devant cet étrange préjugé fondé sur un juste hommage à la civilisation, à la culture, à la vertu et au progrès, il s'agenouille humblement et, avec soumission, il fait allégeance. Mais devant le préjugé innommable qui pointe, sous-jacent, il reste impuissant, déconcerté et presque sans voix ; devant l'irrespect et la raillerie dirigés personnellement contre lui, le ridicule et l'humiliation systématiques, la distorsion des faits» l'impudeur et la licence de l'imagination, la négation cynique du meilleur et l'acclamation tapageuse du pire, le désir effréné d'inculquer le mépris de tout ce qui est noir, depuis Toussaint Louverture[13] jusqu'au diable - devant tout cela il sent monter jusqu'à la nausée un désespoir qui désarmerait et découragerait n'importe quelle nation, sauf cette foule noire qui ne connaît pas le mot « découragement ».

Mais, confrontés à un préjugé aussi largement répandu, les Noirs ne pouvaient qu'être amenés à se remettre en question, à se déprécier et à revoir leurs idéaux à la baisse : conséquences inéluctables de la répression, alimentées par une atmosphère de mépris et de haine. Des murmures et des présages arrivèrent, portés par les vents. « Regardez ! Nous sommes malades et mourants », se lamentaient les foules noires ; « nous ne savons pas écrire, nous votons en vain ; quel besoin avons-nous d'une éducation, si nous devons à jamais être cuisiniers ou domestiques ? » Et la nation tout entière se faisait l'écho de cette autocritique, et l'amplifiait : « Contentez-vous d'être des domestiques, et rien de plus ; à quoi pourrait bien servir davantage de culture, puisque vous n'êtes pas vraiment des hommes ? Débarrassons-nous du vote des Noirs, par la force ou par la ruse - et contemplons le suicide d'une race ! » Néanmoins, quelque chose de bon émergea de tout ce mal - on adapta avec plus de soin l'éducation à la vraie vie, on eut une perception plus nette des responsabilités sociales des Noirs, et on comprit, dégrisé, ce que signifiait le progrès.

Ainsi se leva l'aube du *Sturm und Drang*[u] : la tempête et les grains d'aujourd'hui font tanguer notre barque sur les eaux déchaînées de l'océan du monde, et le tumulte du conflit, l'embrasement du corps, la déchirure de l'âme, envahissent l'intérieur comme l'extérieur; l'inspiration est en proie au doute et la foi à un vain questionnement. Les idéaux éclatants du passé - la liberté de mouvement, le pouvoir politique, la formation intellectuelle et manuelle - ont brillé puis se sont éteints les uns après les autres, jusqu'à ce que même le dernier s'estompe puis s'efface. Sont-ils tous faux - tous mensongers ? Non, ce n'est pas ça, mais chacun à lui seul était trop simple et incomplet - rêves d'une race d'enfants crédules, ou produits imaginaires dont se flattait l'autre monde sans connaître et surtout sans vouloir connaître notre force. Pour être vrais, tous ces

idéaux doivent être fondus et réunis en un seul. Nous avons besoin, aujourd'hui plus que jamais, de la formation dispensée dans les écoles - la formation de mains adroites, d'yeux et d'oreilles exercés — et par-dessus tout, nous avons besoin de la culture plus large, plus profonde et plus haute d'esprits doués et de cœurs purs. Nous avons besoin de la force du vote comme rempart de défense - sinon, comment nous prémunir d'un retour à l'esclavage? Quant à la liberté, que nous avons tellement attendue, nous la recherchons toujours - liberté de vivre et de bouger, liberté de travailler et de penser, liberté d'aimer et d'espérer. Le travail, la culture, la liberté - nous avons besoin des trois ; ensemble, et pas séparément ; en même temps, et pas successivement - parce que chacun s'épanouit par les autres, et que leur union seule permet de tendre vers cet idéal immense qui flotte devant le peuple noir, la fraternité humaine. Elle passe par l'idéal unifiant de race - l'idéal d'encouragement et de développement des traits et des talents du Noir, non pas en opposition à ou par mépris pour d'autres races, mais plutôt en conformité avec les idéaux sublimes de la République américaine. De cette façon, un jour, sur le sol américain, deux races, deux mondes pourront s'offrir mutuellement ces caractères dont ils manquent si cruellement aujourd'hui. Nous, les plus sombres, nous ne venons pas les mains complètement vides, même aujourd'hui : il n'y a pas à l'heure actuelle d'interprètes plus justes de ce pur esprit d'humanité qui émane de la déclaration d'indépendance que les Noirs américains ; il n'y a pas de musique américaine plus juste que les mélodies sauvages et douces de l'esclave noir ; les légendes et le folklore américains sont indiens jgt africains ; et, tout bien considéré,jnous, les Noirs, nous semblons être la seule oasis de foi simple et de respect dans un désert

poussiéreux de dollars et de ruse. L'Amérique serait-elle appauvrie, si elle remplaçait sa maladresse brutale et indigeste par l'humilité souriante mais déterminée du Noir ? Ou son esprit cruel et . grossier par une bonne humeur aimable et joviale ? Ou sa | musique vulgaire par l'âme des Chants de douleur ? j

Le problème noir n'est rien d'autre qu'un test concret des principes fondateurs de la grande république ; la lutte spirituelle engagée par les fils des affranchis est le travail d'âmes dont le fardeau excède les forces ; mais elles le portent au nom d'une race historique, au nom de la terre des pères de leurs pères, et au nom des possibilités qui s'offrent à l'humanité.

À présent, ce que je viens d'esquisser ici à grands traits, permettez-moi de le reprendre dans les pages qui suivent, avec des angles d'approche multipliés, avec davantage de détails et avec l'éloquence de ceux qui

aiment, afin que soit donnée à entendre aux nommes la lutte dans les âmes du peuple noir.

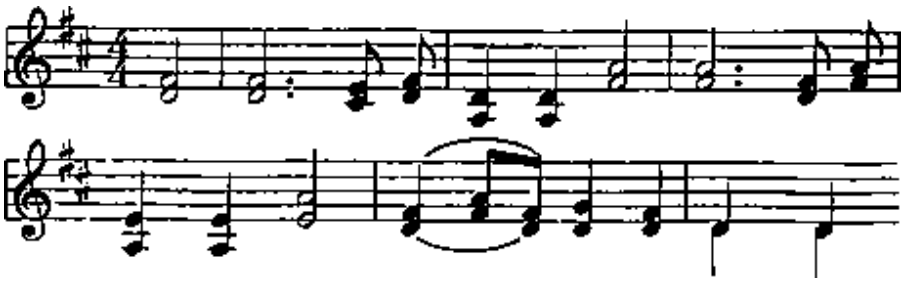
[1]

En français dans le texte.

À l’aube de la liberté

Legrand vengeur semble insouciant ; Dans les leçons de Vhistoire il n’y a Qu’un seul crochet de mort dans les ténèbres Entre les vieux systèmes et le Verbe ; La vérité est pour toujours sur l’échafaud Le mal pour toujours sur le trône ; Pourtant l’échafaud influence l’avenir, Et derrière l’incertain, l’inconnu, Se tient Dieu dans l’ombre Qui surveille les siens.

LOWELL[15]



Le problème du xxe siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs - de la relation entre des races d’hommes plus sombres et des races d’hommes plus claires, en Asie, en Afrique, en Amérique et sur les îles océaniques. C’est l’une des phases de ce problème qui est à l’origine de la guerre de Sécession ; les armées en campagne au Sud et au Nord en **1861** ont eu beau marteler quelles se battaient pour des causes qui n’étaient que des

enjeux techniques (autonomie de l’Union ou autonomie locale), tous néanmoins savaient, comme nous le savons aujourd’hui, que l’esclavage des Noirs était la véritable cause du conflit. Et il est même curieux d’observer combien cette question profondément enfouie refaisait sans cesse surface malgré tous les efforts et les dénis. À peine les armées nordistes avaient-elles touché le sol sudiste que le vieux problème, habillé de neuf, a jailli de la terre : qu’est-ce qu’on va faire des Noirs ? Les ordres militaires péremptoires, ordonnant ci ou ça, furent incapables de résoudre le problème ; la proclamation d’Émancipation[16] a simplement semblé élargir et intensifier les difficultés ; et les amendements de guerre[17] ont créé la question noire telle qu’elle se pose aujourd’hui.

Le but de cet essai est d’étudier la période de l’histoire qui s’étend de 1861 à 1872, dans la mesure où elle est liée au Noir américain. En effet, le récit de l’aube de la liberté rend compte de ce gouvernement des hommes appelé le bureau des Affranchis - une des tentatives les

plus singulières et les plus passionnantes jamais tentées par une grande nation pour se mesurer aux vastes problèmes de la condition sociale et raciale.

La guerre n'a rien à voir avec les esclaves, proclamaient le Congrès, le Président et la nation ; et pourtant, à peine les armées, par l'est et par l'ouest, avaient-elles pénétré en Virginie et dans le Tennessee, que des esclaves fugitifs apparaissaient dans leurs lignes. Ils arrivaient la nuit, guidés par la lueur tremblotante des feux de camps, étoiles incertaines sur l'horizon noir. Il y avait des hommes vieux et maigres, aux mèches de cheveux grisonnantes ; des femmes aux yeux effrayés, traînant des enfants affamés et geignards ; des hommes et des filles, résolus et décharnés - une horde de vagabonds mourant de faim, sans foyer ni ressources, et pitoyables, dans leur détresse noire. Il y avait deux méthodes pour traiter ces nouveaux arrivants, qui semblaient également logiques à deux sortes d'esprits opposés. JBen Butler[18], en Virginie, déclara très vite que les esclaves étaient de la marchandise de contrebande, réquisitionnée en temps de guerre, et il mit les fugitifs au travail ; alors que Frémont[19], dans le Missouri, déclara que les esclaves étaient libres sous la loi martiale. La réaction de Butler fut approuvée, mais celle de Frémont fut annulée en toute hâte, et son successeur, Halleck, prit le problème différemment. « À partir de maintenant, ordonna-t-il, aucun esclave n'est autorisé à rejoindre nos lignes ; si par hasard, il en venait à votre insu, vous devez les rendre lorsque leur propriétaire les réclame. » Une telle ligne de conduite était difficile à faire respecter ; certains réfugiés noirs s'autodéclarèrent affranchis, d'autres prouvèrent que leur maître les avait abandonnés, et d'autres encore furent pris en même temps que des forts et des plantations. Il était par ailleurs évident que les esclaves étaient une source de force pour la Confédération, qui les utilisait comme laboureurs et comme producteurs. « Ils constituent une ressource militaire », écrivit le secrétaire d'État Cameron, à la fin de 1861 ; « et par suite, il est tellement clair qu'il ne faut pas les rendre à l'ennemi, que cela ne mérite même pas discussion ». Ainsi, petit à petit, le ton de l'état-major des armées changea ; le Congrès interdit de rendre les fugitifs à leurs anciens propriétaires, et la « marchandise de contrebande» de Buder fut accueillie comme main-d'œuvre militaire. Tout cela contribua à compliquer le problème plutôt qu'à le résoudre, car les fugitifs, jusqu'à présent peu nombreux, arrivèrent alors en un fleuve continu, qui s'écoulait de plus en plus vite au fur et à mesure que les armées avançaient.

C'est alors que l'homme au visage étroit, aux traits ciselés, qui siégeait à la Maison Blanche, perçut l'inévitable et émancipa les esclaves des rebelles, à la Saint-Sylvestre de 1863. Un mois plus tord, le Congrès

demanda officiellement l'aide de ces soldats noirs dont l'ordonnance de juillet 1862 avait autorisé le recrutement à contrecœur. Ainsi, les barrières étaient levées ; les dés étaient jetés. Le flot des fugitifs s'enfla jusqu'à déborder, et les officiers de l'armée, inquiets, demandaient constamment des directives : « Que devons-nous faire pour les esclaves qui arrivent maintenant presque tous les jours? Est-ce que nous devons fournir le gîte et le couvert aux femmes et aux enfants ? »

C'est un certain Pierce[20], de Boston, qui a montré le chemin, et qui devint ainsi d'une certaine manière le fondateur du bureau des Affranchis. C'était un vieil ami du secrétaire Chase[21] ; et quand, en 1861, on confia à des fonctionnaires du Trésor le soin de gérer les esclaves et les terres abandonnées, Pierce fut tout spécialement affecté à l'étude des données. D'abord, il s'occupa des réfugiés de la forteresse Monroe; puis, lorsque Sherman eut pris Hilton Head, Pierce y fut envoyé pour engager l'expérience de Port Royal, qui visait à transformer des esclaves en travailleurs libres. Cependant, avant même que cette expérience puisse débuter, le problème des fugitifs avait pris de telles proportions qu'il fut retiré des mains du département du Trésor, débordé, et confié à l'armée. Déjà, des centres regroupant les affranchis se formaient à la forteresse Monroe, à Washington, à la Nouvelle-Orléans, à Vicksburg et Corinthe, à Colombus '(Kentucky) et à Cairo (Illinois), aussi bien qu'à Port Royal. Les aumôniers militaires trouvaient là des terres nouvelles et fertiles ; les « surintendants de la contrebande » se multipliaient ; on tâchait de systématiser le travail en enrôlant les hommes physiquement aptes, et en trouvant du travail aux autres.

Apparurent alors les sociétés d'aide aux affranchis, nées en réaction aux appels émouvants de Pierce et de quelques autres personnes engagées dans ces centres de misère. Il y avait l'American Missionary Association[22], ramification de l'Amistad[23], et désormais suffisamment développée pour travailler ; des organisations religieuses variées, la National Freedmen's Relief Association, l'American Freedmen's Union, la Western Freedmen's Aid Commission - en tout, plus d'une cinquantaine d'organisations actives, qui envoyaient des vêtements, de l'argent, des manuels scolaires et des enseignants dans le Sud. Il y avait un urgent besoin de leur aide, car le dénuement des affranchis était souvent considéré comme « trop effroyable pour être vrai », et la situation empirait de jour en jour au lieu de s'améliorer.

Et de jour en jour aussi, il apparaissait plus clairement qu'il ne suffirait pas d'apporter un soulagement temporaire, mais

qu'on faisait face à une crise nationale ; ce qui était imminent, c'était

un problème de main-d'œuvre aux dimensions insoupçonnées. Des quantités de Noirs restaient là, désœuvrés ; ou, si ponctuellement ils travaillaient, ils n'étaient pas sûrs d'être payés ; et si par chance ils recevaient une paye, comme la chose était nouvelle pour eux, ils la dilapidaient sans réfléchir. C'était là un aspect, parmi tant d'autres, de ce qui rendait la vie dans les camps et cette jeune liberté si décourageantes pour les affranchis. Une vaste organisation économique devenait manifestement nécessaire, mais elle ne surgissait qu'ici et là, par accident, et selon des circonstances déterminées localement. Il y avait par exemple le plan mis en place par Pierce à Port Royal, qui prévoyait de louer par bail des plantations - les travailleurs bien encadrés montrèrent alors le difficile chemin à suivre. À Washington, le gouverneur militaire, sur l'instance pressante du surintendant, ouvrit aux fugitifs des terres confisquées pour qu'ils les cultivent, et là, dans l'ombre du dôme, se regroupèrent des villages de fermes noires. Le général Dix remit des terres aux affranchis de la forteresse Monroe, et ainsi de suite, au sud et à l'ouest. Le gouvernement et les associations bénévoles fournirent les moyens nécessaires, et le Noir se remit lentement à travailler. Les systèmes de contrôle, qui avaient débuté ainsi, évoluèrent rapidement çà et là en d'étranges petits gouvernements, comme celui du général Banks en Louisiane, avec ses quatre-vingt-dix mille sujets noirs, ses cinquante mille travailleurs bien encadrés et son budget annuel de plus de cent mille dollars. Il produisait quatre mille feuilles de paye par an, enregistrait tous les affranchis, enquêtait sur les doléances et réparait les torts, levait des impôts et les collectait, et il établit un système d'écoles publiques. De la même manière, le colonel Eaton, le surintendant du Tennessee et de l'Arkansas, régnait sur cent mille affranchis, louait et cultivait sept mille acres de champs de coton, et nourrissait dix mille pauvres par an. En Caroline du Sud, c'était le général Saxton, qui montrait un profond intérêt pour le peuple noir. Il prit la succession de Pierce et des fonctionnaires du Trésor, vendit des terres confisquées, afferma des plantations abandonnées, encouragea les écoles et reçut de Sherman[24], après cette fameuse marche vers la mer si terrible, si impressionnante, des milliers de miséreux chassés des camps.

De la razzia de Sherman à travers la Géorgie, on peut retenir trois éléments caractéristiques, qui permettent de comprendre comment la situation s'est gâtée : le conquérant, le conquis, et le Noir. Pour certains, tout s'explique par la sinistre ampleur des destructions, pour d'autres, par l'amertume de ceux qui avaient soutenu la Cause perdue. Mais pour moi, il n'est soldat ni fugitif qui n'exprime si profondément le sens des événements, que cette sombre nuée humaine qui s'accrocha

comme le remords à l'arrière de ces colonnes rapides comme l'éclair, s'enflant parfois jusqu'à représenter la moitié de leur nombre, les engloutissant presque et les étouffant. C'est en vain qu'on leur ordonnait de repartir, c'est en vain que les ponts étaient coupés sous leurs pieds ; ils avançaient toujours, se tordaient sous le choc, puis refluaient plus nombreux, jusqu'à ce que cette marée humaine déferle sur Savannah, en une horde nue et affamée de dizaines de milliers de personnes. C'est là que l'armée prescrivit son traitement caractéristique : « Les îles au sud de Charleston, les champs de riz abandonnés le long des fleuves sur trente *miles* à partir de la mer et les terres qui bordent le fleuve St. John, en Floride, sont réservés et mis de côté pour que les Noirs, maintenant libres par acte de guerre, puissent s'y établir. » Ce sont les termes du célèbre « Ordre spécial de campagne numéro quinze »[25].

Il était inévitable que l'ensemble de ces expériences, de "ces ordres et de ces systèmes soit source à la fois d'intérêt et de perplexité pour le gouvernement et la nation. Immédiatement après la proclamation d'Émancipation, le député Eliot avait proposé un projet de loi visant à créer un bureau de l'Émancipation ; mais le rapport ne fut jamais présenté. Au mois de juin suivant, une commission d'enquête, nommée par le secrétaire d'Etat à la Guerre, fit un rapport favorable à la création d'un bureau temporaire chargé de « l'amélioration des conditions de vie des affranchis réfugiés, de leur protection et de leur emploi », traçant les grandes lignes de la politique qui fut suivie par la suite. Des pétitions parvenaient au président Lincoln, émanant de distingués citoyens et d'organisations, le pressant très fortement d'élaborer un plan cohérent et unifié pour s'occuper des affranchis ; le tout sous la direction d'un bureau qui devrait être « chargé de l'étude des plans et de l'exécution des mesures destinées à conduire efficacement et à faciliter dans tous les domaines, avec humanité et cohérence, l'accession de ces Noirs émancipés et encore en cours d'émancipation, jusque-là soumis à la condition du travail forcé, à leur nouvel état d'industrie volontaire ».

Quelques pas furent faits dans ce sens, à contrecœur ; pour l'essentiel, cela consista à remettre toute l'affaire de nouveau entre les mains des agents spéciaux du Trésor. Selon les directives des lois de 1863 et 1864[26], ces agents étaient en charge des terres abandonnées et devaient les allouer pour des périodes n'excédant pas douze mois ; ils devaient « promouvoir, par de tels baux, ou de toute autre manière, l'emploi et le bien-être général » des affranchis. Presque tous les officiers de l'armée virent dans ces mesures un moyen providentiel de les soulager de l'embarrassante « question noire », et le secrétaire d'État Fessenden, le 29 juillet 1864, mit en place un excellent système

de régulation, qui fut par la suite étroitement suivi par le général Howard[27]. Sous l'autorité d'agents du Trésor, de grandes étendues de terres furent allouées dans la vallée du Mississippi et beaucoup de Noirs y furent employés ; mais en août 1864, les nouvelles réglementations furent suspendues pour des raisons de « politique publique », et c'est l'armée qui reprit le contrôle.

Entretemps, le sujet avait attiré l'attention du Congrès ; en mars, une loi fut votée à la Chambre, avec une courte majorité de deux voix, créant un bureau des Affranchis rattaché au département de la Guerre. Charles Sumner, le rapporteur de la loi auprès du Sénat, plaida pour que les affranchis et les terres abandonnées soient gérés par le même département ; il proposa une modification de la loi qui prévoyait de rattacher le bureau au département du Trésor. Cette proposition de loi fiat acceptée, mais trop tard pour que toute action pût être entreprise par la Chambre. Les débats s'égaraient en des digressions portant sur l'ensemble de la politique administrative ou sur la question de l'esclavage en général, sans s'intéresser de près aux qualités intrinsèques de la mesure à l'étude. Puis eut lieu une élection nationale[28] ; et l'administration, forte de la confiance renouvelée du pays, s'attela à la tâche plus sérieusement. Une conférence entre les deux branches du Congrès aboutit à un accord. Une mesure fut rédigée avec soin ; elle reprenait les principales dispositions de la loi de Sumner, mais elle proposait de faire de l'organisation à venir un département indépendant à la fois des fonctionnaires du Trésor et de ceux de la Guerre. La loi était conservatrice et confiait au nouveau département « la surintendance générale de tous les affranchis ». Son but était « d'établir des régulations » pour eux, de les protéger, de leur louer des terres, de mettre au point un système de rémunérations cohérent, et de les seconder auprès des cours de justice civiles et militaires. De nombreuses limitations étaient attachées aux pouvoirs ainsi conférés, et il avait été décidé que l'organisation resterait en place de manière permanente. Néanmoins, le Sénat rejeta le projet de loi, et un nouveau comité fut désigné pour une nouvelle discussion. Ce comité rapporta une nouvelle loi le 28 février, qui fut traitée précipitamment au moment de la clôture de la session, et qui devint l'acte de 1865, créant au sein du département de la Guerre un « bureau des Réfugiés, Affranchis et Terres abandonnées ».

Ce dernier compromis n'était qu'une ébauche de législation, rédigée à la hâte, aux contours vagues et incertains. Un bureau était créé « pour la durée de la présente guerre de rébellion et une année après l'armistice » ; à ce bureau était confié « le soin de superviser et de gérer toutes les terres abandonnées, de contrôler toutes les affaires

liées aux réfugiés et aux affranchis » - et cela, selon « des règles et des régulations telles qu'elles puissent être présentées par les dirigeants du bureau et approuvées par le Président ». Un délégué, nommé par le Président et le Sénat, devait contrôler le bureau, appuyé par une équipe bureaucratique qui ne devait pas excéder dix employés. Le Président pouvait aussi au besoin nommer des assistants délégués dans les États qui avaient fait sécession ; et à tous ces postes, on pouvait détacher des officiers de l'armée, sur la base de leur solde habituelle. Le secrétaire d'État à la Guerre pouvait ordonner la distribution de rations alimentaires, de vêtements et de combustible aux démunis ; toutes les propriétés abandonnées étaient placées entre les mains du bureau pour un éventuel bail, ou une vente, à des ex-esclaves, par parcelles de quarante acres.

Voilà comment le gouvernement des États-Unis prit entièrement en charge les Noirs émancipés comme autant de pupilles de la nation. C'était là un engagement sans précédent. Ainsi, d'un trait de plume, fut mis en place le gouvernement de millions d'hommes - et pas d'hommes ordinaires, mais d'hommes noirs, émasculés par un système particulièrement coercitif d'esclavage, vieux de plusieurs siècles ; d'hommes qui désormais, brutalement et violemment, acquéraient un nouveau droit de naissance, en un temps de guerre et de passion, au milieu de la population blessée et aigrie de leurs anciens maîtres. N'importe qui aurait pu légitimement hésiter à assumer une telle charge, avec les immenses responsabilités, les pouvoirs mal définis et les ressources limitées qui l'accompagnaient. Il est probable que seul un soldat aurait pu répondre promptement à une telle demande ; et de fait, seul un soldat pouvait être désigné, car le Congrès n'avait alloué aucun argent pour faire face aux dépenses et régler les salaires.

Moins d'un mois après que l'émancipateur épuisé fut tombé dans son dernier sommeil[29], son successeur affecta le général en chef Oliver O. Howard au poste de délégué du nouveau bureau. C'était un homme du Maine, et qui à l'époque avait tout juste trente-cinq ans. Il avait participé à la marche vers la mer de Sherman, il s'était bien battu à Gettysburg[30] et l'année précédente seulement, il avait été affecté au commandement du département du Tennessee. Un homme honnête, qui avait placé trop de foi dans la nature humaine, avait peu d'aptitudes pour les affaires et se perdait dans les détails ; mais un homme aussi qui avait eu largement la possibilité de se familiariser sur le terrain avec l'essentiel du travail qui l'attendait. Et de ce travail, on a pu dire avec justesse qu'« il est impossible d'écrire une histoire de notre civilisation tant soit peu correcte, sans insister sur l'importance, comme clef de voûte du progrès politique et social, de l'organisation et l'administration du bureau des Affranchis ».

Howard fut nommé le 12 mai 1865 ; il entra en fonctions immédiatement, et le 15 il entreprit d'examiner tous les volets du travail à accomplir. C'est un singulier désordre qu'il contempla : despotismes locaux, expérimentations communistes, esclavage, péonage, spéculations financières, organisations caritatives et hospices désorganisés - affectés d'une instabilité permanente, dissimulés derrière leurs bonnes intentions, et tous prisonniers de la fumée et du sang de la guerre, et tous englués dans les malédictions et le silence d'hommes en colère. Le 19 mai, le nouveau gouvernement - car c'était bel et bien un gouvernement - publia sa constitution ; des délégués chargés de « toutes les affaires liées aux réfugiés et aux affranchis » furent nommés dans chacun des États sécessionnistes ; aucune aide ni ration alimentaire ne pouvait être distribuée sans leur aval. Le bureau invita à poursuivre la coopération avec les associations de bienfaisance, et déclara : « l'objectif primordial de tous les délégués sera d'introduire des systèmes fonctionnels de rémunération des tâches », et de fonder des écoles. Aussitôt, neuf délégués assistants furent nommés. Ils devaient se rendre immédiatement sur les territoires où ils étaient affectés ; chercher à fermer petit à petit les établissements d'aide, et faire en sorte que les démunis puissent se prendre en charge par eux-mêmes ; exercer les fonctions des cours de justice, là où il n'y avait pas de cour ou là

où les cours ne reconnaissaient pas les Noirs comme des citoyens libres ; mettre en place l'institution du mariage auprès des ex-esclaves, et tenir les registres à jour ; veiller à ce que les affranchis soient libres de choisir leur employeur et que les contrats d'embauche soient justes ; enfin, la circulaire déclarait : « La simple bonne foi, que nous appelons de tous nos vœux pour tous ceux que touche la disparition de l'esclavage, soulagera particulièrement les assistants délégués du poids de leur charge envers les affranchis, tout en contribuant à promouvoir le bien-être général. »

À peine s'étaient-ils mis au travail, à peine avaient-ils commencé à mettre en place le système général et l'organisation locale, qu'apparurent deux graves difficultés, qui devaient changer radicalement la théorie et le résultat des opérations du bureau. Le premier problème, c'était les terres abandonnées du Sud. Il y avait longtemps que le Nord professait une théorie plus ou moins ouvertement exprimée : tous les principaux problèmes de l'émancipation pouvaient être réglés en rétablissant les esclaves sur les terres confisquées à leurs maîtres - une sorte de justice poétique, pour certains. Mais cette poésie, couchée en une prose solennelle, signifiait soit la réquisition pure et simple de toute propriété privée

dans le Sud, soit des appropriations en masse. Or le Congrès ne s'était pas approprié un penny, et dès que l'amnistie générale fut proclamée, les huit cent mille acres de terres abandonnées aux mains du bureau des Affranchis fondirent comme neige au soleil. Le second problème résidait dans la difficulté d'améliorer l'organisation locale du bureau dans tous les domaines qu'il avait en charge. Il fallait construire une nouvelle machine, et s'assurer que les fonctionnaires qu'on nommait étaient capables d'accomplir dûment une grande œuvre de réforme sociale ; ce qui n'est pas un jeu d'enfant. Mais ce qui rendait les choses encore plus difficiles, c'était que la nouvelle organisation centrale devait s'insérer parfaitement dans le système hétérogène et confus, mais préexistant, d'aide et de contrôle des ex-esclaves ; que les agents dont on pouvait disposer

pour cette tâche devaient être pris au sein d'une armée toujours mobilisée par des opérations de guerre - des hommes par définition incapables d'un travail social délicat -, ou parmi ceux, à la moralité discutable, qui dirigeaient les camps créés par l'envahisseur. Ainsi, après un an de travail, et quelle que soit la vigueur avec laquelle ce travail avait été entrepris, le problème semblait encore plus difficile à saisir et à résoudre qu'au début. Néanmoins, cette année de labeur aboutit à trois points positifs, pour lesquels il valait la peine de s'être battu : le bureau avait soulagé une immense quantité de souffrances physiques; il avait sorti sept mille fugitifs des centres congestionnés pour les ramener à la ferme ; et par-dessus tout, il avait lancé la croisade des maîtresses d'école de Nouvelle-Angleterre.

Il reste encore à écrire les annales de cette Neuvième Croisade - le récit d'une mission qui semble à nos contemporains encore plus exaltée et visionnaire que la quête de saint Louis ne parut aux siens. Derrière les brouillards de la ruine et de la rapine se mirent à onduler les jupes en calicot de femmes au courage indomptable, qui remplacèrent la clameur rauque des canons de campagne par la clochette rythmant l'alphabet. Elles étaient riches ou pauvres, sérieuses ou curieuses. En deuil tantôt d'un père, tantôt d'un frère, tantôt de bien davantage encore, elles arrivaient en quête d'une vie vouée au labeur, qu'elles accomplissaient en plantant des écoles dignes de la Nouvelle-Angleterre au milieu des Noirs et des blancs du Sud. Elles faisaient bien leur travail. Lors de la première année, elles éduquèrent plus de cent mille âmes.

Évidemment, le Congrès dut bientôt légiférer de nouveau sur ce bureau improvisé, et qui s'était trouvé très vite surchargé de sens et d'attributions. Une institution comme celle-là était presque aussi difficile à terminer qu'elle l'avait été à mettre en place. C'est au début

de 1866 que le Congrès commença à prendre les choses en main, quand le sénateur Trumbull, élu de l'Illinois, proposa une loi visant à agrandir le bureau et à élargir ses pouvoirs. Au Congrès, cette mesure fut l'objet de bien plus d'attention, et suscita des discussions bien plus approfondies, que celle qui l'avait précédée. Les nuages de la guerre s'étaient suffisamment dispersés pour que l'on pût se faire une idée plus claire du travail de l'émancipation. Les défenseurs de cette loi soutenaient qu'un renforcement du bureau des Affranchis demeurait une nécessité militaire; qu'il était indispensable pour une application correcte du treizième amendement ; que c'était une question de pure justice à l'égard des anciens esclaves, à un coût dérisoire pour le gouvernement. Les opposants à cette mesure déclaraient que la guerre était finie, et que le temps des mesures d'urgence était révolu ; que le bureau, en raison de ses pouvoirs extraordinaires, était évidemment inconstitutionnel en temps de paix, qu'il ne pouvait servir qu'à irriter le Sud et appauvrir les affranchis, pour un coût final qui pouvait atteindre des centaines de millions de dollars. Deux arguments ne furent pas réfutés, et de fait, ils étaient irréfutables : celui qui déclarait que les pouvoirs extraordinaires du bureau menaçaient les droits civiques de tous les citoyens ; et l'autre, selon lequel le gouvernement doit se donner les moyens de faire son devoir - d'autant qu'en l'occurrence, l'abandon des affranchis signifiait concrètement leur réasservissement. La loi qui fut finalement votée étendait les attributions du bureau des Affranchis et le rendait permanent[31]. Elle reçut immédiatement le veto du président Johnson, aux motifs qu'elle était « inconstitutionnelle », « superflue » et « extra-légale », et elle ne réussit pas à contourner le veto. Entretemps, cependant, le fossé entre le Président et le Congrès avait commencé à se creuser, et une forme modifiée de la loi refusée fut finalement votée malgré un second veto du Président, le 16 juillet.

L'acte de 1866 donna au bureau des Affranchis sa forme définitive - forme sous laquelle il restera dans l'histoire et sera jugé par les hommes. Il prolongea l'existence du bureau jusqu'en juillet 1868 ; il autorisa la nomination d'assistants délégués supplémentaires, le maintien en fonction des officiers de l'armée rassemblés hors de leurs services réguliers, la vente nominative à des affranchis de certaines terres confisquées, la vente de propriétés publiques de la Confédération pour y construire des écoles noires ; en outre, le bureau fut doté d'un plus large champ de compétence et d'interprétation judiciaires. Le gouvernement de ce Sud en reconstruction fut ainsi très largement confié au bureau des Affranchis, d'autant plus que dans de nombreux cas, c'est le commandant militaire du département qui fut aussi nommé assistant délégué. C'est ainsi que le bureau des

Affranchis devint un véritable gouvernement pour les hommes. Il faisait les lois, les exécutait et les interprétait ; il levait et collectait les impôts, définissait et punissait les crimes, maintenait et utilisait la force militaire, et ordonnait toutes les mesures qui lui paraissaient nécessaires et appropriées à l'accomplissement des diverses fins qu'il s'était proposées. Naturellement, tous ces pouvoirs n'étaient pas exercés en continuité, ni toujours tous en même temps ; et pourtant, comme le déclara le général Howard, « il n'est pratiquement pas de sujet sur lequel la société civile doit légiférer, qui, à un moment ou à un autre, n'ait exigé l'action de ce singulier bureau ».

Pour comprendre et critiquer intelligemment un aussi vaste travail, il ne faut pas perdre de vue un seul instant la manière dont les choses se sont mises à dériver à la fin des années soixante. Lee s'était rendu, Lincoln était mort, et Johnson et le Congrès étaient à couteaux tirés ; le treizième amendement avait été adopté, le quatorzième était en attente, et le quinzième allait passer de force en 1870. Les Noirs étaient la cible d'attaques de guérilla répétées où le Sud épuisait ses dernières forces, ultime et inévitable soubresaut de la guerre, et toute la terre sudiste se réveillait comme après un cauchemar pour découvrir la pauvreté et la révolution sociale. Si l'époque avait été paisible, les voisins de bonne volonté et l'argent coulant à flots, l'ascension sociale de quatre millions d'esclaves à une place fixe et indépendante dans le corps politique et économique aurait été un travail herculéen ; mais quand, aux difficultés inhérentes à une tâche sociale aussi délicate et aussi subtile, s'ajoutaient la rancune et la haine issues du conflit, l'enfer de la guerre ; quand le soupçon et la cruauté régnaient en maîtres; quand la Faim décharnée gémissait derrière le Deuil - alors, un travail de régénération sociale, quelles que soient les méthodes employées, était pour l'essentiel voué à l'échec. Le seul nom du bureau représentait dans le Sud une chose que, pendant plus de deux siècles, les hommes avaient purement et simplement refusé d'imaginer - la vie au milieu de Noirs libres était tout simplement inconcevable, la plus démente des expériences.

On trouvait de tout parmi les agents que le bureau pouvait avoir à sa disposition, depuis les généreux philanthropes jusqu'aux curieux et aux voleurs les plus mesquins ; et même s'il est vrai que la moyenne était largement supérieure au pire, une seule brebis galeuse suffit pour corrompre tout un troupeau.

Et au milieu de tout cela se recroquevillait l'esclave libéré, désorienté, incapable de reconnaître l'ami de l'ennemi. Il était sorti de l'esclavage - oh, certes, pas le pire esclavage du monde, un esclavage qui ne

rendait pas toute vie impossible à supporter, plutôt un esclavage qui comportait ici ou là une note de gentillesse, de fidélité et de bonheur - mais l'esclavage tout de même, qui, pour ce qui était des aspirations humaines et des mérites, traitait l'homme noir et le bœuf sur un pied d'égalité. Et le Noir savait très bien que, quelles qu'aient été leurs convictions plus profondes, les hommes du Sud avaient combattu avec l'énergie du désespoir pour perpétuer cet esclavage sous lequel les masses noires, à peine conscientes, avaient tremblé et s'étaient tordues de douleur. Elles accueillirent la liberté en pleurant. Elles se dérobèrent au maître qui s'efforçait toujours de tenir leurs chaînes ; elles s'enfuirent chez les amis qui les avaient libérées, même si ces amis se tenaient prêts à les utiliser comme un bâton pour ramener le Sud récalcitrant à la loyauté. Ainsi la fissure entre le Sud blanc et le Sud noir s'élargit-elle. Il est inutile de dire aujourd'hui que cela n'aurait jamais dû se passer ainsi - c'était inévitable ; et inévitablement les résultats en furent pitoyables. Des éléments curieusement hétéroclites se dressaient les uns contre les autres - le Nord, le gouvernement, le *carpet-bagger* et l'esclave, d'un côté ; et de l'autre, tout le Sud blanc, du gendeman au vagabond, de l'honnête homme à la fripouille, du meurtrier sans foi ni loi au martyr par devoir.

C'est pourquoi il est doublement difficile d'écrire posément sur cette période : les sentiments étaient si intenses, les passions humaines si puissantes, qu'elles gouvernaient et aveuglaient les hommes. Au milieu de tout cela surgirent deux figures, qui allaient personnifier cette époque à jamais pour les générations à venir : l'une, celle d'un gendeman aux tempes grisonnantes, dont les pères, en pionniers, avaient tout abandonné derrière eux, dont les fils reposaient dans des tombes anonymes ; il s'était incliné devant les maux de l'esclavage, parce que son abolition menaçait chacun de souffrances inouïes ; et pour finir, il se tenait là, au soir de sa vie, forme flétrie et ruinée, les yeux pleins de haine ; - et l'autre, la forme obscure et inquiétante, maternelle, au terrible visage noirci par la nuit des temps, qui avait longtemps courbé l'échine sous les ordres de ce maître blanc, qui s'était penchée avec amour sur les berceaux de ses fils et filles à lui, qui avait fermé sur la mort les yeux creusés de sa femme -et qui s'était aussi, sur son ordre, allongée elle-même bien bas pour satisfaire ses désirs libidineux, avait mis au monde un petit garçon métis, et, pour finir, avait vu les membres de son enfant noir éparpillés aux vents par des maraudeurs à cheval, poursuivant de nuit ces « maudits négros ». C'étaient les tableaux les plus tristes de ces temps de malheur ; et personne ne serrait la main de ces deux silhouettes venues du passé pour hanter le présent ; alors, pleines de haine, elles continuaient leur

long chemin pour rentrer chez elles, et pleins de haine, les enfants de leurs enfants vivent aujourd'hui.

C'était donc là le champ d'action du bureau des Affranchis ; et comme, après une certaine hésitation, l'acte de 1868 avait été prorogé jusqu'en 1869, examinons ces quatre années de travail en les considérant comme un tout. Il y avait, en 1868, neuf cents fonctionnaires du bureau dispersés sur le territoire, de Washington au Texas, qui dirigeaient, directement et indirectement, plusieurs millions d'individus. Les décisions de ces dirigeants visaient principalement sept objectifs : soulager la souffrance physique, surveiller les débuts du travail libre, acheter et vendre des terres, établir des écoles, payer des indemnités, administrer la justice et financer toutes ces activités.

Jusqu'en juin 1869, plus d'un demi-million de patients avaient été traités par des médecins et des chirurgiens du bureau, et soixante hôpitaux et asiles avaient collaboré à l'opération. En cinquante mois, vingt et un million de rations alimentaires gratuites furent distribuées, ce qui coûta plus de quatre millions de dollars. Ensuite se posa la difficile question du travail.

D'abord, trente mille hommes noirs furent transférés des refuges et des postes de secours vers les fermes, pour affronter une épreuve difficile : inventer une nouvelle façon de travailler. Des instructions claires furent envoyées de Washington : les travailleurs devaient être libres de choisir leurs employeurs, aucune échelle de salaire n'était fixée, le péonage ou le travail forcé étaient interdits. Tout cela était bel et bon ; mais comme les agents locaux différaient *toto caelo* en capacités et en caractère, comme le *personnel*[1] changeait constamment, le résultat était nécessairement variable. Le meilleur élément de succès résidait dans le fait que les affranchis, dans leur grande majorité, étaient désireux, et même impatients, de travailler. Ainsi des contrats de travail furent-ils rédigés (cinquante mille pour un seul État), les travailleurs conseillés, les salaires garantis et les employeurs satisfaits. De fait, l'organisation se transforma en un vaste bureau du Travail - loin d'être parfait, bien sûr, manifestement défectueux ici ou là, mais globalement couronné d'un succès qui dépassa les espoirs des hommes inquiets qui lui étaient confiés. Les deux grands obstacles auxquels se heurtèrent les fonctionnaires étaient le tyran et le paresseux - le propriétaire d'esclaves déterminé à perpétuer l'esclavage sous un autre nom ; et l'affranchi qui considérait la liberté comme une sieste éternelle - le Démon et la Mer d'huile.

Pour mener à bien le projet qui consistait à faire des Noirs des paysans

propriétaires, le bureau fut d'emblée handicapé, et finalement, complètement mis en échec. Quelques mesures furent prises, et des projets plus ambitieux élaborés pour le long terme ; tant que les terres abandonnées demeurèrent aux mains du bureau, elles furent louées, et les fermiers noirs fournirent un revenu total de presque un demi-million de dollars. D'autres terres qui avaient été nationalisées (dont la nation avait acquis le titre de propriété) furent facilement vendues à bon compte, et des terres publiques furent ouvertes pour que le très petit nombre d'affranchis qui possédaient des outils et du capital puisse s'y établir. Mais l'espoir de « quarante acres et une mule[32] » - l'ambition juste et raisonnable de devenir propriétaires de terres, ce que la nation avait presque formellement promis aux affranchis - fut voué dans la plupart des cas à la plus amère désillusion. Et ces hommes qui font preuve, *a posteriori,* d'une si merveilleuse sagesse, et qui prêchent aujourd'hui le retour au péonage pour les Noirs, savent bien, ou devraient savoir, que la possibilité de lier volontairement le paysan noir à un sol fut perdue le jour où le délégué du bureau des Affranchis dut aller en Caroline du Sud pour expliquer aux affranchis éplorés qu'après des années de labeur, cette terre n'était plus la leur, qu'il y avait eu erreur -quelque part. Si, en 1874, les Noirs de Géorgie possédaient à eux seuls trois cent cinquante mille acres de terre, c'était bien plus par la grâce de leurs économies que par un effet de la générosité du gouvernement.

Le plus grand succès du bureau des Affranchis réside dans l'établissement d'un système d'écoles libres pour les Noirs ; l'idée d'une éducation élémentaire gratuite pour tous dans le Sud se répandit largement. Non seulement le bureau recruta des institutrices, par le biais d'associations de bénévoles, et leur construisit des écoles, mais surtout il permit de découvrir et d'aider ces apôtres de la culture humaine que furent Edmund

Ware, Samuel Armstrong ou Erastus Cravath[33]. Dans le Sud, l'opposition à l'éducation des Noirs fut immédiate et féroce, et se traduisit par des insultes, des incendies et du sang ; car pour le Sud, un Noir instruit était un Noir dangereux. Et le Sud n'avait pas entièrement tort; car l'éducation pour tous a toujours introduit, et introduira toujours, un élément de danger et de révolution, d'insatisfaction et de mécontentement. Néanmoins, les hommes luttent pour l'accès à la connaissance. C'est peut-être l'intuition de ce paradoxe, même dans les temps troublés du bureau, qui a aidé les baïonnettes à apaiser l'opposition à l'instruction des hommes, opposition qui couve toujours aujourd'hui dans le Sud, mais qui ne s'enflamme pas. Les universités de Fisk, Atlanta, Howard et Hampton furent fondées à cette époque, et six millions de dollars furent

consacrés à l'éducation, dont sept cent cinquante mille dollars fournis par les affranchis eux-mêmes, malgré leur pauvreté.

De telles contributions, auxquelles s'ajoutaient l'achat de terres et diverses autres transactions, prouvèrent que l'ex-esclave brassait déjà une certaine quantité du capital libre. Sa première et principale source de revenus était l'emploi dans l'armée, sa solde et ses indemnités de soldat. Le paiement de la solde des Noirs fut d'emblée compliqué par l'ignorance de ses récipiendaires, et par le fait que les quotas de régiments de couleur dans les États du Nord étaient largement atteints par les hommes recrutés dans le Sud, à l'insu des autres soldats. En conséquence, il y eut une telle fraude dans le règlement des soldes, que le Congrès, par une résolution commune de 1867, remit toute l'affaire entre les mains du bureau des Affranchis. En deux ans, suc millions de dollars furent ainsi distribués à cinq mille demandeurs, et au final, la somme excéda les huit millions de dollars. Même avec ce système, les fraudes étaient fréquentes ; il n'en reste pas moins que le travail mit entre les mains de pauvres gens le capital dont ils avaient besoin, et qu'une partie, au moins, de ce capital fut dépensée à bon escient.

La partie la plus équivoque, la moins réussie, des actions du bureau, est sans conteste celle qui concerne l'exercice de ses fonctions judiciaires. La cour régulière du bureau était composée de trois membres, le premier qui représentait l'employeur, le deuxième le Noir et le troisième le bureau. Si le bureau avait pu se maintenir dans une attitude strictement judiciaire, cet arrangement aurait été idéal, et aurait, avec le temps, gagné la confiance de tous ; mais la nature de ses autres activités et le caractère de son *personnel*' amenaient le bureau à favoriser les plaignants noirs, et causèrent sans conteste beaucoup d'injustices et d'ennuis judiciaires. D'un autre côté, il était impossible de livrer le Noir aux mains des cours sudistes. Sur cette terre bouleversée, où l'esclavage venait tout juste d'être aboli, empêcher les forts de commettre des actes de cruauté gratuite contre les faibles, et les faibles de contempler d'un œil avide et insolent la puissance à demi-cisaillée des forts, était une tâche ingrate et sans espoir. Les anciens maîtres de la terre étaient traités autoritairement, saisis, emprisonnés et punis sans cesse, sans aucun égard, par les officiers de l'armée. Les anciens esclaves étaient menacés, frappés, violés, torturés par des hommes en colère et prêts à tout pour se venger. Les cours du bureau tendirent à devenir de purs et simples organes de punition pour blancs, tandis que les cours civiles régulières tendirent à devenir exclusivement des institutions destinées à perpétuer l'esclavage des Noirs. On établissait en toute bonne foi des règles, des méthodes ; presque chacune d'elles était détournée par les

législations pour ramener les Noirs à la servitude - pour en faire les esclaves de l'État, quand ce n'était pas d'un propriétaire individuel ; tandis qu'on surprenait trop souvent les fonctionnaires du bureau tenter de « mettre la charrue avant les bœufs », d'offrir aux affranchis un pouvoir et une indépendance dont ils n'étaient pas encore à même d'user. Il est facile pour nous, qui appartenons à une autre génération, de déployer toute notre sagesse et de prodiguer de bons conseils à ceux qui ployaient sous la charge dans la chaleur de ces années-là. Il est très simple aujourd'hui de voir que [2] l'homme qui a perdu son foyer, sa fortune et sa famille d'un seul coup, qui a vu sa terre dirigée par « des mules et des Noirs », a en réalité gagné à la disparition de l'esclavage. Il n'est pas compliqué aujourd'hui de dire à ce jeune affranchi, trompé et soufflété, qui vit la tête de son père éclater et se liquéfier sous les coups, qui vit sa propre mère abominablement violée, que les faibles hériteront de la terre. Et par-dessus tout, rien n'est plus commode que de charger le bureau des Affranchis de toutes les atrocités de cette époque atroce, et de le maudire à jamais pour chaque erreur et chaque maladresse commises.

Tout cela est très simple, mais ce n'est ni intelligent ni juste. Quelqu'un avait bien commis des erreurs, mais c'était longtemps avant la naissance d'Oliver Howard ; il y eut, certes, des agressions criminelles et des négligences imprudentes, mais sans aucun système de contrôle, il y en aurait eu bien plus encore. Si le contrôle était venu de l'intérieur, le Noir aurait été asservi de nouveau, à tous égards. Avec un contrôle établi de l'extérieur, des hommes et des méthodes parfaits auraient amélioré les choses ; mais même avec des agents imparfaits et des méthodes douteuses, le travail accompli ne fut pas indigne d'éloges.

C'est ainsi que se leva l'aube de la Liberté ; c'est ainsi que fut accomplie l'œuvre du bureau des Affranchis, qui, en bref, peut être résumée comme suit : pour quelque quinze millions de dollars, sans compter les sommes dépensées avant 1865 ni les subsides des associations bénévoles, ce bureau a mis en place un système de travail libre, a établi les bases d'une propriété agricole, a assuré la reconnaissance des affranchis noirs devant les cours de justice et a fondé l'école publique gratuite dans le Sud. D'un autre côté, il a échoué à poser les prémisses d'une bonne entente entre les anciens maîtres et les affranchis, à prémunir complètement son œuvre des méthodes paternalistes humiliantes et à réaliser concrètement, sur une large échelle, ses promesses implicites de fournir des terres aux affranchis. Ses succès furent le résultat d'un travail difficile, auquel s'ajoutèrent l'aide de philanthropes et les luttes passionnées des hommes noirs. Ses échecs furent le résultat de l'incompétence des

agents locaux, des difficultés inhérentes à ce travail et de la négligence nationale.

Une telle institution, du fait de ses immenses pouvoirs, de ses lourdes responsabilités, de son contrôle de grosses sommes d'argent, et plus généralement, de sa position bien en vue, était naturellement exposée à des attaques violentes et répétées. Elle fut l'objet d'une enquête du Congrès, à l'instigation de Fernando Wood[34], en 1870. Ses archives et le peu de fonctions qui lui restaient furent, sans le moindre ménagement, retirées du contrôle d'Howard, en son absence, et transférées sous la compétence du secrétaire d'État à la Guerre Belknap en 1872 - sur recommandation du secrétaire lui-même. Pour finir, à la suite de sérieuses accusations d'infractions émanant du secrétaire et de ses subordonnés, le général Howard passa devant la cour martiale en 1874. Lors de ces deux procès, le délégué du bureau des Affranchis fut officiellement reconnu innocent de toutes les charges qui pesaient sur lui, et fut même félicité pour son travail. Néanmoins, beaucoup d'affaires déplaisantes furent mises en lumière - les méthodes de transaction du bureau étaient irrégulières ; plusieurs cas d'abus de confiance furent prouvés, et d'autres fraudes fortement suspectées; certaines transactions frisaient dangereusement la spéculation, sinon la malhonnêteté ; et par-dessus tout cela planait l'ombre souillée de la banque des Affranchis.

Moralement et concrètement, la banque des Affranchis faisait partie du bureau des Affranchis, bien que légalement, il n'y eût aucun lien entre eux. Soutenue par l'autorité du gouvernement et par la respectabilité inhabituelle ainsi que la réputation nationale de son comité de direction, cette institution bancaire avait fait des débuts remarquables dans le développement du système d'épargne parmi les Noirs, système qu'ils ignoraient jusque-là du fait de l'esclavage. Puis vint le triste jour du krach - tous les dollars péniblement gagnés par les affranchis disparurent ; mais ce ne fut pas là la pire des pertes - toute la confiance qu'ils avaient placée en l'épargne s'évanouit aussi, ainsi que l'essentiel de leur confiance dans les hommes ; et ce fut là une perte qu'une nation qui aujourd'hui encore ricane de la futilité des Noirs n'a pas réussi à réparer. Même dix années supplémentaires d'esclavage n'auraient pu enterrer aussi efficacement l'épargne des affranchis que la mauvaise gestion et la banqueroute de toute une série de caisses d'épargne spécialement destinées par la nation à leur venir en aide. Qui doit-on blâmer, c'est difficile à dire ; le bureau et la banque sont-ils morts principalement sous les coups de leurs amis égoïstes, ou à cause des sombres machinations de leurs ennemis ? Peut-être le temps lui-même ne parviendra-t-il jamais à le révéler, car en l'absence de témoignages écrits, la vérité semble

enfouie à tout jamais.

De tous les ennemis du bureau, les plus virulents étaient ceux qui attaquaient non pas sa conduite ou sa politique légale, mais la légitimité de son existence même. De telles attaques émanèrent en premier lieu des États frontaliers et du Sud ; et elles furent résumées en une formule du sénateur Davis, du Kentucky, qui n'hésita pas à désigner l'acte de 1866 comme étant une loi « destinée à promouvoir les luttes et les conflits entre la race noire et la race blanche [...] grâce à l'octroi de pouvoirs inconstitutionnels ». L'argument prit corps et s'étendit formidablement au sud et au nord ; mais c'était dans sa force même que résidait sa faiblesse. Car, répondit le simple bon sens de la nation, s'il est inconstitutionnel, irréalisable et vain que la nation se fasse le protecteur de ses pupilles sans défense, alors il ne reste qu'une seule solution : que ces pupilles se protègent eux-mêmes, en prenant pour arme le vote. Or, la voie préconisée par ce politicien réaliste allait dans la même direction : en effet, selon cet opportuniste, « si l'on ne peut pas reconstruire paisiblement le Sud à l'aide des votes blancs, il est sûr et certain qu'on peut le faire avec des votes noirs ». Ainsi, la justice et la force s'allièrent-elles.

Cette alternative n'offrait pas à la nation le choix entre le suffrage universel et le suffrage restreint des Noirs ; sinon, tout homme sensé, blanc ou noir, aurait évidemment choisi la seconde solution. Il s'agissait plutôt de choisir entre le vote et l'esclavage après qu'un flot interminable de sang et d'or eut balayé au loin les chaînes des hommes. Il n'est pas une seule législature sudiste qui fût prête à admettre, à quelque condition que ce soit, un Noir dans un bureau de vote ; pas une seule législature sudiste pour croire que la liberté de travail des Noirs était possible sans un système de restrictions qui en supprimât toute liberté ; il n'était pas dans le Sud un seul blanc qui ne regardât en toute honnêteté l'émancipation comme un crime, et son annulation pratique comme un devoir. Dans une telle situation, accorder le droit de vote aux Noirs était une nécessité ; c'était bien le moins qu'une nation coupable pût accorder à une race bafouée, et c'était la seule méthode pour forcer le Sud à accepter les conséquences de la guerre. Aussi le vote noir marqua-t-il la fin d'une guerre civile pour ouvrir une querelle de races. Et certains éprouvèrent quelque gratitude envers la race ainsi sacrifiée dès le berceau sur l'autel de l'intégrité nationale; et d'autres n'éprouvèrent, et n'éprouvent toujours, qu'indifférence et mépris.

Si les exigences politiques avaient été moins pressantes, l'opposition à une protection gouvernementale des Noirs moins virulente et l'attachement au système esclavagiste moins fort, on aurait très

facilement pu imaginer une meilleure ligne politique pour améliorer le système social - un bureau des Affranchis permanent, un système scolaire pour les Noirs établi au niveau national, le contrôle de l'emploi et un bureau du Travail ; un système de protection impartiale devant les cours régulières, et la mise en place d'institutions chargées de l'amélioration de la condition sociale, comme des caisses d'épargne, des associations pour la mise en valeur des terres et la construction d'habitations, des logements sociaux, etc. Tous les moyens ainsi mis en œuvre, tant financiers qu'intellectuels, auraient pu servir à former une grande école pour réinventer la citoyenneté, et résoudre, alors que nous n'avons toujours pas su le faire, les plus embarrassants et les plus persistants des problèmes noirs.

Une telle institution était impensable en 1870, et c'est en partie la faute d'une certaine tendance du bureau des Affranchis lui-même. Il en vint à regarder son travail comme purement temporaire, et le droit de vote des Noirs comme la réponse définitive à toutes les difficultés présentes. L'ambition politique d'un bon nombre de ses agents et de ses *protégés*' le fit dévier de sa route et le lança dans des affaires douteuses. Cela permit de justifier le Sud, qui nourrissait de profonds préjugés, dans sa décision d'ignorer toutes les bonnes choses issues du bureau et de haïr jusqu'à son nom, d'une haine totale et absolue. Ainsi mourut le bureau des Affranchis, donnant naissance au quinzième amendement.

La disparition d'une grande institution humaine avant que son œuvre soit accomplie, comme la disparition prématurée d'une âme individuelle, laisse des luttes en héritage à ceux qui restent. Le legs du bureau des Affranchis est, pour les hommes de notre génération, un lourd héritage. Aujourd'hui, alors qu'il est inévitable que des problèmes nouveaux, et plus vastes encore, tirent jusqu'à les rompre sur chaque fibre du cœur et de l'âme de la nation, est-ce que nous ne devrions pas faire le point, honnêtement et soigneusement, sur ce legs ? Car il y a au moins une chose que tous les hommes savent : malgré les compromis, la guerre et les combats, le Noir n'est pas libre. Dans les terres reculées des États du Golfe, sur des *miles* et des *miles*, il ne peut pas quitter la plantation où il est né ; dans pratiquement tout le Sud rural, les fermiers noirs sont des péons, liés par la loi et par la coutume à un esclavage économique, dont la seule issue est la mort ou le pénitencier. Dans les régions et les villes du Sud les plus civilisées, les Noirs sont une caste à part, servile, aux droits et aux privilèges limités. Devant les cours, selon la loi et selon la coutume, ils sont jugés sur une base différente et qui leur est spécifique. Payer des impôts, et ne pas être représentés : telle est la règle de leur vie politique. Il en résulte - naturellement - le [3] désordre et le crime. Voilà le grand

héritage du bureau des Affranchis, le travail qu'il n'a pas fait parce qu'il n'a pas pu le faire.

J'ai vu une terre gorgée de soleil, où les enfants rient et chantent et où les collines roulent leur croupe, comme des femmes passionnées et impudiques, s'offrant à la récolte. Et là, au bord de la Voie royale[35], une silhouette voilée et courbée reste assise, et le voyageur presse le pas quand il la croise. Dans l'air vicié tournoie la peur. Il aura fallu trois siècles de réflexion pour relever et dévoiler ce cœur humain accablé, et désormais s'ouvre un nouveau siècle pour l'action et le devoir. Le problème du **XXe** siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs.

1

En français dans le texte.

2

En français dans le texte.

3

En français dans le texte.

Sur Mr. Booker T. Washington[36] et quelques autres

De la naissance à la mort enchaînés ; en paroles, en actes, émasculés !

Esclaves héréditaires ! Ne savez-vous pas Que celui qui veut se libérer doit se battre ?

BYRON[37]

|-jpL$_{L}$./$_{t}$.bA r jViA-Jr J-Jtj-1

A 1 1 h 1 **1 1** h **1** |^>
y **, - J J J -J *m*** [3] » **J I J**> **I _I_5**

L'ascendant pris par Mr. Booker T. Washington depuis 1876 est le fait le plus remarquable de toute l'histoire du Noir américain. Tout a commencé alors que déjà les souvenirs de guerre et les idéaux s'évanouissaient rapidement ; l'aube d'un développement commercial inouï commençait à poindre ; un sentiment de doute et d'hésitation gagnait les fils des affranchis — c'est alors que Mr. Washington entra en scène. Il se présenta, avec un programme simple et précis, au moment psychologique où la nation avait un peu honte d'avoir fait tant de sentiment à propos des Noirs, et concentrait de nouveau toute son énergie sur les dollars. Son programme, qui mettait l'accent sur l'éducation

technique et la conciliation avec le Sud, et qui prônait la soumission et le silence sur les revendications de droits civiques et politiques, n'était pas très original ; depuis les années 1830, et jusqu'à la guerre, les Noirs libres avaient déjà lutté pour construire des écoles techniques ; l'American Missionary Association avait, dès sa création, formé des apprentis dans divers corps de métiers ; Price et d'autres avaient cherché une façon de conclure des alliances honorables avec les meilleurs des sudistes. Mais c'est Mr. Washington qui, le premier, lia ces éléments de manière indissoluble ; il insuffla dans ce programme son enthousiasme, une énergie illimitée et une foi inébranlable, et transforma ce qui n'était qu'un chemin de traverse en un véritable mode de vie. Et le récit des méthodes qu'il a employées constitue une fascinante étude de la vie humaine.

La nation fut secouée quand elle entendit un Noir plaider pour un tel programme après tant de décennies d'amères lamentations ; le Sud sursauta et applaudit ; le Nord s'intéressa et admira ; et après quelques murmures confus de protestation, les Noirs eux-mêmes se turent,

quand ils ne se convertirent pas.

La première tâche de Mr. Washington fut de gagner la sympathie et la coopération des différents éléments qui formaient le Sud blanc ; et à l'époque où l'institut de Tuskegee fut fondé, cela même paraissait absolument impossible pour un Noir. Pourtant, dix ans plus tard, les paroles prononcées à Atlanta témoignèrent que c'était chose faite : « Pour tout ce qui est strictement social, nous pouvons être aussi séparés que les cinq doigts de la main, et pourtant être unis comme la main, dans tout ce qui est essentiel à notre progrès mutuel. » Ce « compromis d'Atlanta[38] » est, à tous les points de vue, le résultat le plus remarquable de toute la carrière de Mr. Washington. Le Sud l'interpréta de différentes manières : les radicaux l'accueillirent comme l'aveu d'un abandon complet de toute exigence d'égalité civile et politique ; les conservateurs, comme un principe généreusement posé en vue de parvenir à une compréhension mutuelle. Si bien que tout le monde l'approuva, et aujourd'hui son auteur est probablement le sudiste le plus distingué après Jefferson Davis[39], et celui qui compte le plus grand nombre de partisans personnels.

Après ce succès, Mr. Washington s'appliqua à conquérir place et considération dans le Nord. D'autres que lui, qui possédaient moins d'habileté et moins de tact, avaient précédemment essayé de s'asseoir entre ces deux chaises, et étaient tombés au milieu ; mais de même que Mr. Washington connaissait de naissance, et par sa formation, le cœur du Sud, de même, par un discernement singulier, il saisit intuitivement l'esprit de la majorité qui gouvernait le Nord. Et il fit si entièrement siens les usages et les principes du mercantilisme triomphant, les idéaux de la prospérité matérielle, que l'image d'un garçon noir solitaire, bûchant sur une grammaire française au milieu des mauvaises herbes et de la poussière d'un foyer mal tenu, lui apparut bientôt comme le comble de l'absurdité[40]. On se demande ce que Socrate ou saint François d'Assise en auraient pensé…

Et pourtant, c'est à cette façon de s'attacher à un objectif unique et d'être en phase avec son époque qu'on reconnaît le succès d'un homme. On dirait que la nature a besoin de faire les hommes étroits pour les faire plus forts. C'est ainsi que le culte de Mr. Washington a pris corps en ralliant des disciples aveugles, que son travail a merveilleusement prospéré, que ses amis sont légion et que ses ennemis ont été confondus. Aujourd'hui, il est le seul porte-parole officiel de ses dix millions de camarades et l'une des figures les plus remarquables d'une nation de soixante-dix millions d'hommes. C'est la raison pour laquelle on peut hésiter à critiquer une vie qui, partie de

rien, a accompli tant de choses. Et pourtant, le temps est venu de parler en toute sincérité, et avec la plus grande courtoisie, des erreurs et des insuffisances de la carrière de Mr. Washington, comme d'ailleurs de ses triomphes, sans pour autant être accusé d'être médisant ou envieux, et sans oublier que dans ce monde, il est plus facile de faire le mal que le bien.

Les critiques qui se sont élevées jusqu'à présent à l'encontre de Mr. Washington n'ont pas toujours eu ce caractère largement impartial. Dans le Sud notamment, il n'a pu avancer qu'avec beaucoup de prudence pour parer aux jugements les plus sévères - ce qui est compréhensible, puisqu'il s'occupait de la question la plus sensible de cette région. Par deux fois - la première fois quand, lors de la commémoration de la guerre contre l'Espagne à Chicago, il a fait allusion aux inégalités de couleur comme ce qui « dévorait les entrailles du Sud », et la seconde, quand il dîna avec le président Roosevelt[41] -, par deux fois donc, les critiques sudistes qui s'ensuivirent furent suffisamment violentes pour compromettre sérieusement sa popularité. Dans le Nord, on a plusieurs fois émis l'idée que des hommes véritablement courageux ne pouvaient pas accepter les conseils de soumission donnés par Mr. Washington, et que son programme d'éducation était inutilement borné. En général cependant, de telles critiques ne se faisaient pas au grand jour. D'un autre côté, les fils spirituels des abolitionnistes n'avaient pas été préparés à reconnaître que les écoles fondées avant Tuskegee par des idéalistes d'un dévouement absolu se soldaient par des échecs complets ou bien qu'elles étaient tout simplement ridicules. Ainsi, même si on ne s'est pas privé de critiquer Mr. Washington, globalement l'opinion publique était par trop heureuse de lui confier la solution d'un problème qui commençait à la fatiguer et de lui dire : « Si c'est tout ce que vous et votre race demandez, allez-y. »

En revanche, c'est au sein de son propre peuple que Mr. Washington a rencontré l'opposition la plus puissante et la plus durable, allant parfois jusqu'à la colère ; elle existe toujours, encore aujourd'hui, forte et persistante, même si de l'extérieur, elle est largement réduite au silence par l'opinion publique. Une partie de cette opposition, bien sûr, repose sur une simple jalousie - la déception de démagogues évincés et le dépit d'esprits étroits. Mais même en mettant cela de côté, la large diffusion et le prestige de certaines théories de Mr. Washington n'en laissent pas moins un profond sentiment de regret, de tristesse et d'inquiétude dans toute

l'élite pensante et éduquée de la population noire. Ces hommes admirent la sincérité des objectifs de Mr. Washington et l'honnêteté de

ses efforts pour faire le bien, et pour cela, ils sont prêts à pardonner beaucoup d'erreurs. Ils cautionnent Mr. Washington autant que leur conscience le leur permet ; et de fait, il faut rendre hommage à la finesse et à la puissance de cet homme, qui parvient à suivre sa route en évitant de heurter tant d'intérêts et d'opinions divergents, tout en gardant le respect de tous.

Mais il est toujours dangereux de bâillonner les opposants honnêtes. Cela réduit malheureusement au silence ceux qui seraient susceptibles des critiques les plus utiles, cela paralyse leurs efforts ; et cela en pousse d'autres à se répandre en des discours si passionnés et si excessifs qu'ils perdent toute crédibilité. Or une critique honnête et sincère de la part de ceux qui sont le plus directement concernés - la critique des écrivains par leurs lecteurs, du gouvernement par les gouvernés, des dirigeants par les dirigés - est l'âme de la démocratie et le rempart de nos sociétés modernes. Si du fait de pressions extérieures, les meilleurs des Noirs américains admettent à leur tête un guide que jusqu'alors ils n'avaient pas reconnu comme tel, c'est qu'indéniablement cela représente un gain. Et pourtant, c'est aussi une perte irréparable - la perte de cette éducation particulièrement précieuse qu'acquiert un groupe quand, à force de recherches et de critiques, il découvre et nomme lui-même ses propres guides. La façon dont il y parvient est le problème à la fois le plus élémentaire et le plus instructif du développement de toute société. L'histoire n'est faite que de telles émergences de groupes de meneurs; et pourtant, quelle infinie diversité dans les profils et les caractères de ces hommes ! Est-il rien de plus intéressant à étudier que la prise de pouvoir d'un groupe de l'intérieur même du groupe ? — c'est une curieuse démarche, double, dans laquelle une avancée concrète peut se révéler négative tandis qu'un progrès réel proviendra, en quelque sorte, d'une marche arrière. C'est ce qui rend l'étude des sociétés si passionnante et en même temps désespérante.

Or, par le passé, le Noir américain a fait des expériences instructives pour le choix de ses guides, fondant ainsi une dynastie particulière qui vaut la peine d'être étudiée au vu des conditions actuelles. Lorsque pour tout environnement, les hommes connaissent bâtons, pierres et bêtes, leur comportement consiste essentiellement à s'opposer aux forces naturelles et à les soumettre. Mais quand à la terre et aux bêtes brutes s'ajoute un environnement d'hommes et d'idées, alors un groupe asservi peut adopter trois grands types de comportement: soit les hommes éprouvent un sentiment de révolte et de vengeance ; soit ils essaient d'adapter toutes leurs pensées et toutes leurs actions à la volonté du groupe dominant ; soit enfin, ils s'efforcent obstinément de se réaliser et de se développer malgré l'opinion environnante. On

peut repérer ces divers comportements à différentes périodes de l'histoire du Noir américain, et dans l'évolution de ses dirigeants successifs.

Avant 1750, quand le feu de la liberté africaine brûlait encore dans les veines des esclaves, toute prise de pouvoir ou tentative de prise de pouvoir n'avait qu'un seul motif : la révolte et la vengeance - paradigmatique chez les terribles Marrons[42], les Danois noirs[43] et Caton de Stono[44], à tel point que toutes les Amériques étaient assombries par la peur de l'insurrection. Dans la seconde moitié du xvm^e siècle, les tendances à la libéralisation permirent d'adoucir les relations entre les blancs et les Noirs et amenèrent à réfléchir à la possibilité d'une adaptation définitive, d'une assimilation. Une telle aspiration est tout particulièrement présente dans les chansons simples de Phyllis[45], le martyre d'Attucks[46], les combats de Salem[47] et de Poor[48], les travaux de Banneker[49] et de Derham[50] et les exigences politiques des Cuffe[51].

Au lendemain de la guerre[52], les sévères contraintes financières et sociales refroidirent beaucoup l'ardeur humanitaire de la période précédente. La déception et l'impatience des Noirs devant la persistance de l'esclavage et de la servitude se traduisirent par deux mouvements différents. Les esclaves du Sud, sans nul doute stimulés par les vagues rumeurs de la révolte haïtienne, firent trois féroces tentatives d'insurrection - en 1800 sous la conduite de Gabriel[53] en Virginie, en 1822, menés par Vesey[54] en Californie, et en 1831, de nouveau en Virginie, conduits par le terrible Nat Turner[55]. En revanche, dans les États libres se fit jour une toute nouvelle et curieuse tentative de développement indépendant. À Philadelphie et à New York, les prescriptions sur les gens de couleur conduisirent au retrait de tous les fidèles noirs des églises blanches et à la formation d'une institution socioreligieuse spécifique aux Noirs, appelée l'African Church[56] - une organisation qui existe toujours aujourd'hui et qui contrôle plus d'un million de personnes au sein de ses diverses branches.

Le violent appel de Walker[57] contre les tendances de l'époque montra combien le monde avait changé avec l'apparition de l'égreneuse de coton[58]. Dès 1830, il apparut que l'esclavage était définitivement fixé dans le Sud/sans espoir de changement, et que les esclaves étaient domptés et soumis une fois pour toutes. Les Noirs libres du Nord, inspirés par les immigrants mulâtres venus des Indes occidentales, commencèrent à changer les bases de leurs revendications ; ils reconnaissaient l'esclavage des esclaves, mais soulignaient qu'eux-mêmes étaient libres et cherchaient à être assimilés et intégrés au

reste de la nation aux mêmes conditions que les autres hommes. C'est pourquoi Forten[59] et Purvis[60] à Philadelphie, Shad[61] à Wilmington, Du Bois[62] à New Haven, Barbadoes[63] à Boston, et bien d'autres, conduisirent la lutte, aussi bien séparément qu'ensemble, en tant qu'hommes, selon leurs propres termes, et non pas en tant qu'esclaves ; en tant que « personnes de couleur », et non pas en tant que « Noirs ». Cependant, l'opinion de l'époque refusa de les reconnaître (sauf dans des cas individuels et exceptionnels) et considéra qu'ils ne faisaient qu'un avec tous les autres Noirs méprisés ; de sorte qu'ils se retrouvèrent bientôt à lutter pour conserver des droits qu'ils possédaient pourtant auparavant, le droit de voter, de travailler et de se déplacer librement. Des projets d'émigration et de colonisation virent le jour autour d'eux ; mais ils n'y étaient pas favorables, et pour finir, ils se tournèrent vers le mouvement abolitionniste comme vers un ultime recours.

C'est alors que sous la conduite de Rémond[64], Nell[65], Wells Brown[66] et Douglass[67] s'ouvrit une nouvelle ère, celle de Pautoaffirmation et de l'autodéveloppement. Certes, la liberté et l'assimilation étaient toujours les idéaux ultimes que poursuivaient ces dirigeants, mais pour l'heure la seule chose sur laquelle ils pouvaient compter était l'affirmation des droits de l'homme par le Noir lui-même. Le raid de John Brown[68] poussa cette logique à l'extrême. Après la guerre et l'émancipation, la grande figure de Frederick Douglass, le plus grand de tous les guides noirs américains, continua de conduire la meute. L'essentiel du programme reposait sur l'affirmation de soi, en particulier dans le domaine politique ; après Douglass vinrent Elîiot[69], Bruce[70], Langston[71], les hommes politiques de la reconstruction, et, moins en vue, mais bien plus significatifs socialement, Alexander Crummell[72] et l'évêque Daniel Payne[73].

Puis vint la révolution de 1876, avec la suppression du droit de vote pour les Noirs, le changement et le renversement des idéaux, et la recherche de nouvelles lumières pour éclairer cette immense nuit. Douglass, malgré son grand âge, défendait toujours courageusement les idéaux de sa jeunesse - l'assimilation ultime *à travers* l'affirmation de soi, et à nulle autre condition. Pour un temps s'éleva un nouveau guide, Price[74], résolu, semblait-il, à ne jamais rien abandonner, et prêt en revanche à réaffirmer les anciens idéaux sous une forme moins répugnante aux yeux du Sud blanc. Mais il mourut très jeune. Alors se présenta un nouveau dirigeant. C'était le suffrage silencieux de leurs camarades qui avait placé presque tous les précédents à leur tête ; ces hommes avaient cherché à conduire leur peuple en solitaires, et en général, mis à part Douglass, ils étaient peu connus en dehors de leur race. Mais Booker T. Washington se présenta, fondamentalement,

comme le guide non pas d'une race, mais de deux - comme un entremetteur entre le Sud, le Nord et le Noir. Naturellement, les Noirs s'opposèrent, au début violemment, à tout signe de compromis qui les forçait à renoncer à leurs droits civils et politiques, même si cela ne devait être qu'un échange contre de plus grandes chances de développement économique. Cependant, non seulement le Nord riche et dominant était las des problèmes de race, mais surtout il investissait largement dans les entreprises sudistes et accueillait toutes les méthodes aboutissant à une coopération pacifique. C'est pourquoi, cédant à l'opinion nationale, les Noirs se sont peu à peu rangés derrière Mr. Washington ; et la voix de la critique fut réduite au silence.

Mr. Washington représente, dans la pensée noire, la vieille attitude d'adaptation et de soumission ; mais il prône l'adaptation à une époque tellement particulière que cela rend son programme unique en son genre. Nous sommes à une époque de développement économique inouï, et le programme de Mr. Washington a naturellement pris un tour économique ; il est devenu un véritable évangile du travail et de l'argent, à un point tel que cela semble éclipser presque entièrement les buts les plus nobles de la vie. En outre, nous sommes à une époque où les contacts sont de plus en plus étroits entre les races les plus avancées et les races les moins développées ; donc le sentiment de race est beaucoup plus fort. Et le programme de Mr. Washington accepte pratiquement la prétendue infériorité des races noires. Une fois encore, sur notre propre sol, en réaction contre les bons sentiments exprimés pendant la guerre, les préjugés raciaux contre les Noirs connaissent un nouvel élan, et Mr. Washington renonce aux exigences plus élevées des Noirs en tant qu'hommes et citoyens américains. À d'autres périodes, chaque fois que les préjugés s'étaient intensifiés, toute l'énergie des Noirs s'était tournée vers l'affirmation d'eux-mêmes ; aujourd'hui, on préconise une politique de soumission. Pourtant, dans l'histoire de presque toutes les autres races et tous les autres peuples, lors de crises semblables, on a prêché pour doctrine qu'il est bien plus important de garder son estime de soi et sa fierté que d'acquérir des terres ou des maisons, et qu'il est inutile d'essayer de civiliser un peuple qui renonce volontairement à l'estime de soi, ou qui cesse de lutter pour elle.

On a rétorqué à tout cela que le Noir ne peut survivre que dans la soumission. Mr. Washington demande explicitement aux Noirs d'abandonner, au moins pour un temps, trois choses - un : le pouvoir politique ; deux : la revendication des droits civiques ; trois : l'instruction supérieure pour la jeunesse noire -et de concentrer toute

leur énergie sur l'éducation technique, l'accumulation de richesses et la réconciliation avec le Sud. Cette politique a été prônée avec courage et insistance pendant plus de quinze ans, et cela fait peut-être dix ans qu'elle triomphe. En réponse à cette offre de paix, qu'est-ce que le Noir a obtenu ? Un : la privation de ses droits civiques ; deux : la création légale d'un statut distinct d'infériorité civile ; trois : l'abandon complet de toute aide institutionnelle pour sa formation universitaire.

Bien sûr, cette évolution n'est pas le résultat direct de l'enseignement de Mr. Washington ; mais il ne fait pas l'ombre d'un doute que sa propagande en a hâté la réalisation. On se pose alors la question : est-il possible, et réalisable, que neuf millions d'hommes puissent accomplir des progrès effectifs dans le domaine économique s'ils sont privés de droits politiques, s'ils constituent une caste de serfs, et si on ne leur offre que la plus maigre chance de développer les qualités de leurs hommes d'exception ? Si l'on cherche une réponse claire et distincte à cette question dans l'histoire et dans la raison, on trouve un « non » catégorique. Et Mr. Washington est ainsi confronté au triple paradoxe de sa carrière :

- 1) il lutte noblement pour transformer l'artisan noir en homme d'affaires et en propriétaire ; mais il est absolument impossible, avec les méthodes de concurrence modernes, que les travailleurs et les propriétaires puissent défendre leurs droits et tout simplement exister sans le droit de vote ;

- 2) il insiste sur la prospérité et la dignité, mais dans le même temps, il conseille de se soumettre silencieusement à

l'infériorité civile, ce qui ne peut, à terme, que saper la virilité de toute la race ;

- 3) il plaide pour l'école publique et la formation industrielle, et critique les instituts d'études supérieures ; mais ni les écoles publiques pour les Noirs, ni Tuskegee lui-même, ne pourraient rester ouverts un seul jour sans les enseignants formés directement dans des universités noires ou indirectement par les diplômés issus de ces universités.

Ce triple paradoxe dans la position de Mr. Washington fait l'objet de critiques de la part de deux classes très différentes d'Américains de couleur. La première est constituée par les héritiers spirituels de Toussaint le Sauveur[75], Gabriel, Vesey et Turner : ils incarnent l'attitude de révolte et de vengeance ; ils haïssent aveuglément le Sud blanc et se méfient de la race blanche en général ; et dans la mesure où ils peuvent se mettre d'accord sur une action déterminée, ils

pensent que le seul espoir du Noir réside en l'émigration hors des frontières des États-Unis. Et pourtant, par une ironie du sort, rien n'a, semble-t-il, plus décisivement brisé les espoirs de ce programme que la récente conquête par les États-Unis de peuples plus faibles et plus noirs, dans les Indes orientales, à Hawaii et aux Philippines - car où donc dans le monde pourrions-nous désormais nous abriter et nous protéger des mensonges et de la force brute ?

L'autre classe de Noirs en désaccord profond avec Mr. Washington s'est peu fait entendre jusqu'à présent. Ils refusent d'entrer dans le jeu des controverses et des désaccords internes ; ils ne veulent surtout pas que leurs justes critiques à l'égard d'un homme utile et honnête servent de prétexte à des opposants à l'esprit étroit pour décharger leur venin. Néanmoins, les questions impliquées ici sont si fondamentales et si sérieuses qu'il est difficile de voir comment des hommes comme les Grimke[76], Kelly Miller[77], J. W. E. Bowen[78] et d'autres représentants de ce second groupe, pourraient demeurer encore longtemps silencieux. Ces hommes se sentent tenus, en conscience, de demander trois choses à cette nation :

- 1) le droit de vote ;
- 2) l'égalité civile ;
- 3) l'éducation des jeunes en fonction de leurs capacités.

Ils reconnaissent que Mr. Washington a rendu un service

inestimable en conseillant la patience et la courtoisie dans la formulation de telles exigences ; ils ne demandent pas que les Noirs ignorants aient le droit de vote si les blancs ignorants en sont exclus, et sont prêts à voir appliquer des restrictions raisonnables à ce droit ; ils savent que le niveau social très bas d'une grande partie de la race est responsable de bien des discriminations à son encontre. Mais ils savent aussi, et la nation entière le sait aussi, que le préjugé sans appel dont ils sont l'objet du fait de leur couleur est plus souvent une cause qu'une conséquence de l'avilissement des Noirs ; ils désirent que ce vestige de barbarie soit abattu et non pas systématiquement entretenu et nourri à tous les niveaux du corps social, depuis l'Associated Press jusqu'à la Church of Christ. Ils encouragent, avec Mr. Washington, la création d'un large système d'écoles publiques pour les Noirs, complété par une formation technique de pointe ; mais ils sont surpris qu'un homme possédant le discernement de Mr. Washington ne puisse pas voir qu'un tel système d'éducation doit nécessairement reposer, comme ça a toujours été le

cas, sur des collèges et des universités bien équipés ; ils insistent sur le fait qu'il y a une demande pour de telles institutions dans le Sud, afin de former les meilleurs des jeunes Noirs à devenir des enseignants, des membres des professions libérales et des meneurs d'hommes.

Ce groupe d'hommes rend par ailleurs hommage à Mr. Washington pour son attitude de conciliation envers le Sud blanc ; ils acceptent le « compromis d'Atlanta » dans son interprétation la plus large ; ils reconnaissent avec lui qu'il y a beaucoup de signes prometteurs, beaucoup d'hommes au jugement sûr et aux objectifs élevés, dans leur groupe ; ils savent que c'est un fardeau bien lourd pour une région qui titube déjà sous une lourde charge. Néanmoins, soulignent-ils, le chemin

qui mène à la vérité et à la justice s'inscrit dans la droite ligne de l'honnêteté, et non pas de la flatterie aveugle : on y arrive en faisant l'éloge de ceux qui, parmi les sudistes, agissent bien, et en critiquant sans compromis ceux qui agissent mal ; en tirant avantage des opportunités qui se présentent et en encourageant ses camarades à faire de même, mais sans jamais oublier que seule une adhésion inébranlable aux aspirations et aux idéaux les plus purs peut maintenir ces opportunités dans le champ des possibles. Ils ne s'attendent pas à jouir immédiatement du libre droit de vote, des droits civiques ou d'une éducation ; ils ne s'attendent pas à ce que des préjugés et des discriminations vieux de plusieurs années disparaissent en claquant des doigts ; mais ils sont absolument certains qu'il est impossible pour un peuple d'obtenir des droits pourtant fondés en raison, s'il s'en détourne volontairement et s'il répète qu'il n'en veut pas ; que la meilleure façon pour un peuple d'obtenir le respect n'est pas de se rabaisser et de se ridiculiser sans cesse. Au contraire, les Noirs doivent continuellement souligner, à tout propos et même hors de propos, que sans le vote, il n'est pas d'humanité moderne, que la discrimination fondée sur la couleur est de la barbarie, et que les enfants noirs ont tout autant besoin d'éducation que les enfants blancs.

En négligeant d'affirmer fermement et sans équivoque les exigences légitimes de son peuple (même au prix de l'opposition à un guide honoré de tous), l'élite intellectuelle des Noirs fuit une lourde responsabilité — responsabilité envers elle-même, envers les masses en lutte et envers les races plus noires de l'humanité, dont l'avenir dépend si largement de l'expérience américaine. Elle a surtout une responsabilité envers cette nation, cette mère patrie commune à nous tous. Ce n'est pas bien d'encourager un homme ou un peuple qui a tort ; c'est mal de se faire le complice d'un crime national sous prétexte

que cela rend plus populaire. L'esprit d'entente et de réconciliation qui s'instaure progressivement entre le Nord et le Sud, une génération à peine après des affrontements effroyables, devrait être une

source de profonde satisfaction pour tous, et particulièrement pour ceux dont les souffrances ont entraîné la guerre ; mais si le prix de cette réconciliation doit être l'esclavage industriel et la mort civile pour ces mêmes Noirs, du fait d'une législation qui entérine définitivement leur statut d'infériorité, alors le plus élémentaire sens de l'honneur et du patriotisme doit conduire ces Noirs, s'ils sont vraiment des hommes, à s'opposer à un tel cours des choses par tous les moyens civilisés possibles, et même si cela implique de désapprouver Mr. Booker T. Washington. Nous n'avons pas le droit de rester assis et de nous taire alors qu'on sème les graines qui produiront inéluctablement les pires catastrophes pour nos enfants, noirs ou blancs.

Tout d'abord, il est du devoir des Noirs de faire la part des choses dans les jugements qu'ils portent sur le Sud. Les sudistes de la nouvelle génération ne sont pas responsables du passé ; on ne doit pas le leur reprocher ni les haïr aveuglément pour ça. De plus, c'est l'élite intellectuelle du Sud qui aura le plus à souffrir d'un jugement global, sans distinction, de l'attitude du Sud envers les Noirs. Le Sud n'est pas fait d'un seul bloc ; c'est une terre que travaillent les ferments du changement social ; des forces opposées luttent pour y imposer leur domination ; et il est tout aussi injuste de cautionner aujourd'hui ce que le Sud commet de mal que de condamner ce qu'il fait de bien. Ce dont le Sud a besoin, c'est de critiques émanant d'esprits ouverts et attentifs à bien distinguer les choses - il en a besoin au nom de ses propres fils et filles blancs, et pour s'assurer un développement intellectuel et moral solide et sain.

Même aujourd'hui, contrairement à ce que beaucoup peuvent penser, l'attitude des sudistes blancs envers les Noirs revêt de nombreuses formes : le sudiste ignorant hait le Noir, le travailleur craint sa concurrence, le capitaliste veut exploiter sa force de travail, certains, au sein de l'élite, considèrent son ascension comme une menace, alors que d'autres - en général les fils des maîtres - veulent l'aider à s'élever. Soutenus en ceci par l'opinion de l'ensemble de la nation, ces derniers ont

L

contribué à maintenir des écoles publiques pour les Noirs et à assurer,

même imparfaitement, la protection de leur vie, de leurs biens et de leurs membres. Sous la pression des faiseurs d'argent, le Noir est en danger de se voir à nouveau réduit en un semi-esclavage, particulièrement dans les régions rurales ; les ouvriers et ceux qui, parmi l'élite éduquée, craignent le Noir, ont fait cause commune pour le priver de ses droits civiques, et certains ont instamment recommandé qu'il soit déporté ; enfin les passions des ignorants sont bien vite excitées au point de torturer et lyncher un homme, quel qu'il soit, parce qu'il est noir. Il est absurde d'accorder une quelconque valeur à cet écheveau inextricable d'opinions et de préjugés ; il est injuste de condamner « le Sud » en bloc ; mais il est sain, et c'est même le devoir le plus absolu de tout homme noir pensant, dans un même élan, de faire l'éloge du gouverneur Aycock[79], de condamner le sénateur Morgan[80], de discuter avec Mr. Thomas Nelson Page[81] et de dénoncer le sénateur Ben Tillman[82].

On serait injuste avec Mr. Washington si l'on ne tenait pas compte du fait qu'en maintes occasions, il s'est opposé dans le Sud à des mouvements injustes envers les Noirs ; il a envoyé des rapports aux conventions constitutionnelles de Louisiane et d'Alabama ; il s'est élevé publiquement contre le lynchage, et dans bien des cas il a usé de son influence, ouvertement ou non, pour contrecarrer des projets ou des événements néfastes ou malheureux[83]. Mais, malgré tout, il faut bien reconnaître que sur l'ensemble, la propagande de Mr. Washington a contribué à enraciner les idées suivantes : premièrement, que l'attitude actuelle du Sud envers le Noir est justifiée par l'état d'avilissement de ce dernier ; deuxièmement, que l'incapacité du Noir à progresser plus vite est essentiellement due à la mauvaise qualité de son éducation par le passé ; troisièmement, que son ascension sociale à venir dépend avant tout de ses propres efforts. Chacune de ces propositions est une dangereuse demi-vérité. Il ne faut jamais perdre de vue les vérités complémentaires : premièrement, que l'esclavage et le racisme sont des causes

puissantes, sinon suffisantes, pour expliquer la situation du Noir; deuxièmement, que l'éducation primaire et technique était nécessairement longue à mettre en place, puisqu'il a fallu attendre que des enseignants noirs soient formés dans des établissements de niveau supérieur ; et il est extrêmement douteux qu'un développement substantiellement différent ait été possible - en particulier un Tuskegee était impensable avant 1880. Troisièmement, même si c'est une absolue vérité de dire que le Noir doit lutter encore et toujours pour s'aider lui-même, il est également vrai qu'à moins que son effort ne soit pas seulement secondé, mais bien plutôt suscité et encouragé par les initiatives de groupes environnants, plus riches et plus sages, il

ne peut pas espérer rencontrer un très grand succès.

C'est parce qu'il n'a pas réussi à comprendre ni, par conséquent, à faire comprendre ce dernier point, que Mr. Washington mérite tout particulièrement d'être critiqué. À cause de sa doctrine, les blancs du Nord et du Sud n'ont pas hésité à se décharger du fardeau du problème noir sur les épaules des Noirs, et, reculant d'un pas, à jouer les spectateurs critiques et plutôt pessimistes ; alors qu'en fait, ce fardeau est celui de la nation tout entière et qu'aucun de nous n'a les mains propres s'il ne mobilise pas toute son énergie à redresser cette situation catastrophique.

Une réflexion critique, sincère et honnête, devrait pouvoir amener le Sud à se montrer sous son meilleur jour et à remplir ses obligations envers la race qu'il a si cruellement lésée et qu'il lèse encore. Le Nord - qui est tout aussi coupable - ne sauvera pas son âme en se forgeant une conscience plaquée d'or. On ne peut pas résoudre ce problème par la diplomatie et la douceur, par la simple « civilité ». Si le mal naît du mal, la fibre morale de ce pays pourra-t-elle survivre à la lente strangulation et au meurtre de neuf millions d'hommes ?

Les Noirs d'Amérique doivent faire leur devoir, un devoir pénible et délicat - ils doivent aller de l'avant et pour cela, s'opposer à une partie de l'œuvre de leur plus grand meneur.

Tant que Mr. Washington prêche en faveur de l'épargne, de la patience et de la formation technique pour les masses, nous devons marcher avec lui main dans la main et lutter avec lui, nous réjouir de ses récompenses et nous faire gloire de la force de ce Josué choisi par Dieu et les hommes pour prendre la tête du troupeau égaré. Mais quand Mr. Washington excuse l'injustice, au nord et au sud, ne voit pas que le droit de vote est un privilège et un devoir, sous-estime les effets castrateurs des distinctions de castes et s'oppose à l'éducation et à l'ambition de nos esprits les plus brillants — quand lui, ou le Sud, ou la nation s'engage dans cette voie -, nous devons nous opposer à lui sans trêve ni repos. Par tous les moyens civilisés et non-violents possibles, nous devons lutter pour les droits que le monde accorde aux hommes, nous devons nous raccrocher sans faillir à ces paroles sublimes que les fils des Pères fondateurs auraient volontiers tendance à oublier : « Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont dotés par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la poursuite du bonheur. »

Js

Sur la signification du progrès

Willst Du Deine Macht verkiinden, Wühle Sie die frei von Siinden, Steh'n in Deinem ex'gen Haus !

Deine Geister sende aus / Die Unsterblichen, die Reinen, Die nicht fiihlen, die nicht weinen ! Nicht die zarte Jungfrau wiihle, Nicht die Hirtin weiche Seele !

Veux-tu annoncer ta puissance, Choisis ceux qui, purs de péchés, **Se** *trouvent dans ta maison éternelle !*

Envoie tes esprits ! Les immortels, les purs, Ceux qui n'éprouvent rien, ceux qui ne pleurent pas !

Ne choisis pas la douce vierge, Ni l'âme tendre de la bergère !

SCHILLER[84]

I*

Autrefois j'ai enseigné, comme maître d'école, dans les collines du Tennessee, là où la sombre et large plaine du Mississippi ondule et se froisse à la rencontre des Alleghany. J'étais étudiant à Fisk à l'époque, et pour tous les étudiants de Fisk, le Tennessee - derrière le Voile - était leur domaine réservé ; pendant les vacances, ils partaient en bandes joyeuses pour aller trouver les responsables scolaires des comtés. Jeune et insouciant, j'y allai moi aussi, et je ne suis pas près d'oublier cet été-là, il y a dix-sept ans.

On passait tout d'abord par l'Institut de formation des maîtres au siège du comté ; là, trois hôtes distingués du directeur enseignaient aux enseignants - le matin pour les blancs et l'après-midi pour les Noirs - les fractions, l'orthographe, et bien d'autres mystères. Un pique-nique une fois de temps en temps, un souper, et ainsi la dureté du monde s'adoucissait dans les rires et les chants. Je me souviens comment... Mais je m'égare.

Vint le jour où tous les enseignants quittèrent l'Institut et se lancèrent à la chasse aux écoles. Je sais par ouï-dire (car ma mère avait une peur bleue des armes à feu) que la chasse aux canards, à l'ours ou à l'homme est un jeu passionnant, mais je suis sûr que l'homme qui n'a jamais chassé une école rurale a encore quelque chose à découvrir des plaisirs de l'affût. Je revois toujours ces routes blanches et chaudes qui

s'élevaient paresseusement, retombaient et tournoyaient sous l'éclatant soleil de juillet ; je ressens la profonde lassitude de corps et de cœur devant ces dix *miles*, puis huit, puis six encore qui s'étiraient interminablement devant mes yeux ; mon cœur se serre toujours, chaque fois un peu plus, quand j'entends ces mots répétés inlassablement : « Vous avez un enseignant ? — Oui. » Je marchai ainsi des jours et des jours (les chevaux étaient trop chers) jusqu'à ce que mes pas m'aient porté au-delà des rails de chemins de fer, au-delà des relais de diligences, jusqu'à une terre de « vermine » et de crotales, où l'arrivée d'un étranger était un événement, où les hommes vivaient et mouraient dans l'ombre bleue de la même colline.

Des cabanes et des fermes étaient éparpillées çà et là à flanc de coteau et dans le vallon, coupées du reste du monde par les forêts et les collines moutonnant vers l'est. C'est là qu'enfin j'ai découvert une petite école. C'est Josie qui m'en a parlé - une fille mince et plutôt laide d'une vingtaine d'années, au visage marron foncé et aux cheveux épais et drus. J'avais traversé le fleuve à Watertown, et après une halte sous de grands saules, je m'étais dirigé vers une petite cabane près de l'endroit où Josie, en route pour la ville, se reposait. J'échangeais quelques mots avec un fermier décharné, et Josie, qui avait entendu l'objet de ma mission, me dit à brûle-pourpoint qu'ils voulaient une école de l'autre côté de la colline ; que depuis la guerre, une seule fois un enseignant était venu là ; qu'elle-même, elle avait très envie d'apprendre - et elle continua ainsi, parlant très vite et très fort, avec beaucoup d'énergie et d'honnêteté.

Le lendemain matin, j'ai traversé la colline, haute et ronde, m'attardant à jeter un dernier coup d'œil aux montagnes bleues et jaunes qui s'étiraient vers les Carolines, puis j'ai plongé dans le bois et j'en suis ressorti devant la maison de Josie. C'était une pauvre chaumière en bois de quatre pièces, perchée en haut d'une crête, au milieu de pêchers. Le père était une âme simple et tranquille, calmement ignorante et sans une once de vulgarité. La mère était différente - forte, affairée, énergique, avec une langue acérée et inquiète, et l'ambition de vivre « comme il faut ». Il y avait une foule d'enfants. Deux garçons étaient partis. Il restait deux petites filles, un garçonnet de huit ans, fort timide, John, grand, gauche, âgé de dix-huit ans, Jim, plus jeune, plus vif et plus beau ; et deux bébés d'un âge indéfinissable. Et puis, il y avait Josie. Elle semblait être le pilier de la famille : toujours occupée à travailler, à l'extérieur, dans la maison, ou à ramasser des baies ; un peu nerveuse, avec une tendance à criailler, comme sa mère, et en même temps loyale, comme son père. Il y avait une certaine élégance en elle, l'ombre d'un héroïsme moral

inconscient qui troquerait volontiers tous les plaisirs de la vie pour rendre la vie elle-même plus large, plus profonde et

L

plus dense pour elle et les siens. J'ai beaucoup vu cette famille par la suite, et j'ai appris à aimer ces gens pour l'honnêteté de leurs efforts à rester décents et ne manquer de rien, et pour leur conscience de leur propre ignorance. Il n'y avait aucune affectation en eux. La mère houspillait le père d'être si « tranquille » ; Josie réprimandait fermement les garçons pour leur insouciance ; et tous savaient à quel point il était dur de gagner sa vie en creusant le sol caillouteux d'un flanc de colline.

J'ai obtenu l'école. Je me souviens du jour où je me suis rendu à cheval chez le responsable scolaire, en compagnie d'un agréable jeune homme blanc qui voulait l'école blanche. Le chemin suivait le lit d'une rivière ; le soleil riait et l'eau chantonnait, tandis que nous faisions route. « Entrez, dit le responsable, entrez donc. Prenez un siège. Oui, ce certificat fera l'affaire. Restez à dîner. Combien voulez-vous par mois ? » « Oh, me dis-je, j'ai vraiment de la chance » ; mais même là s'est abattue l'ombre terrible du Voile, car ils ont mangé d'abord, et puis j'ai dîné -seul.

L'école était une cabane en rondins, où le colonel Wheeler abritait son maïs. Elle se trouvait sur un terrain vague, derrière une palissade et un buisson d'épine, près de la plus pure des sources. L'entrée avait eu autrefois une porte ; à l'intérieur l'énorme cheminée tombait en ruine ; de grandes fentes entre les rondins servaient de fenêtres. Il n'y avait pratiquement pas de meubles. Un tableau grisâtre gisait dans un coin. Mon bureau était fait de trois planches, renforcées aux points critiques, et tous les soirs je devais rapporter ma chaise, que j'empruntais à la propriétaire. Les bancs des enfants - ça, ça m'avait beaucoup troublé. J'étais hanté par la vision des écoles de Nouvelle-Angleterre, avec leurs rangées de bureaux et de chaises bien alignés, mais hélas ! la réalité était tout autre : des planches mal dégrossies qui servaient de bancs, sans dossier et parfois sans pieds. Elles avaient un avantage : elles rendaient les siestes dangereuses — peut-être même mortelles, parce que le plancher n'était pas fiable.

L'école ouvrit par un chaud matin, dans les derniers jours de juillet. Je me souviens de mon émotion en entendant le trottinement des petits pieds sur la route poudreuse, en voyant monter les rangs de visages noirs et solennels, en croisant leur regard clair et avide. En tête marchaient Josie et ses frères et sœurs. Le désir d'apprendre, d'aller

étudier à la grande école de Nashville se balançait comme une étoile au-dessus de cette femme-enfant, éclairant son labeur et ses soucis, et elle étudiait sans relâche. Il y avait aussi les Dowell, venus de leur ferme, là-bas, vers Alexandria - Fanny, au visage lisse et au regard curieux, Martha, brune et bête, la jeune et jolie épouse d'un frère, et la couvée des plus petits.

Il y avait les Burke - deux adolescents à la peau marron tirant sur le jaune et une fillette aux yeux hautains. La petite fille joufflue du gros Reuben était là aussi, visage et cheveux d'or, digne et sérieuse. 'Thenie se joignit très tôt au reste de la troupe - une jeune fille joyeuse et laide, au cœur immense, qui prisait du tabac furtivement et qui s'occupait de son petit frère qui boitait. Chaque fois que sa mère pouvait se passer d'elle, 'Tildy venait aussi - une beauté nocturne, aux yeux étoilés et aux membres fuselés ; et son frère, aussi laid qu'elle était belle. Enfin, il y avait les grands garçons - les gros Lawrence ; les Neill, fils paresseux d'une mère et sa fille, de pères inconnus ; Hickman aux épaules voûtées, et les autres.

Ils s'asseyaient tous (ils étaient presque une trentaine) sur les bancs mal équarris, tournaient vers moi leurs visages aux nuances les plus diverses, du crème pâle au brun le plus sombre, balançant leurs pieds nus, les yeux pleins d'espoir, avec çà et là une touche d'espièglerie, et les mains agrippées au Webster, un livre de lecture à la couverture bleue. J'adorais mon école, et la confiance absolue que les enfants avaient en la sagesse de leur maître était tout simplement extraordinaire. On lisait et on épelait ensemble, on écrivait un peu, on ramassait des fleurs, on chantait, et on écoutait des histoires venues du monde au-delà de la colline. Parfois l'effectif de l'école s'amenuisait - alors j'y allais. Je rendais visite à Mun Eddings, qui vivait dans deux pièces d'une saleté repoussante, et je demandais pourquoi le petit Lugene, dont le visage ardent surmonté d'une tignasse rousse en bataille semblait toujours en flammes, avait été absent toute la semaine, ou pourquoi j'étais privé si souvent des farces inimitables de Mack et Ed. Et le père, qui travaillait comme métayer à la ferme du colonel Wheeler, de m'expliquer que les récoltes exigeaient la présence des garçons ; et la mère, maigre et négligée, qui aurait pu être belle si elle avait été lavée, de m'affirmer que Lugene devait s'occuper du bébé. « Mais on vous les renvoie la semaine prochaine. » Quand les Lawrence arrêtaient de venir, cela signifiait que les doutes sur l'utilité de l'étude l'avaient de nouveau emporté chez les adultes ; alors gravissant la colline et tâchant d'aller jusqu'à la plus retirée des cabanes, je traduisais le *Pro Archia poeta* de Cicéron dans l'anglais le plus simple, j'y ajoutais des allusions à la situation locale, et en général, j'arrivais à les convaincre - au moins

pour une semaine.

Le vendredi soir, j'allais souvent chez l'un ou l'autre des enfants - parfois jusqu'à la ferme de Doc Burke. C'était un Noir grand et mince, qui parlait fort, qui travaillait sans cesse, et qui essayait d'acheter les soixante-quinze acres de colline et de vallée où il vivait ; mais les gens disaient qu'il n'y arriverait pas et que « les blancs auraient tout ». Sa femme était une amazone magnifique, au teint de safran, aux cheveux éclatants, sans corset et pieds nus, et les enfants étaient beaux et forts. Ils vivaient dans une case d'une pièce et demie dans un renfoncement de la ferme, près de la fontaine. La pièce sur le devant était entièrement occupée par de gros lits blancs, scrupuleusement propres ; il y avait de mauvaises reproductions aux murs, et, au centre de la pièce, une table fatiguée. Dans la minuscule cuisine, sur l'arrière, on m'invitait souvent à « prendre pour emporter » du poulet rôti et des galettes de blé, de la « viande » et du pain de maïs, des haricots verts et des baies sauvages. Au début, je m'inquiétais un peu quand arrivait l'heure du coucher, à l'idée qu'on allait dormir tous ensemble dans une seule et unique pièce, mais subtilement, ils savaient m'éviter tout embarras. D'abord, quand les enfants commençaient à dodeliner de la tête et à s'endormir, ils étaient installés dans un grand tas de duvet d'oie ; puis la mère et le père se retiraient discrètement dans la cuisine au moment où je me mettais au lit ; enfin, soufflant la faible chandelle, ils se couchaient dans le noir. Le matin, ils étaient tous levés et partis avant même que je songe à ouvrir les yeux. De l'autre côté de la route, là où vivait le gros Reuben, ils sortaient tous quand le maître d'école se mettait au lit, parce qu'ils ne pouvaient s'offrir le luxe d'une cuisine.

J'aimais bien rester chez les Dowell, parce qu'ils avaient quatre pièces et de la bonne chère en abondance, qui tenait bien au corps. Oncle Bird possédait une petite ferme un peu miteuse, au milieu des bois et dans les collines, à des *miles* de la grand-route ; mais il connaissait des dizaines de légendes - il prêchait une fois de temps en temps -, et avec ses enfants, des baies sauvages, des chevaux et du blé il était heureux et prospère. Parfois, pour préserver la paix du village, je devais aller aussi là où la vie était moins agréable ; la mère de 'Tildy par exemple était incorrigiblement sale, le garde-manger de Reuben était sérieusement limité, et des hordes d'insectes déchaînés attaquaient les lits des Eddingse. Ce que je préférais, c'était aller chez Josie, m'asseoir sous le porche et croquer des pêches pendant que sa mère s'affairait et bavardait : comment Josie avait acheté la machine à coudre ; comment Josie était placée durant l'hiver, mais quatre dollars par mois de gages, c'était une somme « diablement maigre » ; comment Josie mourait d'envie de partir étudier, mais « à ce qu'il

semble », ils n'arriveraient jamais à s'en sortir assez pour la laisser partir ; comment les récoltes étaient mauvaises et le puits toujours pas terminé ; et surtout comment les blancs pouvaient parfois être « méchants ».

J'ai vécu dans ce petit monde deux étés de suite ; la vie y était ennuyeuse et *monotone.* Les filles contemplaient la colline, *mélancoliques, prises de vagues désirs, et les garçons rongeaient* leur frein et hantaient Alexandria. Alexandria, c'était « la ville » - quelques maisons paresseusement éparpillées, des églises, des boutiques, et une aristocratie de Tom, Dick et Capitaine. Lové plus au nord, sur la colline, se trouvait le village des gens de couleur, maisonnettes sans peinture de trois ou quatre pièces, dont certaines étaient propres et accueillantes, et d'autres délabrées. Les habitations étaient dispersées dans toutes les directions, mais au centre elles se regroupaient autour des deux temples jumeaux du hameau, celui de l'Église méthodiste et celui de l'Église baptiste. Et eux, à leur tour, s'appuyaient en douceur sur une école aux couleurs tristes. C'est là que mon petit monde dirigeait ses pas hésitants le dimanche, à la rencontre d'autres mondes, de ragots et de merveilles, et faisait son sacrifice hebdomadaire, emmené par des prêtres forcenés, sur l'autel de la « religion du bon vieux temps ». Puis s'élevaient et résonnaient les douces mélodies et les rythmes puissants des chants noirs.

J'ai appelé ma minuscule communauté un monde, et de fait, son isolement en avait fait un monde. Pourtant, parmi nous, la conscience commune, à demi éveillée seulement, ne faisait irruption qu'en de rares occasions : dans la joie et le chagrin communs, lors d'enterrements, de naissances ou de mariages ; dans une épreuve commune, celle de la misère, des terres pauvres et des bas salaires. Mais elle résidait surtout dans la perception du Voile qui s'étendait entre nous et l'Opportunité. Tout cela nous poussait à penser ensemble et à partager quelques réflexions ; mais ces dernières, quand elles étaient mûres pour être prononcées, étaient formulées dans des langues différentes. Ceux dont les yeux avaient vu, quelque vingt-cinq ans auparavant, « la gloire de la venue de notre Seigneur », voyaient désormais avec un sombre fatalisme, dans chaque obstacle ou dans chaque main tendue, les signes d'un progrès inéluctable vers des jours meilleurs, quand Dieu le jugerait bon. Quant à ceux pour lesquels l'esclavage n'était qu'un vague souvenir d'enfance, ils trouvaient que le monde était bien étrange : il ne leur demandait presque rien, ils répondaient en ne donnant presque rien, et pourtant, le monde

tournait leur offre en ridicule. Ils ne pouvaient comprendre un tel

paradoxe ; c'est pourquoi ils sombraient dans l'indifférence et l'apathie, ou dans la paresse, ou dans la bravade et l'impudence.

Il y en avait cependant - comme Josie, et Jim, et Ben - pour qui la Guerre, l'Enfer et l'Esclavage étaient des récits de légende, eux dont les jeunes appétits avaient été aiguisés comme des lames par l'école, les histoires et une conscience à demi éveillée. Il leur était difficile d'être satisfaits, eux qui étaient nés à la fois sans et derrière le Voile. Et leurs ailes encore faibles se heurtaient aux barrières qui les entouraient - barrières de la caste, de la jeunesse et de la vie - ; enfin, ce qui était plus dangereux, elles se heurtaient parfois à tout ce qui s'opposait à leurs caprices.

Les dix années qui suivent la jeunesse, ces années où pour la première fois on réalise que la vie mène quelque part - ce sont ces années que j'ai passées loin de ma petite école. Elles étaient derrière moi quand un jour, par hasard, je me retrouvai une fois encore devant les murs de Fisk, devant l'entrée de la chapelle des chants. Tandis que je m'attardais, tout à la joie et à la peine de rencontrer d'anciens camarades de classe, une vague de nostalgie me balaya : je désirais passer une fois encore de l'autre côté de la colline bleue, voir les maisons et l'école d'une époque révolue, et apprendre ce que la vie avait fait de mes écoliers ; je partis aussitôt.

Josie était morte, et sa mère, dont les cheveux avaient blanchi, me dit simplement : « On a eu pas mal d'ennuis depuis que vous êtes parti. » Je m'étais inquiété pour Jim : dans une famille cultivée, appartenant à une caste sociale qui le soutienne, il aurait pu devenir un marchand audacieux ou un cadet de West Point. Mais il vivait là, amer et agité ; et quand le fermier Durham l'accusa de voler du blé, le vieil homme dut prendre ses jambes à son cou pour éviter la volée de pierres que ce jeune fou, en furie, se mit à lui lancer. On dit à Jim de s'enfuir ; mais il ne voulait pas fuir, et le gendarme vint l'arrêter l'après-midi même. Cela fit beaucoup de peine à Josie, et le grand et maladroit

L

T,

John faisait tous les jours neuf *miles* à pied pour aller voir son petit frère à travers les barreaux de la prison de Lebanon. Ils finirent par rentrer tous les deux, par la nuit la plus noire. La mère prépara le souper, Josie vida sa bourse, et les garçons filèrent furtivement. Josie devint plus mince et plus silencieuse, et travailla plus dur. Son père,

toujours calme et vieillissant, avait de plus en plus de mal à gravir la colline trop escarpée, et avec les deux garçons partis, il n'y avait plus grand-chose à faire dans la vallée. Josie les aida à vendre la vieille ferme, et ils déménagèrent plus près de la ville. Frère Dennis, le charpentier, construisit une nouvelle maison de six pièces ; Josie travailla sans relâche pendant un an à Nashville, et rapporta quatre-vingt-dix dollars pour meubler la maison et en faire un vrai foyer.

Quand vint le printemps, quand les oiseaux se mirent à gazouiller et la rivière à couler plus grosse et plus impétueuse, sa petite sœur Lizzie, effrontée et étourdie, emportée par la passion de la jeunesse, s'offrit à son séducteur et ramena à la maison un enfant sans père. Josie frissonna et se remit à travailler, avec la vision de jours d'école à jamais évanouis, son visage de jour en jour plus blême et plus triste — travailla jusqu'à ce jour d'été où quelqu'un en épousa une autre ; alors Josie se traîna jusqu'à sa mère comme un enfant blessé, et s'endormit - à jamais.

En entrant dans la vallée, je m'arrêtai pour respirer les parfums portés par la brise. Les Lawrence sont partis — le père et un des fils pour toujours — et le dernier fils creuse paresseusement la terre pour survivre. Une jeune veuve inconnue loue la case du gros Reuben. Reuben, quant à lui, est désormais pasteur baptiste ; mais toujours aussi fainéant, je le crains, bien que sa cabane comporte trois pièces maintenant. Ella est devenue une jeune femme pleine de vie et travaille à récolter le maïs sur le flanc ensoleillé de la colline. Ils ont une foule d'enfants et une fille faible d'esprit. De l'autre côté de la vallée, dans une maison qui n'existait pas à mon époque, j'ai retrouvé, un bébé au bras et enceinte d'un deuxième, une de mes écolières, une des filles

d'Oncle Bird Dowell. Ses nouvelles obligations semblaient lui causer un peu de souci, mais bientôt elle se mit à rayonner de fierté en me montrant sa cabane bien tenue et en me racontant combien son mari était prospère, m'énumérant le cheval, et la vache, et la ferme qu'ils prévoyaient d'acheter.

Mon école en rondins avait disparu. À sa place se tenait le Progrès ; et le Progrès, à ce que je vois, est nécessairement laid. On pouvait toujours repérer l'ancien site de ma petite case grâce aux pierres étranges qui avaient servi de fondation ; un peu plus loin, perché sur six gros blocs de pierre fatigués, se tenait un pimpant chalet en bois, de peut-être vingt pieds sur trente, avec trois fenêtres et une porte qui fermait à clef. Certains des carreaux étaient cassés, et une partie d'un vieux poêle en fer gisait tristement sous la maison. Je jetai sans façon

un coup d'œil par la fenêtre, et ce que je vis à l'intérieur m'était plus familier. Le tableau avait grandi et faisait deux pieds de haut, et les sièges n'avaient toujours pas de dossier. D'après ce qu'on m'a dit, c'est le comté qui possède le terrain maintenant, et tous les ans il y a une session d'école. Assis près de la source, contemplant l'ancien et le nouveau, je me sentis heureux, très heureux, et pourtant -

Après m'être longuement désaltéré, je repartis. Il y avait au coin une grande maison en rondins. Je me rappelais très bien la famille flétrie et brisée qui habitait là. Le visage fort et dur de la mère, avec sa chevelure sauvage, se dressa devant moi. Elle avait poussé son mari à bout, et il avait fini par s'enfuir ; à l'époque où j'enseignais à l'école, un homme bizarre vivait là, grand et jovial, et les gens jasaient. J'étais sûr que Ben et 'Tildy finiraient mal, élevés dans une famille pareille. Mais le monde est étrange ; car Ben est un fermier qui travaille dur dans le comté de Smith, « et qui réussit, avec ça », comme ils disent ; il s'était occupé de la petite 'Tildy jusqu'au printemps précédent, jusqu'à ce qu'un prétendant l'épouse. Le garçon avait eu une vie difficile, travaillant sans relâche pour gagner tout juste de quoi vivre, en butte aux moqueries parce qu'il était laid et bossu. Et

puis il y avait eu l'histoire de Sam Carlon, un vieil avare insolent, qui avait des idées très arrêtées sur les « négros » ; il avait embauché Ben un été et refusait de le payer. Alors le garçon affamé avait rassemblé ses sacs et en plein jour s'était rendu sur le champ de maïs de Carlon ; et quand le vieux pingre s'était montré, le garçon furieux s'était jeté sur lui comme un animal sauvage. Ce jour-là, Doc Burke avait empêché un meurtre et un lynchage.

Cette histoire me remit les Burke en mémoire, et je fus saisi d'un impatient désir de savoir qui l'avait emporté, de Doc ou des soixante-quinze acres. Car il est difficile de construire une ferme à partir de rien, même en quinze ans. Je repensais à eux en me hâtant vers leur ancienne cabane. Il y avait en eux une certaine magnificence barbare que j'aimais bien. Ils n'étaient jamais vulgaires, jamais indécents, mais plutôt simples et primitifs, avec un mépris des conventions qui s'exprimait en bruyants éclats de rire, en claques sur l'épaule et en siestes dans les coins. Je passai vite devant la chaumière des bâtards Neill ; elle était vide, ils étaient devenus des ouvriers agricoles gras et paresseux. J'ai vu la maison des Hickman, mais le petit Albert aux épaules voûtées avait quitté ce mondes Enfin, j'arrivai au portail des Burke et je jetai un coup d'œil à l'intérieur ; la haie semblait inégale et mal taillée, et pourtant il y avait toujours les mêmes barrières autour de la vieille ferme, sauf sur la gauche, où s'étendaient vingt-cinq acres supplémentaires. Et, mais oui !

la cabane dans le fond avait gravi la colline et s'était étendue : elle était maintenant une chaumière, inachevée, de six pièces.

Les Burke possédaient cent acres, mais ils étaient toujours endettés. En fait, le père lugubre qui trimait jour et nuit était tellement habitué à avoir des dettes, qu'il aurait à peine été plus heureux de s'en débarrasser. Il faudrait pourtant qu'il s'arrête un jour, car sa carcasse, pourtant solide, montrait des signes de déclin. La mère portait des chaussures, mais elle avait perdu son allure de lionne. Les enfants avaient grandi. Rob, le portrait de son père, parlait haut et fort et était secoué de gros rires. Birdie, ma plus petite écolière de six ans, était devenue une jeune beauté,

grande et cuivrée. « Edgar est parti », me dit la mère, la tête un peu penchée - « parti travailler à Nashville ; lui et son père n'étaient jamais d'accord. »

Le petit Doc, un garçon né après mon départ, m'emmena à cheval le lendemain matin, le long des berges, vers la ferme des Dowell. La route et la rivière se disputaient le terrain, et la rivière prenait le dessus. On a pataugé et joué à s'éclabousser, et le garçon jovial, perché derrière moi sur le cheval, bavardait et riait sans cesse. Il me montra l'endroit où Simon Thompson avait acheté un bout de terrain et une maison ; mais sa fille Lana, une jeune femme potelée, brune et lente, ne vivait pas là. Elle avait épousé un homme et une ferme vingt *miles* plus loin. On continua à serpenter le long de la rivière, jusqu'à ce qu'on arrive devant une clôture que je ne reconnus pas, mais le garçon était péremptoire : c'était celle d'« Oncle Bird ». Partout s'étendaient des champs de blé en pleine croissance. Dans cette petite vallée régnait un étrange silence, tandis que je montais la pente à cheval ; la mort et le mariage avaient emporté la jeunesse et laissé les vieux et les enfants. Ce soir-là, après avoir accompli les tâches quotidiennes, on s'assit et on parla longuement. Les cheveux d'Oncle Bird étaient plus gris et ses yeux n'y voyaient plus très bien, mais il était toujours enjoué. On parla des acres qu'il avait achetées - cent vingt-cinq -, de la chambre d'amis qu'il avait ajoutée, du mariage de Martha. Puis on parla des morts : Fanny et Fred étaient partis ; une ombre planait sur la dernière fille - quand cette ombre serait levée, elle irait à Nashville faire des études. Enfin on parla des voisins, et à la tombée de la nuit, Oncle Bird me raconta comment, par une nuit semblable à celle-là, 'Thenie s'était échappée de chez elle et était arrivée en titubant, fuyant les coups de son mari. Et le lendemain matin, elle était morte dans la maison que son petit frère boiteux avait achetée, à force de labeur et d'économie, pour leur mère devenue veuve.

J’avais fini mon voyage, et je laissais derrière moi la colline et la vallée, et la vie et la mort. À quelle aune mesurer le

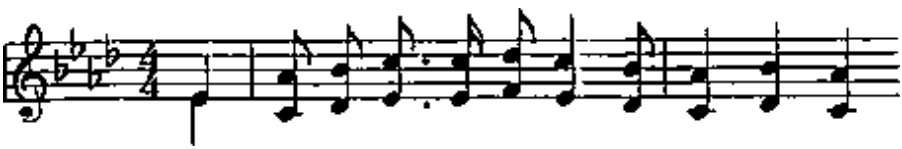
progrès, dans cette terre que hante le sombre visage de Josie ? Combien de cœurs brisés de chagrin pour un boisseau de blé ? Comme la vie est dure pour les humbles, et pourtant si humaine et réelle ! Et toute cette vie, et cet amour, et ces querelles, et ces échecs - sont-ce le crépuscule qui annonce la nuit, ou les premières couleurs d’une aube indistincte ?

Méditant ainsi tristement, je rentrai à Nashville dans la voiture « Jim Crow[85] ».

Sur les ailes d'Atalante

ô, *garçon noir d'Atlanta ! On n'a dit que la moitié ; Les chaînes de l'esclave et du maître Identiques sont brisées ; C'est un sort unique jeté aux races Qui les tient toutes deux attachées ; Elles se lèvent - tous se lèvent - Noir et blanc d'un même mouvement.*

WHITTIER[86]



Au sud du Nord, mais au nord du Sud, se trouve la Cité des cent collines, qui guette les promesses de l'avenir à travers les ombres du passé. Je l'ai vue, le matin, quand la première lueur du jour l'avait à peine éveillée ; elle s'étendait, grise et calme, sur le sol rouge sang de la Géorgie ; des volutes de fumée bleue commençaient à s'enrouler au-dessus des toits, le tintement d'une cloche et les notes stridentes d'un sifflet déchiraient le silence, puis le brouhaha et le tumulte des affaires montaient et s'enflaient dans l'air, jusqu'à ce que le tourbillon et l'agitation ininterrompus de la ville ne tranchent étrangement sur la terre endormie.

On raconte qu'autrefois, même Atlanta reposait, assoupie, engourdie et somnolente, au pied des Alleghany ; c'était avant

qu'elle ne soit réveillée par l'eau glacée du baptême d'acier de la guerre, déchaînée et rendue folle, et laissée l'oreille tendue vers la mer. Et la mer hurla aux montagnes et les montagnes répondirent à la mer, jusqu'à ce que la ville se redresse comme une veuve qui arrache ses voiles et se remet à trimer pour son pain quotidien ; trimer avec assiduité, trimer avec ruse — avec parfois quelque amertume, avec une touche de *réclame*[1] - et pourtant avec une réelle honnêteté et de la vraie sueur.

C'est dur de vivre hanté par le fantôme d'une illusion ; d'avoir rêvé d'un empire et de voir son rêve s'évanouir et tomber littéralement en cendres et en poussière ; de ressentir la douleur des vaincus, et d'avoir parfaitement conscience que tout ce mal qui a *disparu* d'un *coup a entraîné dans sa chute quelque chose qui méritait de vivre ; que* quelque chose a été tué qui, en toute justice, ne devait pas mourir ; de savoir qu'avec tout le bien qui triompha, avait triomphé quelque chose de

mal, quelque chose de sordide et de mauvais, quelque chose qui n'était pas ce qu'il y avait de plus grand et de mieux. Tout cela est très dur, et bien des hommes, des villes, ou des peuples ont trouvé dans cet état de fait une excuse pour sombrer dans l'apathie ou une oisiveté morose.

Mais ces gens-là ne sont pas d'une constitution solide ; ceux d'Adanta se tournèrent résolument vers l'avenir; et l'avenir offrait des rêves de pourpre et d'or : Adanta, reine du royaume Coton ; Adanta, porte des Terres du soleil ; Adanta, la nouvelle Lachésis, tisseuse de toile et de trame pour le monde. Ainsi la ville couronna ses cent collines d'usines, emplit ses boutiques de fins ouvrages et étendit de longs chemins d'acier pour saluer la venue de l'industrieux Mercure. Et la nation parla de sa lutte.

Il est possible qu'Adanta ne tire pas son nom de la vierge ailée, fille du sombre Béotien ; vous connaissez la légende - Atalante,

grande, sauvage, noire, ne voulait épouser que celui qui la battrait à la course ; l'astucieux Hippomène déposa trois pommes d'or sur le chemin. Elle s'envola comme une ombre, s'arrêta, surprise, à la vue de la première pomme, mais au moment où il étendait la main pour la toucher, repartit en flèche ; elle s'interrompit devant la deuxième, puis, échappant à son étreinte brûlante, reprit son envol par-delà rivières, vallées, collines ; mais comme elle s'attardait devant la troisième, il l'entoura de ses bras ; et quand ils se regardèrent, les feux de la passion qui les embrasa profanèrent le sanctuaire de l'Amour, et ils furent maudits. Si Adanta n'a pas été ainsi nommée à cause d'Atalante, elle aurait dû.

Atalante n'est ni la première ni la dernière à avoir souillé le temple de l'Amour par sa cupidité ; et ce n'est pas seulement le fait de vierges : des hommes dans la force de l'âge ont troqué l'idéal élevé et généreux de leur jeunesse contre le code du joueur en bourse ; et dans toutes les luttes de notre nation, l'évangile du travail n'est-il pas foulé aux pieds par l'évangile du salaire ? C'est si répandu que presque tout le monde trouve ça normal ; personne ne remet ce principe en question ; au point qu'on en vient même à ne plus oser demander si l'enjeu de la course peut ne pas être l'or, si le but de l'humanité peut honnêtement ne pas être la richesse. Et si c'est le défaut de l'Amérique, quel terrible danger réside là pour une nouvelle terre et une nouvelle ville — à moins qu'Atlanta, courbée pour ramasser plus d'or, ne découvre que cet or est maudit !

Ce n'est pas le caprice d'une jeune fille désœuvrée qui a lancé cette

course difficile ; une terrible sauvagerie s'était répandue aux pieds de la cité après la guerre - féodalisme, pauvreté, apparition d'un tiers état, servitude, renaissance de la loi et de l'ordre, et recouvrant le tout, le Voile de la race. Quel voyage éprouvant pour des pieds épuisés ! Quelles larges ailes Atalante aurait dû avoir, pour fuir par-delà ces plaines et ces collines, à travers les forêts humides et les marécages, et par ces terres d'argile rouge, arides, brûlées par le soleil ! Comme Atalante

aurait dû être vive et légère, pour ne pas être tentée par l'or et ne pas profaner le sanctuaire !

Le sanctuaire de nos pères, il faut l'avouer, abrite peu de dieux - « beaucoup trop peu », ricanent certains. Il y a l'économe Mercure de Nouvelle-Angleterre, Pluton dans le Nord et Cérès dans l'Ouest ; et puis il y a aussi, à moitié oublié, Apollon dans le Sud, sous l'égide duquel s'élança la jeune cité — mais dans sa course elle l'oublia, comme là-bas, en Béotie, Vénus fut oubliée. Elle oublia l'idéal du gentleman sudiste — cet héritier moderne de la grâce et de la courtoisie du patricien, du chevalier et du noble ; elle oublia son honneur et ses faiblesses, sa prévenance et son insouciance, et s'agenouilla devant des pommes d'or - devant des hommes affairés et tranchants, prospères et dénués de scrupules. Certes, les pommes d'or sont magnifiques - je me rappelle les jours innocents de l'enfance, quand des pommeraies parées de pourpre et d'or me tentaient par-delà les barrières et les champs - et d'ailleurs, le marchand qui a détrôné le planteur n'est pas un *parvenu* méprisable. Le travail et la richesse sont des leviers puissants pour soulever cette terre à la fois si neuve et si vieille ; l'épargne, le labeur et les économies sont les routes qui mènent à de nouveaux espoirs et à de nouvelles possibilités ; et pourtant, il faut prendre garde aux tentations de l'astucieux Hippomène : Atalante pourrait penser que les pommes d'or sont le but de la course, et pas seulement des accidents du terrain.

Atlanta ne doit pas conduire le Sud à croire que la prospérité matérielle est la pierre de touche du succès ; déjà cette idée puissante et si dangereuse commence à s'étendre ; elle remplace le type raffiné du sudiste par de vulgaires faiseurs d'argent ; elle enterre les douceurs de la vie sudiste sous la vanité et l'ostentation. Contre tous les maux de la société, c'est la richesse, cette panacée, qui a été prescrite - la richesse, pour renverser les restes du féodalisme esclavagiste ; la richesse, pour redresser le tiers état « effondré » ; la richesse pour employer [2]

des serfs noirs et la perspective de la richesse pour les faire travailler ;

la richesse comme but et fin de la politique, et comme cours légal de la loi et de Tordre ; enfin, en lieu et place de la Vérité, de la Beauté et du Bien, la richesse comme idéal de TÉcole publique.

Non seulement c'est vrai dans le monde que personnifie Atlanta, mais cela menace de devenir vrai aussi dans un monde situé bien en dessous et .derrière ce monde-là - le Monde noir derrière le Voile. Aujourd'hui, pour Atlanta, ou pour le monde, ce que le Noir pense, rêve ou veut fait bien peu de différence. Aujourd'hui il appartient corps et âme à cette terre, et naturellement il y restera longtemps, oublié de tous; et pourtant quand un jour il pensera, voudra et agira par lui-même - et ne laissez personne rêver que ce jour-là n'arrivera jamais -, alors ce n'est pas en homme cultivé du jour au lendemain qu'il jouera son rôle, mais avec les mots et les pensées qu'on lui a appris à balbutier dans l'enfance de sa race. Aujourd'hui, l'embryon de son effort vers son propre épanouissement et les luttes du monde blanc sont solidaires comme deux rouages pris l'un dans l'autre ; les mêmes problèmes se posent, mais à une échelle réduite, à l'intérieur du Voile : problèmes d'idéaux, de guides et de guidés, de servitude, de pauvreté, d'ordre et de subordination, et, problème qui les traverse tous, celui du Voile de la race. Peu de gens connaissent ces problèmes, et peu de ceux qui les connaissent les voient vraiment ; et pourtant ils sont là, ils attendent l'étudiant, l'artiste, le prophète - domaine qu'un jour quelqu'un découvrira. La tentation d'Hippomène a pénétré jusque-là : déjà dans ce petit monde, qui influence pour l'instant indirectement et bientôt directement le grand, pour le meilleur ou pour le pire, l'habitude est prise de convertir le monde en dollars. Les anciens guides de l'opinion noire, dans les petits groupes où il y a une conscience sociale noire, sont remplacés par de nouvelles figures ; ni le pasteur noir ni l'enseignant noir ne conduisent désormais leur peuple comme ils le faisaient il y a encore dix ans. À leur place se bousculent les fermiers et les jardiniers, les concierges

bien payés et les artisans, les hommes d'affaires - tous ceux qui ont des biens et de l'argent. Et ce changement, si curieusement parallèle à celui qui se produit dans l'autre monde, s'accompagne inévitablement d'un changement d'idéaux. Le Sud pleure aujourd'hui la disparition lente, mais inéluctable, d'un certain type de Noir — l'esclave fidèle et courtois d'autrefois, avec son honnêteté incorruptible et son humilité si digne. Il meurt tout aussi sûrement que l'ancien type du gendeman sudiste, et des mêmes causes - de la transformation soudaine d'un bel et lointain idéal de liberté en dure réalité, gagner son pain, et de la déification du pain en conséquence.

Dans le Monde noir, le pasteur et l'enseignant personnifiaient autrefois

les idéaux de ce peuple — la lutte pour un monde plus juste, un espoir confus de rectitude morale, le mystère de la connaissance ; mais aujourd'hui le risque est grand que ces idéaux, avec leur beauté simple et leur inspiration inhumaine, ne disparaissent brutalement pour ne plus consister qu'en questions d'argent et désir d'or. Voilà Atalante, cette jeune beauté noire, qui ceint son front pour disputer la course ; et si ses yeux contemplent sans faillir montagnes et ciel, comme aux jours anciens, alors nous verrons un noble spectacle ; mais si quelque Hippomène impitoyable, ou ingénieux, ou même simplement irréfléchi, dépose des pommes d'or devant elle ? Si le peuple noir est séduit, détourné de son combat juste et droit, de son amour de la connaissance, et s'il est ainsi amené à considérer les dollars comme la justification et la fin suprême de toute vie ? Si le mammonisme de l'Amérique s'ajoute au mammonisme croissant du Sud à peine reconstruit, et le mammonisme de ce Sud est renforcé par le mammonisme naissant de ces millions de Noirs à demi inconscients ? Où resplendira la quête de Bien, de Beau et de Vrai dans ce nouveau monde ? Est-ce qu'elle doit, comme cette sublime fleur, la Liberté, qui, n'en déplaise aux jeunes railleurs d'aujourd'hui, a éclos sur le sang de nos pères, dégénérer elle aussi en une poussiéreuse ruée vers l'or — en un appétit déréglé pour Hippomène ?

Les cent collines d'Atlanta ne sont pas toutes couronnées d'usines. Au sommet de l'une d'elles, vers l'ouest, trois immeubles se détachent fièrement sur le ciel dans la lumière du soleil couchant. La beauté de ce groupe réside dans sa simplicité et son unité : une large pelouse (saupoudrée de roses et de pêchers), qui s'élève depuis la rue de briques rouges, ; au nord et au sud, deux bâtiments, sobres et imposants ; au centre, à demi dissimulé par le lierre, un édifice plus grand, étonnamment harmonieux, très peu ornementé, avec un seul clocher bas. C'est un groupe reposant - on n'en cherche jamais plus ; tout est là, tout est intelligible. C'est là que je vis, et c'est là que me parvient jour après jour le sourd bourdonnement d'une vie paisible. Dans le crépuscule hivernal, quand le soleil rougeoie, je peux voir de sombres silhouettes passer entre les bâtiments au tintement musical de la cloche du soir. Le matin, quand le soleil est d'or, le son retentissant de la cloche de jour annonce les rires et les bousculades de trois cents jeunes âmes, qui se hâtent depuis la rue ou les bâtiments, qui montent de la cité affairée - des enfants tous noirs et aux cheveux crépus - pour joindre leurs voix jeunes et claires à la musique de la prière du matin. Ensuite, ils se rassemblent en une demi-douzaine de salles de classe - ici pour suivre le chant d'amour de Didon, là pour écouter la légende de Troie ; là encore pour se promener au milieu des étoiles, ici pour se promener au milieu des

hommes et des nations - et ailleurs pour explorer d'autres chemins, qui ont fait leurs preuves, pour apprendre à connaître ce monde bizarre. Rien de neuf, pas de techniques pour rentabiliser - simplement des méthodes que le temps a ennoblies, pour rechercher la Vérité, découvrir les beautés cachées de la vie et apprendre à faire le bien. L'énigme de l'existence forme le programme de l'Université, et il existait déjà avant les Pharaons, il a été enseigné dans les bosquets par Platon, il forma le *trivium* et le *quadrivium* ; on le présente aujourd'hui aux fils des affranchis à l'université d'Atlanta. Et ce cours ne changera pas ; ses méthodes iront en s'affinant et en se précisant, son contenu s'enrichira du travail de l'intellectuel

et des visions du prophète ; mais l'université ne doit jamais poursuivre qu'un seul véritable objectif — permettre, non pas de gagner son pain, mais de connaître la fin et le sens de cette vie que nourrit le pain.

La vision de la vie que contemplent ces yeux sombres ne contient en elle-même rien de mauvais ni d'égoïste. Il n'y a pas d'étudiant, à Oxford ou Leipzig, à Yale ou à Columbia, qui ait des objectifs plus élevés ou qui soit plus résolu à lutter sans relâche ; le fardeau de leurs conversations et de leurs rêves est fait de la détermination à réaliser pour les hommes, qu'ils soient blancs ou noirs, toutes les possibilités qu'offre la vie, à chercher le meilleur et le plus haut, à répandre de leurs propres mains l'évangile du sacrifice. Là, au beau milieu d'un immense désert créé par les castes et les interdictions, au milieu des affronts cruels, des chocs et des caprices nés d'une profonde haine raciale, se trouve cette oasis de verdure, où s'apaise le brasier de la colère, où l'amertume et la déception sont adoucies par les brises printanières du Parnasse ; là les hommes peuvent s'arrêter et écouter, et apprendre que le futur sera plus riche que le passé, et entendre la voix du temps :

Entbehren sollst du, sollst entbehren[87].

Ceux qui ont implanté Fisk, Howard et Atlanta avant que les fumées des combats ne soient dissipées, ont sans doute commis des erreurs ; ils ont commis des erreurs, mais ce n'est pas de ces erreurs que nous avons récemment ricané. Ils avaient raison de chercher à bâtir un nouveau système d'éducation en s'appuyant sur l'Université : sur quoi fonder la connaissance, en vérité, si ce n'est sur une connaissance plus vaste et plus profonde ? Ce sont les racines de l'arbre, et non pas ses feuilles, qui sont source de vie ; et depuis l'aube de l'humanité, de l'Académie à Cambridge, c'est la culture universitaire qui a toujours été le socle sur lequel est posé l'alphabet qu'on apprend à la maternelle.

Mais ces constructeurs ont fait une erreur en minimisant la gravité du problème qui s'offrait à eux ; ils ont cru que c'était

l'affaire de quelques années ou quelques décennies ; et de ce fait ils sont allés trop vite, en construisant sur des fondations trop fragiles et posées à la hâte, en abaissant les seuils de connaissance, jusqu'à ce qu'ils aient éparpillé au hasard dans tout le Sud des douzaines de lycées mal équipés nommés abusivement « universités ». De plus, ils ont oublié, comme leurs successeurs, la dure loi de l'inégalité : sur un million de jeunes noirs, certains étaient faits pour apprendre et certains pour creuser ; certains avaient le talent et les capacités d'universitaires, et certains le talent et les capacités de forgerons ; une véritable formation ne voulait dire ni que tous devaient aller à l'Université, ni que tous devaient être artisans, mais qu'on devait faire de l'un un missionnaire de sa propre culture pour un peuple encore ignorant, et de l'autre un travailleur libre au milieu d'esclaves. Chercher à faire du forgeron un intellectuel est presque aussi bête que cette tendance plus moderne à faire de l'intellectuel un forgeron ; presque aussi bête, mais quand même pas tout à fait.

La fonction de l'Université n'est pas simplement d'apprendre à gagner son pain, ni de fournir des enseignants aux écoles publiques, ni d'être un pôle où se retrouve la bonne société ; elle doit avant tout être l'organe qui permet l'accord précis et délicat entre la réalité de la vie et la connaissance toujours meilleure qu'on en a - accord qui constitue le secret de la civilisation. Le Sud d'aujourd'hui a douloureusement besoin d'une telle institution. Il dispose de la religion, une religion sincère et dévote - une religion qui, des deux côtés du Voile, omet souvent le sixième, le septième et le huitième commandements, mais en rajoute une douzaine d'autres. Il dispose, Atlanta en est la preuve, d'une prospérité croissante et de l'amour du travail ; mais il ne sait pas ce que le reste du monde sait et a toujours su de la vie et de l'agir humains, qu'il pourrait pourtant appliquer à des milliers de problèmes auxquels la vie d'aujourd'hui le confronte concrètement. Le Sud a besoin de connaissance et de culture - non pas en doses parcimonieuses et limitées, comme avant la guerre, mais

abondamment, en grandes quantités, et dans le monde du travail ; et tant qu'il ne les a pas, toutes les pommes des Hespérides, fussent-elles d'or massif et incrustées de pierreries, ne sauraient le sauver du sort maudit réservé aux amants béotiens.

Les *futures universités du Sud sont les ailes d'Atalante. Elles seules peuvent porter la vierge par-delà les fruits d'or. Elles ne* l'éloigneront pas du coton et de l'or - car, rusé Hippomène ! les pommes ne sont-elles pas posées

sur le chemin même de la vie ? Mais elles la guideront plus haut et plus loin, et elles la laisseront agenouillée dans le Temple de la vérité, de la liberté et de l'immense humanité, toujours vierge et pure. Il est triste que le vieux Sud se soit trompé sur l'éducation de l'homme, qu'il ait méprisé l'éducation des masses et soutenu plus que chichement les universités. Ses anciennes fondations universitaires ont rétréci et se sont desséchées sous l'haleine puante de l'esclavage ; depuis la guerre, elles mènent un combat désespéré pour survivre dans l'air corrompu par l'agitation sociale et l'égoïsme commercial, stoppées net par la mort de la critique et affaiblies par le manque d'hommes cultivés. Et si c'est là ce qui guette le Sud blanc, quels ne sont pas les dangers que courent les fils des affranchis ! La nécessité est pour eux plus pressante encore, d'offrir des idéaux courageux et une vraie culture, de préserver l'âme contre les buts sordides et les viles passions ! Construisons des universités dans le Sud : William et Mary, Trinity, Géorgie, Texas, Tulane, Vanderbilt, et d'autres - prêtes à vivre ; construisons aussi des universités noires : Fisk, qui a toujours eu des fondations solides ; Howard, au cœur de la nation ; Atlanta, à Atlanta, dont l'idéal de sagesse a su l'emporter sur les chiffres. Pourquoi ne pas implanter ici, et peut-être aussi ailleurs, des lieux de vie et d'apprentissage, destinés à durer longtemps, des collèges qui chaque année enverraient dans le monde sudiste quelques jeunes gens blancs et noirs d'une grande culture et d'une grande capacité, universellement tolérants et bien formés, qui travailleraient main dans la main avec d'autres et apaiseraient d'une manière décente et digne cette querelle de races ?

La patience, l'humilité, les manières et le goût, les écoles publiques et les maternelles, les écoles techniques et industrielles, la littérature et la tolérance - tout cela jaillit de la connaissance et de la culture, filles de l'Université. C'est dans cet ordre que les hommes et les nations doivent construire, et pas autrement, et pas à l'envers.

« Apprendre aux travailleurs à travailler » - voilà un sage dicton ; sage quand on l'applique à des garçons allemands et à des filles américaines ; plus sage encore quand il est formulé à propos de garçons noirs, car ils n'ont aucune idée de ce qu'est le travail et personne pour le leur apprendre. « Apprendre aux penseurs à penser » - une connaissance dont on a bien besoin en ces jours où la logique s'emmêle ; et ceux que le sort a placés au plus haut doivent avoir la formation la plus soignée possible pour penser droit. Si tout ce qui précède est vrai, qu'il est stupide de demander quelle est la meilleure éducation pour un, ou sept, ou soixante millions d'âmes ! Est-ce qu'on doit leur enseigner le commerce ou les arts libéraux ? Ni l'un ni l'autre, et les deux : enseignez aux travailleurs à travailler et aux

penseurs à penser ; faites des charpentiers de charpentiers et des philosophes de philosophes, et des fous de fous. Et il ne faut pas s'arrêter là. On ne forme pas des hommes isolés mais un groupe vivant d'hommes - en fait, un groupe à l'intérieur d'un groupe. Le produit final de notre formation ne doit pas être un psychologue ou un maçon, mais un homme. Et pour faire des hommes, nous avons besoin d'idéaux, larges, purs, et de buts qui puissent donner un sens à la vie - pas seulement de ce sordide « faire de l'argent », pas des pommes d'or. Le travailleur doit travailler pour la gloire de son ouvrage, pas seulement pour sa paye ; le penseur doit penser en vue de la vérité, pas de la renommée. Et tout cela ne s'obtient qu'en encourageant les efforts et les désirs humains, par une formation et une éducation permanentes ; il faut fonder le droit sur la rectitude et la vérité sur une recherche permanente de la vérité ; il faut fonder l'école publique sur l'université et l'école

technique sur l'école publique ; on tissera de la sorte un système, au lieu d'un écheveau embrouillé, et en résultera une naissance, au lieu d'un avortement.

Quand la nuit enveloppe la Cité des cent collines, un vent venu des mers murmure vers l'ouest. Et sur son ordre, la fumée des usines somnolentes descend, balaie la puissante cité et la recouvre comme un linceul, tandis que là-bas, à l'Université, les étoiles scintillent au-dessus de Stone Hall. Et la rumeur veut que cette brume grise soit la tunique d'Atalante qui s'arrête au-dessus des pommes d'or. Envole-toi, ma belle, envole-toi, car Hippomène est sur tes talons !

1

En français dans le texte.

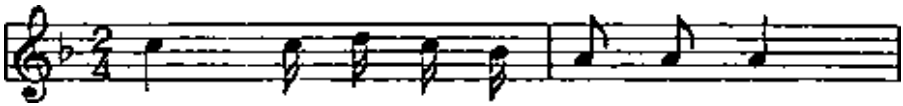
2

En français dans le texte.

Sur la formation des Noirs

Quoi, si l'âme, quand elle s'envole, peut écarter la poussière, Et voyager nue sur l'air du ciel, Est-ce qu'il n'y aurait pas de la honte (est-ce qu'il n'aurait pas honte) À rester dans cette carcasse d'argile estropiée ?

OMAR KHAYAM (FITZGERALD)[88]



'Dn *i* ii[11]".....I"'[1]

Depuis ces eaux mouvementées et tourbillonnantes à la surface desquelles, il y a des années de cela, un négrier aperçut pour la première fois le reflet de la tour carrée de Jamestown[89], trois courants puissants ont entraîné nos pensées jusqu'au point où elles sont échouées aujourd'hui. Le premier est immense ; en lui affluent et se rejoignent le monde d'ici et le monde de par-delà les mers ; ce courant de pensée prône la coopération mondiale, comme nécessaire à la satisfaction des besoins et des désirs humains qui se multiplient sans cesse dans le domaine culturel. De cette coopération peut surgir une nouvelle humanité unifiée, en laquelle se rejoindraient, venus de chaque point du globe, tous les hommes, qu'ils soient noirs, jaunes ou blancs. Cette vaste humanité lutte pour que le frémissement d'une vie

nouvelle émerge du contact entre les nations vivantes et les masses endormies, et fait entendre son cri : « Si le contact entre la vie et le sommeil doit entraîner la mort, alors honte à cette vie. » Certes, derrière l'explicite se dissimulent des arrière-pensées, des désirs de force et de domination - enfouir le développement des Noirs, quand la tentation de verroterie et de calicot rouge est la plus forte.

Le deuxième courant de pensée issu du bateau de mort qui remonte les coudes du fleuve est celui du vieux Sud — la croyance sincère et passionnée selon laquelle quelque part, entre l'homme et le bétail, Dieu a créé un *tertium quid*$_y$ et l'a appelé le Noir, une créature simple, clownesque, parfois même attendrissante à force de faiblesse, mais pour toujours étroitement déterminée à marcher à l'intérieur du Voile. Certes, derrière l'explicite se dissimulent des arrière-pensées - certains, parmi eux, avec un peu de chance, pourraient devenir des hommes, mais c'est une question de vie ou de mort pour nous, nous

ne pouvons pas les laisser faire, et nous construisons autour d'eux des murs si hauts et suspendons entre eux et la lumière un voile si épais, qu'ils n'auront même jamais l'idée de passer au travers.

Enfin suinte le troisième courant, plus difficile à cerner, plutôt un goutte-à-goutte - ce que pensent ces choses elles-mêmes, le murmure confus et à demi inconscient de ces hommes noirs et blanchis, qui gémissent : « Liberté, Indépendance, Opportunité - accorde-nous, ô monde orgueilleux, comme tu l'as prétendu, les mêmes chances qu'à tous les autres hommes ! » Certes, derrière l'explicite se dissimulent des arrière-pensées - supposez, après tout, que le monde ait raison et que nous ne soyons pas vraiment des hommes à part entière ? Supposez que cet élan irraisonné qui nous pousse de l'intérieur soit faux, soit un mirage, une mauvaise farce du royaume de l'illusion ?

Alors nous restons là, ballottés entre ces courants : l'unité des hommes, même par la conquête et l'esclavage ; l'infériorité des Noirs, même par la force et la fraude ; et ce hurlement dans la nuit pour la liberté d'hommes qui ne sont pas même bien

sÛrs d'avoir le droit de l'exiger. Voilà l'entrelacs de pensées et d'arrière-pensées à partir duquel nous devons décider comment former des hommes et les préparer à la vie.

Derrière l'étrangeté de ce problème (qui attise tout autant la curiosité du sage que celle du *dilettante*[1]) se dissimulent ses dangers, qui projettent sur nous des ombres à la fois grotesques et atroces. Il est évident pour nous que ce que le monde entier recherche à travers le désert et les étendues sauvages, nous l'avons ˆ notre porte - une force de travail résolue et vigoureuse, adaptée à un climat semi-tropical ; si, sourds à la voix du *Zeitgeist*> nous refusons d'employer et de développer ces hommes, nous risquons la pauvreté et la faillite. Si, d'un autre côté, mus par une volonté brutale, nous souillons la race que nous tenons de la sorte entre nos griffes, si nous suçons égoïstement le sang et le cerveau de ces hommes dans l'avenir comme nous l'avons fait dans le passé, qu'est-ce qui pourra sauver notre nation de la décadence ? Seul le souci de l'intérêt personnel bien compris, que l'éducation enseigne aux hommes, peut départager les droits de chacun dans le tourbillon du travail.

Encore une fois, on peut déplorer le racisme du Sud, il n'empêche que c'est un fait. De telles aberrations existent dans l'esprit humain, et il faut les prendre au sérieux. On ne peut pas en rire, il n'est pas toujours efficace de s'emporter contre elles, et il n'est jamais facile de les abolir par la législation. Et pourtant, on ne peut pas les laisser de côté —

cela reviendrait à les encourager. Il faut les reconnaître comme des faits, mais des faits déplaisants ; des choses qui font obstacle à la civilisation, à la religion et à la décence. On ne peut s'en occuper que d'une seule manière — en cultivant et en élargissant la raison humaine, en universalisant le goût et la culture. De la même manière, l'ambition et l'aspiration des hommes, fussent-ils noirs, arriérés et disgracieux, ne doivent pas être prises à la légère. C'est jouer avec des feux puissants que de stimuler des esprits faibles,

sauvages et mal formés ; railler leurs luttes avec désinvolture, c'est nourrir dans notre sein les germes de crimes violents et d'une léthargie indécente. Au contraire, le chemin de l'honneur et de l'humanité veut que l'on guide leurs pensées et que l'on coordonne intelligemment leurs actions.

Ainsi, en réponse à cette vaste question : « comment réconcilier trois grands courants de pensée qui se contredisent au moins en partie ? », c'est la panacée de l'éducation qui vient sur toutes les lèvres : une formation qui permette d'utiliser au mieux le travail humain sans réduire en esclavage ou sans brutaliser ; une formation qui nous donne du poids pour encourager les opinions qui servent de rempart à la société, pour éradiquer les préjugés qui, par leur barbarie, font hurler les âmes prisonnières du Voile au point de nous assourdir - pour contenir la fureur montante des hommes entravés par leurs fers.

Mais quand nous disons, sans préciser davantage, que l'éducation va débrouiller l'écheveau, que proférons-nous, sinon un truisme ? La formation à la vie enseigne à vivre ; mais de quelle formation parlons-nous pour que des hommes blancs et noirs apprennent à vivre ensemble de manière profitable ? Il y a cent cinquante ans, notre tâche aurait paru plus simple. À l'époque, le Dr Johnson[90] nous assurait sans sourciller que l'éducation ne servait qu'à embellir la vie et qu'elle était complètement inutile pour la vermine ordinaire. Aujourd'hui, nous en sommes arrivés à un point où il semble impossible de ne pas ouvrir au moins les portes de la connaissance à tous. Nous voulons ensuite déployer ses trésors devant le plus d'hommes possibles, et choisir ceux à qui le mystère de la Vérité va être révélé, non pas seulement sur des critères de naissance ou selon les accidents du cours de la bourse, mais au moins en partie selon l'habileté, les projets, le talent et le caractère. Or il est douloureusement déconcertant de mettre ce programme en pratique dans cette partie de la terre où l'influence néfaste de l'esclavage se fait le plus sentir, et où nous avons affaire à deux peuples arriérés. Tâcher de combiner dans l'éducation des

hommes ces deux éléments toujours nécessaires, le permanent et le contingent - l'idéal et le matériel en un équilibre qui fonctionne -, s'est révélé ici, comme d'ailleurs probablement partout et toujours, l'affaire d'expérimentations sans fin et d'erreurs fréquentes.

Pour simplifier, on peut délimiter quatre périodes d'une dizaine d'années chacune, à partir de la guerre de Sécession, pour saisir l'évolution de l'éducation dans le Sud. De la fin de la guerre à 1876, il y a d'abord eu une période d'incertitudes, de tâtonnements et de soulagement temporaire. Il y avait des écoles militaires, des écoles de missionnaires et des écoles administrées par le bureau des Affranchis, le tout dans un chaos indescriptible, sans système ni coopération. Suivirent dix ans d'un effort mieux défini et plus constructif pour organiser un système complet d'écoles dans le Sud. Des écoles normales et des universités ont été fondées pour les affranchis et des enseignants y étaient formés pour fournir du personnel aux écoles publiques. Il y avait toujours cette tendance inévitable, issue de la guerre, à sous-estimer les préjugés du maître et l'ignorance de l'esclave, mais la tempête semblait avoir épargné le navire. Dans cette même décennie débuta la révolution industrielle du Sud, pour atteindre son plein développement de 1885 à 1895. Le pays commença à avoir un aperçu de sa nouvelle destinée ; de nouveaux idéaux commencèrent à voir le jour. L'éducation, qui s'efforçait de mettre en place un système complet et achevé, se trouva confrontée à de nouveaux obstacles et vit son champ d'application devenir toujours plus large et plus profond. Les universités noires, fondées à la hâte, étaient équipées de manière inadéquate, réparties de manière illogique, d'une efficacité et d'un niveau très variables ; les écoles normales et les lycées allaient à peine plus loin que les écoles primaires ; les écoles primaires, pour leur part, formaient au mieux un tiers des enfants en âge d'être scolarisés, et les formaient trop souvent très mal. En même temps le Sud blanc, comme l'idéal de l'esclavage avait dû être brutalement abandonné, s'en tint à ses préjugés de race, qui furent renforcés et cristallisés

en lois et coutumes extrêmement cruelles ; tandis que l'ascension exceptionnelle des blancs pauvres menaçait chaque jour davan| tage d'ôter le pain de la bouche des affranchis si lourdement] handicapés. C'est alors qu'au milieu du vaste problème dë| l'éducation noire surgit la question pratique du travail, de! l'impasse économique qui guette inévitablement un peuple enif transition entre l'esclavage et la liberté, en particulier quand ceî peuple est entouré de haine, de préjugés et d'une concurrence! déloyale et impitoyable. ;

C'est l'enseignement technique, qui avait commencé à}-prendre son

essor lors de la décennie précédente, mais que l'opinion a pleinement reconnu à partir de 1895, qui a constitué la réponse à cette crise à la fois éducationnelle et économique; c'était une réponse particulièrement bien pensée et opportune. D'emblée, dans presque toutes les écoles, on avait prêté attention à la formation manuelle, mais c'était la première fois que cette formation obtenait une dignité qui l'associait directement au phénoménal développement industriel du Sud ; c'était la première fois qu'on la mettait à ce point en lumière : elle rappelait aux Noirs que devant le Temple de la connaissance se trouvaient les Portes du travail.

Néanmoins ce ne sont que des portes. Oublions un instant le temporaire et le contingent dans le problème noir, et attachons-nous à la question plus large du progrès continu et de la civilisation des hommes noirs en Amérique. Nous sommes alors en droit de demander, devant cet enthousiasme pour le progrès matériel, si l'enseignement technique est bien la réponse ultime et suffisante à la formation de la race noire ; et de poser calmement, mais en toute sincérité, la question qui revient éternellement d'âge en âge : « La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? »[91] Et les hommes posent cette question aujourd'hui avec d'autant plus d'anxiété que certains signes, dans l'agitation que connaît actuellement l'éducation, sont de mauvais augure. Se fait jour en ce moment une tendance née de l'esclavage et renforcée par le fol impérialisme

du jour, qui consiste à considérer les hommes comme des matières premières parmi d'autres, qu'il s'agit de former en gardant l'œil sur les profits à venir. Nous sommes amenés à considérer les préjugés raciaux, qui maintiennent les hommes marron et noirs « à leur place », comme des alliés précieux dans le cadre d'une telle théorie, même s'ils émoussent les ambitions et brisent les cœurs des hommes en lutte. Et par-dessus tout, on entend dire tous les jours qu'une éducation qui encourage des aspirations, qui pose des idéaux plus élevés et qui a comme but la culture et le caractère plutôt que le pain, est le privilège des hommes blancs et ne représente que danger et illusion pour les Noirs.

La critique a été tout spécialement dirigée contre les efforts antérieurs pour améliorer l'éducation des Noirs. Au cours des quatre périodes que j'ai mentionnées, on trouve successivement : un enthousiasme débordant et désorganisé soutenu par l'esprit de sacrifice ; la préparation des enseignants pour foire face à un vaste système d'écoles publiques ; la naissance et l'expansion de ce système malgré des difficultés croissantes ; enfin la formation de travailleurs pour les nouvelles industries qui se développent. Cette évolution a été

férocement tournée en ridicule, traitée d'anomalie logique et de pur et simple renversement de la nature. On nous a calmement expliqué que c'est d'abord la formation manuelle et industrielle qui aurait dû apprendre aux Noirs à travailler ; ensuite, des écoles simples leur auraient appris à lire et à écrire ; et seulement en dernier lieu, après quelques années, de hautes écoles ou des écoles normales auraient pu compléter ce système, comme l'intelligence et le pouvoir d'achat l'exigeaient.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir longuement pour comprendre qu'un tel système, logiquement si parfait, était historiquement impossible à réaliser. Le progrès, dans les affaires humaines, vient bien plus souvent d'en haut que d'en bas : l'homme exceptionnel fait d'abord un bond en avant, puis il tire à lui ses frères plus quelconques, lentement, difficilement, jusqu'à sa position privilégiée. Ainsi ce n'est pas un accident qui a donné naissance aux universités, des siècles avant les écoles

primaires, et qui a fait du bel Harvard la première fleur de notre désert. C'est la même chose dans le Sud : la grande masse des affranchis, à la fin de la guerre, manquait de l'intelligence si nécessaire à l'ouvrier moderne. Ils devaient d'abord passer par l'école primaire, pour apprendre à lire, écrire et compter ; et ils devaient disposer d'écoles d'un niveau supérieur pour enseigner aux enseignants des écoles primaires. Les enseignants blancs qui ont déferlé sur le Sud sont venus mettre en place un tel système d'écoles publiques. Peu d'entre eux prônaient la création de lycées ; en fait, la plupart d'entre eux auraient même souri à cette idée. Mais ils ont été confrontés, comme tous les hommes avant eux, au paradoxe central du Sud - la séparation sociale des races. C'était l'époque où ont brutalement volé en éclats presque toutes les relations entre les blancs et les Noirs, dans la vie professionnelle, publique ou familiale. Depuis s'est fait jour un nouvel équilibre des relations dans le domaine économique et politique — un équilibre subtil et difficile à saisir, et pourtant singulièrement ingénieux, qui laisse en place le gouffre effrayant de la ligne de partage des couleurs ; les hommes ne la franchissent qu'à leurs risques et périls. C'est ainsi qu'aujourd'hui comme autrefois se font face dans le Sud deux mondes séparés ; séparés non seulement dans les hautes sphères des relations sociales, mais aussi à l'église et à l'école, dans les trains et les tramways, dans les hôtels et les théâtres, dans les rues, dans les quartiers, dans les livres et les journaux, dans les asiles, les prisons, les hôpitaux et les cimetières. Il y a encore assez de contacts pour permettre une importante coopération économique entre les groupes ; mais la séparation est si complète et si profonde qu'elle

empêche absolument pour le moment la mise en place entre les races de quoi que ce soit qui ressemblerait à la formation ou à la conduite efficaces et affectueuses d'un groupe par l'autre - ce dont pourtant le Noir américain (comme tous les autres peuples arriérés) a tant besoin pour pouvoir réellement progresser.

C'est ce qu'ont très vite compris les missionnaires de 1868 ; et tout comme de vraies écoles industrielles ou commerciales

étaient impossibles avant que soit établi un système d'écoles primaires, aucune école primaire convenable ne pouvait voir le jour tant qu'il n'y avait pas d'enseignant pour y enseigner. Les blancs du Sud ne voulaient pas y enseigner ; il n'y avait pas de blancs du Nord en nombre suffisant. Si le Noir devait apprendre, il lui faudrait le faire par lui-même, et l'aide la plus efficace qu'on pouvait lui fournir était de fonder des écoles pour former les enseignants noirs. C'est la conclusion à laquelle parvinrent, lentement mais sûrement, tous ceux qui étudiaient la situation ; et simultanément, dans des régions pourtant très éloignées les unes des autres, sans consultation, sans la moindre systématicité, surgit une série d'institutions conçues pour fournir des enseignants aux ignorants. Et la réplique aux ricanements critiques devant les défauts manifestes de cette manière de procéder tient en cette simple évidence écrasante : en une seule génération, trente mille enseignants noirs apparurent dans le Sud ; ils éradiquèrent l'illettrisme de la grande majorité des Noirs de ce territoire, et ils rendirent possible Tuskegee.

Ces établissements d'enseignement supérieur sont naturellement devenus plus nombreux et plus performants : au départ, ils n'étaient que des écoles primaires ou des collèges[2] ; puis certains d'entre eux devinrent des lycées. Enfin, vers 1900, trente-quatre de ces institutions proposaient un an ou plus d'études supérieures. Toutes n'atteignirent pas ce niveau de développement avec la même vitesse : Hampton est toujours un lycée, l'université de Fisk a proposé une formation de premier cycle en 1871, et le séminaire Spelman[92] aux alentours de 1896. Dans tous les cas le but était identique - maintenir le niveau de la formation fondamentale tout en formant le mieux possible le personnel d'enseignement et d'encadrement ; et par-dessus tout, fournir au monde noir les modèles adéquats de la culture humaine et des idéaux les plus élevés. Il n'était pas suffisant que les enseignants des enseignants soient rompus aux méthodes et aux techniques

courantes ; ils devaient aussi, autant que possible, devenir des hommes et des femmes cultivés, à l'esprit ouvert ; ils devaient pouvoir

semer la civilisation sur un peuple qui n'ignorait pas seulement l'orthographe, mais la vie elle-même.

Ainsi on peut voir que le travail de l'éducation dans le Sud a commencé avec les établissements d'enseignement supérieur, tronc commun dont sont issues les branches des écoles primaires, et plus tard des écoles techniques, en même temps que s'enfonçaient toujours plus profondément les racines de l'enseignement supérieur et des formations universitaires. Il va sans dire que c'était un développement inévitable et nécessaire, destiné à être accompli tôt ou tard ; mais une question a agité, et agite toujours, de nombreux esprits : sa croissance naturelle n'a-t-elle pas été forcée ? N'a-t-on pas mis l'accent de manière excessive sur les formations de très haut niveau ? Celles-ci n'ont-elles pas été mises en place par des méthodes précaires et mal pensées ? Ce sentiment est bien réel, et largement répandu, parmi les sudistes blancs. Un important journal sudiste s'en est fait l'écho dans un éditorial récent :

Inexpérience qui a été menée pour donner aux étudiants de couleur une formation classique s'est révélée insatisfaisante. Même si beaucoup d'entre eux étaient capables de suivre les cours, presque tous le faisaient comme des perroquets, apprenant ce qui était enseigné, mais sans donner l'impression de s'approprier la vérité et le sens de leur instruction, et réussissant aux examens, mais sans avoir de but sensé ni de qualification valable pour leur avenir. On sait désormais que tout ce système n'a été qu'un gaspillage de temps, d'efforts et de l'argent de l'État.

Certes, la plupart des hommes honnêtes reconnaîtraient que ces affirmations sont partiales et exagérées ; cependant, il ne fait pas l'ombre d'un doute que beaucoup se posent des questions : y a-t-il un nombre suffisant de Noirs prêts à suivre une formation universitaire pour justifier cette entreprise ? N'a-t-on pas engagé prématurément trop d'étudiants dans cette voie ? Cela n'a-t-il pas pour effet de rendre le jeune Noir mécontent de son environnement ? Tous ces diplômés réussissent-ils dans la vraie vie ? De telles questions sont naturelles, et ne

peuvent pas être négligées ; d'un autre côté, une nation naturellement sceptique à l'égard des capacités des Noirs ne doit pas accepter une réponse défavorable sans avoir préalablement mené une enquête minutieuse, avec la patience et l'ouverture d'esprit nécessaires pour se forger une conviction. Il ne faut pas oublier que les Américains, pour la plupart, répondent à toutes les enquêtes sur les Noirs *a priori,* et que le moins que la politesse humaine puisse faire est d'écouter les

preuves.

Ceux qui sont favorables à l'enseignement supérieur pour les Noirs seraient les derniers à nier les lacunes et les défauts flagrants du système actuel : de trop nombreuses institutions ont tenté de faire le travail d'universités ; le travail, dans certains cas, n'a pas été bien fait, et c'est la quantité, plutôt que la qualité, qui a parfois été privilégiée. Mais on peut dire cela de l'enseignement supérieur dans tout le pays ; c'est un risque lié presque inévitablement au développement de tout système éducatif, et cela ne permet pas de répondre à la question plus profonde de l'exigence légitime d'un enseignement supérieur pour les Noirs. Et cette dernière question ne peut être réglée que d'une seule manière - par une étude de première main des faits. Si l'on écarte toutes les institutions dont les étudiants n'ont en fait pas obtenu de diplôme supérieur à celui d'un lycée de Nouvelle-Angleterre, même si ces institutions sont appelées des universités ; si donc on ne considère que les trente-quatre institutions restantes, bien des malentendus pourront être levés pour autant que l'on cherche une réponse précise aux questions suivantes : de quel type d'institutions s'agit-il ? qu'enseignent-elles ? et qui sont les hommes qui en sortent diplômés ?

Pour commencer, nous pouvons dire que ce type d'universités, y compris Atlanta, Fisk, Howard, Wüberforce, Lincoln", Biddle, Shaw, et à plus forte raison les autres, est particulier, voire unique en son genre. À travers le feuillage éclatant des arbres qui murmurent devant mes fenêtres, j'entrevois un bloc [3]

de granité de la Nouvelle-Angleterre, surplombant une tombe que les diplômés de l'université d'Adanta ont placée là, sur lequel est écrit :

À la mémoire de leur ancien enseignant et ami[93], en reconnaissance de la

vie généreuse qu'il a menée et du noble travail qu'il a façonné ; que lui,

son œuvre, leurs enfants et les enfants de leurs enfants soient bénis.

C'était là le don de la Nouvelle-Angleterre au Noir affranchi : non pas la charité, mais l'amitié ; pas d'aumône, mais du caractère. Ce n'était pas, et ce n'est toujours pas, de l'argent que demande cette masse bouillonnante, mais de l'amour et de la sympathie, la pulsation de coeurs que fait battre un sang chaud et rouge — un don qu'aujourd'hui leur propre race et leur propre famille peuvent seules

donner aux masses, mais qu'autre-fois des âmes saintes apportèrent à des enfants plus chanceux. C'était lors de la croisade des années 1860, le plus bel épisode de l'histoire américaine, une des rares choses qui n'ait pas été souillée par l'avarice sordide et la fausse gloire dérisoire. Les enseignants ne vinrent pas dans ces institutions pour maintenir les Noirs à leur place, mais pour les sortir de ces places boueuses où l'esclavage les avait relégués. Les universités qu'ils fondèrent alors étaient des logements sociaux ; des foyers où les meilleurs parmi les fils des affranchis nouèrent un contact étroit et harmonieux avec les meilleures traditions de la Nouvelle-Angleterre. Ils vivaient et mangeaient ensemble, ils étudiaient et travaillaient, ils espéraient et écoutaient dans l'aube naissante. Certes, du point de vue du contenu formel effectif, leur curriculum était sans aucun doute désuet ; mais son pouvoir éducationnel était extraordinaire, car il provenait du contact d'âmes entre elles.

Environ deux mille Noirs sont sortis de telles écoles avec une licence. Le nombre en lui-même est assez significatif pour réduire au silence l'argument qui prétend qu'une trop grande proportion de Noirs reçoit une formation supérieure. Si l'on s'en réfère au pourcentage par rapport à la population de tous les étudiants noirs dans le pays (dans le secondaire et dans le supérieur), on ne peut qu'être d'accord avec le délégué Harris

lorsqu'il affirme : « il devrait être cinq fois plus élevé qu'il n'est aujourd'hui » pour égaler la moyenne nationale.

Il y a cinquante ans, il aurait été difficile d'évaluer la capacité d'un nombre suffisant d'étudiants noirs à maîtriser un cours d'université moderne. Aujourd'hui, on peut prouver cette capacité par le fait que quatre cents Noirs, dont beaucoup ont été notés comme des étudiants brillants, ont obtenu une licence à Harvard, Yale, Oberlin et soixante-dix autres universités de pointe. Nous avons donc environ deux mille cinq cents diplômés noirs, à propos desquels il faut poser cette question cruciale : dans quelle mesure leur formation a-t-elle été adaptée à leur vie ? Il est bien entendu extrêmement difficile d'obtenir des informations satisfaisantes sur ce point - difficile d'entrer en contact avec les hommes, d'obtenir des témoignages dignes de confiance, et de juger ces témoignages selon un critère suffisamment général et reconnu de ce qu'est le succès. En 1900, la Conférence de l'université d'Atlanta a entrepris d'étudier ces diplômés et de publier les résultats. On a tout d'abord tenté de savoir ce que ces diplômés étaient devenus, et obtenu des réponses de la part des deux tiers ou presque de ceux qui étaient encore en vie. Le témoignage direct était dans presque tous les cas corroboré par les rapports des

universités dans lesquelles ils avaient été diplômés : ainsi, dans l'ensemble, les rapports étaient dignes de confiance. Cinquante-trois pour cent de ces diplômés étaient des enseignants - présidents d'institutions, directeurs d'écoles normales, principaux de lycées, etc. Dix-sept pour cent étaient pasteurs ; dix-sept autres pour cent exerçaient une profession libérale - en général, ils étaient médecins. Un peu plus de six pour cent étaient des marchands, des fermiers et des artisans et quatre pour cent occupaient un poste dans des services variés du gouvernement. Même si l'on accorde qu'une forte proportion du tiers manquant n'a pas réussi dans la vie, ce rapport est utile, le connais personnellement des centaines de ces diplômés, et j'ai correspondu avec plus d'un millier d'entre eux ; à travers d'autres, j'ai pu suivre avec attention la vie d'une grande masse

de personnes ; j'ai enseigné à certains d'entre eux et à certains des élèves auxquels ils avaient eux-mêmes enseigné ; j'ai vécu dans des maisons qu'ils avaient construites, et j'ai vu la vie à travers leurs yeux. Si je les compare globalement à ma propre promotion d'étudiants en Nouvelle-Angleterre et en Europe, je dirai sans hésitation que je n'ai rencontré nulle part ailleurs des hommes et des femmes qui montrent un esprit d'entraide plus large, un dévouement plus profond à l'œuvre de leur vie, ou une détermination plus absolue à réussir malgré les difficultés, que ces hommes noirs formés à l'université. Bien sûr, on trouve parmi eux des bons à rien, des lettrés pédants et des cuistres, mais leur proportion est incroyablement infime ; ils n'ont pas cette culture des manières que l'on associe instinctivement aux universitaires, oubliant qu'en réalité, elle est l'héritage de foyers cultivés : un peuple qu'une génération à peine sépare de l'esclavage ne peut pas échapper à une certaine rudesse déplaisante, à une certaine *gaucherie*[4], même avec la meilleure formation du monde.

En dépit de leur vision plus large et de leur sensibilité plus profonde, ces hommes, en général, sont devenus des guides conservateurs et prudents. Ils ont rarement été des agitateurs, ils ont résisté à la tentation de prendre la tête de foules tumultueuses et ont travaillé sincèrement et résolument dans un millier de communautés du Sud. En tant qu'enseignants, ils ont donné au Sud un système tout à fait louable d'écoles urbaines, et un grand nombre d'écoles normales et d'académies privées. Des hommes de couleur formés à l'Université ont travaillé main dans la main avec des diplômés blancs à Hampton ; l'épine dorsale de l'enseignement à Tuskegee a été constituée pratiquement d'emblée par des diplômés de Fisk et d'Atlanta. Et aujourd'hui, l'institut regorge de diplômés, depuis l'énergique épouse du principal jusqu'à l'enseignant en agriculture,

en passant par presque la moitié du conseil exécutif et la majorité

des chefs de départements. Dans les professions libérales, ce sont des diplômés qui transforment, lentement mais sûrement, l'Église noire, qui guérissent les maladies et empêchent les épidémies, et qui commencent à fournir une protection légale pour défendre la liberté et la propriété des masses de travailleurs. Tout ce labeur est nécessaire. Qui le ferait si les Noirs ne le faisaient pas ? Comment les Noirs pourraient-ils le faire s'ils n'y étaient pas formés avec soin ? Si les blancs ont besoin d'universités pour fournir des enseignants, des pasteurs, des avocats et des médecins, pourquoi les Noirs n'auraient-ils besoin de rien de la sorte ?

S'il est vrai qu'une partie non négligeable de la jeunesse noire de ce pays est capable, par son caractère et son talent, de recevoir cette formation de haut niveau, dont la fin ultime est la culture, et si les deux mille cinq cents personnes qui ont eu à voir avec cette formation dans le passé ont prouvé dans l'ensemble qu'elles étaient utiles à leur race et à leur génération, alors la question est : quelle place l'Université noire et l'homme noir formé à l'Université doivent-ils occuper dans le développement à venir du Sud ? Il est clair que la situation actuelle, la séparation sociale et la sensibilité excessive aux questions de race, doit être amenée à céder du terrain devant l'influence de la culture, au fur et à mesure que le Sud va se civiliser. Mais une telle transformation exige une sagesse et une patience singulières. Si, tandis que se poursuit la cicatrisation de cette immense blessure, les races vivent côte à côte plusieurs décennies durant, unies dans l'effort économique, obéissant à un gouvernement commun, mutuellement sensibles à leur pensée et à leurs sentiments respectifs, et pourtant subtilement, silencieusement séparées, dans de nombreux domaines touchant à l'intimité humaine la plus profonde - si ce développement inhabituel et dangereux doit se poursuivre, paisiblement, dans l'ordre, le respect mutuel et l'intelligence croissante, alors la situation relèvera de la chirurgie sociale tout à la fois la plus délicate et la plus précise de l'histoire moderne. Cela exigera des hommes à

l'esprit large, des hommes droits, aussi bien blancs que noirs ; et lorsque ce sera accompli, alors triomphera la civilisation américaine. Du côté des blancs, ce fait est aujourd'hui reconnu dans le Sud, et une renaissance heureuse des formations universitaires semble imminente. Mais les voix mêmes qui encouragent cet excellent travail demeurent, et c'est curieux, largement silencieuses sur les formations supérieures pour les Noirs, quand elles n'y sont pas hostiles.

C’est curieux ! Car c’est un fait : aucune civilisation solide ne pourra être construite dans le Sud tant que les Noirs ne représenteront qu’un prolétariat ignorant et turbulent. Supposez que nous cherchions à remédier à cela en faisant d’eux des travailleurs, et rien d’autre : ils ne sont pas stupides, ils ont goûté à l’Arbre de la vie, et ils ne cesseront pas de penser, ils ne cesseront pas d’essayer de déchiffrer l’énigme du monde. En leur enlevant leurs enseignants et leurs guides les mieux formés, en fermant devant leurs esprits toujours plus audacieux et plus brillants les portes de l’Opportunité, les rendrez-vous plus satisfaits de leur lot? Ou n’allez-vous pas plutôt enlever les rênes des mains d’hommes formés à penser pour les remettre entre les mains de démagogues ignorants ? Il ne faut pas oublier que malgré la pression de la pauvreté, malgré les découragements et même les moqueries de leurs amis, l’exigence d’une formation de pointe s’accroît de manière continue parmi la jeunesse noire : de 1875 à 1880, vingt-deux diplômés noirs sont sortis des universités du Nord ; de 1885 à 1890, quarante-trois, et de 1895 à 1900, presque cent. Dans les universités noires du Sud, il y a eu, pendant les mêmes périodes, cent quarante-trois, quatre cent treize et plus de cinq cents diplômés. Voilà la preuve qu’il existe une soif immense d’apprendre ; si l’on refuse de donner à ces dix talentueux[94] la clef de la connaissance, quel homme sain d’esprit peut imaginer qu’ils vont tranquillement mettre leur désir de côté et se contenter de devenir des bûcherons et des porteurs d’eau ?

Non ; la logique de la position des Noirs est dangereusement claire ; et elle s’affirmera de plus en plus haut et fort à mesure

que l’accroissement des richesses et la complexification de l’organisation sociale empêcheront le Sud d’être ce qu’il est aujourd’hui, un camp armé pour l’intimidation des Noirs. On ne peut pas faire l’économie d’une telle dépense d’énergie si l’on veut que le Sud rattrape la civilisation. Plus le tiers noir du pays acquerra de l’argent et de l’habileté, plus il ressassera son passé sanglant et son présent servile et malhonnête, jusqu’à ce qu’il fasse sien l’évangile de la révolte et de la vengeance et jette son énergie toute neuve en travers du courant du progrès - à moins qu’on ne le guide avec subtilité vers une philosophie plus généreuse. Même aujourd’hui, les masses noires voient très clairement les anomalies de leur position et la malhonnêteté morale de la vôtre. Vous pouvez accumuler des accusations fortes contre eux, mais leurs protestations, même si elles manquent de logique formelle, ont un accent brûlant de vérité que vous ne pouvez totalement ignorer, ô gentlemen du Sud ! Si vous vous plaignez de leur présence au milieu de vous, ils vous demandent : qui nous a amenés ? Quand vous suppliez : délivrez-nous de la vision

du mariage mixte, ils vous répondent que le mariage légal vaut infiniment mieux que le concubinage systématique et la prostitution. Et si, sous le coup d'une juste colère, vous accusez leurs vagabonds de violer vos femmes, Us peuvent vous rétorquer, sous le coup d'une colère non moins juste : le mal que vous, gentlemen, avez fait à des femmes noires sans défense, désobéissant ainsi à vos propres lois, est inscrit dans le sang, ineffaçable, sur le front de deux millions de mulâtres. Enfin, quand vous attachez le crime à cette race et en faites sa caractéristique propre, Us répondent que c'est l'esclavage qui a été le premier crime, enfantant le lynchage et l'injustice ; que la couleur et la race ne sont pas des crimes, et pourtant, ce sont eux qui sur cette terre reçoivent des condamnations incessantes, du nord, de l'est, du sud et de l'ouest.

Je ne dirai pas que de tels arguments sont totalement justifiables - je n'insisterai pas sur le fait que le bouclier n'a qu'un seul côté ; mais je dis que sur les neuf millions de Noirs de cette nation, il n'y en a pas un seul pour lequel ces arguments

ne se présentent pas quotidiennement depuis le berceau et ne revêtent pas l'apparence d'une terrible vérité. J'insiste sur le fait que la question de l'avenir est : comment trouver la meilleure manière d'empêcher ces millions de *Noirs* de ressasser *les maux* du passé et les difficultés du présent, afin de faire en sorte que toutes leurs énergies soient tendues dans un effort optimiste vers la coopération avec leurs voisins blancs pour un avenir plus large, plus juste et plus plein ? Il est très vrai que l'association étroite du Noir aux immenses possibilités industrielles du Sud représente une des méthodes les plus sages pour y parvenir. C'est ce que travaillent à faire les écoles primaires, les écoles de commerce et la formation technique. Mais à elle seule, cette méthode n'est pas suffisante. Les fondations de la connaissance, pour cette race comme pour les autres, doivent être profondément ancrées dans rUniversité et les études *supérieures si nous voulons construire une structure solide et durable. Les* problèmes *inhérents* au progrès social viendront inévitablement - les questions de l'emploi et des salaires, des familles et des foyers, de la mort et de la vraie valeur des choses de cette vie ; ces problèmes-là, et tous ceux qui sont liés à la civilisation, le Noir doit les rencontrer et les résoudre en grande partie par lui-même, à cause de son isolement. Est-ce qu'il peut y avoir d'autre solution que la réflexion et l'étude, et l'appel à la riche expérience du passé ? Est-ce qu'il n'y a pas, pour un tel groupe et dans une telle crise, infiniment plus de danger à craindre de la part d'esprits mal formés et d'une réflexion superficielle que d'un trop-plein d'éducation et de raffinement ? Nous avons certainement assez de jugement pour fonder une université noire équipée

en hommes et en matériel de telle sorte quelle puisse avancer en évitant aussi bien le *dilettante*[5] que l'idiot. Nous ne devons pas inciter les Noirs à croire qu'à partir du moment où leur estomac est plein, peu importe ce qu'il en est de leur cerveau. Ils ont déjà du mal à comprendre que les chemins de la paix, serpentant

entre le labeur honnête, le courage et la dignité, exigent la direction de penseurs avertis, la camaraderie aimante et respectueuse entre les Noirs humbles et ceux qui ont été émancipés par la formation et la culture.

Ainsi la fonction de l'Université noire est-elle claire : elle doit maintenir le niveau de l'éducation populaire, elle doit travailler à la régénération sociale du Noir, et elle doit participer à la solution des problèmes issus du contact et de la coopération entre les races. Enfin, et surtout, elle doit développer des hommes. Au-delà de notre socialisme moderne et à côté du culte pour les masses, doit persister et évoluer cet individualisme plus élevé que protègent ces centres de culture. Il faut cultiver le plus grand respect pour l'âme humaine souveraine qui cherche à se connaître elle-même et à connaître le monde autour d'elle — qui cherche une liberté de s'étendre et se développer ; qui aime, qui hait et qui travaille d'une façon qui lui est propre, et dont l'élan n'est entravé ni par le passé ni par l'avenir. De telles âmes ont autrefois inspiré et guidé les mondes, et si nous n'étions pas totalement ensorcelés par l'or du Rhin, elles pourraient encore le faire. C'est là que le désir des hommes noirs mérite le respect : la riche et amère profondeur de leur expérience, les trésors inconnus de leur vie intérieure, les étranges déchirements de la nature dont ils ont été témoins, pourraient offrir au monde de nouvelles façons de voir ; ils pourraient rendre leur amour, leur vie et leurs actes précieux à tous les coeurs humains. Et pour eux-mêmes en ces jours qui mettent leur âme à l'épreuve, la chance de prendre leur essor dans l'air léger et bleu, au-dessus des brouillards, représente, pour les meilleurs de leurs esprits, la faveur qui compense ce qu'ils perdent sur cette terre parce qu'ils sont noirs.

Je suis assis aux côtés de Shakespeare et il ne cille pas. Je franchis la ligne de couleur et je vais, bras dessus bras dessous, en compagnie de Balzac et de Dumas, là où des édifices d'or abritent des hommes souriants et des femmes accueillantes,

1

tous resplendissants. Depuis les cavernes du soir qui balancent entre la terre pesante et l'entrelacs des étoiles, je convoque Aristote, Marc-

Aurèle et toutes les âmes que je désire, et elles viennent, gracieusement, sans mépris ni condescendance. C'est ainsi que, marié à la Vérité, j'habite au-dessus du Voile. Est-ce là la vie que tu nous refuses, Amérique chevaleresque ? Est-ce là la vie que tu cherches à remplacer par la laideur morne et rouge de la Géorgie ? As-tu si peur que du haut de ce mont Pisga, entre les Philistins et les Amalécites, nous apercevions la Terre promise ?

VII

1

En français dans le texte.

2

Au sens français du terme. (N. d. T.)

3

Dans l'édition de 1953, Du Bois a remplacé Lincoln par Claflin. (N. d. T.)

4

En français dans le texte.

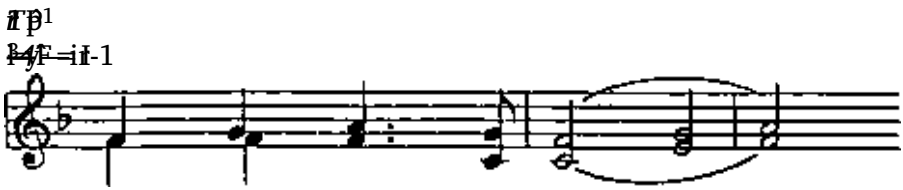
5

En français dans le texte.

Sur la Ceinture noire

Filles de Jérusalem, Je suis noire et magnifique, Comme les tentes de Qédar, Comme les toiles de Salomon. Mais ne me voyez pas si noire, C'est le soleil qui m'a brunie. Les fils de ma mère en colère contre moi M'on faite gardienne de vignes ;

Mais ma vigne à moi Je ne l'ai pas gardée. CANTIQUES DES CANTIQUES[95]



Dans le Nord, le sifflement du train nous réveilla ; sous nos yeux, à perte de vue, s'étendait le sol cramoisi de la Géorgie[96], nu et monotone. Çà et là, quelques villages épars, sans charme ; des hommes maigres qui flânaient, désœuvrés, aux abords des gares ; et puis de nouveau, des étendues de pins et d'argile. Et

pourtant, nous ne détournions pas les yeux; nous ne nous lassions pas de cette scène ; car cette terre est historique. C'est exactement en travers de notre route qu'il y a trois cent soixante ans chevauchèrent Hemando de Soto[97] et sa troupe, à la recherche d'or et de la Grande Mer ; et lui, et ses prisonniers aux pieds meurtris, disparurent là-bas dans les sombres forêts de l'Ouest. C'est là que se trouve Adanta, la Cité des cent collines, avec, dans sa manière de vivre et de faire des affaires, quelque chose de l'Ouest, quelque chose du Sud, et quelque chose qui n'appartient qu'à elle. Puis, peu après Atlanta, vers le sud-ouest, se trouve la terre des Cherokees, et c'est là, pas très loin de l'endroit où Sam Hose[98] a été crucifié, que se situe exactement le cœur actuel du problème noir — le cœur de ces neuf millions d'hommes, héritage de l'Amérique, héritage de l'esclavage et de la traite des esclaves.

Ainsi la Géorgie est non seulement le centre géographique de notre population noire, mais à bien d'autres égards, aujourd'hui comme hier, l'État où semblent se concentrer les problèmes noirs. C'est, dans l'Union, le seul État qui compte un million de Noirs parmi ses citoyens — une population si élevée qu'elle équivaut à l'ensemble de la population esclave dans toute l'Union en 1800 ; le seul État qui se soit acharné aussi longtemps à rassembler cette horde d'Africains. Pour Oglethorpe, l'esclavage s'opposait à la loi et à l'Évangile ; mais les

circonstances historiques qui ont donné à la Géorgie ses premiers habitants n'étaient pas faites pour lui offrir des citoyens trop scrupuleux sur le rhum et les esclaves. Malgré les interdictions administratives, ces Géorgiens, comme certains de leurs descendants, se sont mis à manipuler la loi ; les juges furent si accommodants, la contrebande si flagrante et les prières de Whitefield" si sincères, que dès le milieu du siècle, toutes les restrictions avaient été balayées et que la traite des esclaves continua joyeusement pendant plus de cinquante ans.

Plus bas, à Darien 10°, où les émeutes de Delegal ont eu lieu voici quelques étés, de nombreuses voix s'élevaient fréquemment

pour protester contre l'esclavage, de la part des Highlanders d'Écosse et des Moraviens d'Ebenezer[101] qui n'appréciaient pas ce système. Mais avant la révolte haïtienne de Toussaint, on ne vérifiait jamais un chargement commercial ; le décret national de 1808[102] ne suffit pas à enrayer la traite. Les Africains entraient à flots ! Cinquante mille entre 1790 et 1810, puis deux mille par an pendant encore de nombreuses années à partir de la Virginie et en contrebande. Alors que trente mille Noirs peuplaient la Géorgie en 1790, dix ans après ils avaient doublé - en 1810 ils étaient plus de cent mille, ils atteignirent deux cent mille en 1820 et un demi-million au moment de la guerre. Ainsi, comme un serpent, la population noire progressait par ondes successives.

Mais reprenons notre voyage. Ce que nous traversons, en quittant Atlanta, est l'ancienne terre des Cherokees - cette nation indienne courageuse qui se battit si longtemps pour la terre de ses ancêtres, jusqu'à ce que le destin et le gouvernement des États-Unis la repoussent au-delà du Mississippi. Si vous voulez faire la route avec moi, vous devrez prendre place dans le « wagon Jim Crow ». Cela ne posera pas de problème - il y a déjà quatre autres hommes blancs et une petite fille blanche avec sa nounou. En général, ici les races sont mélangées ; seul le wagon blanc est réservé aux blancs. Bien sûr, ce wagon-ci n'est pas aussi bien aménagé que l'autre, mais c'est plutôt propre et confortable. L'inconfort se trouve uniquement dans les cœurs de ces quatre hommes noirs, là-bas - et dans le mien.

Nous traçons méthodiquement notre route et roulons à grands fracas vers le sud. Le sol nu, l'argile rouge et les pins de la Géorgie du Nord disparaissent peu à peu et cèdent la place à une terre riche, vallonnée, luxuriante, avec çà et là des champs soigneusement cultivés. C'est la terre des Indiens Creeks ; les Géorgiens ont eu du mal à s'en emparer. Les villes se font plus nombreuses et plus intéressantes, et des filatures de coton flambant neuves surgissent de tous côtés. Au-dessous de

Maçon, le monde devient plus sombre, car on approche de la Ceinture noire - cette étrange terre d'ombres à l'entrée de laquelle même

I

les esclaves pâlissaient dans le passé, et d'où ne parviennent au monde extérieur aujourd'hui encore que des murmures indistincts, à peine intelligibles. Le « wagon Jim Crow » se remplit et prend meilleure allure ; trois solides saisonniers et deux ou trois blancs désœuvrés nous accompagnent ; le vendeur de journaux déploie toujours son éventaire à une extrémité du wagon. Le soleil se couche, mais on peut encore distinguer de quoi est faite cette terre, la grande terre du coton, au moment où on y pénètre - le sol, ici noir et fertile, là fragile et gris, chargé d'arbres fruitiers et de maisons qui tombent en ruines - tout du long jusqu'à Albany.

C'est à Albany, au cœur de la Ceinture noire, que nous nous arrêtons. À deux cents *miles* au sud d'Atlanta, deux cents *miles* à l'ouest de l'Adantique et cent *miles* au nord du golfe du Mexique s'étend le comté de Dougherty, qui compte dix mille Noirs et deux mille blancs. Le fleuve Flint serpente depuis Andersonville, puis après un brusque coude à Albany, siège du comté, son cours s'accélère pour rejoindre Chattahoochee et la mer. Andrew Jackson[103] connaissait très bien le Flint et l'a traversé une fois pour venger le massacre indien à Fort Mims[104]. C'était en 1814, peu de temps avant la bataille de la Nouvelle-Orléans ; et en vertu du traité avec les Creeks qui suivit cette campagne, tout le comté de Dougherty ainsi que beaucoup d'autres terres très riches furent cédés à la Géorgie. Cependant, les pionniers ne s'établirent que timidement sur cette terre, car les Indiens étaient partout alentour, et à l'époque, ce n'étaient pas des voisins très recommandables. La panique de 1837, que Jackson légua à Van Buren, détourna les planteurs des terres appauvries de la Virginie, des Carolines et de l'est de la Géorgie, et les lança vers l'Ouest. Les Indiens furent déplacés vers la réserve indienne, et les pionniers affluèrent en masse vers ces terres convoitées pour refaire leurs fortunes brisées. Sur un rayon de cent *miles* autour d'Albany, s'étendait une immense terre fertile et luxuriante, chargée de forêts de pins, chênes, frênes, noyers et peupliers, bien ensoleillée, mais humide grâce aux terres marécageuses

noires et riches ; et c'était là que se trouvait la pierre angulaire du Royaume du coton.

Aujourd'hui Albany est une paisible ville du Sud aux rues larges, bordées de boutiques et de *saloons* > de maisons bien rangées - les blancs au nord et les Noirs au sud. Six jours par semaine, la ville a résolument l'air d'être une petite bourgade de province, et fait des siestes fréquentes et prolongées. Mais le samedi, brusquement, tout le comté se déverse sur la place, et un flot continu de paysans noirs s'écoule dans les rues, emplit les magasins, encombre les trottoirs, étrangle les voies publiques, enfin prend possession de la ville. Ce sont des gens de la campagne, noirs, obstinés, gauches, enjoués et simples, extrêmement bavards, et pourtant bien plus pensifs et silencieux que les foules qui encombrent le Rheinpfalz[105], Naples ou Cracovie. Ils boivent des quantités considérables de whisky et ne sont jamais ivres ; ils parlent et rient très fort, mais se querellent ou se battent rarement Ils arpentent les rues, rencontrent des amis, échangent des ragots, font du lèche-vitrine, achètent du café, des friandises bon marché et des vêtements ; et au crépuscule, ils rentrent à la maison - heureux? Eh bien, pas exactement heureux, mais beaucoup plus heureux que s'ils n'étaient pas venus.

Donc Albany est une vraie capitale - le chef-lieu typique d'un comté du Sud, le cœur de la vie de dix mille âmes ; c'est leur point de contact avec le monde extérieur, c'est là que s'échangent les nouvelles et les potins, c'est le marché où l'on vend, on achète, on emprunte et on prête, c'est leur source de justice et de loi. Autrefois nous connaissions si bien la vie à la campagne et si mal la vie à la ville, que pour nous l'image de la vie urbaine était celle d'un district de campagne densément peuplé. Maintenant, le monde a pratiquement oublié ce qu'est la campagne, et nous devons faire un effort pour imaginer une petite ville, ses habitants noirs éparpillés sur plus de trois cents *miles* carrés, isolés, sans train ni trolley, au milieu du coton et du maïs, entre de larges bandes de sable et des bouts de terre noire.

Il peut faire très chaud dans le sud de la Géorgie en juillet -une sorte de chaleur stupide et obstinée qui semble indépendante du soleil ; de ce fait il nous a fallu plusieurs jours pour rassembler notre courage, quitter l'ombre du porche et nous aventurer sur les interminables routes de campagne, pour aller à la découverte de ce monde inconnu. Nous finîmes par nous décider. Il était environ dix heures du matin, le temps était lumineux, avec une légère brise, et nous sommes partis au petit trot, sans nous presser, en direction du sud dans la vallée du Flint. Nous avons dépassé des cases, semblables à des boîtes posées autour de cours en briques, dispersées çà et là, ainsi qu'une longue rangée de bâtiments facétieusement appelée « l'Arche », et nous nous sommes retrouvés en pleine campagne, aux confins des grandes plantations d'autrefois. Il y a le « domaine Joe Fields » ;

lui, c'était un vrai dur, et il en a tué, des « négros », à son époque ! Sa plantation s'étendait sur douze *miles* — une vraie baronnie. Elle a presque entièrement disparu aujourd'hui ; seules quelques parcelles appartiennent encore à la famille, et le reste est passé aux mains des Juifs et des Noirs. Quant aux parcelles qui restent, elles sont lourdement hypothéquées et, comme le reste de la terre, cultivées par des fermiers à bail[106]. Voilà l'un d'eux - un grand homme noir, qui travaille dur et qui boit tout autant, illettré, mais qui s'y connaît pour le travafl à la ferme, comme en témoignent ses récoltes. Cette cabane en planches toute neuve et néanmoins minable est à lui, et il vient tout juste de quitter sa case d'une pièce rongée par la moisissure pour s'y installer.

À demi dissimulée par des rideaux, chez les Benton, un peu plus bas sur la route, une figure avenante dévisage les étrangers ; car on ne voit pas tous les jours des voitures passer par ici. Benton est un homme café au lait, intelligent, avec une grande famille, qui s'occupe d'une plantation dévastée par la guerre et qui gère ce qui reste du personnel d'une veuve. On dit qu'il pourrait être plus qu'à son aise; mais il boit tout son argent à Albany. Et l'esprit morose de l'abandon, né de ce sol

même, semble s'être posé sur ces acres. Autrefois, il y avait ici des filatures de coton et des machines ; mais elles ont rouillé et disparu.

Toute la terre semble abandonnée et désespérée. Là, on trouve les restes des vastes plantations des Sheldon, des Pellot et des Renson ; mais leurs âmes sont mortes. Les bâtiments sont à moitié en ruine, ou ont complètement disparu ; les clôtures sont tombées et les familles errent dans le monde. Ces maîtres d'autrefois ont connu d'étranges vicissitudes. Là-bas s'étendent les acres de Bildad Reasor ; il est mort pendant la guerre, mais le contremaître, nouveau riche, s'est dépêché d'épouser la veuve. Ensuite, il est parti, les voisins sont partis aussi, et maintenant, seul demeure le fermier noir ; mais l'ombre de la main de l'arrière-neveu du maître, ou de son cousin, ou de son créditeur, s'étend de très loin pour collecter sans le moindre remords la redevance qui le met au supplice ; ainsi la terre est quasiment à l'abandon, et pauvre. Seuls les fermiers noirs peuvent supporter un tel système, et ils ne le supportent que parce qu'ils n'ont pas le choix. Nous avons chevauché pendant dix *miles* aujourd'hui et nous n'avons pas vu un seul visage blanc.

Un irrépressible sentiment de tristesse s'abat lentement sur nous, malgré le soleil éclatant et les champs de cotons verdoyants. C'est donc ça, le Royaume du coton - l'ombre d'un rêve merveilleux. Et où est le roi ? C'est peut-être lui - ce laboureur en nage, cultivant ses

quatre-vingts acres avec deux mules décharnées, et luttant pied à pied contre les dettes. Tandis que nous méditons de la sorte, toujours assis, s'offre soudain à nous, à un détour de la route sablonneuse, une scène plus gaie - une petite maison pimpante, douillettement blottie dans une courbe du chemin, flanquée d'un petit magasin.
Un grand homme basané surgit du porche quand nous le hélons et il vient à la rencontre de notre voiture. Il a bien six pieds de haut ; son visage sérieux s'éclaire d'un sourire grave. Il se tient trop droit pour être un fermier - et de fait, il possède deux cent

quarante acres. « La terre est épuisée depuis le boom de 1850 », explique-t-il, et le cours du coton est au plus bas. Trois fermiers noirs vivent chez lui, et dans son petit magasin, il a un petit stock de tabac à rouler et à priser, du savon, du soda, pour le voisinage. Là, il y a sa filature, avec les nouvelles machines tout juste installées. Trois cents ballots de coton en sont sortis Tannée passée. Il a envoyé deux enfants à Técole. Oui, dit-il tristement, il s'en sort, mais le coton a encore perdu quatre *cents* ; et je comprends que la Dette, bien installée à ses côtés, le regarde droit dans les yeux.

Où que soit le roi, les châteaux et les jardins du Royaume du coton n'ont pas complètement disparu. Nous plongeons encore dans de grandes forêts de chênes et de pins, avec un sous-bois de myrtes et de bosquets enchevêtrés. C'était le « domaine » des Thompson — de riches propriétaires d'esclaves qui conduisaient leur propre carrosse à quatre chevaux au joyeux temps de l'esclavage. Aujourd'hui, tout n'est plus que silence, cendres et ronces. Le propriétaire a placé toute sa fortune dans l'industrie montante du coton, dans les années cinquante, et avec la chute des cours dans les années quatre-vingts, il a fait ses valises et s'est envolé. Là-bas, on voit une autre futaie, une pelouse mal tenue, de grands magnolias et des allées envahies d'herbes.
La Grande Maison est à moitié en ruines, son immense porche d'entrée béant sur la rue et la partie arrière de l'édifice grotesquement restaurée pour abriter le fermier noir. C'est un Noir bien bâti, pauvrement vêtu, malchanceux et indécis. Il travaille dur pour payer la rente qu'il doit à la fille blanche qui possède les restes de ce lieu. Elle a épousé un policier et elle vit à Savannah.

Ici et là se trouvent des églises. En voici une — l'église du Berger, c'est comme ça qu'ils l'appellent —, une simple grange de vastes dimensions et blanchie à la chaux, perchée sur des colonnes en pierre, qui scrute le monde comme si elle était juste là pour se reposer un moment, et qu'elle était susceptible de disparaître, cahin-caha, le long de la route, à peu près n'importe quand. Et pourtant, elle constitue le centre d'une centaine de

cases ; parfois, le dimanche, cinq cents personnes venues des environs, et même de loin, s'y rassemblent pour bavarder, manger et chanter ensemble. Il y a une école à côté - un hangar vide, ouvert à tous les vents ; mais cela représente déjà un progrès, car dans la plupart des cas, la classe se fait dans l'église. Les églises vont de la plus modeste cabane en rondins jusqu'à un bâtiment comme cette église du Berger, et les écoles vont du rien absolu jusqu'à cette petite maison sise modestement à la frontière du comté. C'est une minuscule construction en planches, qui fait peut-être dix pieds sur vingt et qui contient deux rangées de bancs rugueux, mal rabotés, dont certains des pieds ont disparu et ont été remplacés par des caisses. En face de la porte, il y a un bureau carré, fait de bric et de broc ; dans un coin, les restes d'un poêle, et dans un autre, un vague tableau noir. C'est l'école la plus gaie que j'ai vue à Dougherty, du moins hors de la ville. Derrière l'école se trouve une pension de deux étages, inachevée. Des sociétés s'y retrouvent - des sociétés « qui prennent soin des malades et enterrent les morts » ; et ces sociétés croissent et prospèrent.

Parvenus aux limites de Dougherty, et comme nous allions tourner vers l'ouest pour longer la frontière du comté, tout ce que nous venions de voir nous fut commenté par un aimable vieillard, noir, les cheveux blancs, âgé de soixante-dix ans. Il a vécu là pendant quarante-cinq ans, et il subvient désormais à ses besoins et à ceux de sa femme grâce au bœuf attaché là-bas et à la charité de ses voisins noirs. Il nous montre la ferme des Collines, juste de l'autre côté de la frontière, à Baker - une veuve et ses deux robustes fils, qui ont fait dix ballots (on n'a pas besoin d'ajouter « de coton » dans le coin) l'année dernière. Il y a des enclos, des cochons, des vaches ; le jeune Memnon, à la voix douce et à la peau de velours, qui arrive en flânant, un peu timidement, pour saluer les étrangers, est fier de son foyer. Maintenant nous pouvons prendre vers l'ouest, le long de la frontière. Les troncs de grands pins desséchés surplombent les champs de coton verdoyants, faisant craquer leurs doigts crochus

et dénudés vers la lisière de la forêt vivante qui s'étend au-dessous. Il y a peu de beauté dans cette région, mais son état d'abandon brut donne une impression de force - une sorte de majesté dépouillée. Les maisons sont simples et strictes ; il n'y a ni hamac ni fauteuil à bascule, et très peu de fleurs. Ainsi lorsque, comme là, chez Rawdon, on aperçoit une vigne vierge sous le petit porche et des fenêtres accueillantes, comme autant d'yeux par-dessus la barrière, on ne peut s'empêcher d'exhaler un grand soupir. Je pense que je n'avais pas vraiment réalisé auparavant la place que tient la clôture dans notre civilisation. C'est ici la Terre des sans-clôture, où s'accroupissent de

chaque côté de la route des rangées de cases faites d'une seule pièce, laides, sales et sans joie. C'est là que gît le problème noir dans toute sa saleté, sa nudité et sa pénurie. Et il n'y a pas de clôture. Mais ici ou là apparaissent les planches entrecroisées de palissades toutes droites ; c'est comme cela que nous savons que nous sommes proches d'un bout de terre cultivée. Bien sûr Harrison Gohagen — un homme presque jaune, dynamique, jeune, au visage ouvert — possède une petite centaine d'acres, et nous imaginons des pièces bien tenues, des lits moelleux et des enfants heureux. En effet, n'a-t-il pas de bien belles clôtures ? Mais ceux-là, là-bas, pourquoi construiraient-ils des clôtures pour des terres dont la redevance les prend à la gorge ? Cela ne ferait qu'augmenter le loyer.

Nous avons poursuivi notre route sinueuse, à travers le sable, les pins, les anciennes plantations entr'aperçues, et à un moment donné, de très loin, nous avons vu comme venir vers nous un amas de bâtiments — du bois, des briques, des moulins, des maisons, des cases dispersées. Cela ressemblait beaucoup à un village. Cependant, au fur et à mesure qu'il s'approchait de nous, son aspect changeait : les bâtiments étaient délabrés, les briques se détachaient, les moulins étaient silencieux et le magasin était fermé. À peine pouvait-on entrevoir dans les cases, par endroits, un semblant de vie engourdie. On aurait dit que la région était victime d'un étrange sortilège, et je me demandais

presque où était la princesse. Un vieil homme noir en haillons, honnête, simple et sans malice, nous raconta l'histoire. Le sorcier du Nord - le capitaliste - s'était rué dans les années soixante-dix pour faire la cour à cette timide terre noire. Il en acheta un *mile* carré, ou davantage, et pendant un temps, les ouvriers agricoles chantèrent, les filatures rugirent et les moulins bourdonnèrent. Puis tout changea. Le fils du fondé de pouvoir détourna les fonds et s'enfuit en emportant tout. Puis le fondé de pouvoir lui-même disparut. Pour finir, le nouveau fondé de pouvoir s'empara des livres de compte eux-mêmes, et la compagnie en colère ferma son exploitation ainsi que ses locaux, refusa de vendre et laissa les bâtiments, les meubles et les machines rouiller et pourrir. Ainsi la plantation Waters-Loring fut réduite au silence, victime du sortilège de la malhonnêteté, et s'est figée en un vivant et lugubre reproche sur cette terre meurtrie.

Cette plantation signa en quelque sorte la fin de notre voyage pour ce jour-là ; car je ne parvenais pas à me débarrasser de l'impression laissée par cette scène silencieuse. Nous nous sommes laissé ramener vers la ville, dépassant des pins aux troncs parfaitement droits, un étang sombre et tacheté par les ombres des arbres, d'où émanait une odeur douceâtre de mort qui alourdissait l'air environnant. Des courlis

blancs, aux membres fins, nous frôlaient avec légèreté et les fleurs écarlates du coton se détachaient gaiement sur leurs tiges vertes et pourpres. Une jeune paysanne aux membres noirs et à la coiffe blanche sarclait dans un champ. Tout cela nous l'avons vu, mais nous étions encore sous le poids du sortilège.

Quelle terre curieuse - pleine d'histoires qui n'ont jamais été contées, de tragédies, de rires, héritière d'une vie humaine foisonnante ; assombrie par un passé tragique et grosse de promesses futures ! C'est la Ceinture noire de la Géorgie. Le comté de Dougherty est à l'extrême ouest de la Ceinture noire ; autrefois, les hommes l'appelaient l'Égypte de la Confédération. Il est d'un grand intérêt historique. D'abord il y a le marais, à l'ouest, où le Chickasawhatchee s'écoule, maussade, vers le sud.

L'ombre d'un, ancienne planta[1]»-

d sur ses *bords, ohscm^^* on entrevoit des eaux '

iS&ïïAEi sr-ᵘiïïsi 1• 1**£^"-**2

et **abandonnée.** Puis vien **saumâtres, des** *lichens gns*

gibier d'eau. Ici, le bois est en /eu et se ce braise rouge et continue, comme en colère ; mais personne *ne* s'en préoccupe. Puis le marais devient magnifique ; une route en relief, construite par des prisonniers noirs enchaînés, s'enfonce dans ses profondeurs et forme un chemin entre deux murs opaques de vivantes frondaisons. Des lianes s'élancent jaillies de la prodigalité luxuriante du sous-bois; de grandes ombres vert foncé se fondent dans les ténèbres à l'arrière-plan,

!]US?U m.CC QUC TOUT NC F°rme p!us <î'u'un seul entrelacs compact de feuillage semi-tropical, magnifique dans son étrange et sauvage splendeur. Là, nous croisons un ruisseau noir et silencieux au-dessus duquel les arbres tristes et les plantes grimpantes noueuses, tous luisant d'un jaune et d'un vert fluorescents, semblent former une vaste cathédrale - un Milan de verdure fait de rameaux sauvages. Alors que je le traversai, il me sembla revoir la terrible tragédie qui s'était déroulée ici, voilà soixante-dix ans. Osceola[107], le chef indien noir, qui avait grandi dans les marais de Floride, avait juré vengeance. Son cri de guerre parvint aux Creeks rouges de Dougherty, et leur cri de guerre retentit de Chattahoochee à la mer. Les hommes, les femmes et les enfants fuyaient et tombaient devant eux tandis qu'ils balayaient Dougherty. Là-bas, dans

les ténèbres, un guerrier sombre, aux peintures terribles, s'avança à pas de loups - puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que trois cents hommes aient rampé dans les traîtres marécages. Alors la vase perfide se referma sur eux et leurs appels firent venir les hommes blancs de l'est. Enfoncés jusqu'à la poitrine, ils combattirent sous les arbres immenses, jusqu'à ce que le cri de guerre soit réduit à un murmure et que les Indiens glissent vers l'ouest. Rien d'étonnant que la forêt soit rouge.

Ensuite vinrent les esclaves noirs. Jour après jour se faisait entendre dans ces riches terres marécageuses le martèlement des pieds enchaînés, en marche depuis la Virginie et la Caroline

vers *la* ***Géorgie.*** *Jour après jour* résonnaient du FJint au Chicka-

rchee les chants des hommes endurcis, les pleurs des orphelins et les malédictions étouffées des malheureux, jusqu'à ***ce qu'eu*** *1860* ***ils aient constitué*** *à* ***l'ouest de Dougherty ce qui*** **fut sans** ***doute le plus*** *riche royaume* d'esclaves que le monde ait jamais **connu. Cent cinquante magnats** exploitaient le travail de presque six mille Noirs', régnaient sur des fermes s'étendant sur quatre-vingt-dix mille acres de terres cultivées, évaluées, même en des temps où le sol valait peu, à plus de *trois miMm&s* de dollars. Vingt mille ballots de coton tissé partaient chaque année pour l'Angleterre, la Nouvelle et la Vieille ; et des **hommes** qui arrivaient là en pleine banqueroute faisaient fortune ***et*** devenaient riches. En une seule décennie, la production de coton quadrupla et la valeur des terres fut triplée. C'était l'apogée du *nouveau riche"* et les maîtres vivaient dans une insouciante extravagance. Leurs voitures étaient tirées en ville par des attelages de quatre ou six pur-sang à la queue coupée ; il était de règle de recevoir et de se distraire. On composait des jardins et des bosquets, riches en fleurs et en vignes, et au beau milieu on posait la Grande Maison, aux murs bas et larges, avec son porche, ses colonnades et ses imposantes cheminées.

Et pourtant quelque chose de sordide, de forcené se mêlait à tout cela — une espèce de vertige fébrile et étourdissant ; car tout ce clinquant, tout ce tape-à-l'ceil ne reposait-il pas sur un gémissement ? « Cette terre était une antichambre de l'enfer », me dit un homme à la peau sombre, au visage grave, vêtu de haillons. Nous étions assis au bord de la route, à côté de l'échoppe d'un forgeron, avec dans notre dos les restes en ruine de quelque maison de maître. « J'ai vu des négros tomber raides morts dans les sillons, mais on les poussait sur le côté, et la charrue continuait à passer. Là, en bas, dans la maison du gardien, c'est là que le sang coulait. » 1 2

Construit sur de telles fondations, *il est inévitable* qu'un ***royaume***, avec le *temps*, finisse par *vaciller et s'effondrer. Les* maîtres partirent vers Maçon et Augusta, et ne laissèrent sur place que d'irresponsables intendants. Et le résultat est sous nos yeux : les ruines du « domaine » Lloyd par exemple - de grands chênes qui se balancent, une étendue de pelouse, des myrtes, des châtaigniers, le tout couvert de broussailles et retourné à l'état sauvage ; un portail qui seul marque l'ancienne entrée de la maison des maîtres ; une vieille enclume rouillée qui gît entre des soufflets pourrissants ; du bois dans les ruines de l'échoppe du maréchal-ferrant ; une vieille demeure immense, à la façade surchargée, d'un brun terne, remplie à présent par les petits-enfants des esclaves qui servaient autrefois lors de ses banquets ; tandis que la famille du maître se réduit désormais à deux femmes seules, qui vivent à Maçon et se nourrissent avidement des restes de leur noblesse passée. Nous poursuivons notre route et nous dépassons des barrières fantômes et des foyers qui s'écroulent — nous dépassons les plantations, autrefois florissantes, des Smith, des Gandy et des Lagore — et nous trouvons chaque fois des endroits dévastés et tombant en ruine, même là où une femme blanche, solitaire, vestige du passé, roule chaque jour vers la ville, assise dans sa vieille voiture, seule au milieu de *miles* de Noirs.

C'était bien là l'Égypte de la Confédération — le riche grenier où les pommes de terre, le maïs et le coton coulaient à flots pour aider ces troupes confédérées affamées et déguenillées qui combattaient pour une cause perdue bien avant 1861. Abrité, protégé, l'endroit devint une terre d'asile pour des familles entières, pour la richesse et les esclaves. Et pourtant, déjà à cette époque, le viol brutal et sans pitié de la terre commençait à laisser des traces. Le sous-sol d'argile rouge avait déjà commencé à poindre sous le terreau. Plus on exigeait des esclaves, plus ils exploitaient la terre sans ménagement et l'épuisaient. Puis vinrent les bouleversements de la guerre et de l'émancipation, les troubles de la reconstruction - et maintenant, qu'est devenue

l'Égypte de la Confédération, et quel sens a-t-elle pour \e bonheur ou le malheur de la nation ?

C'est ici une terre de brusques contrastes, où l'espoir et la douleur sont curieusement entremêlés. Vous voyez là, assise, une jolie métisse aux yeux bleus qui dissimule ses pieds nus ; elle s'est mariée tout juste la semaine dernière, et là-bas, dans le champ, vous pouvez apercevoir son jeune mari noir, qui trime pour subvenir à ses besoins, à trente *cents* la journée sans contrat De l'autre côté du chemin, il y a Gatesby, un grand Noir qui possède deux mille acres, qu'il a gagnées et qu'il gère intelligemment. Il a un magasin, dirigé par son fils, une échoppe

de forgeron et une filature. Cinq *miles* plus bas se trouve la ville, entièrement possédée et contrôlée par un blanc de Nouvelle-Angleterre. Cela représente presque un comté entier du Rhode Island, avec des milliers d'acres et des centaines de travailleurs noirs. Leurs cases ont plutôt meilleure allure que beaucoup d'autres, et la ferme, avec des machines-outils et des engrais, est celle qui se rapproche le plus d'une petite entreprise dans le comté, bien que le directeur soit dur en affaires pour les salaires. Si nous portons notre regard cinq *miles* plus loin, nous pouvons voir, aux limites de la ville, cinq maisons closes - deux de Noires et trois de blanches ; dans l'un des bordels de blanches, il y a deux ans, on a reçu un peu trop ouvertement un bon à rien noir ; il a donc été pendu pour viol. C'est là aussi qu'on peut voir les hautes clôtures blanchies à la chaux de la « palissade », comme ils appellent la prison du comté ; les blancs disent qu'elle est toujours pleine de criminels noirs - les Noirs disent que seuls les gens de couleur sont envoyés en prison, non pas parce qu'ils sont coupables, mais parce que l'État a besoin de criminels pour augmenter ses revenus grâce aux travaux forcés.

Le Juif est l'héritier du propriétaire d'esclaves à Dougherty ; et tandis que nous roulons vers l'ouest, le long de champs de [3]

maïs qui s'étirent à perte de vue et de petits vergers couverts de pêchers et de poiriers, on peut voir s'étendre à la ronde, jusqu'aux confins d'un cercle de bois noirs, la terre de Canaan. Ici ou là on nous fait le récit de projets destinés à gagner de l'argent, nés dans le tourbillon de la reconstruction - des entreprises « d'amélioration », des compagnies vinicoles, des moulins, des usines ; presque tous ces projets ont échoué et le Juif en a hérité. C'est une très belle terre, ce comté de Dougherty, à l'ouest du Flint. Les forêts sont magnifiques, les pins solennels ont disparu pour laisser place aux « Bois de chênes », riches en noyers, hêtres, chênes et palmiers. Mais le voile de la dette plane sur cette belle terre ; les marchands ont des dettes auprès des grossistes, les planteurs auprès des marchands, les fermiers auprès des planteurs, et les travailleurs s'inclinent et courbent l'échine sous le poids de toutes ces dettes. Ici ou là, un homme a réussi à maintenir la tête hors de ces eaux sombres. Nous avons longé une ferme clôturée, avec des pâturages et du bétail, qui nous a semblé fort accueillante, après ces étendues interminables de maïs et de coton. De temps en temps, nous croisons des propriétaires fonciers noirs : Jackson, par exemple, maigre et noir comme de l'encre, qui possède cent acres. « Moi, ce que j'en dis, c'est "Regarde en haut ! Si tu regardes pas en haut, tu peux pas monter" », énonce-t-il avec philosophie. Et il est monté. Les étables bien tenues du Noir Carter tiendraient dignement leur place en Nouvelle-Angleterre. Son maître l'a aidé à

démarrer, mais quand il est mort à l'automne dernier, les fils du maître ont immédiatement réclamé le terrain. « Et en plus, ces blancs, ils l'auront », me dit le bavard café au lait qui m'accompagne.

Au moment où je vois ces acres bien entretenues, j'éprouve le sentiment rassurant que le Noir s'élève. Cependant, même là, au fur et à mesure que nous avançons, les champs commencent à rougir et les arbres à disparaître. Des rangées de vieilles cases apparaissent, qui semblent surpeuplées de fermiers et d'ouvriers agricoles - sans joie, nues, sales pour la plupart, même si çà et là, l'âge et le délabrement rendent la

scène pittoresque. Un jeune homme noir nous salue. Il a vingt-deux ans et vient de se marier. Jusquà l'année dernière, il a eu de la chance pour son bail ; puis le coton s'est effondré, et le shérif a saisi et vendu tout ce qu'il possédait. Alors il est venu ici, où le loyer est plus élevé, la terre plus pauvre et le propriétaire inflexible ; il loue une mule de quarante dollars pour vingt dollars par an. Pauvre gars ! Un esclave à vingt-deux ans. Cette plantation, possédée par un Juif russe[4 5], faisait partie de la célèbre propriété Bolton. Après la guerre, pendant des années, ce sont des bandes de prisonniers noirs qui y travaillaient - et les prisonniers noirs à l'époque étaient encore plus nombreux que maintenant ; c'était un bon moyen de faire travailler les Noirs, et personne ne se demandait vraiment s'ils étaient coupables. On raconte des histoires terribles sur la cruauté et les mauvais traitements infligés à ces affranchis enchaînés, mais les autorités du comté sont restées sourdes jusqu'à ce que le marché du travail soit pratiquement ruiné par ces déportations massives. Alors ils ont retiré les prisonniers des plantations, mais pas avant que l'une des plus belles régions des « Bois de chênes » ait été abusée et ruinée jusqu'à n'être plus qu'un désert rouge - duquel seul un yankee ou un Juif[4] est capable d'extraire une goutte de sang supplémentaire des fermiers criblés de dettes.

Il n'est pas étonnant que Luke Black, un homme lent, lourd et découragé, traîne les pieds quand il vient vers nous et nous parle sans espoir. Pourquoi lutterait-il ? Chaque année, il s'enfonce plus profondément dans l'endettement. Comme il est étrange que la Géorgie, ce refuge pour les pauvres et les endettés dont le monde entier a chanté la louange, rive désormais implacablement les siens à la paresse et à l'infortune, faisant preuve d'aussi peu de charité que l'Angleterre d'autrefois ! La pauvre terre gémit des douleurs de l'enfantement, et accouche tout

juste de cent livres de coton par acre, alors qu'il y a cinquante ans, elle en produisait huit fois autant. Le fermier doit prélever le quart ou le

tiers de cette maigre production pour la redevance, et à peu près tout le reste passe en intérêts d'emprunts pour de la nourriture ou du matériel. Pendant vingt ans, le vieil homme noir aux joues creuses a subi ce système, et maintenant, transformé en travailleur saisonnier, il fait vivre sa femme et lui-même avec en tout et pour tout son salaire d'un dollar et demi par semaine, qu'il ne touche qu'une partie de l'année.

La ferme aux prisonniers de Bolton englobait autrefois la plantation voisine. C'était là que les prisonniers étaient logés, dans la grande prison en bois qui est toujours debout. C'est aujourd'hui encore un endroit lugubre, avec des rangées d'affreuses cases pleines de fermiers revêches et ignorants. « Combien payez-vous de loyer ici ? demandai-je. — Je ne sais pas. — Comment ça, Sam ? — Tout y passe », répondit Sam. C'est vraiment un endroit déprimant — déshérité, sans la moindre note de bonheur, sans aucun bon souvenir qui puisse lui donner du charme, avec pour seul passé le travail humain forcé — maintenant, alors, et avant la guerre. Aucun des Noirs que nous rencontrons dans cette région n'est heureux. Nous ne rencontrons pas cet abandon joyeux, cette gaieté, que nous avons tendance à associer aux plantations noires. Au mieux, leur bonhomie naturelle s'est changée en un comportement amer et plaintif, ou en un silence maussade et mélancolique. Parfois, ils s'embrasent d'une colère voilée mais brûlante. Je me souviens d'un grand Noir aux yeux injectés de sang que nous avons rencontré au bord de la route. Il avait travaillé quarante-cinq ans dans cette ferme, il avait commencé avec rien, et il n'avait toujours rien. Certes, il avait pu envoyer ses quatre enfants à l'école primaire, et peut-être, si la nouvelle loi sur les enclos n'avait pas autorisé les cultures ouvertes dans le Dougherty de l'ouest, il aurait pu mettre un peu d'argent de côté pour voir venir. Mais en l'état, il est désespérément endetté, déçu et amer. Il nous arrêta pour se renseigner sur l'histoire de ce garçon noir à Albany, dont on disait qu'un

policier lui avait tiré dessus et Pavait tué parce qu il parlait trop fort sur le trottoir. Puis il dit doucement : « Qu'un blanc me touche, et il est mort ; je ne m'en vante pas - je ne le raconte pas à tout le monde, je ne le dis pas devant les enfants ; mais je sais ce que je dis. Je les ai vus fouetter mon père et ma vieille mère dans ces rangées de coton-là jusqu'à ce que le sang coule ; par - », et nous poursuivîmes notre chemin.

Sears, quant à lui, que nous avons rencontré juste après et qui fainéantait sous de solides chênes, était d'une fibre bien différente. Heureux ? — Eh bien, oui ; il riait, il jouait avec de petits cailloux et il

pensait que le monde était comme il était, qu'on n'y pouvait rien changer. Il avait travaillé ici pendant douze ans, et il n'avait rien, sauf une mule hypothéquée. Des enfants ? Oui, sept ; mais ils n'avaient pas été à l'école cette année - il ne pouvait pas se permettre d'acheter leurs livres et leurs vêtements, ni de se passer de leur travail. Là-bas, vous en voyez une partie qui part pour les champs, trois garçons robustes à dos de mule et une fille grande et bien faite, aux jambes nues. L'ignorance, l'insouciance et la paresse ici, la violence, la haine et la vengeance là — tels sont les extrêmes du problème noir dont nous avons été témoins ce jour-là, et il est bien difficile de dire ce que nous avons préféré.

De loin en loin, nous avons rencontré des personnages très différents et qui sortaient de l'ordinaire. L'un vint vers nous d'un bout de champ au sol fraîchement retourné, en faisant un large détour pour éviter les serpents. C'était un vieil homme émacié aux traits bien dessinés et au visage plein de caractère. Il avait une sorte de bizarrerie contenue, d'humour bourru, impossibles à décrire ; une certaine honnêteté cynique qui vous troublait. « Les négros étaient jaloux de moi, là-bas, là où j'étais avant, dit-il, alors moi et la vieille on a mendié ce morceau de forêt, et c'est moi qui l'ai nettoyé. Rien donné pendant deux ans, mais on dirait bien que j'ai une récolte maintenant. » Le coton avait l'air haut et lourd de fleurs ; nous l'en avons félicité. Il fit une révérence bien basse et s'inclina presque jusqu'au sol, avec

une gravité imperturbable qui semblait presque soupçonneuse. Puis il continua : « Ma mule est morte la semaine dernière » — une calamité, qui équivalait sur cette terre à un incendie en ville -« mais un homme blanc m'en a prêté une autre ». Il ajouta, en nous regardant : « Oh, je m'entends bien avec les blancs. » Nous détournâmes la conversation. « Des ours ? Des cerfs ? répondit-il, eh bien, oui, je dirais qu'il y en avait », et là il laissa échapper un chapelet de jurons et se lança dans des récits de chasse sur les marais. Nous le laissâmes debout au milieu de la route, les yeux fixés sur nous, et pourtant on aurait dit qu'il ne nous voyait plus.

Le domaine Whistle, sur lequel se trouve son lopin de terre, fut acheté peu après la guerre par un consortium anglais, la « Compagnie de coton et de maïs Dixie ». Cela permit à son intendant de mener un train de vie somptueux, avec des serviteurs et son propre attelage à six chevaux ; tant et si bien que tout se termina très vite par une inextricable banqueroute. Personne ne vit plus dans la vieille demeure à présent, mais tous les hivers, un homme vient du Nord et collecte ses loyers, élevés. Je ne sais pas ce qui est le plus émouvant — de ces demeures vides ou des foyers des fils des maîtres. Ces portes blanches

abritent toutes des histoires tristes et amères - des histoires de pauvreté, de combats, de déceptions. Une révolution comme celle de 1863 est une chose terrible ; ceux qui s'éveillaient riches le matin se couchaient souvent le soir dans la misère. Des va-nu-pieds et de vulgaires spéculateurs parvenaient à leur imposer leur loi, et leurs enfants, dévoyés, menaient des vies de débauche. Vous voyez, là-bas, cette maison aux couleurs ternes, avec ses cases, ses clôtures et ses riantes moissons ? Il n'y a pas de joie à l'intérieur de ses murs ; le mois dernier, le fils prodigue a écrit à son père, qui s'échine tous les jours, pour lui demander de l'argent. De l'argent ! D'où était-il censé venir ? Alors une nuit, le fils s'est levé, a tué son bébé, sa jeune femme et s'est tiré une balle dans la tête. Et le monde a continué de tourner.

Je me souviens que la route faisait un grand coude près d'un petit bois plein de charme et d'un ruisseau chantonnant.

Une longue maison basse nous faisait face, avec un porche et des colonnes élancées, une imposante porte en chêne et une longue pelouse qui scintillait dans le soleil couchant. Mais les carreaux des fenêtres avaient disparu, les colonnes étaient mangées par les vers et le toit rongé de moisissure s'écroulait à l'intérieur. Par curiosité, j'ai jeté un coup d'œil à travers la porte qui pendait sur ses gonds, et j'ai vu, sur le mur du vestibule, les lettres qui furent un jour joyeuses d'un « Bienvenue » à demi effacé.

Le nord-ouest du comté de Dougherty forme un contraste saisissant avec le sud-ouest. Parcimonieusement boisé de chênes et de pins, il n'a rien de cette luxuriance semi-tropicale du sud-ouest. Il y a aussi moins de signes d'un passé romantique et davantage d'indices d'une exploitation du sol rentable, moderne et systématique. La présence des blancs est plus marquée ici ; les fermiers et les ouvriers agricoles remplacent dans une certaine mesure le propriétaire absent et les métayers endettés. Si les récoltes n'ont pas l'abondance des terres plus riches, il n'y a pas non plus ces signes de négligence que nous avons vus si souvent ailleurs, et on trouve des clôtures et des prairies ici ou là. La plus grande partie de cette terre était pauvre et le propriétaire d'esclaves ne la jugeait pas digne de lui, avant la guerre. Depuis, ses neveux, les blancs pauvres et les Juifs* s'en sont emparés. Les bénéfices des fermiers sont trop maigres pour permettre des salaires élevés, et pourtant ils ne veulent pas vendre les petites fermes. Regardez le Noir Sanford ; il a travaillé quatorze ans comme contremaître chez les Ladson, et il « dépensait en engrais de quoi acheter une ferme », mais le propriétaire ne veut pas lui vendre quelques acres.

* Selon Nathan Huggins, dans l'édition de la Library of America, qui sert ici de texte de référence, Du Bois apporte en 1953 la correction suivante: «[...] les blancs pauvres et les Juifs, locaux et étrangers, s'en sont emparé. » Selon H. L. Gates Jr. et T. H. Oliver, dans l'édition Norton, la correction est en fait : « Depuis, des membres pauvres de son entourage et des immigrants étrangers s'en sont emparé. » (N. d. T.)

L

Deux enfants, un garçon et une fille, binent avec application dans les champs qui appartiennent à la ferme où travaille Corliss. Lui a un visage lisse et couleur chocolat, et il est en train d'enfermer ses cochons dans un enclos. Autrefois, il tenait une filature de coton qui marchait bien, mais la Cotton Seed Oil Trust a cassé les cours du coton tissé, à tel point qu'il dit qu'il ne s'y retrouve plus. Il nous montre une maison, là-bas, vieille et laide : c'était celle de « Pa Willis ». Nous nous y rendons avec émotion, car « Pa Willis » était ce Moïse noir, grand et puissant, qui a guidé les Noirs pendant toute une génération, et qui les a bien guidés. C'était un pasteur baptiste, et quand il est mort, deux mille Noirs ont suivi son cortège ; aujourd'hui encore, chaque année un sermon est dit pour commémorer ses funérailles. Sa veuve vit là - une petite femme ratatinée aux traits acérés, qui s'incline gauchement quand nous la saluons. Plus loin vit Jack Delson, le fermier noir le plus prospère du comté. C'est une joie de le rencontrer - un bel homme noir aux épaules larges, intelligent et jovial. Il possède six cent cinquante acres et a onze métayers noirs. Une jolie maison propre et bien tenue est nichée dans un jardin de fleurs, et un petit magasin se trouve à côté d'elle.

Nous dépassons le domaine des Munson, affermé par une courageuse veuve blanche qui se défend bien v puis les onze

avec son'intenàaïftî'®^

r^cct des fermes se met à changer. Fresque toutes *tes* terres sont aux ttlâlUk \ Ves intendants

Sont de simples cabanes en planches *éparpillées* çà et là. Les loyers sont élevés, les ouvriers *agricoles et les saisonniers* abondent. C'est une bataille dure et impitoyable qui se livre ici *pour la survie et il y a* peu de temps pour discuter avec nous. Fatigués par *notre* longue route, nous entrons enfin _ ^laiyr *(fam* fiiünnH'ilto ~ de termes, silencieux, à la croisée

de deux routes, avec deux magasins, l'un fermé et l'autre tenu par un pasteur noir. De belles histoires racontent la vie trépidante de la ville, au temps où les **chemins de** feï **ne convevgeaient** pas

encore tous vers Albany ; maintenant tout cela n'est plus qu'un souvenir. Nous avons descendu la rue pour nous arrêter devant chez le pasteur et nous asseoir sur le pas de sa porte. Ce fut l'un de ces moments qu'on n'oublie pas de sitôt : une petite maison large et basse, au toit qui débordait et abritait maternellement un douillet petit porche. Nous sommes restés assis là, à nous désaltérer de longues rasades d'eau fraîche, après la chaleur de notre voyage interminable - le petit boutiquier bavard, qui m'accompagne tous les jours ; la vieille femme noire silencieuse qui raccommode des pantalons et ne dit pas un mot ; l'homme, en haillons, figure de l'infortune et du désespoir, qui vient tout juste d'arriver pour voir le pasteur ; et enfin, la pimpante femme du pasteur, une femme d'un certain âge, l'air intelligent, potelée, à la peau plutôt claire. « Si nous possédons des terres ? dit la femme du pasteur ; eh bien, seulement cette maison. » Puis elle ajoute tranquillement : « On a bien acheté sept cents acres, autrefois, et on avait payé ce qu'il fallait pour ça ; mais ils se sont joués de nous et ils nous ont mis dehors. C'était Sells, le propriétaire. — Sells ! dit en écho l'infortuné en haillons, qui nous écoute, appuyé à la balustrade : c'est une vraie fripouille. J'ai travaillé pour lui trente-sept jours au printemps et il m'a **payé** de chèques en bois ; je devais les toucher à la fin du mois. **Mais il** *ne les* a jamais déposés **- U n** arrêtait pas de reculer

r

'Wai

lç, mon

? *àesrta^rë*

niaîg **et mes meubles. — Des meubles ? ai-»? ds**

n a pas le droit de saisir des meubles t rèSt fë fc

a çris Qjuand même », a dit l’homme au visage àdï.

Deux enfants, un garçon et une fille, binent avec application dans les champs qui appartiennent à la ferme où travaille Corliss. Lui a un visage lisse et couleur chocolat, et il est en train d'enfermer ses cochons dans un enclos. Autrefois, il tenait une filature de coton qui marchait bien, mais la Cotton Seed Oil Trust a cassé les cours du coton tissé, à tel point qu'il dit qu'il ne s'y retrouve plus. Il nous montre une maison, là-bas, vieille et laide : c’était celle de « Pa Willis ». Nous nous y rendons avec émotion, car « Pa Willis » était ce Moïse noir, grand et puissant, qui a guidé les Noirs pendant toute une génération, et qui les a bien guH*g, Oˆ1'1 1111 |' " —H L ~t qmnrl il r~t mnn nr™—

mille Noirs ont suivi son cortège ; aujourd'hui encore, chaque année un sermon est dit pour commémorer ses funérailles. Sa veuve vit là — une petite femme ratatinée aux traits acérés, qui s'incline gauchement quand nous la saluons. Plus loin vit Jack Delson, le fermier noir le plus prospère du comté. C'est une joie de le rencontrer — un bel homme noir aux épaules larges, intel-it_eMoyial. Il possède six cent cinquante acres et a onze métayers noirs. Un?JBtî?TTraÉ5OTˆlop*w A dans un jardin de fleurs, et un petit magasin se trouve àco d'elle.

Nous dépassons le domaine des Munson, affermé par une courageuse veuve blanche qui se défend bien ; puis les onze cents acres de la plantation des Sennet, avec son intendant nom Ensuite, l'aspect des fermes se met à changer. Presque toutes les terres sont aux mains des Juifs russes[108] ; les intendants sont blancs et les cases sont de simples cabanes en planches éparpillées çà et là. Les loyers sont élevés, les ouvriers agricoles et les saisonniers abondent. C’est une bataille dure et impitoyable qui se livre ici pour la survie et il y a peu de temps pour discuter avec nous. Fatigués par notre longue route, nous entrons enfin avec plaisir dans Gillonsville. C'est un amas de fermes, silencieux, à la croisée de deux routes, avec deux magasins, l'un fermé et l'autre tenu par un pasteur noir. De belles histoires racontent la vie trépidante de la ville, au temps où les chemins de fer ne convergeaient pas

encore tous vers Albany ; maintenant tout cela n’est plus qu’un souvenir. Nous avons descendu la rue pour nous arrêter devant chez le pasteur et nous asseoir sur le pas de sa porte. Ce fut l’un de ces moments qu’on n’oublie pas de sitôt : une petite maison large et basse, au toit qui débordait et abritait maternellement un douillet petit porche. Nous sommes restés assis là, à nous désaltérer de longues rasades d’eau fraîche, après la chaleur de notre voyage interminable - le petit boutiquier bavard, qui m’accompagne tous les jours ; la vieille

femme noire silencieuse

qui rarrnmmr,H ■ 1 ■ ■ | li ml iUi |-»u TÎÎUˆˆUuïïSïuvˆ

Ions, figure de l'infortune et du désespoir, qui vient tout juste d'arriver pour voir le pasteur ; et enfin, la pimpante femme du pasteur, une femme d'un certain âge, l'air intelligent, potelée, à la peau plutôt claire. « Si nous possédons des terres ? dit la femme du pasteur ; eh bien, seulement cette maison. » Puis elle ajoute tranquillement : « On a bien acheté sept cents acres, autrefois, et on avait payé ce qu'il fallait pour ça ; mais ils se sont joués de nous et ils **nous ont mis**

propr iétamˆ»««£t.iTˆTHT'en écho l intortuné en haillons, qui Eoute, appuyé à la balustrade : c'est une vraie fripouille, l'ai travaillé pour lui trente-sept jours au printemps et il m'a payé de chèques en bois ; je devais les toucher à la fin du mois. Mais il ne les a jamais déposés - il n'arrêtait pas de reculer l'échéance. Du coup, le shérif est venu et il a pris ma mule, mon maïs et mes meubles. — Des meubles ? ai-je demandé, mais on n'a pas le droit de saisir des meubles ; c'est la loi. — Eh bien, il les a pris quand même », a dit l'homme au visage dur.

maïs qui s'étirent à perte de vue et de petits vergers couverts de pêchers et de poiriers, on peut voir s'étendre à la ronde, jusqu'aux confins d'un cercle de bois noirs, la terre de Canaan. Ici ou là on nous fait le récit de projets destinés à gagner de l'argent, nés dans le tourbillon de la reconstruction - des entreprises « d'amélioration », des compagnies vinicoles, des moulins, des usines ; presque tous ces projets ont échoué et le Juif en a hérité. C'est une très belle terre, ce comté de Dougherty, à l'ouest du Flint. Les forêts sont magnifiques, les pins solennels ont disparu pour laisser place aux « Bois de chênes », riches en noyers, hêtres, chênes et palmiers. Mais le voile de la dette plane sur cette belle terre ; les marchands ont des dettes auprès des grossistes, les planteurs auprès des marchands, les fermiers auprès des planteurs, et les travailleurs s'inclinent et courbent l'échine sous le poids de toutes ces dettes. Ici ou là, un homme a réussi à maintenir la tête hors de ces eaux sombres. Nous avons longé une ferme clôturée, avec des pâturages et du bétail, qui nous a semblé fort accueillante, après ces étendues interminables de maïs et de coton. De temps en temps, nous croisons des propriétaires fonciers noirs : Jackson, par exemple, maigre et noir comme de l'encre, qui possède cent acres. « Moi, ce que j'en dis, c'est "Regarde en haut ! Si tu regardes pas en haut, tu peux pas monter" », énonce-t-il avec philosophie. Et il est monté. Les étables bien tenues du Noir Carter tiendraient dignement leur place en Nouvelle-Angleterre. Son maître l'a aidé à démarrer, mais quand il est mort à l'automne dernier, les fils du

maître ont immédiatement réclamé le terrain. « Et en plus, ces blancs, ils l'auront », me dit le bavard café au lait qui m'accompagne.

Au moment où je vois ces acres bien entretenues, j'éprouve le sentiment rassurant que le Noir s'élève. Cependant, même là, au fur et à mesure que nous avançons, les champs commencent à rougir et les arbres à disparaître. Des rangées ˆde vieilles cases apparaissent, qui semblent surpeuplées de fermiers et d'ouvriers agricoles - sans joie, nues, sales pour la plupart, même si çà et là, l'âge et le délabrement rendent la

scène pittoresque. Un jeune homme noir nous salue. Il a vingt-deux ans et vient de se marier. Jusqu'à l'année dernière, il a eu de la chance pour son bail ; puis le coton s'est effondré, et le shérif a saisi et vendu tout ce qu'il possédait. Alors il est venu ici, où le loyer est plus élevé, la terre plus pauvre et le propriétaire inflexible ; il loue une mule de quarante dollars pour vingt dollars par an. Pauvre gars ! Un esclave à vingt-deux ans. Cette plantation, possédée par un Juif russe[6], faisait partie de la célèbre propriété Bolton. Après la guerre, pendant des années, ce sont des bandes de prisonniers noirs qui y travaillaient — et les prisonniers noirs à l'époque étaient encore plus nombreux que maintenant ; c'était un bon moyen de faire travailler les Noirs, et personne ne se demandait vraiment s'ils étaient coupables. On raconte des histoires terribles sur la cruauté et les mauvais traitements infligés à ces affranchis enchaînés, mais les autorités du comté sont restées sourdes jusqu'à ce que le marché du travail soit pratiquement ruiné par ces déportations massives. Alors ils ont retiré les prisonniers des plantations, mais pas avant que l'une des plus belles régions des « Bois de chênes » ait été abusée et ruinée jusqu'à n'être plus qu'un désert rouge - duquel seul un yankee ou un Juif[7] est capable d'extraire une goutte de sang supplémentaire des fermiers criblés de dettes.

Il n'est pas étonnant que Luke Black, un homme lent, lourd et découragé, traîne les pieds quand il vient vers nous et nous parle sans espoir. Pourquoi lutterait-il ? Chaque année, il s'enfonce plus profondément dans l'endettement. Comme il est étrange que la Géorgie, ce refuge pour les pauvres et les endettés dont le monde entier a chanté la louange, rive désormais implacablement les siens à la paresse et à l'infortune, faisant preuve d'aussi peu de charité que l'Angleterre d'autrefois ! La pauvre terre gémit des douleurs de l'enfantement, et accouche tout

juste de cent livres de coton par acre, alors qu'il y a cinquante ans, elle en produisait huit fois autant. Le fermier doit prélever le quart ou le tiers de cette maigre production pour la redevance, et à peu près tout

le reste passe en intérêts d'emprunts pour de la nourriture ou du matériel. Pendant vingt ans, le vieil homme noir aux joues creuses a subi ce système, et maintenant, transformé en travailleur saisonnier, il fait vivre sa femme et lui-même avec en tout et pour tout son salaire d'un dollar et demi par semaine, qu'il ne touche qu'une partie de l'année.

La ferme aux prisonniers de Bolton englobait autrefois la plantation voisine. C'était là que les prisonniers étaient logés, dans la grande prison en bois qui est toujours debout. C'est aujourd'hui encore un endroit lugubre, avec des rangées d'affreuses cases pleines de fermiers revêches et ignorants. « Combien payez-vous de loyer ici ? demandai-je. — Je ne sais pas. — Comment ça, Sam ? — Tout y passe », répondit Sam. C'est vraiment un endroit déprimant - déshérité, sans la moindre note de bonheur, sans aucun bon souvenir qui puisse lui donner du charme, avec pour seul passé le travail humain forcé — maintenant, alors, et avant la guerre. Aucun des Noirs que nous rencontrons dans cette région n'est heureux. Nous ne rencontrons pas cet abandon joyeux, cette gaieté, que nous avons tendance à associer aux plantations noires. Au mieux, leur bonhomie naturelle s'est changée en un comportement amer et plaintif, ou en un silence maussade et mélancolique. Parfois, ils s'embrasent d'une colère voilée mais brûlante. Je me souviens d'un grand Noir aux yeux injectés de sang que nous avons rencontré au bord de la route. Il avait travaillé quarante-cinq ans dans cette ferme, il avait commencé avec rien, et il n'avait toujours rien. Certes, il avait pu envoyer ses quatre enfants à l'école primaire, et peut-être, si la nouvelle loi sur le§ enclos n'avait pas autorisé les cultures ouvertes dans le Dougherty de l'ouest, il aurait pu mettre un peu d'argent de côté pour voir venir. Mais en l'état, il est désespérément endetté, déçu et amer. Il nous arrêta pour se renseigner sur l'histoire de ce garçon noir à Albany, dont on disait qu'un policier lui avait tiré dessus et l'avait tué parce qu'il parlait trop fort sur le trottoir. Puis il dit doucement : « Qu'un blanc me touche, et il est mort ; je ne m'en vante pas - je ne le raconte pas à tout le monde, je ne le dis pas devant les enfants ; mais je sais ce que je dis. Je les ai vus fouetter mon père et ma vieille mère dans ces rangées de coton-là jusqu'à ce que le sang coule ; par - », et nous poursuivîmes notre chemin.

Sears, quant à lui, que nous avons rencontré juste après et qui fainéantait sous de solides chênes, était d'une fibre bien différente. Heureux ? — Eh bien, oui ; il riait, il jouait avec de petits cailloux et il pensait que le monde était comme il était, qu'on n'y pouvait rien changer. Il avait travaillé ici pendant douze ans, et il n'avait rien, sauf une mule hypothéquée. Des enfants ? Oui, sept; mais ils n'avaient pas

été à l'école cette année - il ne pouvait pas se permettre d'acheter leurs livres et leurs vêtements, ni de se passer de leur travail. Là-bas, vous en voyez une partie qui part pour les champs, trois garçons robustes à dos de mule et une fille grande et bien faite, aux jambes nues. L'ignorance, l'insouciance et la paresse ici, la violence, la haine et la vengeance là - tels sont les extrêmes du problème noir dont nous avons été témoins ce jour-là, et il est bien difficile de dire ce que nous avons préféré.

De loin en loin, nous avons rencontré des personnages très différents et qui sortaient de l'ordinaire. L'un vint vers nous d'un bout de champ au sol fraîchement retourné, en faisant un large détour pour éviter les serpents. C'était un vieil homme émacié aux traits bien dessinés et au visage plein de caractère. Il avait une sorte de bizarrerie contenue, d'humour bourru, impossibles à décrire ; une certaine honnêteté cynique qui vous troublait. « Les négros étaient jaloux de moi, là-bas, là où j'étais avant, dit-il, alors moi et la vieille on a mendié ce morceau de forêt, et c'est moi qui l'ai nettoyé. Rien donné pendant deux ans, mais on dirait bien que j'ai une récolte maintenant. » Le coton avait l'air haut et lourd de fleurs ; nous l'en avons félicité. Il fit une révérence bien basse et s'inclina presque jusqu'au sol, avec

une gravité imperturbable qui semblait presque soupçonneuse. Puis il continua : « Ma mule est morte la semaine dernière » — une calamité, qui équivalait sur cette terre à un incendie en ville -« mais un homme blanc m'en a prêté une autre ». Il ajouta, en nous regardant : « Oh, je m'entends bien avec les blancs. » Nous détournâmes la conversation. « Des ours ? Des cerfs ? répondit-il, eh bien, oui, je dirais qu'il y en avait », et là il laissa échapper un chapelet de jurons et se lança dans des récits de chasse sur les marais. Nous le laissâmes debout au milieu de la route, les yeux fixés sur nous, et pourtant on aurait dit qu'il ne nous voyait plus.

Le domaine Whistle, sur lequel se trouve son lopin de terre, fut acheté peu°après la guerre par un consortium anglais, la « Compagnie de coton et de maïs Dixie ». Cela permit à son intendant de mener un train de vie somptueux, avec des serviteurs et son propre attelage à six chevaux ; tant et si bien que tout se termina très vite par une inextricable banqueroute. Personne ne vit plus dans la vieille demeure à présent, mais tous les hivers, un homme vient du Nord et collecte ses loyers, élevés. Je ne sais pas ce qui est le plus émouvant — de ces demeures vides ou des foyers des fils des maîtres. Ces portes blanches abritent toutes des histoires tristes et amères — des histoires de pauvreté, de combats, de déceptions. Une révolution comme celle de 1863 est une chose terrible ; ceux qui s'éveillaient riches le matin

se couchaient souvent le soir dans la misère. Des va-nu-pieds et de vulgaires spéculateurs parvenaient à leur imposer leur loi, et leurs enfants, dévoyés, menaient des vies de débauche. Vous voyez, là-bas, cette maison aux couleurs ternes, avec ses cases, ses clôtures et ses riantes moissons ? Il n'y a pas de joie à l'intérieur de ses murs ; le mois dernier, le fils prodigue a écrit à son père, qui s'échine tous les jours, pour lui demander de l'argent. De l'argent ! D'où était-il censé venir ? Alors une nuit, le fils s'est levé, a tué son bébé, sa jeune femme et s'est tiré une balle dans la tête. Et le monde a continué de tourner.

® Je me souviens que la route faisait un grand coude près d'un petit bois plein de charme et d'un ruisseau chantonnant.

Une longue maison basse nous faisait face, avec un porche et des colonnes élancées, une imposante porte en chêne et une longue pelouse qui scintillait dans le soleil couchant. Mais les carreaux des fenêtres avaient disparu, les colonnes étaient mangées par les vers et le toit rongé de moisissure s'écroulait à l'intérieur. Par curiosité, j'ai jeté un coup d'œil à travers la porte qui pendait sur ses gonds, et j'ai vu, sur le mur du vestibule, les lettres qui furent un jour joyeuses d'un « Bienvenue » à demi effacé.

Le nord-ouest du comté de Dougherty forme un contraste saisissant avec le sud-ouest. Parcimonieusement boisé de chênes et de pins, il n'a rien de cette luxuriance semi-tropicale du sud-ouest. Il y a aussi moins de signes d'un passé romantique et davantage d'indices d'une exploitation du sol rentable, moderne et systématique. La présence des blancs est plus marquée ici ; les fermiers et les ouvriers agricoles remplacent dans une certaine mesure le propriétaire absent et les métayers endettés. Si les récoltes n'ont pas l'abondance des terres plus riches, il n'y a pas non plus ces signes de négligence que nous avons vus si souvent ailleurs, et on trouve des clôtures et des prairies ici ou là. La plus grande partie de cette terre était pauvre et le propriétaire d'esclaves ne la jugeait pas digne de lui, avant la guerre. Depuis, ses neveux, les blancs pauvres et les Juifs[8] s'en sont emparés. Les bénéfices des fermiers sont trop maigres pour permettre des salaires élevés, et pourtant ils ne veulent pas vendre les petites fermes. Regardez le Noir Sanford ; il a travaillé quatorze ans comme contremaître chez les Ladson, et il « dépensait en engrais de quoi acheter une ferme », mais le propriétaire ne veut pas lui vendre quelques acres.

Deux enfants, un garçon et une fille, binent avec application dans les champs qui appartiennent à la ferme où travaille Corliss. Lui a un visage lisse et couleur chocolat, et il est en train d'enfermer ses

cochons dans un enclos. Autrefois, il tenait une filature de coton qui marchait bien, mais la Cotton Seed Oil Trust a cassé les cours du coton tissé, à tel point qu'il dit qu'il ne s'y retrouve plus. Il nous montre une maison, là-bas, vieille et laide : c'était celle de « Pa Willis ». Nous nous y rendons avec émotion, car « Pa Willis » était ce Moïse noir, grand et puissant, qui a guidé les Noirs pendant toute une génération, et qui les a bien guidés. C'était up pasteur baptiste, et quand il est mort, deux mille Noirs ont suivi son cortège ; aujourd'hui encore, chaque année un sermon est dit pour commémorer ses funérailles. Sa veuve vit là - une petite femme ratatinée aux traits acérés, qui s'incline gauchement quand nous la saluons. Plus loin vit Jack Delson, le fermier noir le plus prospère du comté. C'est une joie de le rencontrer — un bel homme noir aux épaules larges, intelligent et jovial. Il possède six cent cinquante acres et a onze métayers noirs. Une jolie maison propre et bien tenue est nichée dans un jardin de fleurs, et un petit magasin se trouve à côté d'elle.

Nous dépassons le domaine des Munson, affermé par une courageuse veuve blanche qui se défend bien ; puis les onze cents acres de la plantation des Sennet, avec son intendant noir. Ensuite, l'aspect des fermes se met à changer. Presque toutes les terres sont aux mains des Juifs russes[108] ; les intendants sont blancs et les cases sont de simples cabanes en planches éparpillées çà et là. Les loyers sont élevés, les ouvriers agricoles et les saisonniers abondent. C'est une bataille dure et impitoyable qui se livre ici pour la survie et il y a peu de temps pour discuter avec nous. Fatigués par notre longue route, nous entrons enfin avec plaisir dans Gillonsville. C'est un amas de fermes, silencieux, à la croisée de deux routes, avec deux magasins, l'un fermé et l'autre tenu par un pasteur noir. De belles histoires racontent la vie trépidante de la ville, au temps où les chemins de fer ne convergeaient pas

encore tous vers Albany ; maintenant tout cela n'est plus qu'un souvenir. Nous avons descendu la rue pour nous arrêter devant chez le pasteur et nous asseoir sur le pas de sa porte. Ce fut l'un de ces moments qu'on n'oublie pas de sitôt : une petite maison large et basse, au toit qui débordait et abritait maternellement un douillet petit porche. Nous sommes restés assis là, à nous désaltérer de longues rasades d'eau fraîche, après la chaleur de notre voyage interminable - le petit boutiquier bavard, qui m'accompagne tous les jours ; la vieille femme noire silencieuse qui raccommode des pantalons et ne dit pas un mot ; l'homme, en haillons, figure de l'infortune et du désespoir, qui vient tout juste d'arriver pour voir le pasteur ; et enfin, la pimpante femme du pasteur, une femme d'un certain âge, l'air

intelligent, potelée, à la peau plutôt claire. « Si nous possédons des terres ? dit la femme du pasteur ; eh bien, seulement cette maison. » Puis elle ajoute tranquillement : « On a bien acheté sept cents acres, autrefois, et on avait payé ce qu'il fallait pour ça ; mais ils se sont joués de nous et ils nous ont mis dehors. C'était Sells, le propriétaire. — Sells ! dit en écho l'infortuné en haillons, qui nous écoute, appuyé à la balustrade : c'est une vraie fripouille. J'ai travaillé pour lui trente-sept jours au printemps et il m'a payé de chèques en bois ; je devais les toucher à la fin du mois. Mais il ne les a jamais déposés - il n'arrêtait pas de reculer l'échéance. Du coup, le shérif est venu et il a pris ma mule, mon maïs et mes meubles. — Des meubles ? ai-je demandé, mais on n'a pas le droit de saisir des meubles ; c'est la loi. — Eh bien, il les a pris quand même », a dit l'homme au visage dur.

1

Dans l'édition de 1953, Du Bois précise : « Noirs avec une majuscule ». (N. d. T.)

2

En français dans le texte.

3

Dans l'édition de 1953, Du Bois a remplacé « le Juif » par « les immigrants ». (N. d. T.)

4

Dans l'édition de 1953, Du Bois a remplacé « un Juif russe » par « un immigrant ». (N. d. T.)

5

Dans l'édition de 1953, Du Bois a remplacé « un Juif » par « un immigrant ». (N. d. T.)

6

Dans l'édition de 1953, Du Bois a remplacé « un Juif russe » par « un immigrant ». (N. d. T.)

7

Dans l'édition de 1953, Du Bois a remplacé « un Juif » par « un

immigrant ». (N. d. T.)

8

Selon Nathan Huggins, dans l'édition de la Library of America, qui sert ici de texte de référence, Du Bois apporte en 1953 la correction suivante: «[...] les blancs pauvres et les Juifs, locaux et étrangers, s'en sont emparé. » Selon H. L. Gates Jr. et T. H. Oliver, dans l'édition Norton, la correction est en fait : « Depuis, des membres pauvres de son entourage et des immigrants étrangers s'en sont emparé. » (N. d. T.)

Sur la quête de la Toison d’or

Mais la Bête dit en elle-même : « Jusqu'à ce que les épreuves que j'endure aient cessé, Que les richesses soient poussière, que les cendres soient un festin !

Sur les forts et les rusés Je répandrai mes faveurs cyniques; Je remplirai leur panse jusqu'à ce que leur esprit étouffe;

Des patients et des humbles Je prendrai les joies qu'ils connaissent; Affamés de vanités, ils ne seront jamais rassasiés. La folie se répandra sur les hommes, le spectre de la jalousie se dressera ; Le sang du frère coulera sur le frère jusqu'aux deux vides et morts. »

William Vaughn Moody[109]

J'J **> J > JvlT**

Avez-vous déjà vu la blancheur d'un champ de coton mûr pour la moisson - sa toison d'or qui se balance au-dessus de la terre noire, comme un# nuage de soie ourlé de vert sombre, ses hardis pavillons blancs ondulant au vent comme l'écume des vagues, de la Caroline au Texas, mer Noire et humaine ? J'ai parfois le sentiment que c'est là que le bélier Chrysomalle a laissé la Toison à la recherche de laquelle Jason et ses Argonautes

ont erré dans l'Orient ténébreux il y a trois mille ans ; et certainement, on pourrait faire une belle analogie, et plutôt cohérente, qui mêle la sorcellerie, les dents de dragon, le sang et les hommes en armes, entre l'ancienne et la moderne quête de la Toison d'or dans la mer Noire.

Aujourd'hui on a trouvé la Toison d'or ; et on ne l'a pas seulement trouvée, on l'a aussi tissée sur son lieu d'origine. Car le bourdonnement des filatures de coton est la chose la plus récente et la plus significative dans le nouveau Sud aujourd'hui. À travers les Carolines et la Géorgie, jusqu'au Mexique, se dressent partout ces grands immeubles lugubres, rouges, nus et laids, et pourtant si actifs et si bruyants qu'ils semblent presque ne pas appartenir à cette terre lourde et endormie. Ils ont peut-être jailli des dents du dragon. C'est ainsi que vit encore le Royaume du coton et que le monde s'incline toujours devant son sceptre. Même les marchés que le *parvenu*[1] défia un jour ont rampé l'un derrière l'autre à travers les mers, puis, lentement, comme à contrecoeur, mais sûrement, ils sont arrivés dans la Région noire.

Certains hochent la tête d'un air entendu et expliquent que le capital du Royaume du coton s'est déplacé de la Ceinture noire vers la Ceinture blanche - que le Noir d'aujourd'hui ne produit plus que la moitié de la récolte de coton. Ces hommes oublient que la récolte de coton a doublé, et même plus que doublé, depuis l'époque de l'esclavage, et que même si ce qu'ils disent est vrai, le Noir domine toujours dans un Royaume du coton plus vaste que celui sur lequel la Confédération avait fondé ses espoirs. Ainsi le Noir représente aujourd'hui une des figures les plus marquantes du grand monde de l'industrie ; donc pour eux-mêmes, et à la lumière de l'intérêt historique, cela rend les ouvriers saisonniers du pays du coton dignes d'être étudiés.

Or on étudie rarement aujourd'hui la condition du Noir de manière honnête et attentive. Il est bien plus facile de partir du principe que

l'on sait déjà tout. Ou peut-être, parce qu'on croit avoir déjà atteint ses propres conclusions sur un plan théorique, répugne-t-on à les bousculer par l'examen des faits. Et pourtant, nous en savons si peu sur ces millions d'hommes

— sur leur vie quotidienne, leurs espoirs, leurs joies et leurs peines dérisoires, leurs faiblesses réelles et le sens de leurs crimes ! Tout cela, on ne peut l'apprendre que par un contact intime avec les masses, et non en se fondant sur des arguments à l'emporte-pièce qui couvrent des millions de personnes séparées dans le temps et dans l'espace, de formation et de culture si largement différentes. Ainsi, aujourd'hui, cher lecteur, nous allons nous tourner vers la Région noire de la Géorgie et simplement chercher à connaître la condition des travailleurs agricoles noirs dans un seul comté de cette région.

Là, en 1890, vivaient dix mille Noirs et deux mille blancs. Le pays est riche, pourtant les gens sont pauvres. Le concept clef de la Région noire est « dette » ; pas le crédit commercial, mais la « dette », au sens d'une incapacité constante de la masse de la population à disposer de revenus qui couvrent les dépenses. C'est l'héritage direct de l'économie dispendieuse du Sud au temps du *régime*[2] esclavagiste ; mais cela a été amplifié jusqu'à la crise par l'émancipation des esclaves. En 1860, le comté de Dougherty comprenait six mille esclaves, qui valaient au moins deux millions et demi de dollars ; ses fermes étaient estimées à trois millions

— ce qui faisait cinq millions et demi d'avoirs, dont la valeur dépendait largement du système esclavagiste et de la spéculation sur les terres, autrefois incroyablement riches, mais déjà partiellement épuisées par une culture intensive inconsidérée. Puis la guerre produisit un krach financier ; et au lieu des cinq millions et demi de 1860, il ne restait plus en 1870 que quelques fermes évaluées à moins de deux millions. À cela s'ajouta une compétition

9 accrue avec les riches terres du Texas pour la culture du coton ; s'ensuivit une chute ininterrompue du cours du coton, d'environ quatorze ***cents*** la livre en 1860 à quatre ***cents,*** le minimum, atteint en 1898. Ce fut une telle déroute financière que tous les propriétaires de la région du coton contractèrent des dettes. Et si les choses tournaient à ce point mal pour les maîtres, que pouvait-il advenir des hommes ?

Les plantations du comté de Dougherty au temps de l'esclavage n'étaient pas aussi imposantes ni aristocratiques que celles de Virginie. La Grande Maison était plus petite et ne comportait en général qu'un

seul étage ; elle était très proche des cases des esclaves. Parfois, ces cases *s'étiraient de part et d'autre* de la maison comme des ailes ; parfois d'un seul côté, sur deux rangs, ou le long de l'allée qui serpentait à travers la plantation depuis la route principale. La forme et la disposition des cases des travailleurs sur l'ensemble de la Ceinture noire n'ont pas changé depuis les temps de l'esclavage. Certains vivent toujours dans des cases datant de cette époque, d'autres dans des cases reconstruites à l'identique aux mêmes emplacements.
Toutes sont jetées çà et là par petits groupes sur la terre, amoncelées autour de quelque Grande Maison délabrée où vit le contremaître ou un fondé de pouvoir. Le caractère général et la disposition de ces habitations demeurent inchangés pour l'essentiel. Il y avait dans le comté, en dehors de la ville d'Albany qui forme un tout à part, environ quinze cents familles noires en 1898. Parmi elles, seule une famille disposait d'un logement de sept pièces ; quatorze seulement avaient cinq pièces ou plus. La grande majorité vivait dans des logements d'une ou deux pièces.

La taille et la disposition des habitations d'un peuple constituent un critère fiable pour apprécier sa condition. Si donc nous enquêtons plus attentivement sur ces logements noirs, nous découvrons beaucoup d'insuffisances. Le trait caractéristique de cette terre est la case d'une pièce — tantôt dissimulée dans l'ombre de la Grande Maison, tantôt bien en vue sur la route sablonneuse, et tantôt se détachant, sombre et ténébreuse, sur

le vert des champs de coton. Elle est presque toujours vieille et nue, faite de planches grossières, sans plâtre ni plafond. La lumière et l'aération viennent seulement de la porte et du trou carré dans le mur avec son volet en bois. Il n'y a pas de vitres, de porche, ou d'ornements à l'extérieur. À l'intérieur, il y a une cheminée, noire de suie, et en général rendue instable par l'âge. Un lit ou deux, une table, une commode en bois, quelques chaises, forment tout le mobilier ; l'affiche d'un spectacle, prise au hasard, ou un journal, sert de décoration sur les murs. Il arrive qu'une case soit scrupuleusement propre, sa cheminée tirant gaiement et sa porte accueillante ; mais la plupart du temps, elles sont sales et délabrées ; elles sentent l'huile rance et les draps sales, elles sont mal aérées ; bref, elles sont tout sauf un foyer.

Et par-dessus tout, les cases sont surpeuplées. Nous avons tendance à associer presque exclusivement promiscuité et habitat urbain. C'est essentiellement parce que nous avons si peu de connaissances précises de la vie à la campagne. Ici, dans le comté de Dougherty, on peut voir des familles de huit et dix personnes qui occupent une pièce ou deux;

et dans les pensions pour Noirs, on entasse vingt-cinq personnes sur dix chambres : les plus abominables taudis de New York n'ont pas plus de vingt-cinq personnes pour dix chambres. Certes, une petite pièce renfermée en ville, sans terrain, est pire, sur bien des points, qu'une grande pièce à la campagne. Mais sur d'autres points, elle vaut mieux : elle a des vitres, une cheminée décente et un sol fiable. Le seul grand avantage du paysan noir est qu'il peut passer l'essentiel de sa vie hors de chez lui, dans les champs.

Quatre causes principales peuvent expliquer la misère de ces foyers : premièrement, c'est une longue habitude née de l'esclavage de loger les Noirs dans ces cases ; des travailleurs blancs se verraient offrir de meilleurs logements, et pourraient même, pour cette raison et pour d'autres, se voir offrir un meilleur trˆyail. Deuxièmement, les Noirs, habitués à de telles conditions, en général n'exigent pas mieux ; ils ne savent pas ce que pourrait signifier un logement plus digne. Troisièmement, les propriétaires, en tant que classe, n'ont pas encore réalisé à quel point c'est un bon investissement d'élever le niveau de vie chez les travailleurs par des méthodes progressives et judicieuses ; qu'un travailleur noir qui exige trois pièces et cinquante *cents* par jour travaille plus efficacement et rapporte davantage qu'un homme de peine découragé qui entasse sa famille dans une seule pièce et travaille pour trente *cents*. Enfin, de telles conditions de vie ne sont pas propres à stimuler le travailleur et à en faire un meilleur fermier. S'il est ambitieux, il part pour la ville ou essaie de faire autre chose ; comme métayer, son horizon est presque sans espoir ; il le subit comme un pis-aller et prend la maison qu'on lui donne avec résignation.

C'est donc dans de tels foyers que vit le paysan noir. Les familles sont tantôt réduites, tantôt nombreuses ; il y a beaucoup *de locataires seuls - des veuves, des célibataires, derniers rescapés de* groupes familiaux éclatés. Le système du travail et la taille des logements contribuent tous les deux à la fracture des groupes familiaux: lorsqu'ils grandissent, les enfants partent comme saisonniers ou vont à la ville, la sœur se place comme domestique ; c'est pourquoi on trouve beaucoup de familles avec des hordes de bébés ou des couples de jeunes mariés, mais comparativement peu de familles avec des fils et des filles déjà grands. La taille moyenne des familles noires a sans aucun doute diminué depuis la guerre, essentiellement à cause des contraintes économiques. En Russie, plus d'un tiers des jeunes mariés et plus de la moitié des jeunes mariées ont moins de vingt ans ; c'était vrai aussi des Noirs avant la guerre. Aujourd'hui, cependant, très peu de garçons et moins d'un cinquième des filles de moins de vingt ans sont mariés. Les hommes se marient entre vingt-cinq et trente-cinq ans

; les femmes entre vingt et trente. Ce recul de l'âge du mariage est dû à la difficulté de gagner suffisamment pour élever une famille et subvenir à ses besoins ; et cela conduit inévitablement, dans les districts de campagne, à un certain laxisme dans la morale sexuelle. Cependant, ce laxisme prend rarement la forme de la prostitution, et moins fréquemment qu'on ne pourrait l'imaginer

celle des relations illégitimes. Il consiste plutôt dans le fait qu'on se sépare et quon s'enfuit, même après la formation d'un groupe familial. Le taux de séparation s'élève à trente-cinq pour mille -un taux très élevé. Il serait bien sûr injuste de comparer ce chiffre aux statistiques sur le divorce, car un bon nombre des femmes séparées devraient en réalité être comptées parmi les veuves, si toute la vérité était connue ; et dans d'autres cas, la séparation n'est pas définitive. Néanmoins, c'est là que réside le plus grand danger moral. Il y a peu ou pas du tout de prostitution chez ces Noirs ; plus des trois-quarts des familles, comme une enquête minutieuse, maison par maison, l'a récemment montré, méritent d'être classés parmi les gens décents, et accordent une importance considérable à la chasteté féminine. Bien sûr, certaines opinions communément admises ne seraient pas tolérées en Nouvelle-Angleterre, et il y a beaucoup de désirs et d'habitudes dissolues. Mais le taux de relations illégitimes est sans aucun doute plus bas qu'en Autriche ou en Italie, et les femmes en général sont fort chastes. Ce qui est en revanche un véritable fléau lié à la sexualité, c'est la facilité avec laquelle se font et se défont les mariages. Ce n'est pas une pratique nouvelle, ni le fruit de l'émancipation. C'est l'héritage direct de l'esclavage. À cette époque, Sam, avec le consentement de son maître, « fréquentait » Mary. Nulle cérémonie n'était nécessaire, et dans la vie affairée des grandes plantations de la Ceinture noire, on en était généralement dispensé. Maintenant, si le maître avait besoin que Sam aille travailler dans une autre plantation, ou sur une autre partie de la même plantation, ou s'il lui prenait l'envie de vendre l'esclave, la vie conjugale de Sam et Mary était en général interrompue sans cérémonie, et il était évidemment de l'intérêt du maître que chacun d'eux prenne un nouveau conjoint. Cette coutume largement répandue pendant deux siècles ne pouvait pas être éradiquée en trente ans. Aujourd'hui, le petit-fils de Sam '« fréquente » une femme sans permission et sans cérémonie ; ils vivent ensemble de manière décente et 9honnête, et sont à tous égards mari et femme. Parfois, ces unions ne sont brisées que par la mort ; mais trop souvent elles

finissent par une séparation : querelles familiales, esprit volage, présence d'un rival et peut-être par-dessus tout sentiment de l'inutilité du combat pour subvenir aux besoins de la famille, tout cela

s'entremêle pour aboutir inéluctablement à une famille brisée. L'Église noire a beaucoup fait pour stopper ces pratiques, et maintenant bien des cérémonies de mariage sont prononcées par le pasteur. Néanmoins, le mal est profondément ancré, et seule une progression générale du niveau de vie pourrait définitivement l'éradiquer.

Poursuivons. Si l'on considère la population noire du comté dans son ensemble, on peut sans mentir la qualifier de pauvre et d'ignorante. Les familles aisées et les travailleurs les mieux formés représentent peut-être dix pour cent de la population, tandis que neuf pour cent au moins sont de parfaites crapules vicieuses. Le reste, soit plus de quatre-vingt pour cent, est pauvre et ignorant, globalement honnête, animé de bonnes intentions, laborieux (bien que certains soient paresseux) et a des mœurs sexuelles plutôt laxistes sans être corrompues. De telles lignes de partage entre les classes ne sont en aucun cas fixées une fois pour toutes ; on pourrait presque dire qu'elles fluctuent avec le cours du coton. Il n'est pas non plus facile de mesurer le degré d'ignorance de cette population. On pourrait dire, par exemple, que pratiquement les deux tiers d'entre eux ne savent ni lire ni écrire. Mais cela ne rend que partiellement compte de la réalité. Ils ignorent tout du monde autour d'eux, de l'organisation économique moderne, de la fonction du gouvernement, de la valeur et des possibilités de l'individu — presque toutes ces choses que l'esclavage, par mesure de précaution, les empêchait d'apprendre. Tout ce que le garçon blanc acquiert par capillarité, dès son plus jeune âge, grâce à l'atmosphère sociale dans laquelle il baigne, concentre l'essentiel des problèmes les plus inextricables pour le Noir d'âge mûr. « Amérique » n'est pas un synonyme d'Opportunité pour *tous* ses fils.

Il est facile de se perdre dans les détails lorsqu'on cherche à saisir et à comprendre la condition réelle d'une grande masse

d'êtres humains. Nous oublions souvent que chaque élément de cette masse est une âme humaine qui palpite. Elle peut être ignorante et frappée par la pauvreté, noire et contrefaite de membres, de manières et de pensées ; et pourtant, elle aime et elle hait, elle peine et elle s'use, elle rit et verse des larmes amères, elle contemple avec un désir ardent, terrible et mal défini, le sombre horizon de sa vie — de la même manière que vous et moi. Ces milliers de Noirs ne sont pas réellement paresseux; ils sont imprévoyants et insouciants ; ils ont besoin de briser la monotonie du labeur en côtoyant le grand « monde de la ville » le samedi. Ils ont leurs dilettantes et leurs fripouilles, mais la plus grande partie d'entre eux travaille continuellement et honnêtement pour un revenu, et dans des circonstances qui exigent de chacun d'eux un effort de volonté que presque aucune

classe laborieuse ne serait prête à fournir. Plus de quatre-vingts pour cent d'entre eux (hommes, femmes et enfants) sont des fermiers. De fait, c'est pratiquement le seul emploi possible. Presque tous les enfants ne peuvent aller à l'école que quand « les récoltes sont à l'abri », et il y en a très peu qui fréquentent encore l'école après que le travail du printemps a commencé. Le travail des enfants est accompagné de certains de ses pires effets : il encourage l'ignorance et il interrompt la croissance et le développement physique. Quant aux adultes du comté, ils n'ont pas vraiment de choix : treize cents d'entre eux sont des fermiers, et deux cents des ouvriers, des charretiers, etc., y compris vingt-quatre artisans, dix marchands, vingt et un pasteurs et quatre enseignants. Les possibilités sont particulièrement réduites pour les femmes : treize cent cinquante d'entre elles travaillent à la ferme et cent sont des domestiques et des blanchisseuses ; ce qui nous laisse soixante-cinq femmes au foyer, huit enseignantes et six couturières.

Il n'y a pas de rentiers parmi eux. On oublie souvent qu'aux États-Unis, plus de la moitié des jeunes et des adultes ne se confronte pas au monde en gagnant un revenu, mais fonde ifti foyer, étudie dans le monde ou se repose de la chaleur de la lutte. Or ici, quatre-vingt-seize pour cent des gens triment;

aucun n'a assez de temps libre pour transformer la case nue et sans joie en un foyer ; il n'y a pas de vieux assis autour du feu pour transmettre les traditions du passé ; très peu d'enfants heureux et insouciants ou de jeunes rêveurs. La pénible routine du labeur quotidien est seulement interrompue par la gaieté et l'étourdissement des virées en ville le samedi. Le labeur, comme tout labeur à la ferme, est monotone, et ici, il y a peu de machines ou d'outils pour soulager les hommes des corvées les plus pénibles. Mais malgré tout, c'est un travail à l'air libre et au grand air, et c'est déjà quelque chose à une époque où l'air pur est si rare.

Dans l'ensemble, la terre est toujours fertile, malgré des années de surexploitation. Au besoin, les récoltes peuvent se succéder sur neuf ou dix mois : des légumes en avril, du grain en mai, des melons en juin et en juillet, du fourrage en août, des patates douces en septembre et du coton jusqu'à Noël. Et pourtant, les deux tiers de la terre sont en monoculture, ce qui laisse les travailleurs endettés. Comment cela se fait-il ?

Plus bas, sur la route de Baysan, là où les immenses plaines cultivables sont entourées de grandes forêts de chênes, il y a une plantation ; autrefois, elle s'étendait sur plusieurs milliers d'acres, dispersées, jusqu'au-delà du grand bois. Treize cents êtres humains étaient sous

les ordres d'un seul homme - lui appartenaient de corps et largement d'âme. L'un d'entre eux vit toujours ici - un homme courtaud et trapu, au visage d'un marron terne sillonné de rides et de cicatrices, et aux cheveux crépus désormais poivre et sel. Les récoltes ? tout juste passables, dit-il ; tout juste passables. S'il s'en sort ? Non - il ne s'en sort pas du tout. C'est Smith, d'Albany, qui le « fournit », et sa redevance s'élève à huit cents livres de coton. On ne peut rien faire. Pourquoi est-ce qu'il n'achète pas de terre ? *Humph !* Il faut de l'argent pour acheter de la terre. Et il se détourne. Libre ! Ce qui faisait le plus pitié dans toutes ces ruines héritées de la guerre, les fortunes brisées des maîtres, les espoirs aveugles des mères et des jeunes filles, et la chute d'un empire - ce qui faisait le plus pitié dans tout cela, c'était l'affranchi noir courbé sur sa houe parce que le monde

désormais disait qu'il était libre. Quel sens pouvait bien avoir une telle comédie de liberté ? Pas un *cent* d'argent, pas un pouce de terre, pas une bouchée de nourriture - rien, pas même la possession des hardes sur son dos. Libre ! Le samedi, une ou deux fois pas mois, l'ancien maître, avant la guerre, avait coutume de distribuer du bacon et de la viande à ses Noirs. Et une fois dissipée la première ivresse de liberté, quand le sentiment de son impuissance a submergé l'affranchi, il est revenu et a ramassé sa houe, et l'ancien maître a recommencé à distribuer le bacon et la viande au compte-gouttes. En théorie, la forme légale du service était très différente ; en pratique, les corvées et la récolte ont été remplacées par le labeur du journalier et le travail en équipe ; et l'esclave est devenu petit à petit un métayer, un locataire à bail, en théorie, mais en pratique un travailleur aux revenus indéterminés.

Le cours du coton continuait à chuter, et les propriétaires ont progressivement déserté leurs plantations ; alors a commencé le règne du marchand. Le marchand de la Ceinture noire est à lui seul une curieuse institution — en partie banquier, en partie propriétaire, en partie entrepreneur et en partie despote. Son magasin, qui se trouvait autrefois le plus souvent à la croisée de chemins et finissait par devenir le cœur d'un maigre village, se trouve désormais en ville ; et c'est là aussi que le locataire noir l'a suivi. Le marchand a de tout — des vêtements et des chaussures, du café et du sucre, du porc et de la farine, de la nourriture en boîte et de la nourriture séchée, des chariots et des charrues, des graines et des engrais — et ce qu'il n'a pas en stock, il peut vous le commander au magasin de l'autre côté de la rue. C'est donc là que vient le locataire, Sam Scott, qui s'est loué par contrat à l'agent de quelque propriétaire absent comme ouvrier agricole sur quarante acres de terre ; il triture nerveusement son chapeau jusqu'à ce que le marchand ait terminé sa conversation

matinale © avec le colonel Sanders et l'interpelle : « Eh bien, Sam, qu'est-ce que tu veux ? » Sam veut qu'il le « fournisse » — c'est-à-dire qu'il lui avance de la nourriture et des vêtements pour l'année à

venir, et peut-être aussi des outils et des graines, jusqu'à ce que sa récolte soit montée et vendue. Si Sam a l'air d'être un bon sujet, le marchand et lui vont ensemble trouver un avocat, et Sam engage sa mule et son chariot en échange de graines et de rations hebdomadaires. Dès que les premières feuilles de coton, d'un vert tendre, sortent du sol, une autre hypothèque est mise sur la « récolte ». Tous les samedis, ou à intervalles plus éloignés, Sam va voir le marchand pour ses « rations » ; une famille de cinq membres reçoit en général trente livres de lard et deux boisseaux de maïs par mois. En outre, les vêtements et les chaussures doivent être fournis ; si Sam ou quelque membre de sa famille est malade, il faut payer les factures du médecin et du pharmacien ; si sa mule a besoin d'être ferrée, il faut payer la facture du maréchal-ferrant, etc. Si Sam travaille dur et si les récoltes promettent d'être belles, on l'encourage souvent à acheter davantage - du sucre, des vêtements de rechange, peut-être un buggy. Mais on l'encourage rarement à faire des économies. Quand le coton est monté à dix *cents* à l'automne dernier, les rusés marchands du comté de Dougherty ont vendu un millier de buggys en une saison, essentiellement à des Noirs.

Les garanties en contrepartie de telles transactions - une récolte et une hypothèque sur des biens meubles - peuvent sembler bien minces de prime abord. Et effectivement, les marchands vous racontent de nombreuses histoires vraies, de Noirs paresseux et tricheurs : le coton ramassé de nuit, les mules qui disparaissent, les locataires qui décampent. Mais dans l'ensemble, à l'intérieur de la Ceinture noire, le marchand est l'homme le plus prospère du coin. Il tient le locataire ligoté par la loi, attaché si serré et avec tant d'adresse que le Noir n'a souvent le choix qu'entre la pauvreté et le crime ; il « renonce » par contrat à toute dispense sur sa ferme ; il ne peut pas toucher à sa propre récolte engagée, qui se trouve selon la loi sous le contrôle presque total du propriétaire et du marchand. Quand la récolte pousse, le marchand la surveille comme un vautour ; dès qu'elle est prête pour la vente, il en prend possession, la

vend, paie sa redevance au propriétaire, soustrait sa propre facture pour ce qu'il a fourni, et si, comme c'est quelquefois le cas, il reste quelque chose, il le donne au serf noir comme cadeau de Noël.

Il résulte directement de tout cela un système agricole fondé sur le tout-coton et un fermier perpétuellement au bord de la faillite. La

monnaie à l'intérieur de la Ceinture noire, c'est le coton. C'est une récolte qu'on peut toujours vendre pour de l'argent immédiat, dont les prix ne sont en général pas sujets à de grandes fluctuations annuelles, et que les Noirs savent cultiver. Donc le propriétaire exige que sa redevance soit payée en coton, et le marchand n'accepte d'hypothèque sur aucune autre récolte. Ainsi, il est absolument inutile de demander au fermier noir de diversifier ses cultures — il ne peut pas le faire dans ces conditions. Bien plus, le système est conçu pour ruiner le fermier. Je me rappelle avoir croisé un jour un petit chariot tiré par une mule, sur la route de River. Un jeune homme noir le conduisait en rêvassant, les coudes sur les genoux. Sa femme noire était assise à côté de lui, impassible et silencieuse.

« Eh, vous ! » cria mon conducteur — il s'adresse à ces gens de la manière la plus insolente, bien qu'apparemment, ils y soient habitués — « qu'est-ce que vous avez là-dedans ?

— De la viande et de la farine », répondit l'homme en s'arrêtant. La viande gisait au fond du chariot, sans protection — un morceau de lard, long et fin, couvert de sel ; la farine était dans un sac d'un boisseau, tout blanc.

« Combien avez-vous payé pour cette viande ?

— Dix *cents* la livre. » S'il avait payé cash, il aurait pu l'avoir à six ou sept *cents* la livre.

« Et la farine ?

— Deux dollars. » En ville, le boisseau vaut un dollar et dix *cents*. Voilà un homme qui avait payé cinq dollars des biens <j?i'il aurait pu acheter pour trois dollars cash, et qu'il aurait pu fabriquer à la ferme pour un dollar ou un dollar et demi.

Et pourtant, ce n'est pas entièrement sa faute. Le fermier noir a commencé derrière les autres — il a commencé endetté. Il ne l'a pas choisi ; c'est le crime de cette nation irresponsable qui avance au hasard en s'empêtrant dans ses tragédies de la reconstruction, ses interludes des guerres d'Espagne et ses matinées philippines, exactement comme si Dieu était vraiment mort. Et une fois qu'une race tout entière s'est endettée, il ne lui est pas facile de s'en sortir.

L'année où le coton était au plus bas, en 1898, sur les trois cents familles de locataires, cent soixante-quinze ont fini l'année endettées, à hauteur de quatorze mille dollars ; pour cinquante d'entre elles, le bilan a été nul ; les soixante-quinze familles restantes ont totalisé un

profit de seize cents dollars. Le total net des dettes des familles de locataires noirs sur l'ensemble du pays a dû s'élever au moins à soixante mille dollars. Lors d'une année plus prospère, la situation est nettement meilleure ; mais dans l'ensemble, la majorité des fermiers finissent l'année à zéro, ou endettés, ce qui veut dire qu'ils travaillent pour des planches et des vêtements. Une telle organisation économique est foncièrement mauvaise. Mais à qui la faute ?

Les causes profondes de cette situation sont compliquées, enchevêtrées, mais discernables. Et l'une des principales causes (en dehors de la négligence de la nation, qui a laissé l'esclave commencer avec rien) est l'opinion trop répandue parmi les marchands et les employés de la Ceinture noire, que seul l'esclavage de la dette peut maintenir les Noirs au travail. Certes, au moment de la mise en place du système du travail libre, une certaine pression a été nécessaire pour forcer les apathiques et les paresseux à travailler ; et encore aujourd'hui, la grande masse des travailleurs noirs a besoin d'être plus strictement surveillée que la plupart des travailleurs du Nord. Néanmoins, cette constatation, faite de bonne foi et largement établie, sert trop facilement de couverture à la malhonnêteté et à l'exploitation de travailleurs ignorants. Et à tout cela il faut ajouter ce fait évident : le système ancestral de l'esclavage et l'habitude du travail non rémunéré n'ont pas amélioré l'efficacité ni l'investissement personnel de la grande masse des travailleurs noirs. Ce n'est pas propre à Sambo[110] ; dans l'histoire, cela a été tout aussi vrai de John et de Hans, de Jacques et de Pat, de toutes les plus pauvres paysanneries. Telle est la situation de la grande masse des Noirs dans la Ceinture noire aujourd'hui ; et ils y pensent. Leurs réflexions ne peuvent les mener qu'au crime et à un dangereux socialisme de pacotille. Je revois encore cet homme noir en haillons, assis sur un billot, qui taillait distraitement un bâton. Le son de sa voix était vieux de plusieurs siècles, quand il m'a murmuré à l'oreille : « L'homme blanc reste assis toute l'année ; le négro travaille jour et nuit à faire pousser la récolte ; le négro a tout juste un peu de pain et de lard ; le blanc qui reste assis a tout. C'est *mal.* » Et les Noirs des classes les plus élevées, que font-ils pour améliorer leur situation ? De deux choses l'une : s'il y a moyen, ils achètent de la terre ; sinon, ils émigrent en ville. Et tout comme aux siècles passés il était bien difficile aux serfs de s'échapper et de gagner la liberté de la vie urbaine, aujourd'hui encore, de nombreux obstacles se dressent sur la route des travailleurs du comté. Dans une grande partie des États du Golfe, en particulier dans le Mississippi, en Louisiane et en Arkansas, les Noirs, dans les plantations des districts de campagne, sont toujours prisonniers du travail forcé, pratiquement sans salaire. C'est

particulièrement vrai dans les districts où les fermiers sont issus de la classe la plus ignorante des blancs pauvres, et où les Noirs sont hors du périmètre des écoles et d'un contact avec leurs camarades plus avancés. Si d'aventure ce qu'il faut appeler un péon s'enfuit, on peut compter sur le shérif, élu au suffrage blanc, pour rattraper le fugitif et le rendre sans poser aucune question. S'il s'enfuit dans un autre comté, on peut toujours le charger d'une accusation mineure de vol, accusation qui peut facilement être fondée, pour s'assurer de son retour. Et même si quelque personne trop zélée réclame un procès, un comité de voisins fera probablement en sorte qu'il soit reconnu coupable, puis le travail que le comté exigera en

guise de peine pourra facilement être racheté par le maître. Un tel système est impossible dans les parties les plus civilisées du Sud, ou lorsqu'on se rapproche des gros villages et des villes ; mais dans ces grandes étendues de terre qui s'étirent au-delà du télégraphe et des journaux, l'esprit du treizième amendement est tristement bafoué. Tout cela représente le niveau économique le plus bas du paysan noir américain ; et si l'on veut faire une étude complète de la condition du propriétaire foncier noir et de son ascension sociale, on doit suivre son progrès économique depuis cette servitude moderne.

Même dans les districts ruraux du Sud mieux ordonnés, la liberté de mouvement des travailleurs agricoles est entravée par les lois sur l'immigration. L'Associated Press a récemment informé le monde de l'arrestation d'un jeune homme blanc en Géorgie du Sud : ce jeune homme qui représentait l'Atlantic Naval Supplies Company « a été pris en flagrant délit de tentative de détournement des ouvriers agricoles de la ferme de térébenthine de Mr. John Greer ». Le crime pour lequel ce jeune homme a été arrêté est puni de cinq cents dollars pour chacun des comtés dans lequel cet agent d'embauche a proposé à des groupes d'ouvriers agricoles d'aller travailler en dehors de l'État. Ainsi l'ignorance des Noirs quant aux lois du marché du travail en dehors de leur immédiat voisinage est accrue plutôt que réduite par les lois de presque tous les États du Sud.

La loi non écrite des districts reculés et des petits villages du Sud est le reflet de telles mesures : la personnalité de tous les Noirs étrangers à la communauté doit être garantie par quelque homme blanc. C'est véritablement un retour de cette vieille idée romaine du « clientélisme » qui plaçait tout affranchi récent sous la protection de son ancien patron. À de nombreuses reprises, ce système s'est révélé très positif pour le Noir, et très souvent, sous la protection et la conduite de la famille de l'ancien maître, ou d'autres amis blancs, l'affranchi a pu énormément progresser en richesse et en moralité. Mais dans d'autres

cas, ce même système a eu pour effet que des communautés entières

ont refusé à des Noirs le droit de changer de logement et d'être le maître de leur propre destin. Un étranger noir dans le comté de Baker, en Géorgie, par exemple, est susceptible d'être arrêté n'importe où sur la voie publique pour justifier ce qu'il est en train de faire, et satisfaire ainsi la curiosité de n'importe quel blanc qui le lui demande. S'il ne peut pas fournir de réponse satisfaisante, ou s'il a l'air trop indépendant ou « culotté », il peut être arrêté ou sommairement expulsé.

C'est ainsi que, dans les comtés ruraux du Sud, du fait de lois écrites ou non écrites, le péonage, les obstacles à la migration des travailleurs et un système de patronage blanc existent à grande échelle. En outre, il y a bien plus de possibilités d'oppression et d'exactions illégales à la campagne qu'à la ville, et presque tous les conflits raciaux les plus sérieux de ces dix dernières années sont nés de querelles dans ces comtés entre le maître et l'homme - par exemple, l'affaire Sam Hose[11] *. C'est cette situation qui est à l'origine, d'abord de la Ceinture noire, ensuite de l'exode rural. La Ceinture noire n'est pas née, contrairement à ce que croient certains, d'un mouvement vers les champs et le travail agricole, motivé par la recherche de conditions climatiques plus douces ; elle a résulté en priorité d'un mouvement de regroupement dans un réflexe d'autodéfense - les Noirs se sont concentrés dans un même lieu pour pouvoir se prêter mutuellement assistance, afin de s'assurer la paix et la tranquillité nécessaires au progrès économique. Ce mouvement a eu lieu entre l'émancipation et 1880, et les résultats escomptés n'ont été que partiellement atteints. La ruée vers la ville depuis 1880 est née du reflux de ces hommes déçus par les opportunités économiques qu'offre la Ceinture noire.

Dans le comté de Dougherty, en Géorgie, les résultats de cette tentative de regroupement pour se protéger sont bien visibles. Seuls dix pour cent des adultes sont nés dans le comté, et pourtant les Noirs sont quatre à cinq fois plus nombreux que les blancs. Certes, leur nombre même fournit une certaine sécurité aux Noirs - une certaine liberté individuelle contre les traitements

arbitraires -, ce qui conduit des centaines de travailleurs à s'accrocher à Dougherty malgré les bas salaires et la détresse économique. Mais un changement est en train de se produire, et lentement, mais sûrement, même ici, les travailleurs agricoles se déplacent vers la ville en abandonnant derrière eux de vastes étendues de terres. Comment cela se peut-il ? Pourquoi les Noirs ne deviennent-ils pas des propriétaires terriens, ne forment-ils pas une paysannerie noire

propriétaire, ce qui a été pendant plus d'une génération le rêve du philanthrope et de l'homme d'État ?

Pour le sociologue à la petite semaine, pour l'homme qui cherche à comprendre et connaître le Sud en consacrant les quelques heures de loisir d'un voyage d'agrément à démêler un écheveau vieux de quelques siècles - pour de tels hommes, très souvent, le problème des journaliers noirs peut être résumé par le mot de tante Ophélie[112] : « Paresseux ! » Ils ont vu très souvent des scènes comme celle dont j'ai été le témoin l'été dernier. Nous roulions vers la ville sur la grand-route, à la fin d'une longue journée de canicule. Deux jeunes gens noirs nous ont dépassés, dans un attelage mené par une mule, transportant plusieurs boisseaux de maïs en épis, jetés en vrac. L'un conduisait, penché distraitement en avant, les coudes sur les genoux — image même, insouciante et nonchalante, de l'irresponsabilité. L'autre sommeillait au fond du chariot. Quand ils nous dépassèrent, nous vîmes un épi de maïs tomber du chariot. Eux, ils ne l'ont pas vu. Dix mètres plus loin, nous remarquâmes un autre épi sur le sol ; et entre cette vieille mule et la ville, nous en avons compté vingt-six. Paresseux ? Oui, l'incarnation de la paresse. Et pourtant, suivez ces garçons : ils ne sont pas paresseux ; demain matin, ils se lèveront avec le soleil ; quand ils travaillent, ils travaillent dur, et sans rechigner. Ils ne se comportent pas de manière sordide, égoïste ou avide, mais ils ont un mépris sincère pour l'argent. Ils vont fainéanter devant vous et travailler dans votre dos avec honnêteté et entrain. Ils vont voler un melon d'eau, mais vous rendre votre portefeuille perdu sans y avoir touché. Leur grand défaut, en tant que travailleurs, réside dans

le fait qu'ils n'ont aucune stimulation à travailler au-delà du simple plaisir de l'exercice physique. Ils sont insouciants, car ils n'ont pas remarqué que ça rapportait quoi que ce soit de se faire du souci ; ils sont imprévoyants, car autour d'eux, ceux qui sont imprévoyants s'en sortent tout aussi bien que les prévoyants. Et par-dessus tout, ils ne voient vraiment pas pourquoi ils se donneraient du mal pour améliorer la terre de l'homme blanc, forcer sa mule à accélérer ou mettre sa récolte à l'abri. D'un autre côté, le propriétaire blanc affirme que toutes les tentatives pour améliorer le sort de ces travailleurs, en leur donnant plus de responsabilités, des salaires plus élevés, des foyers plus décents, ou leur propre terre, n'aboutiraient qu'à un échec. Il montre à son visiteur du Nord l'état pitoyable de la terre desséchée, les grandes maisons en ruines, le sol épuisé, les acres hypothéquées, et il dit : « Voilà la liberté noire ! »

Il arrive ainsi que le maître et l'homme aient juste assez d'arguments à

l'appui de leur attitude pour rendre toute compréhension mutuelle à peu près impossible. L'homme blanc incarne confusément pour le Noir tous ses maux et tous ses malheurs ; s'il est pauvre, c'est parce que l'homme blanc saisit les produits de son labeur ; s'il est ignorant, c'est parce que l'homme blanc ne lui laisse ni le temps ni la possibilité d'étudier ; et bien sûr, si un malheur lui arrive, c'est à cause de quelque sombre machination des « blancs ». À l'inverse, les maîtres et les fils des maîtres n'ont jamais pu comprendre pourquoi les Noirs, au lieu de s'établir comme travailleurs journaliers pour gagner leur pain et de quoi se vêtir, sont infectés d'un désir stupide de s'élever dans le monde ; pourquoi ils sont maussades, insatisfaits et irresponsables, alors que leurs pères étaient heureux, bêtes et fidèles. « Eh quoi ! vous, les Noirs, vous vous la coulez plus douce que moi, dit un marchand d'Albany, surpris, à son client noir. — Oui, répondit ce dernier, et tes porcs aussi. » *q* Partons donc du journalier insatisfait et nonchalant, et enquêtons sur la manière dont les milliers de Noirs de Dougherty ont lutté pour quitter cette condition et atteindre leur idéal ; et voyons quel est cet idéal. L'apparition, au sein d'une population homogène, de classes d'abord économiques, puis sociales, est une preuve incontestable de l'existence de la lutte sociale. Aujourd'hui, on peut distinguer parmi les Noirs les différentes classes économiques suivantes : un bon dixième de travailleurs saisonniers, avec quelques familles en dessous du seuil de pauvreté ; quarante pour cent de métayers et trente-neuf pour cent de « semi-métayers » et de salariés. Dans les onze pour cent qui restent, cinq pour cent sont des fermiers et six pour cent des propriétaires fonciers - les « dix familles » de la région.

Les saisonniers n'ont absolument aucun capital, même au sens restreint de nourriture ou d'argent, pour leur permettre de survivre entre les semailles et les moissons. Tout ce dont ils disposent, c'est leur travail ; le propriétaire des terres fournit la terre, les provisions, les outils, les semences et le logement ; et à la fin de l'année, le travailleur reçoit un tiers ou la moitié de la récolte. Cependant, là-dessus il faut payer les intérêts pour la nourriture et les vêtements qu'on lui a avancés durant l'année. C'est pourquoi nous avons d'un côté un travailleur sans capital et sans salaire, et de l'autre un employeur dont le capital repose en grande partie sur le salaire de ses employés. C'est un arrangement peu satisfaisant, à la fois pour l'employeur et pour l'employé, et qu'on trouve généralement sur les terres pauvres, chez les propriétaires aux abois.

Au-dessus du saisonnier se situe la plus grande partie de la population noire, qui travaille une terre placée sous sa propre responsabilité et qui paye une redevance en coton, selon le système de l'hypothèque sur

les récoltes. Après la guerre, ce système a séduit les affranchis, qui y ont vu une plus grande liberté et la possibilité de faire des bénéfices. Mais avec la reconduction du système des privilèges sur la récolte, la détérioration de la terre et l'esclavage de la dette, la position des métayers s'est effondrée au niveau dangereux d'un travail sans pratiquement aucune rémunération. Au départ, tous les métayers possédaient un

capital, et même parfois assez important ; mais les propriétaires absents, les redevances toujours plus élevées et la chute des cours du coton les ont pratiquement dépouillés de tout, et il est probable que moins de la moitié d'entre eux aujourd'hui possède sa propre mule. On passait du statut de saisonnier à celui de métayer par la fixation d'une redevance. Si la redevance était fixée de manière raisonnable, cela pouvait inciter efficacement le métayer à travailler dur. Mais à l'inverse, si la redevance était trop élevée, ou si la terre était en mauvais état, cela ne pouvait conduire qu'à décourager la paysannerie noire et arrêter net ses efforts. Et en réalité, c'est évidemment ce second cas de figure qui s'est appliqué ; dans le comté de Dougherty, les propriétaires et les marchands ont été les seuls bénéficiaires de tous les profits économiques issus des cours du coton et des efforts du métayer, et ces avantages ont été engloutis dans la redevance et les intérêts. Si le cours du coton s'élevait, la redevance s'élevait plus encore ; s'il chutait, la redevance ne bougeait pas, ou suivait sa baisse avec réticence. Si un métayer travaillait dur et produisait une récolte importante, sa redevance était augmentée l'année suivante ; si cette année-là la récolte était mauvaise, son grain était confisqué et sa mule vendue pour couvrir les dettes. Bien sûr, il y a eu des exceptions - quelques cas individuels de gentillesse et d'indulgence ; mais la règle générale était de pressurer jusqu'au dernier sou la masse des métayers noirs.

Pour le métayer moyen, la redevance représente de vingt à trente pour cent de la récolte. Le résultat de ce véritable racket ne peut être que mauvais - la terre est surexploitée et mal entretenue, les travailleurs tournent mal et le sentiment de l'injustice envahit tout. « Partout où la terre est pauvre, dit Arthur Young[113], elle est aux mains des métayers », et « leur condition est encore plus misérable que celle des journaliers ». Il parlait de l'Italie du siècle dernier ; mais il aurait pu parler du comté de Dougherty © d'aujourd'hui. Et ce qu'il dit de la France prérévolutionnaire s'applique particulièrement bien à la situation actuelle : « Les métayers sont à peine mieux considérés que les laquais, corvéables

à merci, et obligés de se plier en tout à la volonté des propriétaires. »

C’est dans cette situation que la moitié de la population noire du comté de Dougherty - peut-être plus de la moitié des millions de Noirs de cette terre - se débat aujourd’hui.

Nous pouvons situer un peu plus haut sur l’échelle sociale ces travailleurs qui reçoivent un salaire en argent pour leur travail. Certains bénéficient d’un logement avec parfois même un jardin ; puis on leur avance de quoi acheter de la nourriture et des vêtements, et à la fin de l’année ils perçoivent un salaire convenu à l’avance, qui varie en général entre trente et soixante dollars, sur lesquels il faut rembourser ce qui a été avancé, plus les intérêts. Environ dix-huit pour cent de la population appartient à cette classe de « semi-métayers » ; vingt-deux pour cent sont des travailleurs payés au mois ou à l’année qui se « fournissent » sur leurs propres économies, ou plus généralement grâce à un marchand qui parie sur son remboursement. De tels travailleurs sont payés de trente-cinq à cinquante *cents* par jour pendant la saison où ils sont embauchés. Ce sont souvent de jeunes célibataires, parfois des femmes ; et quand ils se marient, ils tombent dans la classe des métayers, ou, plus rarement, ils deviennent des fermiers.

Les fermiers dont les loyers sont fixés en argent forment la première classe de ceux qui s’en sortent, et représentent cinq pour cent des familles. Le principal avantage de cette classe étroite réside dans la liberté qu’ont ses membres de choisir leur récolte ; en outre, ils ont davantage de responsabilités, du fait de la possibilité de manier de l’argent. Il est vrai que la condition de certains fermiers diffère peu de celle des métayers ; pourtant, dans l’ensemble, ce sont des gens plus intelligents et responsables, et ce sont eux qui parfois finissent par devenir des propriétaires terriens. Leur personnalité plus forte et leur plus grande finesse leur permettent d’obtenir, et parfois même d’exiger, de meilleures conditions pour les loyers ; les fermes, qui font en général entre quarante et cent acres, se louent en moyenne autour de quarante-quatre dollars par an. Les hommes qui dirigent de telles fermes

ne demeurent pas longtemps des fermiers ; soit ils retombent au niveau des métayers, soit, après une série de bonnes récoltes, ils s’élèvent à celui de propriétaires terriens.

En 1870, sur les registres du cadastre du comté de Dougherty, il n’y pas un seul Noir propriétaire. S’il y en avait à l’époque - et il est possible qu’il y en ait eu quelques-uns -, leur terre était probablement officiellement enregistrée sous le nom de quelque patron blanc — une pratique très répandue au temps de l’esclavage. En 1875, les débuts

d'appropriation de la terre concernaient sept cent cinquante acres ; dix ans plus tard, c'est plus de six mille cinq cents acres qui étaient possédées par des Noirs, neuf mille acres en 1890 et jusqu'à dix mille en 1900. La valeur estimée de l'ensemble des terres sur cette même période est passée de quatre-vingt mille dollars en 1875 à deux cent quarante mille dollars en 1900.

Deux circonstances ont compliqué ce développement, et font qu'il est dans une certaine mesure impossible d'avoir une absolue certitude quant à la réalité de ce qui commençait à s'ébaucher : la panique de 1893 et la chute des cours du coton de 1898. En outre, le système d'imposition foncière dans les districts de campagne de la Géorgie est quelque peu ancien, et d'une valeur statistique douteuse : il n'y a pas d'assesseur, et chaque propriétaire fait une déclaration écrite sur la valeur de sa terre auprès du collecteur d'impôts. L'opinion publique joue donc un rôle important, et les déclarations varient étrangement d'une année sur l'autre. Certes, ces chiffres montrent malgré tout que la quantité de capital accumulée par les Noirs est fort réduite — et donc que leur accès à la propriété dépend largement de leur prospérité temporaire. Ils n'ont pratiquement aucune réserve qui leur permette de supporter quelques années de dépression économique ; ils sont beaucoup plus à la merci du marché du coton que les blancs. C'est pourquoi les propriétaires terriens, malgré leurs efforts incroyables, composent en fait une classe fluctuante, continuellement amputée de ceux qui retombent au niveau des locataires ou des métayers, ou augmentée de

nouveaux venus issus de la masse. Sur la centaine de propriétaires en 1898, la moitié avait acheté sa terre depuis 1893, un quart entre 1890 et 1893, un cinquième entre 1884 et 1890, et le reste entre 1870 et 1884. Au total, cent quatre-vingt-cinq Noirs ont possédé une terre dans ce comté depuis 1875.

Si tous les propriétaires noirs qui ont jamais possédé une terre l'avaient gardée ou l'avaient remise aux mains d'hommes noirs, les Noirs posséderaient presque trente mille acres, et non pas quinze mille, comme c'est le cas aujourd'hui. Et pourtant ces quinze mille acres sont déjà un résultat digne d'éloges - une bonne preuve de la valeur et des capacités du peuple noir. S'ils avaient reçu avec l'émancipation un tremplin économique, s'ils avaient vécu dans une communauté riche et éclairée qui désirât vraiment leur bien, alors peut-être pourrait-on qualifier ce résultat de pauvre ou d'insignifiant. Mais puisqu'il s'agit ici de quelques milliers de journaliers pauvres et ignorants, guettés par la misère, par les chutes des cours et les contraintes sociales, le fait de parvenir à économiser et faire fructifier

deux cent mille dollars en une génération représente une prouesse extraordinaire. La création d'une nation, l'élévation d'une classe sociale est un combat implacable, une bataille terrible et poignante contre le monde, et rares sont ceux, au sein des classes plus favorisées, qui peuvent le savoir ou l'apprécier.

Dans les conditions économiques très difficiles de cette partie de la Ceinture noire, seuls six pour cent de l'ensemble ont réussi à s'élever au rang de paysans propriétaires ; et encore ne forment-ils pas un groupe solide et bien établi : leur nombre augmente et diminue selon les fluctuations du cours du coton. Quatre-vingt-quatorze pour cent des Noirs ont donc lutté pour obtenir de la terre et échoué ; la moitié d'entre eux subit une servitude sans espoir. Pour ceux-là, il n'y a qu'une seule échappatoire, qu'ils choisissent en masse : l'exode rural. Il est sur ce point particulièrement révélateur de regarder comment la terre se distribue parmi les propriétaires noirs. En 1898, voici comment les possessions se répartissaient : quarante-neuf familles

possédaient moins de quarante acres ; dix-sept familles possédaient de quarante à deux cent cinquante acres ; treize familles, de deux cent cinquante à mille acres ; et seulement deux familles avaient plus de mille acres. Or, en 1890, il y avait quarante-quatre familles propriétaires, mais seulement neuf d'entre elles possédaient moins de quarante acres. Le nombre des propriétés s'est donc essentiellement accru de l'achat de petites fermes proches de la ville, dont les propriétaires vivent en réalité une vie citadine ; cela fait partie du mouvement de ruée vers la ville. Et pour chaque propriétaire qui s'est enfui loin des conditions pénibles et de l'horizon étroit de la vie à la campagne, combien de journaliers, combien de métayers, combien de fermiers ruinés se sont rassemblés dans cet immense cortège ? N'y a-t-il pas là un étrange mouvement de balancier ? La faute originelle des districts de campagne s'est transportée à la ville, et les difficultés sociales de la vie urbaine d'aujourd'hui doivent cependant, ici, dans le comté de Dougherty, mais sans doute aussi en bien d'autres lieux, proches ou lointains, trouver leurs solutions définitives en dehors des murs de la ville.

1

En français dans le texte.

2

En français dans le texte.

Sur les fils du maître et de l'homme [1]

La vie piétine la vie et le cœur piétine le cœur ; Nous sommes trop serrés à l'église et au marché Pour qu'un rêve ou une tombe soient séparés.

Mrs. Browning[114]

1 h-ifl-A - ih h -- tn
jtrh **U« S:~** *m* **«' J»** 1 **»_JJ_J_ w**
v /. v _ _ a **r\ i** *m* • **.1** *a* • *-i* ˆ

tvy.M i —--E--■-?-***r-V--f-y-f***

été bel et bon, que c'était la victoire, voulue par le destin, du fort sur le faible, du juste sur le mal, des supérieurs sur les inférieurs. Cela nous apaiserait certainement si nous pouvions y croire sans hésitation ; et pourtant, on se heurte à trop de faits abominables pour que tout puisse être expliqué aussi facilement. Nous sentons et nous savons qu'il y a trop de subtiles différences dans la psychologie des races — des variations innombrables, auxquelles nos grossières mesures sociales sont incapables de s'ajuster, et qui expliquent en grande partie les développements historiques et sociaux. En même temps, nous savons également que ces considérations n'ont jamais expliqué de manière adéquate, ni excusé, le triomphe de Ja force brute et de la ruse sur la faiblesse et l'innocence.

Tous les hommes honnêtes du **XXe** siècle doivent donc unir leurs efforts et veiller à ce que, lors de la compétition des races à venir, la survie du plus fort signifie le triomphe du bien, du beau et du vrai ; nous devons être capables de préserver, pour la civilisation future, tout ce qui est réellement beau, noble et fort, et ne pas continuer à valoriser l'avidité, l'impudence et la cruauté. Pour que cet espoir se réalise, nous devons nous atteler chaque jour davantage à une étude scrupuleuse du phénomène de contact entre les races - une étude honnête et juste, qui ne soit ni falsifiée ni influencée par nos désirs et nos craintes. Or nous avons dans le Sud le champ d'étude le plus parfait que le monde puisse offrir — certes, un champ que le scientifique américain moyen juge quelque peu indigne de lui, et sur lequel l'homme moyen qui n'est pas un scientifique croit tout savoir, mais un champ d'étude néanmoins qui, du fait des multiples complications raciales par lesquelles Dieu semble vouloir punir cette nation, doit de plus en plus susciter une attention, une étude et une réflexion sérieuses. Nous devons nous poser la question : « quelles sont les relations réelles entre les blancs et les

Noirs dans le Sud ? », et nous devons y répondre, non par des excuses ou des accusations, mais par un récit simple et sans faux-fuyants.

Aujourd'hui, dans notre vie civilisée, les contacts entre les hommes et les relations quils établissent entre eux peuvent être regroupés autour de quelques grandes lignes d'action et de communication principales. Premièrement, il y a la proximité matérielle des maisons et des habitations : le mode d'organisation des quartiers et la juxtaposition de ces différents quartiers. Deuxièmement, et c'est fondamental à notre époque, il y a les relations économiques - les modalités selon lesquelles les individus coopèrent pour assurer leur existence matérielle, pour la satisfaction mutuelle de leurs besoins et pour la production de richesses. Ensuite viennent les relations d'ordre politique, la coopération pour le contrôle social, la gestion des groupes, la répartition et le paiement du poids des impôts. En quatrième lieu, on trouve les formes moins tangibles, mais extrêmement importantes, de contact et d'échanges intellectuels, la circulation des idées lors de conversations et de conférences, ou par les revues et les bibliothèques ; et par-dessus tout, la formation progressive, pour chaque communauté, de ce curieux *tertium quid* que l'on nomme l'opinion publique. Étroitement dépendantes de ce quatrième groupe s'élaborent les formes diverses que revêt le contact social dans la vie quotidienne, en voyage, au théâtre, lors des réceptions, des mariages et des promesses de mariage. Enfin, il y a les formes variées des institutions religieuses, de l'enseignement moral et des comportements caritatifs. Voilà les principales modalités selon lesquelles les hommes vivant dans une même communauté sont amenés à entrer en contact les uns avec les autres. Je me suis donc fixé pour tâche de montrer comment, de mon point de vue, la race noire, dans le Sud, rencontre les blancs et se mêle à eux dans toutes ces circonstances de la vie quotidienne.

Penchons-nous pour commencer sur la géographie physique des habitations. Il est en général possible de tracer sur une carte, pour presque toutes les communautés du Sud, une ligne physique de partage des couleurs, délimitant d'un côté les quartiers blancs, et de l'autre les quartiers noirs. Les méandres

et les dédales des lignes de couleur géographiques varient, bien sûr, d'une communauté à l'autre. Je connais des villes où une ligne droite tracée au milieu de la rue principale sépare les neuf-dixièmes des blancs des neuf-dixièmes des Noirs. Dans d'autres villes, la colonie des blancs, plus ancienne, a été entourée par une large bande de Noirs ; dans d'autres cas encore, de petits groupes ou noyaux de Noirs ont surgi au milieu d'environnements blancs. En règle générale, dans les

villes, chaque rue possède sa couleur distinctive ; il est exceptionnel que les couleurs cohabitent en une étroite proximité. Même dans les campagnes, dans des zones plus petites, se manifeste quelque chose de cette ségrégation, et bien sûr, le phénomène est encore plus important dans la Ceinture noire.

Cette ségrégation par couleur est largement indépendante des regroupements naturels par catégories sociales que l'on retrouve dans toutes les communautés. Un taudis noir peut se trouver dangereusement proche d'un quartier résidentiel blanc, et il est très fréquent de trouver un taudis blanc au cœur d'un district noir respectable. Une règle, en revanche, ne souffre que peu d'exceptions : les meilleurs des Noirs et les meilleurs des blancs ne vivent presque jamais à moins d'une certaine distance les uns des autres. Ainsi, dans presque tous les villages et villes du Sud, les blancs et les Noirs ne voient en général que le pire de l'autre communauté. C'est un énorme changement par rapport à ce qui existait autrefois, quand, grâce au contact étroit qui s'établissait entre le maître et le domestique dans la grande maison patriarcale, des liens de sympathie pouvaient se créer entre les meilleurs des deux races, en même temps que la misère et la routine monotone du labeur dans les champs étaient apaisées par la vue et la présence de la famille. On peut ainsi facilement.comprendre comment quelqu'un qui s'est fait une idée de l'esclavage depuis les salons de son père, et qui voit la liberté dans les rues d'une grande ville, échoue à saisir et à se ® représenter la nouvelle configuration dans sa totalité. Symétriquement, la conviction bien installée parmi les Noirs selon

laquelle les blancs du Sud ne prennent pas les intérêts des Noirs à cœur s'est récemment intensifiée du fait de ce contact quotidien permanent de la classe la plus élevée des Noirs avec les pires représentants de la race blanche.

Dans le domaine des relations économiques entre les deux races, nous nous trouvons sur un terrain rendu plus familier par l'étude, par des discussions et des efforts philanthropiques innombrables. Et pourtant, malgré tout cela, de nombreux éléments essentiels pour saisir la coopération entre les Noirs et les blancs dans le travail et dans l'acquisition de richesses restent trop vite survolés ou trop superficiellement compris. L'Américain moyen peut facilement concevoir une terre riche, qui attend d'être développée et équipée de main-d'œuvre noire. Pour lui, le problème du Sud pourrait être simplement résolu en transformant cette matière première en travailleurs efficaces : il suffit de leur donner l'habileté technique requise et d'investir du capital. Le problème, cependant, n'est en

aucun cas aussi trivial, pour une bonne et simple raison : ces travailleurs ont été formés pendant des siècles pour être des esclaves. De ce fait, ils présentent tous les avantages et tous les défauts d'une telle formation ; ils ont de la bonne volonté et un bon naturel, mais on ne peut pas compter sur eux, ils sont imprévoyants et peu minutieux. Maintenant, dans le cadre d'un développement économique du Sud poussé jusqu'aux limites de l'exploitation, comme cela semble être le cas, alors nous nous trouvons devant une masse de travailleurs jetés dans une concurrence impitoyable contre les travailleurs du reste du monde, mais handicapés par une formation à l'opposé de celle de l'ouvrier autonome démocratique moderne. Ce dont les travailleurs noirs ont besoin, c'est, individuellement, d'être guidés avec soin, et collectivement, d'être conduits par des hommes au grand cœur, formés à la vision sur le long terme, attentifs et honnêtes. Or il n'est nul besoin de théorie'subtile sur la différence entre les races pour comprendre qu'après que les cerveaux de la race ont été assommés par deux cent cinquante ans d'éducation permanente à la soumission, à l'insouciance et

au vol, la formation de ces hommes est une nécessité. Après l'émancipation, il était tout simplement du devoir de quelqu'un de prendre en charge la direction du groupe et la formation individuelle du travailleur noir. Je n'ai pas l'intention de m'interrompre ici pour demander *à qui* incombait ce devoir-à l'ancien maître blanc, qui avait largement profité d'une main-d'œuvre non rémunérée, ou au philanthrope du Nord, dont l'obstination avait provoqué la crise, ou au gouvernement national, qui avait affranchi légalement les esclaves. Je ne veux pas m'attarder pour établir à qui incombait ce devoir, mais j'insiste sur le fait qu'il était du devoir de quelqu'un de veiller à ce que ces travailleurs ne soient pas abandonnés sans guide, sans capital, sans terre, sans compétence, sans organisation économique, sans même la simple protection de la loi, de l'ordre et de la décence - abandonnés sur une terre immense, non pas pour s'y établir et mettre en place un développement interne lent et prudent, mais pour être jetés presque immédiatement dans une concurrence dure et implacable avec les meilleurs des ouvriers modernes, à l'intérieur d'un système économique où chaque participant combat pour lui-même, et trop souvent sans la moindre considération pour les droits ou le bien-être de son voisin.

Car nous ne devons jamais oublier que le système économique du Sud, qui aujourd'hui a succédé à l'ancien *régime*[2], n'est pas le même système que celui du vieux Nord industrialisé, de l'Angleterre ou de la France, avec leurs syndicats, leurs lois restrictives, leurs coutumes commerciales écrites et non écrites et leur longue expérience. C'est

plutôt une copie de cette Angleterre du début du xixe siècle, celle d'avant la législation industrielle -l'Angleterre qui arrachait des larmes de pitié aux penseurs et qui a excité la colère de Carlyle. Le sceptre du pouvoir, qui a échappé aux mains des gentlemen sudistes en 1865, en partie de force et en partie sous l'impulsion de leur propre colère, ne leur

est jamais revenu. Il est plutôt passé dans les mains de ces hommes qui sont venus prendre en charge l'exploitation industrielle du nouveau Sud - les fils de blancs pauvres animés d'une nouvelle soif de richesses et de pouvoir, des yankees économes et avares, des Juifs[3] rusés et sans scrupules. Les travailleurs du Sud, qu'ils soient blancs ou noirs, sont tombés entre les mains de ces hommes - pour leur plus grand malheur. Pour les travailleurs de ces capitaines d'industrie, pas d'amour ni de haine, pas de compassion ni d'idylle ; tout est une froide question de dollars et de dividendes. Dans un tel système, tout travail est inévitablement lié à de la souffrance. Même les travailleurs blancs ne sont pas assez économes, intelligents ni bien formés pour se préserver contre les puissantes incursions du capital organisé. En résultent, même pour eux, de longues heures d'un labeur pénible, des salaires trop bas, le travail des enfants, et le manque de protection contre l'usure et la fraude. Mais pour les travailleurs noirs, tout cela est aggravé par deux facteurs : premièrement, le racisme, dont les manifestations varient du doute et de la méfiance de la part des meilleurs éléments des blancs, à la haine forcenée de la part des pires ; et deuxièmement, c'est aggravé, comme je l'ai déjà souligné, par la situation économique misérable que les affranchis ont héritée de l'esclavage. Avec une telle formation, il est difficile pour l'affranchi d'apprendre à saisir les opportunités qui s'offrent déjà à lui ; et il est rare que de nouvelles opportunités se présentent : elles vont en priorité aux blancs.

Abandonné par les meilleurs éléments du Sud sans protection ni surveillance, l'affranchi est devenu, par la loi et la coutume, la victime des hommes les pires et les moins scrupuleux dans chaque communauté. Le système de privilège sur la récolte, qui cause l'exode rural du Sud, n'est pas simplement le résultat de l'imprévoyance des Noirs ; c'est aussi le résultat de lois habilement rédigées sur l'hypothèque, les privilèges et les actes

kdes hommes sans conscience **de** prendre au piège les imprudents *et de resserrer* Je lacet autour **d'eux** jusqu'à ce que toute fuite soit impossible, jusqu'à ce que tout labeur ne soit plus qu'une farce et toute protestation un crime. J'ai vu, dans la Ceinture noire de la Géorgie, un Noir ignorant et honnête acheter et payer une ferme en

trois mensualités séparées ; puis, au mépris de toute loi et de toute **décence,** l'entrepreneur Juif russe[4] qui la lui avait vendue empocher l'argent et les actes et laisser le Noir sans terre, à travailler sur son propre terrain pour trente *cents* par jour. J'ai vu un fermier noir s'endetter envers un$_0$marchand blanc et ce marchand blanc venir chez lui pour le dépouiller de tous les articles susceptibles d'être vendus, jusqu'au dernier - les mules, les houes, les récoltes entreposées, les outils, les meubles, les lits, les horloges, les miroirs -, et tout cela sans mandat, sans recourir aux voies légales, sans shérif ni fonctionnaire, au mépris de la loi sur les exemptions sur les biens, et sans rendre aucun compte ni faire aucun rapport à quelque responsable que ce soit. Et de tels procédés peuvent se produire, et vont se produire, dans toutes les communautés où une classe de travailleurs ignorants est mise au ban de la société, rejetée hors de toute compassion, de toute fraternité, par la coutume et les préjugés racistes. Tant que les meilleurs éléments d'une communauté ne considèrent pas, ne sentent pas, qu'il est de leur devoir de protéger, de former et de soigner les membres les plus faibles de leur groupe, c'est comme s'ils les abandonnaient à la merci des escrocs et de la racaille.

Cette situation économique déplorable n'empêche pas pour autant tout progrès dans le Sud noir, ni l'existence d'une classe de propriétaires et de techniciens noirs, qui, malgré tous ses handicaps, accumule des biens et produit de bons citoyens. [4]

5 ^ Ke^°ln > âUsˆtmpaHràiitfe

que celle qu'un système économique

Plus juste pourrait facilement

produire ; elle handicape ceux qui survivent à la concurrence au point qu'ils ne réussissent pas comme ils le devraient, et que, plus grave encore, la réussite personnelle à l'intérieur de cette classe dépend des hasards et des accidents, et non de choix **intelligents ou** de décisions méthodiques et raisonnables. Il n'y a qu'une seule procédure possible pour remédier à cela. Nous devons admettre un certain racisme dans le Sud, comme un fait — d'une intensité déplorable, aux conséquences malheureuses, et qui augure mal de l'avenir, mais néanmoins un fait brut que seul le temps peut effacer. Nous ne pouvons donc pas espérer pour cette génération, ni même pour les générations à venir, que la masse des blancs en vienne à accepter de guider les Noirs, avec la proximité, la compassion et les sacrifices que leur situation présente exige avec tellement d'éloquence. Les guides, l'enseignement social et

l'exemple doivent venir des Noirs eux-mêmes. Pendant quelque temps, les hommes ont douté de la capacité des Noirs à se doter de tels guides ; mais aujourd'hui, plus personne ne remet sérieusement en question la capacité d'individus noirs à assimiler la culture et le sens commun de la civilisation moderne, et à les transmettre, au moins dans une certaine mesure, à leurs semblables. Si c'est vrai, alors c'est là le chemin à suivre pour sortir de la **situation économique actuelle, et c'est pour cela qu'il** est impératif de **trouver des guides noirs éduqués, intelligents, *des* hommes *de caractère* - compétents, éminents, des** hommes

éclairés, des hommes **qui** ont **fait des études supérieures, des** Capitaines d **industrie** noirs, **des** missionnaires de culture i des hommes qui **comprennent et connaissent** parfaitement la civilisation moderne, qui peuvent prendre en charge les communautés noires, les élever **et les** former grâce à la force **de** leur parole **et** de leur exemple, à une profonde compassion et à l'inspiration ' qu'ils trouvent **dans des idéaux et un sang communs. Mais pour** que de tels **hommes soient efficaces, ils doivent** avoir **du** pouvoir - ils doivent être épaulés par une opinion **publique très**

favorable à l'intérieur de ces communautés, ils doivent être capables, pour atteindre leurs objets et leurs buts, de manier des armes dont l'expérience du monde a enseigné qu'elles étaient indispensables au progrès humain.

Parmi ces armes, la plus puissante, peut-être, dans le monde moderne, est le pouvoir du vote ; et cela m'amène à considérer la troisième forme de contact entre les blancs et les Noirs dans le Sud — l'activité politique.

À partir de l'attitude que développe l'esprit américain envers le suffrage noir, on peut repérer avec une précision inhabituelle les conceptions les plus répandues sur le gouvernement. Dans les années cinquante, nous étions encore assez proches de la Révolution française pour croire de toutes nos forces au suffrage universel. Nous disions, comme il était assez logique de le penser alors, qu'aucune classe sociale n'était assez bonne, assez vraie, assez désintéressée pour qu'on puisse lui confier sans retenue le destin politique de ses voisins ; que dans tous les États, les meilleurs juges de leur propre bien-être sont les personnes directement concernées ; et que de ce fait, c'est seulement en armant chaque main d'un bulletin de vote - avec le droit de faire entendre sa voix dans les décisions politiques de l'État -qu'on pourrait réaliser le plus grand bien pour le plus grand nombre. Certes, il y avait des objections à ces arguments, mais nous pensions que nous y avions

répondu de manière concise et convaincante ; si quelqu'un se plaignait de l'ignorance des votants, nous répondions : « Éduquez-les. » Si quelque autre se plaignait de leur vénalité, nous répliquions : « Privez-les de leurs droits civiques, ou mettez-les en prison. » Enfin, à ceux qui craignaient les démagogues et la perversité naturelle de certains êtres humains, nous disions avec insistance que le temps et quelques expériences malheureuses auraient raison des plus obstinés. C'est à cette époque que surgit la question du suffrage noir dans le Sud. Soudain, un peuple sans défense était • libéré. Comment pouvait-il être protégé contre ceux qui ne croyaient pas en sa liberté et étaient déterminés à la contrarier

par tous les moyens ? Pas par la force, dit le Nord ; pas par la protection du gouvernement, dit le Sud ; alors par le vote, la seule défense légitime d'un peuple libre, dit le bon sens de la nation. Personne ne pensait à l'époque que les ex-esclaves pouvaient utiliser le vote d'une manière intelligente ou efficace ; mais eux pensaient que la possession d'un si grand pouvoir par une si grande classe de la nation obligerait leurs compatriotes à éduquer cette classe et à lui enseigner un usage intelligent de ce pouvoir.

Entretemps, la nation s'était mise à penser différemment : nous fûmes submergés par cette période inévitable de régression morale et de fraude politique qui fait toujours suite à la lame de fond de la guerre. Les scandales politiques devinrent si flagrants que les hommes respectables commencèrent à se détourner de la politique, et par conséquent, la politique perdit sa respectabilité. Les hommes se mirent à éprouver de la fierté à l'idée qu'ils n'avaient rien à voir avec leur propre gouvernement, et à se joindre tacitement à ceux qui considéraient les charges publiques comme des bénéfices privés. Avec cet état d'esprit, il devint encore plus facile de fermer les yeux sur la suppression du droit de vote pour les Noirs dans le Sud, et de conseiller aux Noirs qui se respectaient de ne pas prendre la moindre part aux affaires politiques. Les citoyens décents et honorables du Nord qui négligeaient leurs propres devoirs civiques considéraient avec un amusement croissant l'importance exagérée que les Noirs accordaient au droit de vote. Ainsi, c'est tout naturellement que la classe la plus élevée des Noirs se mit peu à peu à suivre les conseils externes et à céder aux pressions internes, à se désintéresser complètement de la politique, abandonnant l'exercice de son droit de vote aux moins scrupuleux et aux plus vénaux de sa race. On ne s'entraîna plus, on ne s'éduqua plus au vote ; il devint encore plus corrompu par des achats d'influence éhontés, perpétrés au grand jour, ou par la force et la fraude ; jusqu'à ce que l'électeur noir

soit entièrement pénétré de l'idée que la politique était une méthode pour acquérir des biens privés par des moyens peu honorables.

Et finalement, aujourd'hui, alors que nous ouvrons les yeux sur le fait que la permanence des institutions républicaines sur ce continent dépend de l'assainissement du vote, de la formation civique des électeurs et de l'élévation du vote au rang de devoir solennel, qu'un citoyen patriotique ne néglige qu'à ses risques et périls et à ceux des enfants de ses enfants - aujourd'hui, alors que nous luttons pour la renaissance de la vertu civique, qu'allons-nous dire aux électeurs noirs du Sud ? Allons-nous toujours leur dire que la politique n'est qu'une forme d'activité humaine inutile et répréhensible ? Allons-nous pousser la meilleure classe des Noirs à s'intéresser toujours moins au gouvernement, à abandonner son droit à s'y intéresser, sans protester ? Je n'ai rien à dire contre tous ces efforts légitimement entrepris pour purger le vote de l'ignorance, de la pauvreté et du crime. Mais il s'en trouve peu pour prétendre que le mouvement actuel pour priver les Noirs de leur droit de vote dans le Sud poursuit un tel objectif ; dans presque tous les cas, on a déclaré ouvertement et sans hésitation que le but des lois sur la suppression du droit de vote était l'élimination de l'homme noir de la politique. En tout état de cause, cela constitue-t-il une question mineure, qui n'aurait aucune influence sur le problème principal du développement industriel et intellectuel du Noir ? Pouvons-nous produire une masse de travailleurs, d'artisans et de propriétaires noirs dans le Sud qui, en toute légalité, et conformément aux vœux de l'opinion publique, n'aurait absolument aucune voix au chapitre de l'établissement des lois selon lesquelles elle doit vivre et travailler ? Est-ce que l'organisation moderne de l'industrie, qui repose comme elle le fait sur un gouvernement libre et démocratique, et sur le pouvoir et la capacité des classes laborieuses à être vigilantes quant à leur propre bien-être — est-ce que ce système peut être appliqué dans le Sud alors que la moitié de sa force de travail n'a aucune voix dans les assemblées publiques ni aucun pouvoir pour se défendre ? Aujourd'hui l'homme noir du Sud n'a pratiquement rien à dire sur le montant des impôts qu'il doit payer ni sur l'utilisation de

ces impôts ; sur le choix du législateur ni sur la façon dont les lois doivent être faites. Cela fait pitié de voir la somme d'efforts à fournir dans des périodes critiques pour obtenir des législateurs de certains États qu'ils écoutent au moins une présentation respectueuse du point de vue du Noir dans une controverse en cours. Tous les jours le Noir est un peu plus amené à considérer que la loi et la justice ne sont pas des garanties et des protections, mais des sources d'humiliation et d'oppression. Les lois sont faites par des hommes qui ne s'intéressent

pas à lui ; leur application est garantie par des hommes qui ne voient absolument pas pourquoi on traiterait le peuple noir avec courtoisie ou considération ; et pour finir, l'accusé est jugé non par des pairs, mais trop souvent par des hommes qui préféreraient punir dix Noirs innocents plutôt que de laisser échapper un Noir coupable.

Je suis le dernier à prétendre nier les faiblesses et les insuffisances manifestes du peuple noir ; je suis le dernier à vouloir priver le Sud blanc de mon soutien dans ses efforts pour résoudre ses problèmes sociaux tellement inextricables. Je reconnais volontiers qu'il est possible, et parfois même meilleur, qu'un peuple partiellement sous-développé soit dirigé par l'élite de ses voisins les plus forts et les plus sages, pour son propre bien, jusqu'à ce qu'il puisse se lancer de lui-même dans les batailles du monde et prendre part aux combats. J'ai déjà dit dans quelle triste mesure le Noir émancipé avait besoin d'une telle direction économique et spirituelle, et j'admets volontiers que si les représentants de la meilleure opinion publique sudiste blanche étaient au pouvoir, orientaient et guidaient le Sud aujourd'hui, les conditions requises seraient remarquablement bien remplies. Mais le point sur lequel j'ai insisté, et sur lequel j'insiste de nouveau, est que l'opinion dominante aujourd'hui dans le Sud n'est pas l'opinion des meilleurs. Abandonner aujourd'hui le Noir sans aide et sans droit de vote revient à l'abandonner non pas aux mains des meilleurs, mais bien à l'exploitation et aux moeurs dissolues des pires ; et ce n'est pas plus vrai dans le Sud

que dans le Nord - dans le Nord quen Europe : sur toutes les terres, dans tous les pays soumis à la liberté de la concurrence moderne, abandonner une classe de gens faibles et méprisés, qu'ils soient blancs, noirs, ou bleus, à la merci politique de leurs compatriotes plus forts, plus riches et mieux adaptés, est une tentation à laquelle la nature humaine a rarement su, et ne saura jamais, résister.

En outre, le statut politique du Noir dans le Sud est étroitement lié à la question de la criminalité noire. On ne peut contester que la criminalité a sensiblement augmenté chez les Noirs au cours de ces trente dernières années, et qu'est très distinctement apparue, dans les taudis des grandes villes, une classe de criminels noirs. Pour expliquer ce malheureux développement, nous devons prendre en compte deux choses : que l'émancipation a eu pour conséquence inévitable l'augmentation du crime et des criminels ; et que le système policier du Sud était principalement conçu pour contrôler les esclaves. En ce qui concerne le premier point, nous ne devons pas oublier que dans un système esclavagiste strict, il ne peut y avoir de place pour le crime. Mais quand ces particules humaines, constituées d'éléments

variés, sont soudainement jetées dans l'océan de la vie, certaines surnagent, certaines coulent, et certaines flottent entre deux eaux, poussées vers le haut ou vers le bas par les courants du hasard et de la frénésie du monde bouillonnant. Une révolution sociale et économique aussi importante que celle qui balaya le Sud en 1863 exigeait que l'on écarte les Noirs incompétents et les vicieux, et exigeait le début d'une différenciation des niveaux sociaux. Maintenant il existe un groupe croissant de gens qui n'a pas été soulevé en bloc du sol comme une seule masse solide et figée, mais qui s'étire vers le haut, comme une plante vivace, avec ses racines toujours solidement plantées dans le terreau. De ce fait, l'apparition d'une criminalité noire était un phénomène auquel on devait s'attendre ; et si l'on peut s'en inquiéter, il n'y a pas lieu d'en être surpris.

Là encore, on peut espérer en un avenir meilleur si Ton sait mettre en oeuvre une manière particulièrement attentive et délicate de traiter ces criminels. Au départ, leurs crimes étaient imputables à la paresse, à l'irresponsabilité et à l'impulsivité, plutôt qu'à la méchanceté ou au vice incontrôlé. Il était nécessaire de juger de tels méfaits en établissant des distinctions claires, de traiter les accusés avec fermeté, mais avec l'espoir de les corriger, sans le moindre soupçon d'injustice, et en s'appuyant sur des preuves irréfutables de culpabilité. Or le Sud ne possédait pas les institutions nécessaires pour traiter ainsi ses criminels, qu'ils soient blancs ou noirs ; il n'avait pas de prisons ou de maisons de correction adéquates ; son système de police était conçu pour s'occuper exclusivement des Noirs, et partait implicitement du principe que chaque homme blanc était *ipso facto* un membre de cette police. Ainsi naquit un système de police à double vitesse, qui se fourvoyait du côté des blancs par son laxisme injustifiable et l'immunité de fait de criminels pris en flagrant délit, et qui se fourvoyait du côté des Noirs par sa sévérité injustifiable, ses injustices et son manque de distinctions. Car, comme je l'ai dit, le système policier du Sud avait été créé à 1 origine pour surveiller tous les Noirs, pas seulement les criminels ; et quand les Noirs ont été libérés, alors que le Sud entier était convaincu que le travail noir libre était impossible, le premier mouvement, presque universel, a été d'utiliser les cours de justice comme un moyen de réenchaîner les Noirs. Ce n'était pas alors le crime, mais la couleur, qui décidait de la condamnation d'un homme, quelles que soient les charges contre lui. Ainsi les Noirs en vinrent à regarder les cours comme des instruments d'injustice et d'oppression, et à considérer ceux qu'elles avaient condamnés comme des martyrs et des victimes.

De ce fait, quand le vrai criminel noir apparut, quand au lieu de petits vols et de vagabondages on dut faire face au banditisme organisé, à

des cambriolages, des meurtres et des viols, cela eut un curieux effet des deux côtés de la ligne de

couleur : les Noirs refusaient de croire aux preuves fournies par des témoins blancs, ou à l'honnêteté des jurés blancs, de telle sorte que disparut ce qui exerce le meilleur effet préventif contre le crime, à savoir l'opinion publique à l'intérieur de sa propre caste sociale : on considérait les criminels comme des crucifiés, et non comme des pendus. D'un autre côté, les blancs, habitués à ne pas se soucier de la culpabilité ou de l'innocence des Noirs accusés, étaient emportés, dans des moments de passion, au-delà de toute loi, de toute raison et de toute décence. Il était inévitable qu'une telle situation contribue à augmenter les crimes ; elle les a augmentés. Au vice naturel et au vagabondage s'ajoutent quotidiennement des motifs de révolte et de vengeance qui mettent au jour toute la sauvagerie latente des deux races et rendent souvent impossible de réfléchir calmement
au développement économique.

Mais le problème principal, dans toutes les communautés grevées de criminalité, ce n'est pas de punir les criminels, mais d'empêcher la jeunesse de se former au crime. Et là encore, les conditions particulières du Sud ont empêché de prendre les précautions nécessaires. J'ai vu des enfants de douze ans travailler, enchaînés, dans les rues d'Adanta, juste en face d'écoles, en compagnie de vieux criminels endurcis ; c'est ce mélange indistinct d'hommes, de femmes et d'enfants, qui fait des chaînes des forçats de parfaites écoles de crime et de débauche. En Virginie, en Géorgie, et dans d'autres États, se mène une lutte en faveur de la création de maisons de correction ; c'est un des signes encourageants qui montre que certaines communautés ouvrent les yeux devant les résultats suicidaires de cette politique.

Ce sont les écoles publiques, cependant, qui peuvent devenir, en dehors des familles, les meilleurs moyens pour former des citoyens décents et qui se respectent eux-mêmes. Nous avons récemment été engagés dans des discussions si vives au sujet des écoles de commerce et de l'éducation supérieure, qu'on en a presque oublié l'état pitoyable du système d'écoles publiques dans le Sud. Sur cinq dollars dépensés pour l'éducation publique dans

l'État de Géorgie, les écoles blanches reçoivent quatre dollars et les écoles noires un dollar ; et même ainsi, le système d'écoles publiques blanches, mis à part dans les villes, est mauvais et demande à être réformé. Si c'est vrai des écoles blanches, imaginez les noires ! Je suis de plus en plus convaincu, quand je regarde le système de formation

par l'école publique dans le Sud, que le gouvernement national va bientôt devoir s'engager et aider l'éducation populaire d'une manière ou d'une autre. Aujourd'hui, c'est seulement grâce aux efforts les plus acharnés de l'élite pensante du Sud que la part dont bénéficient les Noirs sur les fonds réservés à l'éducation n'a pas été réduite à la portion congrue dans une demi-douzaine d'États ; et non seulement ce mouvement n'est pas mort, mais il gagne en force dans de nombreuses communautés. Au nom de la raison, qu'est-ce que cette nation peut attendre d'un peuple mal formé, pressuré par une compétition économique sévère, privé de droits politiques et dont les équipements scolaires sont ridiculement inadaptés ? Que peut-elle en attendre, si ce n'est le crime et l'apathie, compensés ici ou là par les efforts obstinés de ceux qui ont plus de chance et plus de détermination, et qui sont animés par l'espoir qu'un jour, ce pays retrouvera la raison ?

J'ai tâché jusqu'ici d'éclaircir les relations physiques, économiques et politiques entre les Noirs et les blancs dans le Sud, telles qu'elles m'apparaissent, y compris, pour les raisons déjà indiquées, en ce qui concerne le crime et l'éducation. Mais après tout ce qui a été dit sur ces formes plus tangibles du contact humain, il demeure encore quelque chose d'essentiel si l'on veut décrire adéquatement le Sud, une forme difficile à présenter ou à fixer en des termes simples et compréhensibles pour des étrangers. C'est l'atmosphère de cette terre, les pensées et les sentiments qui s'y font jour, les mille et une petites actions qui constituent une vie. Dans n'importe quelle communauté ou nation, ce sont ces petites choses qui glissent entre nos doigts quand on cherche à les saisir, et qui pourtant sont les plus fondamentales pour se former une conception claire de la vie

du groupe pris dans son ensemble. Et ce qui est vrai de toute communauté est particulièrement vrai du Sud, où, à côté de l'histoire écrite et de la loi imprimée, en une génération, les âmes humaines ont traversé la plus profonde période de tempête et de trouble, les sentiments ont connu la plus intense effervescence, les esprits se sont embrouillés des torsions les plus confuses qu'un peuple ait jamais connues. À l'intérieur et à l'extérieur du sombre voile de couleur, d'immenses forces sociales se sont mises au travail — efforts pour améliorer la condition humaine, glissements vers la désaffiliation et le désespoir, tragédies et comédies de la vie sociale et économique, oscillations, élévations et naufrages de cœurs humains qui ont fait de cette terre une terre de joies et de peines mêlées, de changements, d'excitation et d'agitation.

Au centre de ce tumulte spirituel, on a toujours trouvé les millions

d'affranchis noirs et leurs fils, dont la destinée est liée de manière si fatale à celle de la nation. Et pourtant, l'observateur qui visite le Sud en dilettante ne voit d'abord rien de tout cela. Il remarque la fréquence croissante de visages noirs, tandis qu'il fait route — mais les jours n'en continuent pas moins à glisser paresseusement, le soleil brille, et ce petit monde semble aussi heureux et satisfait que d'autres mondes qu'il a visités. De fait, de la question des questions — le problème noir -, il entend si peu parler qu'il semble presque qu'il y ait une conspiration du silence ; les quotidiens du matin la mentionnent à peine, et quand ils le font, c'est en général d'une manière académique et forcée ; en apparence, presque tout le monde semble oublier et ignorer la moitié plus sombre de la terre, au point que le visiteur étonné en vient à se demander si après tout *il y a bien* un problème ici. Mais s'il s'attarde suffisamment, alors se produit le réveil : parfois en un tourbillon de passion dont la terrible intensité le laisse pantelant ; plus généralement, en une aube progressive qui éclaire ses sens sur des choses qu'il n'avait pas remarquées d'abord. Lentement, mais sûrement, ses yeux commencent à s'habituer à la pénombre de la ligne de partage des couleurs : là, il rencontre des

foules de Noirs et de blancs ; alors il prend soudain conscience qu'il ne peut pas découvrir un seul visage noir ; ou encore, au crépuscule d'une journée d'errance, il se retrouve au sein de quelque assemblée étrange, où tous les visages ont des teintes brunes et noires, et où il éprouve le sentiment vaguement désagréable d'être un étranger. Il réalise enfin qu'en silence, sans résistance, le monde s'écoule autour de lui en deux grands flots : leur surface se ride dans le même rayon de soleil, ils approchent et mêlent leurs eaux dans une apparente indifférence - puis ils se divisent et s'écoulent largement séparés. Tout cela se fait tranquillement ; aucune erreur n'est commise ; ou s'il s'en produit une, le bras rapide de la loi et de l'opinion publique s'abat en un instant, comme l'autre jour, quand un homme noir et une femme blanche ont été arrêtés pour s'être parlés sur Whitehall Street, à Adanta.

Maintenant, si l'on observe attentivement, on se rendra compte qu'entre ces deux mondes, malgré de nombreux contacts physiques et des mélanges quotidiens, il n'y a presque aucune communauté de vie intellectuelle, aucun point de transfert où les pensées et les sentiments d'une race peuvent entrer en contact direct et en harmonie avec les pensées et les sentiments de l'autre. Avant et juste âprès la guerre, quand les meilleurs des Noirs étaient des domestiques à l'intérieur des meilleures familles blanches, on trouvait encore des relations d'intimité, d'affection, parfois même des liens de sang, entre les races. Ils vivaient dans la même maison, ils partageaient la même vie de

famille, ils appartenaient souvent à la même église, ils parlaient et discutaient les uns avec les autres. Mais le Noir s'étant peu à peu civilisé depuis cette époque, cela a naturellement entraîné le développement de classes plus élevées : il y a un nombre croissant de pasteurs, d'enseignants, de médecins, de marchands, de techniciens et de fermiers indépendants, qui, par nature et par leur formation, constituent l'aristocratie et les guides des Noirs. Entre eux, cependant, et les meilleurs éléments des blancs, il y a très peu de commerce intellectuel - voire aucun. Ils vont désormais dans

des églises séparées, ils vivent dans des zones séparées, ils sont strictement séparés dans tous les rassemblements publics, ils voyagent séparément, et ils commencent à lire des journaux et des livres différents. Dans la plupart des bibliothèques, des conférences, des concerts et des musées, soit les Noirs ne sont pas admis du tout, soit ils le sont à des conditions particulièrement humiliantes pour la fierté de ceux-là mêmes que cela pourrait intéresser dans d'autres circonstances. Les quotidiens rapportent les faits et gestes en provenance du monde noir, de très loin et sans vraiment se soucier de précision ; et ainsi de suite, si Ton parcourt toute la catégorie des moyens de communication intellectuelle — les écoles, les colloques, les efforts pour l'élévation sociale, et tout ce qui est du même ordre. Les représentants des deux races, parce qu'ils en retireraient un bénéfice mutuel, et parce que cela contribuerait au bien-être de cette terre, devraient se comprendre parfaitement et s'apprécier. Mais ils sont en fait des étrangers si éloignés les uns des autres, qu'un côté pense que tous les blancs sont étroits d'esprit et pleins de préjugés, et l'autre estime que les Noirs éduqués sont dangereux et insolents. En outre, sur une terre où la tyrannie de l'opinion publique et l'intolérance de la critique sont, pour des raisons historiques évidentes, aussi fortes que dans le Sud, une telle situation est extrêmement difficile à corriger. L'homme blanc, tout comme le Noir, est prisonnier de cette ligne de couleur qui l'exclut lui aussi, et plus d'un projet fondé sur l'amitié et la philanthropie, sur la sympathie et la largeur de vues, sur l'entente généreuse entre les deux, a avorté, mort-né, parce que quelqu'un que cela ne regardait pas a mis en avant, de force, la question de la couleur, et a opposé la puissance énorme de la loi non écrite aux innovateurs.

Je n'ai pas vraiment besoin d'ajouter quoi que ce soit au sujet du contact social entre les races. Rien n'est venu remplacer cette délicate harmonie et cet amour qui existaient entre certains maîtres et certains domestiques, que le tracé radical, et sans plus aucun compromis, de la ligne de couleur, a ces derniers

temps fait complètement disparaître. Dans un monde où prendre un homme par la main et s'asseoir à côté de lui, le regarder honnêtement dans les yeux et sentir le sang écarlate battre dans son cœur, représentent tellement de choses ; dans un monde où partager un cigare en société ou boire une tasse de thé ensemble signifie bien plus que les assemblées législatives, les articles de journaux ou les discours — il est facile d'imaginer les conséquences de l'absence presque totale de telles civilités entre des races devenues étrangères l'une à l'autre, et dont la séparation s'étend même aux parkings et aux tramways.

Aujourd'hui, dans tout le peuple, on ne trouve plus rien de ce contact social - plus aucun cœur, plus aucune main ne s'ouvre, du meilleur vers le pire, en une reconnaissance généreuse d'une humanité commune et d'un destin commun. D'un autre côté, pour ce qui relève de la simple charité, où il ne peut pas être question de contact social, et pour venir en aide aux personnes âgées et aux malades, le Sud, comme s'il se rendait compte de ses tristes limites, est généreux jusqu'à l'excès. On ne se détourne jamais du mendiant noir sans lui donner bien plus qu'un croûton de pain, et on répond immédiatement à l'appel au secours d'un malheureux. Je me souviens d'un hiver glacial, à Atlanta, où j'avais refusé de contribuer à un fonds d'aide public, car je supposais que les Noirs en étaient privés, et où j'avais demandé par la suite à un ami : « Est-ce que quelques Noirs ont reçu de l'aide ? — Mais, m'avait-il répondu, ils étaient *tous* Noirs. »

Et pourtant, on ne touche pas là le fond du problème. Le progrès humain n'est pas une simple question d'aumône, mais bien plutôt de sympathie et de coopération entre des classes qui mépriseraient la charité. Et ici nous sommes sur une terre où, dans les milieux sociaux les plus élevés, dans les luttes les plus hautes pour le bien, le noble et le vrai, la ligne de partage des couleurs vient séparer les amitiés naturelles et les relations de travail ; alors qu'au plus bas de l'échelle sociale, dans les saloons, les salles de jeux et les bordels, cette même ligne vacille et disparaît.

J'ai cherché à donner une image neutre des relations réelles qui s'établissent entre les fils des maîtres et des hommes dans le Sud. Je n'ai pas glosé sur les affaires politiques, car j'ai peur que nous soyons déjà allés trop loin dans ce domaine. D'un autre côté, j'ai sincèrement essayé de ne pas laisser s'insinuer des exagérations injustes dans mon propos. Je sais parfaitement que dans certaines communautés sudistes, les conditions sont meilleures que celles que j'ai indiquées ; et je ne suis pas moins certain que dans d'autres, elles sont bien pires.

Le paradoxe et le danger de cette situation ne manquent d'ailleurs pas d'intéresser et d'embarrasser les meilleures consciences du Sud. Les masses blanches étant profondément religieuses et intensément démocratiques, elles ressentent vivement dans quelle fausse position les problèmes noirs les placent. Un peuple si essentiellement honnête et généreux ne peut pas réciter les commandements égalitaires du christianisme, ni croire dans l'égalité des chances pour tous, sans en venir à ressentir, à chaque génération un peu plus profondément, que l'actuel tracé de la ligne de partage des couleurs est en contradiction flagrante avec ses croyances et ses déclarations. Mais chaque fois qu'ils en arrivent à ce point, la condition sociale actuelle du Noir se dresse comme une menace et un mauvais présage devant les esprits les plus ouverts : si l'on ne pouvait rien reprocher au Noir, disent-ils, si ce n'est sa noirceur et d'autres particularités physiques, le problème serait comparativement très simple ; mais que peut-on dire devant son ignorance, sa paresse, sa pauvreté et ses crimes ? Est-ce qu'un groupe qui se respecte peut entretenir plus que le minimum de contact possible avec de telles personnes, et survivre ? Et est-ce que nous devons laisser un mièvre sentiment de sensiblerie balayer la culture de nos pères et les espoirs de nos enfants ? L'argument, formulé ainsi, est d'une grande force, mais il n'est nullement plus fort que l'argument de l'élite pensante des Noirs : certes, répondent-ils, la condition de nos masses est mauvaise ; mais il y a certainement © d'un côté des causes historiques qui l'expliquent, et d'un autre

côté, des faits incontournables qui prouvent qu'un certain nombre de Noirs, malgré des obstacles formidables, a réussi à s'élever au niveau de la civilisation américaine. Et quand, par le fait d'interdictions et de préjugés, ces mêmes Noirs sont classés avec les pires représentants de leur peuple, et traités comme eux, simplement *parce qii* ils sont Noirs, une telle politique non seulement décourage l'application et l'intelligence parmi les Noirs, mais elle favorise directement ces mêmes défauts dont vous vous plaignez — l'incompétence et le crime. Tracez des lignes de crime, d'insuffisance et de vice, aussi étanches et dénuées de compromis que vous le voulez, car tout cela doit être proscrit ; mais une ligne de couleur ne sert pas ce dessein ; au contraire, elle s'y oppose.

Confronté à ces deux arguments, l'avenir du Sud dépend de l'habileté des représentants de ces thèses contraires à voir, à apprécier la position de l'autre et à sympathiser avec elle - le Noir doit réaliser plus profondément qu'il ne le fait pour le moment la nécessité d'élever le niveau des masses de son peuple ; le blanc doit réaliser avec plus d'acuité qu'il n'en a montré jusqu'à présent l'effet délétère et

désastreux d'un racisme qui range côte à côte Phillis Wheatley et Sam Hose dans une même classe méprisée.

Les Noirs ne doivent pas se contenter de déclarer que les préjugés de couleur sont la seule cause de leur condition sociale, et le Sud blanc ne peut pas se contenter de répondre que leur condition sociale est la cause principale des préjugés. Ce sont une cause et un effet réciproques, et si l'on change seulement l'un des deux, cela ne produira pas l'effet désiré. On doit changer les deux, si l'on veut une amélioration de quelque importance. Le Noir ne supportera pas les tendances réactionnaires actuelles ni le tracé absurde de la ligne de partage des couleurs indéfiniment, sans se décourager et régresser. Et la condition du Noir sera toujours une excuse pour continuer la discrimination. C'est seulement par l'union de l'intelligence et de la sympathie, au-delà de la ligne de partage des couleurs, en cette période

critique de la République, que la justice et le droit pourront triompher —

Afin que l'âme et l'esprit s'accordant,

Ils jouent, comme avant, un seul chant,

Mais plus vaste[115].

1

est inévitable que le phénomène, vieux comme le monde, de la rencontre entre les différentes races d'hommes prenne une nouvelle tournure dans le siècle à venir. En effet, ce qui caractérise notre époque, c'est le contact entre la civilisation européenne et les autres peuples du monde, sous-développés. Quoi que nous puissions dire des résultats de cette rencontre par le passé, il est sûr qu'elle représente un chapitre de la geste de l'humanité sur lequel il n'est pas toujours agréable de revenir. Guerre, meurtre, esclavage, extermination et luxure - ce sont toujours les mêmes résultats qui s'ensuivent lorsqu'on apporte la civilisation et la bonne parole aux îles de l'océan et aux païens, sans la loi. D'ailleurs, la conscience du monde moderne n'est pas entièrement satisfaite quand on lui affirme d'un air suffisant que tout ceci a

2

En français dans le texte.

3

Dans l’édition de 1953, Du Bois a remplacé « Juif » par « immigrant ». (N. d. T.)

4

Selon N. Huggins, dans l’édition Library of America, Du Bois apporte en 1953 la cofrection suivante : « changer par “l’entrepreneur capitaliste qui la lui avait vendue…” ». Selon H. L. Gates Jr et T. H. Oliver, dans l’édition Norton, Du Bois a remplacé « Juif russe » par « américain ». (N. d. T.)

Sur la foi de nos pères

Pâle visage de la beauté qui hante le monde entier, Clair visage de la beauté, trop clair pour voir, Où les étoiles perdues tombées des deux sont jetées -Là, là seulement pour toi Se trouve la paix, si blanche, immaculée.

Beauté, triste visage de la beauté, mystère, merveille, Que sont ces rêves pour les hommes stupides qui jasent Qui pleurent doucement dans Vassourdissante Érosion des âges dont ne reste que du sable Un tout petit peu de sable.

Fiona MacLeod[1]

un *revival*[117] noir du Sud. Certes, nous, dans le Berkshire, nous n'étions peut-être pas aussi rigides ni formels que l'étaient les gens du SufFolk d'autrefois ; mais nous étions tout de même très calmes et retenus, et je ne sais pas ce qui aurait pu se passer, si, par un clair matin de Sabbat, quelqu'un avait ponctué le sermon d'un cri sauvage, ou interrompu la longue prière d'un « Amen ! » tonitruant. C'est pourquoi, comme j'approchai du village et de l'église toute simple qui le surplombait, l'atmosphère d'intense excitation qui semblait posséder cette masse noire me frappa au plus haut point. Une sorte de terreur mystique contenue était suspendue dans l'air et semblait vouloir s'emparer de nous — une folie pythique, une possession démoniaque, qui prêtait une réalité terrible aux chants et aux mots. La forme noire et massive du prêcheur oscillait d'avant en arrière et tremblait tandis que les mots se pressaient sur ses lèvres et volaient vers nous en une singulière éloquence. Le public psalmodiait et palpitait, quand soudain, a côté de moi, une femme brunâtre aux joues émaciées bondit droit dans les airs et se mit à hurler comme une âme perdue ; tout autour s'enflaient les lamentations, les gémissements et les cris, en une scène de passion humaine que je n'aurais jamais pu concevoir auparavant.

Ceux qui n'ont pas assisté à la frénésie d'un *revival* noir dans les coins les plus reculés, les plus vierges, du Sud, ne peuvent avoir qu'une pâle idée de l'intensité du sentiment religieux de l'esclave ; lorsqu'on les décrit, de telles scènes semblent grotesques, risibles, mais lorsqu'on les voit, elles sont terribles. Trois pôles orientent la religion de l'esclave — le prêcheur, la musique et la frénésie. Le prêcheur est la personnalité la plus remarquable que le Noir ait développée sur le sol américain. Dirigeant, politicien, orateur, « chef », intriguant, idéaliste — il est tout cela, et il est toujours aussi au centre d'un groupe d'hommes, parfois d'une vingtaine, parfois d'un millier. Il combine

une certaine adresse avec une profonde honnêteté, un certain tact avec une habileté consommée - c'est de là qu'il tire son influence, et c'est ce qui ®lui permet de la conserver. Bien entendu, l'homme varie avec le

temps et le lieu ; celui des Indes orientales au xvie siècle n'a rien **à** voir avec celui de la Nouvelle-Angleterre au **XIXe** siècle, ni celui des campagnes du Mississippi avec celui de villes comme la Nouvelle-Orléans ou New York.

La musique de la religion noire est cette mélodie rythmée et plaintive, avec ses cadences mineures si émouvantes, qui, en dépit des caricatures et des profanations, demeure encore l'expression de la vie et du désir humains la plus originale et la plus belle qui ait jamais vu le jour sur le sol américain. Jaillie des forêts africaines, où l'on peut toujours entendre son contrepoint, elle a été adaptée, modifiée et intensifiée par la vie spirituelle tragique de l'esclave, jusqu'à devenir, sous la contrainte de la loi et du fouet, la seule expression vraie de la douleur, de la détresse et de l'espoir de tout un peuple.

Enfin, ***la frénésie ou le Shoutingse*** produit quand l'esprit de notre Seigneur se montre et, saisissant le fidèle, l'emporte dans une extase surnaturelle. C'est **le dernier** élément essentiel de la religion noire - celui **en lequel on croyait avec encore plus de** ferveur que pour les deux autres. Son expression varie, depuis le silence et la contemplation absorbée, ou le doux murmure, la plainte, jusqu'à l'abandon dément à des manifestations physiques ardentes - piétinements, cris, hurlements, oscillations, agitation sauvage des bras, pleurs, rires, visions, transe. Tout cela n'est en rien nouveau sur cette terre ; c'est vieux comme la religion, comme Delphes et Endor[118]. Et cela a eu une telle emprise sur le Noir que pendant des générations, on a cru fermement que sans cette manifestation visible de la présence de Dieu, il ne pouvait y avoir aucune communion réelle avec l'invisible.

Telles étaient les caractéristiques de la vie religieuse noire qui s'était développée jusqu'à l'époque de l'émancipation. Dans les conditions de vie particulières des Noirs, elles représentaient l'unique expression de leur vie spirituelle ; elles sont donc d'un profond intérêt pour celui qui étudie leur développement à la fois social et psychologique. Elles posent de nombreuses questions intéressantes. Quelle a été la signification de l'esclavage

pour le sauvage africain ? Quelle était son attitude envers le monde et la vie ? Qu'étaient pour lui le bien et le mal - Dieu et le Diable ? Où le menaient ses attentes et ses luttes, qu'est-ce que son cœur espérait et

qu'est-ce qui le décevait ? On ne peut répondre à de telles questions qu'en étudiant la religion noire dans son évolution, à travers ses développements successifs depuis le paganisme de la Côte d'or jusqu'à l'Église noire institutionnelle de Chicago.

En outre, l'évolution religieuse de millions d'hommes, fussent-ils des esclaves, ne peut qu'avoir une influence énorme sur leurs contemporains. Les méthodistes et les baptistes américains doivent en grande partie d'être ce qu'ils sont à l'influence silencieuse, mais essentielle, de leurs millions de convertis noirs. C'est particulièrement visible dans le Sud, où la théologie et la philosophie religieuse sont de ce point de vue très en retard sur le Nord, et où la religion des blancs pauvres n'est qu'une pâle copie de la pensée et des pratiques noires. La masse des *gospels* qui a pris possession des églises américaines et qui a presque totalement ruiné notre sens du chant consiste largement en de grossières imitations des mélodies noires ; imitations produites par des oreilles qui ont saisi les ritournelles, mais pas la musique, le corps, mais pas l'âme, des chants du Jubilé. Il apparaît ainsi clairement que non seulement l'étude de la religion noire est un point essentiel de l'histoire du Noir en Amérique, mais surtout qu'elle présente un grand intérêt pour l'histoire américaine en général.

L'église noire d'aujourd'hui est le centre social de la vie noire aux États-Unis, et l'expression la plus caractéristique du caractère africain. Prenez une église typique, dans quelque petite ville de Virginie : c'est la « première Église baptiste » — un spacieux édifice de briques.qui peut contenir plus de cinq cents personnes, aux finitions délicates en pin de Géorgie, avec un tapis, un petit orgue et des vitraux. En dessous se trouve une grande salle de • réunion munie de bancs. Ce bâtiment est le local le plus important pour une communauté de plus d'un millier de Noirs. Différentes

associations s'y réunissent - l'église à proprement parler, le catéchisme, deux ou trois sociétés d'assurance, des sociétés de femmes, des sociétés secrètes, et des réunions de masse de différents genres. On y donne des spectacles, des soupers et des conférences, en plus des cinq ou six services religieux hebdomadaires. Des sommes d'argent considérables y sont réunies et dépensées, on y trouve du travail pour ceux qui sont sans emploi, on y présente les étrangers au reste de la société, on y échange les nouvelles et on y fait la charité. En même temps, ce centre social, intellectuel et économique est un centre religieux d'une importance considérable. On y prêche aux deux services du dimanche, avec beaucoup de ferveur, sur la corruption, le péché, la rédemption, le ciel, l'enfer et la damnation ; des *revivais*

ont lieu chaque année juste après les récoltes ; et très peu de membres de la communauté ont le courage de résister à la conversion. À côté de cette pratique plus formelle de la religion, l'Église se dresse souvent comme le vrai garant de la morale, un soutien pour la vie familiale et l'autorité ultime sur ce qui est bien et juste.

Ainsi on peut voir dans l'église noire aujourd'hui la reproduction en miniature de ce monde, bien plus grand, duquel le Noir est séparé par les préjugés de couleur et la condition sociale. Dans les églises des grandes villes, on peut repérer le même phénomène, porté à son comble sous bien des aspects. Une grande église comme celle du Bethel de Philadelphie compte plus de onze cents membres ; elle possède un édifice qui peut contenir quinze cents personnes, évalué à cent mille dollars, et un budget annuel de cinq mille dollars. Elle est dirigée par un pasteur assisté de plusieurs prêcheurs locaux, un conseil exécutif et législatif, des conseils financiers et un collecteur d'impôts ; elle décide des lois lors de réunions générales ; enfin, elle comporte des subdivisions ayant chacune son propre dirigeant et sa milice, et vingt-quatre sociétés auxiliaires. L'activité d'une telle église est immense et s'étend à des domaines très variés, et les évêques qui président à de telles organisations dans le pays sont parmi les dirigeants noirs les plus puissants du monde.

Ces églises sont en réalité des États ; ainsi, une petite enquête révèle ce fait curieux : dans le Sud au moins, presque tous les Noirs américains sont membres d'une église. Il est vrai que certains ne sont pas enregistrés officiellement et que quelques-uns n'assistent pas aux offices de manière régulière ; mais de fait, un peuple proscrit doit posséder un centre social, et ce centre, pour le peuple noir, c'est l'Église noire. Le recensement de 1890 a montré qu'il existait presque vingt-quatre mille églises noires dans le pays, qui totalisaient plus de deux millions et demi de fidèles enregistrés — soit dix membres de l'Église effectifs pour vingt-huit personnes, et dans certains États sudistes, un pour deux. En outre, il faut tenir compte de tous ceux qui ne sont pas inscrits comme membres, mais qui assistent aux offices et prennent part à de nombreuses activités de l'église. Il y a une église noire organisée pour soixante familles noires au niveau national, et dans certains États, pour quarante familles, qui possèdent environ chacune pour mille dollars de biens, ce qui fait presque vingt-six millions de dollars en tout.

Telle a été, esquissée à grands traits, l'évolution de l'Église noire depuis l'émancipation. Maintenant la question est : quelles ont été les étapes successives de cette histoire sociale et quelles en sont les tendances actuelles ? Tout d'abord, nous devons bien comprendre

qu’une institution comme l’Église noire n’a pu s’élever que sur des fondations historiques très précises. Nous pouvons découvrir ces fondations si nous nous rappelons que l’histoire sociale du Noir n’a pas commencé en Amérique. Il fut enlevé à un environnement social bien déterminé - une vie clanique et polygame, sous la direction d’un chef et l’influence puissante du sorcier. Sa religion reposait sur l’adoration de la nature et sur une croyance profonde en des influences invisibles, bonnes ou mauvaises, qui l’entouraient ; le culte se pratiquait au moyen d’incantations et de sacrifices. Le premier changement o brutal qui l’arracha à cette vie fut le bateau négrier qui l’emmena vers les champs de cannes à sucre des Indes orientales. Le clan et la tribu furent remplacés par l’organisation de la plantation, et

le chef par le maître blanc, doté de pouvoirs bien plus grands et bien plus despotiques. Le travail forcé et sans répit devint une règle de vie, les anciens liens de parenté et de proximité disparurent, et en lieu et place de la famille apparurent une nouvelle polygamie et une nouvelle polyandrie, qui dans certains cas étaient presque de la promiscuité. Ce fut une révolution sociale terrifiante ; pourtant, quelques traces de la vie commune antérieure furent conservées - en particulier, restitution fondamentale du sorcier ou homme-médecine. Il apparut très tôt sur la plantation ; il avait pour fonctions de guérir les malades, d'interpréter Tmconnu, de réconforter les malheureux, de venger le mal grâce à l'intervention de forces surnaturelles, et surtout d'exprimer d’une manière rude et imagée les espoirs, les déceptions et le ressentiment d'un peuple spolié et opprimé. C'est ainsi qu'à la fois barde, médecin, juge et prêtre, dans les étroites limites permises par le système esclavagiste, naquit le prêcheur noir, et après lui cette première institution afro-américaine, l'Église noire. Au départ, cette église n'était absolument pas chrétienne, ni réellement organisée ; elle était plutôt une adaptation et un mélange de rites païens qui s'établissaient parmi les membres de chaque plantation - ce qu'on désigna sommairement sous le nom de vaudou. C’est au contact des maîtres et par l’action des missionnaires - et parce que cela se révélait fort utile - que ces rites se teintèrent rapidement de christianisme ; après plusieurs générations, l'Église noire devint chrétienne.

Il faut relever deux caractéristiques importantes de cette Église. Premièrement, sa foi se porta presque entièrement sur le baptisme et le méthodisme ; et deuxièmement, en tant qu'insti-tution sociale, elle précéda de plusieurs décennies le foyer noir monogamique. En raison des circonstances mêmes de son apparition, l’église était confinée à la plantation, et consistait généralement en une série d’unités disjointes ; et bien que, par la suite, on accordât aux Noirs quelque liberté de

mouvement, cette limitation géographique demeura toujours très importante. Elle permit que la foi baptiste, décentralisée et démocratique,

se répande parmi les esclaves. En même temps, le rituel concret du baptême entrait fortement en résonance avec leur tempérament mystique. Aujourd'hui, l'Église baptiste est toujours la mieux représentée parmi les Noirs : un million et demi de fidèles. Les autres églises les plus populaires, par la suite, furent les églises organisées en relation avec les églises blanches voisines — essentiellement baptistes et méthodistes, épiscopaliennes pour quelques-unes, et quelques autres congrégations encore, mais c'est très marginal. Les méthodistes forment toujours le deuxième groupe confessionnel, avec près d'un million de membres. La foi de ces deux confessions dominantes s'adaptait mieux à l'église[0] esclave que les autres, par la place qu'elles accordaient à la ferveur et au sentiment religieux. Le nombre de Noirs membres d'autres congrégations religieuses a toujours été inférieur et relativement peu important, bien que les épisco-paliens et les presbytériens gagnent aujourd'hui les classes les plus éduquées, et que l'Église catholique prédomine dans certains lieux. Après l'émancipation, et même un peu auparavant dans le Nord, les églises noires ont largement rompu les liens qu'elles entretenaient avec les églises blanches, par choix ou par contrainte. Les églises baptistes demeurèrent indépendantes les unes des autres, mais les méthodistes furent très tôt poussées à s'unir car elles relèvent d'une direction épiscopa-lienne. Cela donna naissance à l'Église méthodiste africaine, la plus grande organisation noire du monde, à l'Église de Sion et aux méthodistes de couleur[119], ainsi qu'à des organisations et des églises noires qui portent d'autres dénominations.

Le second fait remarquable, à savoir que l'Église noire a précédé le foyer noir, permet d'expliquer en grande partie ce qui est souvent perçu comme paradoxal dans cette institution communautaire et dans la morale de ses membres. En particulier, cela nous permet de comprendre comment cette institution peut, à elle seule, exprimer la morale, la vie intérieure, de tout un peuple, à un point rarement rencontré ailleurs. Laissons donc de côté l'évolution matérielle, extérieure, de cette église,

pour nous tourner vers la vie morale, intérieure, bien plus importante, du peuple qui la compose. On a souvent dit que le Noir est un animal religieux - un être possédant cette nature émotionnelle profonde qui se tourne d'instinct vers le surnaturel. Doué d'une riche imagination tropicale et d'une appréciation subtile et délicate de la nature, l'Africain déplacé vit dans un monde animé de dieux et de démons,

d'elfes et de sorcières ; rempli d'influences étranges - d'un bien à implorer, d'un mal à apaiser. L'esclavage représenta pour lui le triomphe ténébreux du mal. Toutes les puissances haineuses du monde souterrain s'étaient liguées contre lui, et un sentiment de révolte et de vengeance emplit son cœur. Il convoqua toutes les ressources du paganisme à son aide - l'exorcisme, la sorcellerie ou le mystérieux culte d'Obi, avec ses rites barbares, ses sorts et ses sacrifices sanglants, allant même parfois jusqu'aux victimes humaines. D'étranges orgies nocturnes furent organisées, des conjurations mystiques furent invoquées, le prêtre et la prêtresse vaudous devinrent le centre autour duquel s'organisait la vie du groupe noir, et cette vague tendance à la superstition qui caractérise encore aujourd'hui le Noir sans éducation prit du corps et atteignit alors son apogée.

Cependant, en dépit de succès comme ceux des fiers Marrons, des Danois noirs ou d'autres encore, l'esprit de révolte finit par s'effacer, sous l'effet de la détermination implacable et des moyens bien plus puissants des maîtres. Dès le milieu du XVIIIe siècle, l'esclave noir avait sombré, avec des murmures étouffés, à sa place, au plus bas d'un système économique naissant ; inconsciemment, il était mûr pour une nouvelle philosophie de la vie. Rien ne convenait mieux alors à sa condition que les doctrines de soumission passive du christianisme qu'il commençait à apprendre. Les maîtres ont bien vite compris cela, et ont aidé de bon cœur la propagande religieuse, dans certaines limites. Le long système de répression et de dégradation des Noirs a eu pour objectif de mettre l'accent sur les éléments de leur caractère qui faisaient d'eux un cheptel de valeur : la courtoisie

fut transformée en humilité, la force morale dégénéra en soumission, et leur goût subtil, inné, pour le beau, finit par n'être plus qu'une capacité infinie à endurer la souffrance sans rien dire. Le Noir, qui avait perdu toute joie en ce monde, s'empara avec avidité de ce qu'on lui promettait de l'autre monde. L'esprit vengeur du Seigneur enjoignait d'endurer avec patience dans ce monde la douleur et les déplacements, jusqu'au grand jour où il conduirait ses enfants noirs chez eux - ce rêve devint leur consolation. Les prêcheurs répétaient la prophétie, et les poètes chantaient -

Enfants, nous serons libres

Quand le Seigneur se montrera !

Ce profond fatalisme religieux, si magnifiquement dépeint dans *La Case de l'oncle Tom*[y] engendra rapidement, comme le font toutes les

croyances fatalistes, dans un même mouvement le sensualiste et le martyr. Sous les lois morales laxistes de la plantation, où le mariage était une farce, la paresse une vertu et la propriété un vol, il était facile à une religion de la résignation et de la soumission de dégénérer, pour des esprits moins solides, en une philosophie de la complaisance et du crime. Les pires caractéristiques des masses noires d'aujourd'hui plongent leurs racines dans cette période du développement moral de l'esclave. C'est alors que le foyer fut ruiné, à l'ombre même de l'Église, blanche et noire ; que les habitudes de négligence s'enracinèrent, et qu'un désespoir mélancolique remplaça l'espoir et les luttes.

Avec les débuts du mouvement abolitionniste et l'apparition progressive d'une classe de Noirs libres, s'amorça un changement. Nous négligeons souvent l'influence des Noirs affranchis avant la guerre, sous prétexte qu'ils étaient peu nombreux et qu'ils ont eu peu de poids dans l'histoire de la nation. Mais nous ne devons pas oublier que leur principale influence fut interne et s'exerça sur le monde noir ; or pour ce monde, ils étaient des guides moraux et sociaux. Ils étaient regroupés dans quelques centres, comme Philadelphie, New York et la Nouvelle-Orléans,

où beaucoup d'entre eux sombraient dans la pauvreté et l'apathie ; mais pas tous. La figure du guide noir libre s'éleva très tôt ; il était essentiellement caractérisé par sa profonde honnêteté et l'intensité de ses sentiments sur la question de l'esclavage. La liberté était devenue pour lui quelque chose de réel, et pas seulement un rêve. Sa religion s'était faite plus sombre et plus intense ; dans sa morale se glissait un soupçon de vengeance, dans ses chants le jour de la reconnaissance était proche. La « venue du Seigneur » balayait ce côté-ci de la mort ; c'était devenu quelque chose qu'on pouvait espérer pour ce monde. Grâce aux esclaves fugitifs et à des discussions acharnées, ce désir de liberté saisit les millions de Noirs toujours en esclavage et devint leur unique idéal de vie. Les bardes noirs saisirent quelques notes nouvelles, et parfois ils osèrent même chanter

ô liberté, ô liberté, ô liberté devant moi !

Il fut un temps où j'étais esclave,

J'étais enterré dans ma tombe,

Et le royaume de mon Seigneur était le seul foyer Où j'étais libre.

Ainsi, pendant cinquante ans, la religion noire se transforma et en vint

à s'identifier au rêve de l'abolition, jusqu'à ce que ce qui n'était pour les blancs du Nord qu'une lubie des radicaux, et un complot anarchiste pour les blancs du Sud, devienne une religion pour le monde noir. Et quand l'émancipation se produisit enfin,ftce fut littéralement pour l'affranchi la venue du Seigneur. Son ardente imagination fut secouée comme jamais auparavant, par le martèlement des armées en marche, le sang et la poussière des batailles, le gémissement et le vertige de l'élévation sociale. Il se tenait, sans comprendre, sans bouger, devant ce tourbillon : qu'avait-il à voir avec tout ça ? Est-ce que ce n'était pas un acte du Seigneur, et un acte merveilleux à ses propres yeux ? Enchanté et stupéfait par ce qui arrivait, il restait là et attendait de nouveaux miracles jusqu'au moment où l'inévitable ère de la réaction balaya la nation et amena la crise que l'on connaît aujourd'hui.

Il est difficile d'expliquer clairement l'état critique dans lequel se trouve la religion noire actuellement. Tout d'abord, il faut rappeler que les Noirs vivent aujourd'hui en contact étroit avec une grande nation moderne ; ils partagent, bien qu'impar-faitement, l'âme de cette nation ; de ce fait, il est inévitable qu'ils subissent, plus ou moins directement, l'influence de toutes les forces religieuses et morales qui existent aux États-Unis. Cependant, ces questions et ces mouvements sont assombris et minimisés par la question primordiale (de leur point de vue) de leur statut civique, politique et économique. Ils doivent perpétuellement discuter le « problème noir » - ils doivent vivre, se déplacer, déployer[0] tout leur être en lui et interpréter tout le reste à sa lumière, ou à ses ténèbres. Les problèmes particuliers de leur vie intérieure sont aussi étroitement liés à lui - le statut des femmes, le maintien d'un foyer, la formation des enfants, l'accumulation des richesses et la prévention du crime. Tout cela se traduit par une intense agitation morale, le besoin affectif d'un sentiment religieux et une grande inquiétude intellectuelle. Chaque Noir américain doit vivre une double vie, comme Noir et comme Américain, entraîné par le courant du **XIXe** siècle, mais toujours en lutte contre les remous du **XVe** siècle - sa confiance en lui ne peut qu'en être moralement ébranlée; ne peuvent émerger qu'une conscience de soi douloureuse et un sens presque morbide de sa propre identité. Les mondes, à l'intérieur et à l'extérieur du Voile de couleur, changent, et ils changent rapidement, mais pas au même rythme ét pas dans le même sens. Et cela produit nécessairement un déchirement de l'âme très particulier, un sentiment très particulier de doute et de stupéfaction. Une telle vie dédoublée, avec des pensées dédoublées, des devoirs dédoublés et des classes sociales dédoublées, donne inévitablement naissance à un langage dédoublé et des

idéaux dédoublés ; l'esprit est tenté par les faux-semblants ou la révolte, par l'hypocrisie ou le radicalisme.

Formuler ces hésitations et ces incertitudes permet sans doute de se représenter plus clairement le paradoxe moral

particulier auquel fait face le Noir aujourd'hui, paradoxe qui colore et transforme sa vie religieuse. Comme il a le sentiment que l'on piétine ses droits et ses idéaux les plus chers, que la conscience publique est toujours plus sourde à ses justes revendications et que toutes les puissances réactionnaires du préjugé, de la cupidité et de la vengeance gagnent chaque jour en force et en nombre, le Noir se retrouve face à un dilemme peu enviable. Conscient de son impuissance, pessimiste, il devient souvent amer et vindicatif ; sa religion, au lieu d'être une adoration, est une suite de lamentations et d'injures, une plainte, et non un espoir, l'expression d'un cynisme, et non d'une foi. Par ailleurs, un autre type d'esprit, plus fin, plus affûté et plus tortueux aussi, voit dans la force même du mouvement anti-Noir la manifestation de sa faiblesse ; du fait de cette casuistique toute jésuite, aucune considération morale ne peut l'empêcher de fomenter le projet de détourner cette faiblesse au profit de la force de l'homme noir. Ainsi, nous nous trouvons face à deux grands courants de pensée, à deux grandes luttes éthiques, presque impossibles à réconcilier ; le danger de l'une réside dans l'anarchie, le danger de l'autre dans l'hypocrisie. Les uns en sont presque à maudire Dieu et à mourir, les autres se comportent trop souvent en traîtres à une juste cause, en lâches qui reculent devant la force ; les uns épousent des idéaux trop éloignés, trop exigeants, peut-être à tout jamais irréalisables ; les autres oublient que la vie est davantage qu'un repas et le corps davantage que les vêtements qui le couvrent. Mais après tout, est-ce que ce ne sont pas simplement les convulsions de notre époque traduites en noir -le triomphe du mensonge qui aujourd'hui, avec sa culture de la fausseté, fait face à la hideur de l'anarchiste assassin ?

Aujourd'hui les deux groupes de Noirs, celui du Nord et celui du Sud, représentent ces tendances éthiques divergentes, la première tendant vers le radicalisme, la seconde vers le compromis hypocrite. Le Sud pleure la perte du Noir du bon vieux temps - le vieux serviteur franc, honnête et simple qui incarnait l'ère précédente, ère de religion, de soumission et

d'humilité - et ce regret se justifie. Certes, il était paresseux et il lui manquait de nombreux éléments pour être véritablement homme ; mais il était ouvert, fidèle et sincère. Aujourd'hui, il n'est plus ; mais

qui est à blâmer de sa disparition ? Est-ce que ce ne sont pas ces personnes mêmes qui le pleurent ? Est-ce que ce n'est pas la faute de cette tendance, née de la reconstruction et de la réaction, à fonder une société sur l'illégalité et la tromperie, à altérer la fibre morale d'un peuple naturellement honnête et droit, au point que les blancs menacent de devenir des tyrans au-dessus des lois et les Noirs des criminels et des hypocrites ? La ruse est la défense naturelle du faible contre le fort et le Sud l'a utilisée pendant des années contre ses conquérants ; aujourd'hui le Sud doit se préparer à voir son prolétariat noir retourner cette arme à double tranchant contre lui. *Et* c'est *bien* naturel ! La mort de Denmark Vesey et de Nat Turner a prouvé au Noir il y a déjà bien longtemps l'inutilité de la défense physique. La défense politique est de moins en moins accessible et la défense économique n'est encore que très partiellement efficace. À l'évidence il ne dispose pour se défendre que d'une seule voie — celle de la ruse et de la flatterie, de la cajolerie et du mensonge. C'est ce que firent les Juifs* au Moyen Âge pour se défendre, et qui a imprimé sur leur caractère sa marque indélébile. Aujourd'hui le jeune Noir du Sud qui veut réussir ne peut pas se permettre d'être franc et carré, honnête et sûr de lui ; au contraire, il est tenté tous les jours de se montrer silencieux, prudent, astucieux et rusé ; il doit flatter et se rendre agréable, endurer les injures mesquines avec un sourire, fermer les yeux devant le mal ; trop souvent il trouve dans la ruse et le mensonge un réel avantage personnel. Ses vraies pensées, ses vraies aspirations, doivent être protégées par des murmures ; il ne doit pas critiquer, il ne doit pas se plaindre. La patience, rhumilité et l'adrésse doivent remplacer, chez cette jeunesse noire en croissance, la spontanéité, la virilité et le courage. C est

f_

* Dans l'édition de 1953, Du Bois a remplacé « Juifs » par « paysans ». (N. d. T.)

seulement avec un tel sacrifice qu'une ouverture économique est ***possible — peut-être même*** la paix, et la prospérité. Autrement, c'est l'émeute, l'émigration ou le crime. Cette situation n'est pas propre au Sud des États-Unis — n'est-ce pas plutôt \a seule méthode par laquelle des races sous-développées peuvent gagner le droit à partager la culture moderne? Le prix de l'acculturation, c'est le mensonge.

D'un autre côté, dans le Nord la tendance est à l'exagération du radicalisme noir. Maintenu par la loi du sang dans le Sud dans une situation contre laquelle chaque fibre de sa nature ouverte et audacieuse se révolte, il se retrouve sur une terre où il peut à peine

gagner décemment sa vie, confronté qu'il est à une concurrence impitoyable et à la discrimination raciale. En même ***temps, par l'école, les journaux, les*** **discussions** et les conférences, il s'anime et s'éveille intellectuellement. Son âme, **si** longtemps contenue et empêchée de croître, s'ouvre soudainement à cette nouvelle liberté. Il n'y a pas à s'étonner que toutes les tendances soient à l'excès - lamentations radicales, remèdes radicaux, dénonciations amères ou silence buté. Certains coulent à pic, d'autres se redressent. Le criminel et le sensualiste quittent l'église pour la maison de jeux et le bordel, remplissent les taudis de Chicago et de Baltimore ; les classes plus élevées se séparent spontanément des autres groupes noirs et blancs, et forment une aristocratie, cultivée et pessimiste, aux critiques dures et cinglantes, mais qui ne propose aucune issue concrète. Elle méprise la soumission et l'obséquiosité des Noirs du Sud, mais ne propose pas d'autre moyen à une minorité pauvre et opprimée pour exister aux côtés de ses maîtres. Ces « aristocrates » ont une conscience profonde et aiguë des **tendances et des opportunités de l'époque** ***dans laquelle ils vivent ; leurs âmes sont aigries contre*** **le destin qui a déployé le Voile entre eux et l'autre monde ; et le** fait même que cette amertume soit naturelle et justifiable ne

Sert qu'à Vintensifier et à la rendre plus insupportable:

C'est entre ces deux types extrêmes d'attitude éthique que je viens de chercher à éclaircir, qu'évolue la grande masse

des millions de Noirs au Nord et au Sud ; leur vie et leurs activités religieuses sont partie prenante de ce conflit social interne.
Leurs églises sont bien différenciées — ce sont parfois des groupes de fidèles froids et élégants, impossibles à distinguer de groupes blancs en tous points semblables à eux, sauf pour la couleur de la peau ; et ce sont aussi de grandes institutions sociales et commerciales, qui pourvoient au désir d'information et d'amusement de leurs membres, qui évitent soigneusement les questions désagréables à l'intérieur comme à l'extérieur du monde noir et qui prêchent de fait, sinon en paroles : *dum vivimus, vivamus.*

Mais derrière tout cela couve toujours en silence le profond sentiment religieux du vrai cœur noir, la force vibrante mais égarée d'âmes humaines puissantes qui ont perdu l'étoile du passé qui les guidait et cherchent dans la nuit immense un nouvel idéal religieux. Un jour le réveil viendra, quand la force contenue de dix millions d'âmes avancera irrésistiblement vers le but, hors de la Vallée de l'ombre de la mort, où tout ce qui rend la vie digne d'être vécue — la liberté, la justice et le droit-porte la mention « Réservé aux Blancs ».

C était là-bas, à l'intérieur des terres, loin de chez moi, loin de mon ancien foyer, par une sombre nuit, un dimanche. Nous cheminions sur la route qui, depuis notre case biscornue, serpentait le long du lit rocailleux d'un ruisseau, dépassant des étendues de blé et de maïs, quand nous parvinrent faiblement, depuis l'autre côté des champs, les cadences rythmées d'un chant — doux, émouvant, puissant, qui s'enflait puis mourait douloureusement à nos oreilles. J'étais instituteur de campagne à l'époque, fraîchement émoulu de l'Est, et je n'avais jamais vu

Sur la mort du premier-né

ô ma sœur, ma sœur, toi la première née, Les mains qui s'accrochent et les pieds qui suivent, La voix du sang de Venfant qui pleure encore Qui s'est souvenu de moi ? Qui a oublié ? Toi, tu as oublié, hirondelle de l'été, Mais le monde finira avant que moi j'oublie,

SWINBURNE[1]

r ï i j -jTMd-jï'j:

enfant ?» — je volai plus vite qu'un navire ou qu'une locomotive, et pourtant, j'ai dû les attendre, rongé d'impatience, pendant une éternité ; loin de la ville à la clameur bruyante, loin de la mer qui scintillait près des Berkshire Hills de mon enfance qui montent tristement la garde aux portes du Massachusetts.

J'ai monté l'escalier en courant pour rejoindre la mère pâlie et le bébé gémissant, pour rejoindre le sanctuaire sur l'autel duquel, obéissant à mon ordre, une vie s'était offerte pour gagner une vie, et avait gagné. Qu'est-ce que cette minuscule chose sans forme, ce vagissement nouveau-né venu d'un monde inconnu — une tête et ui\e voix ? Je le prends dans mes mains avec curiosité, et je regarde, perplexe, ses clignements d'yeux, sa respiration, ses éternuements. Je ne l'aimais pas alors ; cela semblait une drôle de chose à aimer ; mais elle, je l'aimais, ma mère-enfant, elle qu'alors je vis se déployer comme la gloire du matin - la femme transfigurée.

À travers elle j'en vins à aimer ce petit être qui faisait pipi, tandis qu'il grandissait et qu'il devenait fort ; tandis que sa petite âme s'épanouissait en gazouillis, en pleurs et en balbutiements, tandis que dans ses yeux se faisaient jour la lueur et l'éclair de la vie. Comme il était beau, avec sa peau aux nuances olive, ses boucles d'or sombre, ses yeux de bleu et de marron mêlés, ses parfaits petits membres, et les courbes douces et voluptueuses que le sang d'Afrique avait imprimées à ses traits ! Je le tenais dans mes bras, après notre rapide retour chez nous dans le Sud — je le tenais, et je regardais le sol de la Géorgie, chaud et rouge, et la Cité des cent collines, étouffante, et je me sentais vaguement inquiet. Pourquoi ses cheveux avaient-ils cette teinte dorée ? Les cheveux d'or étaient un mauvais présage dans ma vie. Pourquoi le marron de ses yeux n'avait-il pas écrasé et étouffé le bleu ? — les yeux de son père étaient marron, et les yeux du père de son père. Ainsi, dans le Pays de la ligne de couleur, j'ai vu s'étendre sur mon bébé l'ombre du Voile.

Il est né à l'intérieur du Voile, me suis-je dit ; et c'est là, à l'intérieur, qu'il vivra - Noir et fils de Noir. Et je tenais, avec

cette petite tête — ah, avec quelle amertume ! — toute la fierté insoumise d'une race qui avait été gibier de chasse, et je m'accrochais, en serrant cette minuscule main ridée - ah, avec quelle lassitude ! -, à un espoir non pas désespéré mais sans illusion, et je voyais, dans ces grands yeux brillants et étonnés dont le regard perçait mon âme, se refléter une terre où pour nous, la libération fut une farce et la liberté un mensonge. J'ai vu l'ombre du Voile s'étendre sur mon bébé, j'ai vu les tours de la froide cité dominer la terre rouge sang. J'ai posé ma tête contre sa petite joue, je lui ai montré l'enfant-étoile et les lumières scintillantes qui commençaient à poindre, et j'ai apaisé avec un chant du soir la terreur sans nom de ma vie.

Il a grandi, résolument, impérieusement ; la vie en lui bouillonnait et l'emplissait, il frémissait de cette sagesse silencieuse d'une vie que dix-huit mois seulement séparaient du Tout - nous n'étions pas loin d'adorer cette révélation du divin en lui, ma femme et moi. Sa vie à elle se construisait et se moulait sur celle de l'enfant ; il colorait le moindre de ses rêves et donnait une dignité à la moindre de ses peines. Ses mains étaient les seules à pouvoir caresser et vêtir ces petits membres ; aucune robe, aucune dentelle ne pouvait les toucher qui n'ait d'abord épuisé ses doigts ; sa voix seule connaissait les intonations enjôleuses qui le menaient au Pays des rêves, et elle et lui parlaient une langue douce et inconnue en laquelle seuls ils communiaient. Moi aussi, je me tenais, rêveur, au-dessus de son petit lit blanc ; je voyais la force de mon propre bras s'étendre par-delà les âges vers sa force à lui, toute neuve ; je voyais le rêve de mes pères noirs faire un pas de plus, incertain dans le terrible fantasme du monde ; j'entendais dans son babillage la voix du Prophète qui s'élèverait un jour de l'intérieur du Voile.

C'est ainsi que nous avons rêvé, aimé, et construit l'avenir, tout un automne, un hiver et dans le plein éclat du long printemps sudiste, jusqu'à ce que la chaleur des vents tourbillonne, venue du Golfe fétide, jusqu'à ce que les roses s'éparpillent, jusqu'à ce que l'atroce lumière du soleil, immobile et implacable,

palpite au-dessus des collines d'Atlanta. Alors, une nuit, les petits pieds battirent faiblement l'air au-dessus du lit blanc et trempé, et les mains minuscules se mirent à trembler ; un visage chaud et empourpré s'agita sur l'oreiller, et nous sûmes que le bébé était malade. Dix jours il est resté là, gisant - une semaine rapide comme un courant d'air et trois jours sans fin - s'épuisant, se consumant. La mère le soigna

gaiement les premiers jours, et rit en plongeant son regard droit dans ses petits yeux qqi souriaient encore. Ensuite avec tendresse elle tourna autour de lui, jusqu'à ce que les sourires s'éteignent - et la Peur se lova près du petit lit. [0]

Puis le jour n'eut plus de fin, et la nuit fut une terreur sans rêve, la joie et le sommeil disparurent. J'entends encore cette voix m'appelant à minuit, des profondeurs d'une transe ténébreuse et lourde, ces pleurs, « L'ombre de la Mort ! L'ombre de la Mort ! » Je sortis et me glissai dans la lumière des étoiles, pour réveiller le médecin[122] gris - l'ombre de la Mort, l'ombre de la Mort. Les heures passèrent en tremblant ; la nuit écoutait ; l'aube blafarde et luisante rampa, fatiguée, par-delà la lueur des lampes. Alors, tous les deux, seuls, nous avons veillé l'enfant ; il s'est tourné vers nous avec de grands yeux, il a étiré ses mains décharnées comme des cordes - l'ombre de la Mort ! Et sans un mot, nous avons baissé la tête.

Il est mort au crépuscule, alors que le soleil se tenait comme un chagrin suspendu au-dessus des collines, à l'ouest, voilant sa face ; alors que les vents s'étaient tus, et que les arbres, ces grands arbres verts qu'il aimait, attendaient, immobiles. J'ai vu son souffle s'accélérer de plus en plus et s'arrêter ; sa petite âme s'échappa comme une étoile filante qui traverse la nuit et laisse un monde de ténèbres dans son sillage. Le jour ne changea pas ; les mêmes grands arbres regardaient par les fenêtres, la même § herbe verte étincelait dans le soleil couchant. Seulement dans la chambre de la mort se tordit de douleur la chose la plus triste du monde - une mère sans enfant.

Je ne me dérobe pas. J'aspire à travailler. Je ne désire qu'une chose, une vie faite de luttes. Je ne suis pas un lâche, je ne recule pas devant les rudes assauts de la tempête, et je ne faiblis pas même devant l'ombre atroce du Voile. Mais entends, ô Mort ! Est-ce que ma vie n'est pas assez dure - est-ce que cette morne terre qui tend sa toile méprisante autour de moi n'est pas assez glaciale - est-ce que le monde entier au-delà de ces quatre misérables murs n'est pas assez impitoyable, pour que tu doives entrer ici - toi, ô Mort ? Autour de mon crâne l'orage gronde comme une voix sans cœur, et la forêt démente retentit des malédictions des faibles ; mais que m'importait, à moi, chez moi, près de ma femme et de mon petit garçon ? Étais-tu si jalouse d'un petit coin de bonheur que tu aies dû entrer ici - toi, ô Mort?

Il avait une vie parfaite, toute d'amour et de joie, avec des larmes pour la rendre plus brillante - douce comme un jour d'été près du

Housatonic. Le monde l'aimait ; les femmes embrassaient ses boucles, les hommes regardaient avec sérieux au fond de ses yeux merveilleux, et les enfants se penchaient et agitaient leurs mains au-dessus de lui. Je le vois encore, changeant comme le ciel, de l'éclat de rire au froncement de sourcils, jusqu'à son air pensif et interrogateur lorsqu'il contemplait le monde. Il ne connaissait pas la ligne de partage des couleurs, le pauvre amour - et le Voile, bien qu'il l'ait recouvert, n'avait pas encore assombri son soleil. Il adorait l'intendante blanche, et il adorait sa nounou noire ; dans son petit monde, les âmes marchaient seules, sans couleur et sans vêtements. Je suis plus grand et plus pur grâce à la respiration infinie de cette unique petite vie - tous les hommes le sont. Elle, qui voit au-delà des étoiles, dans la lumineuse clarté de sa simplicité, dit quand il s'est envolé : « U sera plus heureux Là-bas ; il a toujours aimé les belles choses. » Et moi, bien plus ignorant, aveuglé par la toile que j'ai moi-même tissée, je reste assis seul à dévider des mots et à murmurer : « Si jamais il est - et s'il est Là-bas - et s'il y a un Là-bas - fais qu'il y soit heureux, ô Destin ! »

Le matin de son enterrement fut un matin radieux, avec des oiseaux, des chants et des fleurs qui exhalaient leur doux parfum. Les arbres parlaient au gazon avec des chuchotements, mais les enfants restaient assis, le visage calme. Et pourtant cela semblait une journée irréelle, fantomatique - un fantôme de Vie. Il nous semblait que nous tombions et que nous roulions le long d'une rue inconnue, derrière un petit tas blanc de bouquets de fleurs, l'écho d'une chanson dans nos oreilles. La cité affairée s'agitait autour de nous ; ils ne dirent pas grand-chose, ces hommes et ces femmes qui se hâtaient, le visage pâle — ils jetèrent seulement un coup d'œü et dirent : « Des négros ! »

Nous ne pouvions pas l'allonger là, dans le sol de la Géorgie, car la terre y est étrangement rouge ; aussi l'avons-nous emporté vers le Nord, avec ses fleurs et ses petits poings fermés. En vain, en vain ! - car où, ô Dieu ! sous ton immense ciel bleu, mon bébé noir peut-il reposer en paix - où peuvent bien résider le respect, la bonté et une liberté qui soit vraiment libre ?

Tout au long de cette journée et de cette nuit-là, une horrible joie emplit mon cœur — non, ne me blâmez pas si je vois le monde si sombre à travers le Voile - et mon âme me murmurait sans cesse : « Il n'est pas mort, pas mort, il s'est sauvé ; pas enchaîné, mais libre. » Aucune amertume, aucune méchanceté, ne fera défaillir son cœur d'enfant, car il est mort d'une mort vivante; aucune injure n'accablera son enfance heureuse. Fou que j'étais de penser, et même de souhaiter, que cette petite âme grandisse étranglée et déformée à l'intérieur

du Voile ! J'aurais dû savoir que ce regard sans mots, si profond, qui, pour toujours et plus encore, flottait derrière ses yeux, voyait bien loin au-delà de l'étroitesse du présent. Dans le port de cette petite tête couronnée de boucles, est-ce qu'il n'y avait pas cette sauvage fierté d'être tout ce que son père avait si difficilement réprimé en son propre sein ? Car en vérité, comment un Noir pourrait-il désirer quoi que ce soit, et rester fier, au milieu des humiliations délibérées de cinquante millions de compatriotes ? Tu as bien fait de te presser, mon garçon, avant

que le monde n'ait appelé ton ambition « insolence », n'ait tenu tes idéaux pour inaccessibles, et ne t'ait appris à ramper et à courber l'échine. Il vaut bien mieux, et de loin, que ma vie soit interrompue par ce vide sans nom, plutôt que tu te noies dans une mer de douleur.

Vaines paroles ; il aurait pu supporter son fardeau avec plus de courage que nous - et même, oui, un jour, le trouver plus léger ; car sûrement, sûrement, ce n'est pas la fin. Sûrement, un jour, une aube puissante se lèvera et soulèvera le Voile et libérera ceux qui en sont prisonniers. Cette aube ne se lèvera pas pour moi - je mourrai dans mes chaînes -, mais pour des âmes jeunes et fraîches qui n'auront pas connu la nuit, qui s'éveilleront avec le matin ; un matin où les hommes demanderont au sujet de l'ouvrier, non pas : « Est-il blanc ? », mais « Est-il capable de faire du bon travail ? » Quand les hommes demanderont au sujet des artistes, non pas : « Sont-ils noirs ? », mais « Savent-ils ? » Ce sera un beau matin, dans de longues, longues années. Mais pour l'heure, sur le rivage, dans le noir, à l'intérieur du Voile, c'est toujours la même voix profonde qui gronde - *Tu dois renoncer !* Et obéissant à la voix, j'ai renoncé à tout, sans me plaindre - à tout sauf à ce petit corps, si beau, qui repose si froidement uni à la mort dans le nid que j'avais construit.

Si quelqu'un devait partir, pourquoi n'était-ce pas moi ? Pourquoi ne puis-je pas me reposer de cette agitation, et fermer ces yeux grands ouverts ? Est-ce que le Temps, l'alambic du monde, n'était pas dans ses jeunes mains, est-ce que mon temps à moi n'est pas sur son déclin ? Est-ce qu'il y a tant de travailleurs dans les vignes, que les belles promesses de ce petit corps aient pu si facilement être dédaignées ? Au sein de ma race, les infortunés sans père ni mère bordent toutes les allées de la nation ; mais l'Amour était assis auprès de son berceau, et la Sagesse s'apprêtait à parler à son oreille. Peut-être maintenant connaît-il le Tout Amour, et n'a-t-il plus besoin d'être sage. Alors dors, mon enfant - dors jusqu'à ce que moi aussi

Le matin de son enterrement fut un matin radieux, avec des oiseaux,

des chants et des fleurs qui exhalaient leur doux parfum. Les arbres parlaient au gazon avec des chuchotements, mais les enfants restaient assis, le visage calme. Et pourtant cela semblait une journée irréelle, fantomatique - un fantôme de Vie. Il nous semblait que nous tombions et que nous roulions le long d'une rue inconnue, derrière un petit tas blanc de bouquets de fleurs, l'écho d'une chanson dans nos oreilles. La cité affairée s'agitait autour de nous ; ils ne dirent pas grand-chose, ces hommes et ces femmes qui se hâtaient, le visage pâle - ils jetèrent seulement un coup d'œil et dirent : « Des négros ! »

NouSone pouvions pas l'allonger là, dans le sol de la Géorgie, car la terre y est étrangement rouge ; aussi l'avons-nous emporté vers le Nord, avec ses fleurs et ses petits poings fermés. En vain, en vain ! - car où, ô Dieu ! sous ton immense ciel bleu, mon bébé noir peut-il reposer en paix - où peuvent bien résider le respect, la bonté et une liberté qui soit vraiment libre ?

Tout au long de cette journée et de cette nuit-là, une horrible joie emplit mon cœur - non, ne me blâmez pas si je vois le monde si sombre à travers le Voile - et mon âme me murmurait sans cesse : « Il n'est pas mort, pas mort, il s'est sauvé ; pas enchaîné, mais libre. » Aucune amertume, aucune méchanceté, ne fera défaillir son cœur d'enfant, car il est mort d'une mort vivante; aucune injure n'accablera son enfance heureuse. Fou que j'étais de penser, et même de souhaiter, que cette petite âme grandisse étranglée et déformée à l'intérieur du Voile ! J'aurais dû savoir que ce regard sans mots, si profond; qui, pour toujours et plus encore, flottait derrière ses yeux, voyait bien loin au-delà de l'étroitesse du présent. Dans le port de cette petite tête couronnée de boucles, est-ce qu'il n'y avait pas cette sauvage fierté d'être tout ce que son père avait si difficilement réprimé en son propre sein ? Car en vérité, comment un Noir pourrait-il désirer quoi que ce soit, et rester fier, au milieu des humiliations délibérées de cinquante millions de compatriotes ? Tu as bien fait de te presser, mon garçon, avant

que le monde n'ait appelé ton ambition « insolence », n'ait tenu tes idéaux pour inaccessibles, et ne t'ait appris à ramper et à courber l'échine. Il vaut bien mieux, et de loin, que ma vie soit interrompue par ce vide sans nom, plutôt que tu te noies dans une mer de douleur.

Vaines paroles ; il aurait pu supporter son fardeau avec plus de courage que nous - et même, oui, un jour, le trouver plus léger ; car sûrement, sûrement, ce n'est pas la fin. Sûrement, un jour, une aube puissante se lèvera et soulèvera le Voile et libérera ceux qui en sont prisonniers. Cette aube ne se lèvera pas pour moi - je mourrai dans

mes chaînes -, mais pour des âmes jeunes et fraîches qui n'auront pas connu la nuit, qui s'éveilleront avec le matin ; un matin où les hommes demanderont au sujet de l'ouvrier, non pas : « Est-il blanc ? », mais « Est-il capable de faire du bon travail ? » Quand les hommes demanderont au sujet des artistes, non pas : « Sont-ils noirs ? », mais « Savent-ils ? » Ce sera un beau matin, dans de longues, longues années. Mais pour l'heure, sur le rivage, dans le noir, à l'intérieur du Voile, c'est toujours la même voix profonde qui gronde - *Tu dois renoncer !* Et obéissant à la voix, j'ai renoncé à tout, sans me plaindre - à tout sauf à ce petit corps, si beau, qui repose si froidement uni à la mort dans le nid que j'avais construit.

Si quelqu'un devait partir, pourquoi n'était-ce pas moi ? Pourquoi ne puis-je pas me reposer de cette agitation, et fermer ces yeux grands ouverts ? Est-ce que le Temps, l'alambic du monde, n'était pas dans ses jeunes mains, est-ce que mon temps à moi n'est pas sur son déclin ? Est-ce qu'il y a tant de travailleurs dans les vignes, que les belles promesses de ce petit corps aient pu si facilement être dédaignées ? Au sein de ma race, les infortunés sans père ni mère bordent toutes les allées de la nation ; mais l'Amour était assis auprès de son berceau, et la Sagesse s'apprêtait à parler à son oreille. Peut-être maintenant connaît-il le Tout Amour, et n'a-t-il plus besoin d'être sage. Alors dors, mon enfant - dors jusqu'à ce que moi aussi

je m'endorme, et que je m'éveille au babil d'une voix d'enfant et au trottinement obstiné de petits pieds - au-dessus du Voile.

1

« Un enfant est né de toi[2] »> chantait le petit bout de papier jaune en voletant dans ma chambre, par un matin d'automne aux teintes rousses. Alors la peur de la paternité s'est mêlée brutalement à la joie de la création ; je me suis demandé à quoi il ressemblait et ce qu'il ressentait - comment étaient ses yeux, et comment ses cheveux bouclaient et se recroquevillaient. Et j'ai pensé à elle, avec un respect teinté de terreur mystérieuse - à elle qui avait dormi avec la Mort pour arracher de son sein un enfant d'homme, pendant que j'errais, sans but et sans conscience.

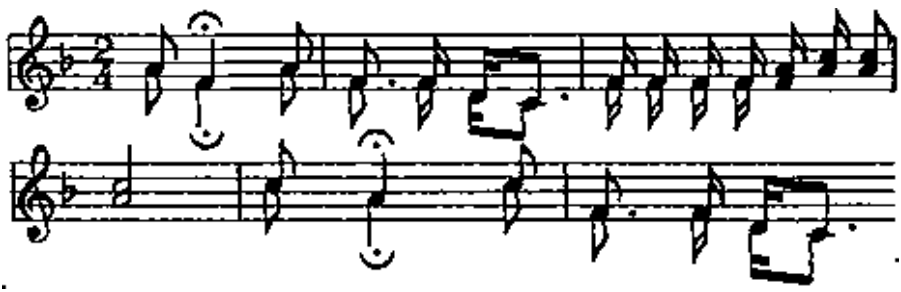
2

Je volai vers ma femme et mon enfant, me répétant tout du long sans vraiment comprendre « Femme et enfant ? Femme et

Sur Alexandre Crummell

Alors de l'aube semblèrent provenir, imperceptibles, Comme d'au-delà les limites du monde, Comme le dernier écho d'un immense cri, Des bruits, comme si quelque belle cité d'une seule voix Acclamait son roi de retour de ses guerres.

Tennyson[123]



Je vais vous conter Phistoire d'un cœur humain - celle d'un petit garçon noir qui, il y a bien longtemps, a entrepris de se battre contre la vie, pour connaître le monde et pour se connaître lui-même. Sur les dunes grises et désolées qui s'étendaient devant ses yeux étonnés, l'enfant s'est heurté à trois tentations : la tentation de la Haine, qui accompagnait l'aube rougeoyante ; la tentation du Désespoir, qui assombrit la lumière de midi ; et la tentation du Doute, qui se glisse toujours au crépuscule. Et surtout, écoutez comment il a traversé les vallées - la Vallée de l'humiliation et la Vallée de l'ombre de la mort.

La première fois que j'ai vu Alexandre Crummell, c'était à Wilberforce, au début de la saison, au milieu d'une foule élégante. Il se tenait là, grand, frêle et noir, avec simplicité et dignité, et il avait cet air immédiatement reconnaissable que donne la bonne éducation. Je parlai avec lui un peu à l'écart, pour ne pas être importunés par une nuée de jeunes orateurs ambitieux. Je lui parlai d'abord avec politesse, puis avec curiosité, enfin avec ardeur, quand je commençai à sentir toute la finesse de sa personnalité - sa courtoisie, son calme, la douceur de sa force, et le subtil mélange en lui d'espoir et de lucidité envers la vie. Instinctivement je m'inclinai devant cet homme, comme on s'incline devant les prophètes du monde. Il semblait être quelque devin, venu non pas du passé rougeoyant ou de l'avenir grisâtre, mais bien des pulsations du présent - de ce monde ricanant qui me semblait tout à la fois si lumineux et si sombre, si splendide et si sordide. U avait erré dans le même monde que le mien, à l'intérieur du Voile, pendant quatre-vingts ans.

Il était né en même temps que le compromis du Missouri[124] et il vieillissait au milieu des échos de Manille et d'El Caney[125] : des temps bien troubles pour vivre, des temps bien sombres lorsqu'on les contemple derrière soi et encore plus sombres lorsqu'ils sont à venir. Le jeune garçon au visage noir qui, il y a soixante-dix ans, levait la tête de sa pâte à modeler et de ses billes, voyait des choses bien étranges lorsqu'il se penchait sur le monde. Le navire négrier traversait toujours l'Atlantique en gémissant, des pleurs alourdissaient la brise venue du Sud, et le père, grand et noir, chuchotait à l'oreille de son fils des contes d'une cruauté démente. Depuis l'entrée, si basse, la mère surveillait en silence les jeux de son petit garçon, et à la nuit tombée, elle courait le chercher avec angoisse, de peur que les ombres ne l'emportent au pays des esclaves.

C'est dans ce contexte que son jeune esprit travaillait, tressaillait et finit par se forger une curieuse vision de la vie ; au 01 centre de cette vision se tenait toujours une silhouette sombre,

seule - et c'était toujours, dure et épaisse, celle de ce père plein d'amertume, forme qui s'évanouissait en d'immenses plis indistincts. C'est alors que la tentation de la Haine grandit et étendit son ombre sur l'enfant - elle éclatait furtivement dans son rire, elle envahissait ses jeux, elle s'emparait, implacable, de ses rêves et de ses rêveries, avec emportement. Le petit garçon noir posait au ciel, au soleil, aux fleurs, cette question toujours sans réponse : « Pourquoi ? », et il n'apprit à aimer, en grandissant, ni le monde, ni les rudes manières du monde.

Étrange tentation pour un enfant, me direz-vous ; et pourtant, sur cette vaste terre, aujourd'hui, des milliers et des milliers d'enfants noirs ruminent cette même tentation, et sentent autour d'eux ses bras glacés et frissonnants. Pour eux, peut-être, quelqu'un lèvera le Voile un jour — quelqu'un entrera tendrement, gaiement, dans ces tristes petites vies, et en balaiera la haine rampante, exactement comme Beriah Green pénétra dans la vie d'Alexandre Crummell. Et devant cet homme bourru, au cœur tendre, l'ombre sembla devenir moins dense. Beriah Green avait une école dans le comté d'Oneida, dans l'État de New York, avec une vingtaine d'enfants malicieux. « Je vais vous amener ici un enfant noir qu'il faut éduquer », dit Beriah Green, ce que seul un excentrique ou un abolitionniste aurait osé dire. « Oho ! » dirent les enfants en riant. « Ou-i » dit sa femme ; et c'est ainsi qu'arriva Alexandre. Une fois déjà, le garçon noir avait cherché une école ; il avait parcouru, transi et affamé, quatre cents *miles* vers le Nord, pour gagner la liberté du New Hampshire, pour gagner Canaan[126]. Mais les pieux fermiers avaient attaché quatre-vingt-dix attelages de bœufs à l'école de l'abolition et l'avaient tirée au milieu

du marais. Le garçon noir avait repris sa marche forcée.

Le dix-neuvième siècle fut le premier siècle de la sympathie humaine - l'époque à laquelle, un peu hésitants, nous avons commencé à discerner en l'autre cette étincelle transfigurée de la divinité que nous appelons le Moi ; quand les rustres et les paysans, les prostituées et les bandits, les millionnaires et

— parfois — les Noirs sont devenus des âmes palpitantes dont la vie, cette chaude pulsation, nous toucha de si près que nous en perdîmes le souffle d'étonnement, gémissant : « Toi aussi ! As-tu toi aussi connu la douleur et les eaux noires du désespoir ? As-tu connu la vie ? » Alors, tous impuissants, nous contemplions ces autres mondes, et nous nous lamentions : « **ô** monde des mondes, comment l'homme peut-il te rendre Un ? »

C'est ainsi que dans cette petite école d'Oneida, les écoliers eurent une révélation et découvrirent une chose qu'ils n'auraient jamais soupçonnée auparavant : une pensée et des émotions étaient cachées sous une peau noire. Et pour le garçon solitaire se leva une aube nouvelle, toute de compassion et d'inspiration. La chose ténébreuse et sans forme — la tentation de la Haine, qui était tendue entre le monde et lui — s'amenuisa et perdit de son caractère menaçant. Elle ne s'évanouit pas complètement, mais elle se fit plus diffuse et seuls ses bords demeuraient encore denses. À travers elle, pour la première fois, l'enfant put discerner le bleu et l'or de la vie - la route baignée de soleil qui s'étirait entre le ciel et la terre jusqu'à ne plus former qu'une ligne ténue et vibrante là où ils se rencontraient et s'embrassaient En grandissant, l'enfant se forma une nouvelle vision de la vie -mystique, merveilleuse. D leva la tête, s'étira, respira profondément de grandes goulées d'air frais. Là-bas, derrière les forêts, il entendit des bruits étranges ; puis il vit, loin, très loin de lui, au travers des troncs d'arbres, luire les reflets de bronze d'une nation qui l'appelait - certains appelaient faiblement, d'autres appelaient d'une voix forte. Il entendit le cliquetis de leurs chaînes haïes, il les sentit s'avilir et se traîner dans la boue, et en lui s'élevèrent un cri de protestation et une prophétie. Et il se prépara, ceignit son front, pour redescendre dans le monde.

La voix et là vision en lui l'appelaient à devenir prêtre

- un prophète qui guiderait ceux qui n'avaient pas été appelés © hors de la demeure de l'esclavage. Il vit l'être sans tête se tourner

vers lui comme une lame d'eaux démentes - il tendit ses mains

en avant de toutes ses forces, et là, au moment même où il les étendait, se glissa soudain devant lui la tentation du Désespoir.

Ce n'étaient pas de méchants hommes - le problème de la vie n'est pas le problème des méchants -, c'étaient des hommes calmes et bons, des évêques de l'Église apostolique de Dieu, et ils s'efforçaient d'être droits. Ils dirent lentement : « Tout cela est très naturel - c'est même louable ; mais le Séminaire théologique général de l'Église épiscopale ne peut pas admettre un Noir. » Et comme cette mince silhouette, un peu grotesque, continuait à hanter leurs murs, ils posèrent leurs mains gentiment, presque à regret, sur ses épaules, et dirent : « Voyons - bien sûr, nous - nous connaissons *vos* sentiments ; mais vous voyez, c'est impossible - c'est - eh bien - prématuré. Un jour, nous le croyons - nous en sommes sincèrement persuadés - toutes ces distinctions disparaîtront ; mais pour l'heure, le monde est comme il est. »

C'était la tentation du Désespoir ; et le jeune homme la combattit de toutes ses forces. Comme une ombre triste, il allait et venait dans ces bâtiments, il plaidait, il argumentait, il exigeait, avec colère, d'être reçu, jusqu'à ce que se fesse entendre le « Non » définitif ; jusqu'à ce que les hommes jettent dehors le perturbateur, lui reprochant d'être stupide, déraisonnable, sans jugement, de se rebeller en vain contre la loi divine. Alors, de cette vision de splendeur, toute la gloire lentement s'évanouit, abandonnant derrière elle une terre grise et sévère qui roulait sans fin, accablée par un sombre désespoir. Même les mains pleines de gentillesse qui se tendaient vers lui des profondeurs de ce matin morne semblaient appartenir au royaume des ombres pourpres. Il les regardait avec froideur, et demandait : « Pourquoi devrais-je lutter par une grâce spéciale, alors que le chemin qui mène au monde m'est fermé ? » Et pourtant, délicatement, les mains le poussèrent en avant - les mains du jeune John Jay[127], le fils audacieux de ce père audacieux ; les mains du bon peuple de Boston, ville libre s'il en est. Cependant, même lorsque le chemin de la prêtrise s'ouvrit enfin devant lui, le

nuage planait encore au-dessus de sa tête ; et même quand, dans la vieille église de St. Paul, un vénérable évêque leva ses bras blancs au-dessus du diacre noir[128] — même alors, le poids ne quitta pas son cœur, car la gloire avait déserté la terre.

Et pourtant, le feu qu'avait traversé Alexandre Crummell n'avait pas brûlé en vain. Lentement, plus calmement, il réexamina son plan de vie. Il étudia la situation de manière plus critique. Il sut voir, très profondément enfouie sous l'esclavage et la servitude du peuple noir, leur fatale faiblesse, que de longues années de mauvais traitements

avaient portée à son comble. Il sentit que ce dont ils manquaient le plus, c'était d'hommes forts, d'une moralité irréprochable, capables d'une rectitude sans faille ; c'est par là qu'il commencerait. Il rassemblerait les meilleurs hommes de son peuple dans une petite chapelle épiscopale, et là, il les guiderait, il les formerait et il les inspirerait, jusqu'à ce que le levain monte, que les enfants grandissent, que le monde les écoute - jusqu'à — jusqu'à — et là, dans son rêve, brilla quelque pâle reflet de la belle vision de sa jeunesse - un simple reflet, car la gloire avait déserté la terre.

Un jour - c'était en 1842, et le printemps jouait joyeusement avec les vents de mai venus de la Nouvelle-Angleterre - il eut enfin sa propre chapelle à Providence, il fut enfin un prêtre de l'Église. Et les jours s'enfuirent ; le jeune pasteur noir travaillait dur ; il écrivait ses sermons avec soin ; il psalmodiait ses prières d'une voix douce et honnête ; il hantait les rues et accostait les passants ; il visitait les malades et s'agenouillait auprès des mourants. Il travailla et peina, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois. Et pourtant, mois après mois, la congrégation s'amenuisa, semaine après semaine, les murs vides résonnèrent plus fort, jour après jour les appels se firent de plus en plus rares, et jour après jour la troisième tentation s'insinua, de plus en plus pressante, à l'intérieur du Voile; une tentation pour ainsi dire caressante et souriante, avec juste une touche de moquerie dans ses manières douces. D'abord elle apparut avec un grand naturel, dans les cadences

d'une voix : « Oh, des gens de couleur ? Oui-oui. » Et parfois de manière plus catégorique : « Mais à quoi vous *attendiez-vous* ? » Dans la voix, dans les gestes, résidait le doute - la tentation du Doute. Comme il le haïssait, et avec quelle fureur il se jeta sur lui ! « Bien sûr qu'ils en sont capables, criait-il ; bien sûr qu'ils peuvent apprendre, et faire des efforts, et réussir, et — Bien sûr, répondait tout doucement la tentation, simplement, ils n'en font rien. » Des trois tentations, c'est celle-là qui le frappa le plus durement. La haine? Il était adulte, maintenant, et ne s'amusait plus de choses aussi puériles. Le désespoir ? Il avait armé contre lui son bras d'acier et il le combattait toujours avec toute la force de sa détermination. Mais douter du sens et de la valeur de l'œuvre d'une vie - douter de la destinée et de la capacité d'une race que son âme adorait parce que c'était la sienne ; être confronté sans cesse à l'indifférence et la misère au lieu de l'ardeur et de l'effort ; entendre ses propres lèvres murmurer : « Ils s'en moquent ; ils ne peuvent pas savoir ; ils sont du bétail stupide que l'on conduit à l'abattoir ; pourquoi t'obstines-tu à donner tes perles à des cochons ?» - cela, c'était plus qu'un homme n'en peut supporter ; et il ferma la porte, s'effondra sur les marches du chœur, jeta son surplis au sol et

s'abîma de douleur.

Les rayons du soleil couchant faisaient danser la poussière dans la triste chapelle quand il se redressa. Il replia ses vêtements de cérémonie, mit de côté les livres de psaumes et ferma la grande Bible. Il sortit dans le crépuscule, regarda une dernière fois l'étroite petite chaire avec un sourire désabusé et ferma la porte à clef. Puis il marcha tout droit chez l'évêque et lui dit ce que l'évêque savait déjà. « J'ai échoué », dit-il simplement. Et encouragé par sa confession, il ajouta : « Ce dont j'ai besoin, c'est d'une circonscription plus grande. Il y a ici comparativement peu de Noirs, et peut-être ne sont-ils pas des meilleurs. Je dois aller là où le champ est plus large, et essayer encore. » Alors l'évêque l'envoya à Philadelphie, muni d'une lettre pour l'évêque Onderdonk[129].

L'évêque Onderdonk vivait en haut de six marches blanches — homme corpulent et rougeaud, auteur de plusieurs brochures émouvantes sur la Succession apostolique. C'était après le dîner, l'évêque se préparait à un moment de contemplation fort agréable, et il fallut que la cloche sonne, il fallut que fasse irruption dans la quiétude de l'évêque une lettre accompagnée d'un Noir maigre et disgracieux. L'évêque Onderdonk lut rapidement la lettre et fronça les sourcils. Heureusement, sa décision était déjà toute prise à ce sujet ; il éclaircit son front et regarda Crummell. Puis il dit, lentement et solennellement: « Je vous recevrai dans mon diocèse à une seule condition : aucun prêtre noir ne peut siéger à mon chapitre et aucune église noire ne peut demander à y être représentée. »

Je m'amuse parfois à imaginer l'étrange tableau : cette silhouette noire et fragile, tordant nerveusement son chapeau devant le ventre massif de l'évêque Onderdonk ; son manteau élimé jeté sur les boiseries délicatement ouvragées des bibliothèques, où les *Vies des martyrs* de Fox côtoient joyeusement *Les Devoirs de Vhomme.* Il me semble que je vois les grands yeux du Noir errer au-delà de la popeline de l'évêque et se fixer sur les portes vitrées du cabinet, grandes ouvertes, reflétant les rayons du soleil couchant. Une petite mouche bleue est en train d'essayer de traverser le trou béant de la serrure. Elle marche droit dessus, regarde dans l'abîme, s'arrête comme si elle était surprise, et frotte ses antennes en réfléchissant ; puis elle tâte sa profondeur, et le trouvant sans fond, elle recule de nouveau. Le prêtre noir se surprend à se demander si la mouche, elle aussi, se trouve face à sa Vallée de l'humiliation, et si elle va y plonger -quand, tout à coup ! elle étend ses ailes minuscules et s'envole en bourdonnant joyeusement, laissant son spectateur seul et sans aile, lui.

Alors, tout le poids de son fardeau lui tombe dessus. Les murs richement décorés disparaissent, et devant lui s'étend une lande froide et aride, qui serpente à travers la vie, coupée en deux par un mur de granit bas et épais - d'un côté, la Vallée de

Thumiliation ; de l'autre, la Vallée de l'ombre de la mort. Et je ne sais pas laquelle est la plus sombre - non, moi, je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est que dans la Vallée des humbles, là-bas, il y a aujourd'hui un million d'hommes basanés, qui volontiers

Supporteraient du sort les soufflets et les avanies,

Les torts de l'oppresseur, les outrages de l'orgueilleux,

Les affres de l'amour dédaigné, les remises de la justice,

L'insolence des gens officiels, les rebuffades

Que les méritants rencontrent auprès des indignes[130],

qui supporteraient tout cela, et bien plus encore, si seulement ils savaient que c'est un sacrifice, et pas seulement quelque chose de mal. C'est alors que mûrit une idée dans cette poitrine noire et solitaire. L'évêque s'éclaircit significativement la gorge, comme pour dire quelque chose ; puis, se rappelant qu'il n'y avait vraiment rien à dire, réflexion faite, il ne dit rien, et resta assis en agitant impatiemment les pieds. Mais Alexandre Crummell dit, lentement et en pesant ses mots : « Je n'entrerai jamais dans votre diocèse à de telles conditions. » Et ayant dit cela, il tourna les talons et entra dans la Vallée de l'ombre de la mort. Il est possible que vous n'ayez remarqué que la déchéance physique, la silhouette décharnée et la toux sèche ; mais dans son âme, la mort avait pénétré bien plus profondément. Il trouva une chapelle à New York - l'église de son père[131] ; il mit toutes ses forces à son service, pauvre et mourant de faim, méprisé par les autres prêtres. À moitié désespéré, il traversa la mer, mendiant aux mains ouvertes[132]. Les Anglais serrèrent ces mains -Wilberforce et Stanley, Thirwell et Ingles, et même Froude et Macaulay ; Sir Benjamin Brodie lui offrit le gîte et le couvert pendant un certain temps au Queen's College, à Cambridge, et il s'attarda là, luttant pour recouvrer la santé du corps et de l'esprit, jusqu'à ce qu'il obtienne son diplôme en 1853. Toujours agité et insatisfait, il se tourna vers l'Afrique[133], et pendant de longues années, au milieu des descendants des trafiquants d'esclaves, il chercha un nouveau ciel et une nouvelle terre.

C'est ainsi que cet homme, à l'aveuglette, marchait en quête de

lumière ; tout cela n'était pas la vie - c'était l'errance sur cette terre d'une âme en quête d'elle-même, la lutte de celui qui cherche en vain sa place dans le monde, hanté sans cesse par l'ombre d'une mort qui est plus que la mort même - la disparition d'une âme qui a manqué à son devoir. Il erra pendant vingt ans -pendant plus de vingt ans ; et pourtant, une question, irritante et lancinante, dévorait sans répit ses entrailles : « Au nom du Seigneur, quel est mon rôle sur cette terre ? » Dans l'étroite paroisse new-yorkaise, son âme semblait contrainte et étouffée. Dans l'air ancien et raffiné de l'Université anglaise, il entendait des millions de voix se lamenter de l'autre côté de la mer. Dans les marais sauvages et malsains de l'Ouest africain, il se trouvait impuissant et solitaire.

Cet étrange pèlerinage ne vous surprendra pas - vous qui avez affronté la vie, ses rapides tourbillons, ses froids paradoxes, ses visions merveilleuses, et qui avez interrogé son énigme les yeux dans les yeux. Et si vous trouvez l'énigme trop dure à déchiffrer, souvenez-vous que ce jeune garçon noir l'a trouvée juste un peu plus dure encore ; s'il vous est difficile de découvrir votre devoir et d'y faire face, c'est encore plus difficile pour lui ; si votre cœur défaille, dans le sang et la poussière des combats, souvenez-vous que pour lui, la poussière est encore plus épaisse et le combat encore plus rude. Il n'est pas étonnant que ceux qui errent finissent par tomber ! C'est sans surprise que nous pouvons montrer le voleur et l'assassin, la prostituée et la foule immense des morts sans sépulture ! La Vallée de l'ombre de la mort renvoie peu de ses pèlerins dans le monde.

Mais elle renvoya Alexandre Crummell. Débarrassé de la tentation de la Haine, brûlé par le feu du Désespoir, vainqueur du Doute et armé par le sacrifice contre l'Humiliation, il rentra enfin chez lui, à travers les mers, humble et fort, doux et déterminé. Il s'inclinait devant tous les sarcasmes et les préjugés,

© devant toutes les haines et les discriminations, avec cette rare courtoisie qui est l'armure des âmes pures. Il combattit au milieu

de ses semblables, des obscurs, des avides et des méchants, avec cette rectitude sans faille qui est l'épée du juste. Il n'hésitait jamais, il se plaignait rarement; simplement il travaillait, il inspirait les jeunes, il réprimandait les vieux, il aidait les faibles et guidait les forts.

Alors il grandit, et son influence s'étendit sur les meilleurs de ceux qui marchent à l'intérieur du Voile. Ceux qui vivent à l'extérieur ne purent connaître ni même imaginer la plénitude de ce pouvoir à l'intérieur, cette inspiration puissante que la plupart des hommes étaient censés

ne pas pouvoir connaître, froidement jaugés qu'ils étaient selon leur caste. Et maintenant qu'il est parti, je déchire le Voile, et je pleure, hélas !, l'âme à la chère mémoire de laquelle je dépose ce modeste hommage. Je peux encore voir son visage, sombre, sillonné de rides, sous une couronne de cheveux blancs comme neige ; illuminé ou assombri, parfois plein d'inspiration pour l'avenir, parfois sous le coup d'une tristesse innocente devant quelque méchanceté humaine, parfois plein de douleur au souvenir d'un terrible épisode du passé. Plus j'ai vu Alexandre Crummell, plus j'ai senti combien le monde perdait à ne pas le connaître davantage. À une autre époque, il aurait pu s'asseoir en compagnie des plus sages, drapé d'une toge bordée de pourpre ; dans un autre pays, il aurait été chanté par les mères à leurs enfants.

Il a fait son travail - il l'a bien fait et avec noblesse ; et pourtant, je souffre qu'il l'ait fait seul, entouré de si peu de sympathie humaine. Son nom, aujourd'hui, sur cette vaste terre, ne signifie presque rien ; son souvenir n'est chargé d'aucun parfum d'encens, il ne provoque pas d'émulation, alors qu'il est familier à plus de cinquante millions d'oreilles. C'est là que réside tout le tragique de notre époque : ce n'est pas que les hommes soient pauvres — tous les hommes connaissent plus ou moins la pauvreté ; ce n'est pas que les hommes soient méchants

- qui est bon ? ; ce n'est pas que les hommes soient ignorants

- qu'est-ce que la Vérité ? Non, c'est que les hommes connaissent si peu les autres hommes.

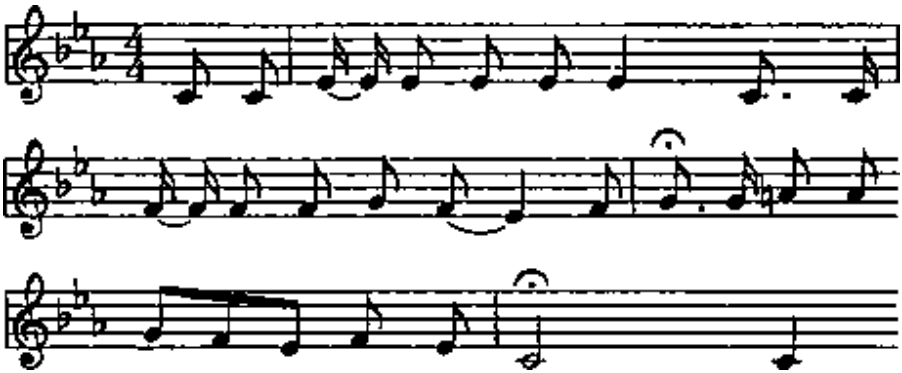
Il était assis un matin, le regard tourné vers la mer. Il a souri et dit : « La barrière est rouiüée sur ses gonds. » Cette nuit-là, quand les étoiles se levèrent, un vent souffla de l'ouest et emporta la barrière ; alors, l'âme que j'aimais s'envola comme une flamme à travers les mers et à sa place s'assit la Mort.

Je me demande où il est aujourd'hui. Je me demande si dans ce monde indistinct de l'au-delà, lorsqu'il y est entré dans tout son éclat, de quelque trône blême un roi s'est levé - un Juif au teint sombre, transpercé, qui connaît l'agonie des damnés de la terre - pour lui dire, quand il a déposé à ses pieds les talents qui ont brisé son cœur : « C'est bien !»[134] - tandis qu'alentour les étoiles du matin se mettaient à chanter.

Sur le retour de John

Qu'apportent-ils sous le couvert de la nuit, Près du fleuve ? Ils apportent le cœur humain qui Ne connaît pas le calme du soir ; Qui ne tombe pas avec le vent, Qui ne s'évapore pas avec la rosée ; ô, Dieu, puisses-tu le calmer ; ton calme est assez grand Pour recouvrir aussi les esprits.

Le fleuve s'écoule. **Mrs. Browning**[135]



Carliste Street s'étire vers l'ouest depuis le centre de Johnstown, enjambe un grand pont noir, dévale une colline, en remonte une autre, longe de petites boutiques, des boucheries, des pavillons, pour s'interrompre brutalement devant une immense étendue herbeuse et verdoyante. C'est un endroit ouvert et paisible, bordé par deux grands immeubles alignés vers l'ouest. Le soir,

les vents venus de l'est s'y enroulent en tourbillonnant, et le grand manteau de fumée de la ville s'étale paresseusement au-dessus de la vallée ; c'est alors que l'Ouest rougeoyant resplendit comme un pays des merveilles tout au long de Carlisle Street. À l'heure où retentit la cloche du souper, il découpe les silhouettes furtives des étudiants contre le ciel. Grandes et noires, elles avancent lentement et, dans cette lumière sépulcrale, semblent s'enfuir hors de la ville, tels des spectres à demi effacés et inquiétants. De fait, c'est peut-être le cas ; car vous avez sous les yeux Wells Institute, et ces étudiants noirs n'ont que peu de rapports avec la ville blanche qui s'étend en dessous.

Comme vous pourrez le remarquer, il y a, nuit après nuit, une forme sombre qui se hâte, toujours la dernière, vers les lumières scintillantes de Swain Hall - car Jones est toujours en retard. C'est un jeune homme long et dégingandé, marron, les cheveux raides, qui semble avoir grandi et jailli hors de ses vêtements, et qui marche en chaloupant,

comme s'il voulait s'excuser. Son apparition secouait systématiquement la tranquille salle à manger d'une vague de rires, tandis qu'il se glissait à sa place après que la cloche avait sonné pour le bénédicité ; il avait l'air si parfaitement déplacé. Et pourtant, il suffisait de jeter un coup d'œil à son visage pour lui pardonner beaucoup - il arborait ce sourire franc et large, dans lequel il n'y avait aucune trace d'art ou d'artifice, mais qui semblait simplement être une bulle de bonne humeur et de sincère satisfaction à l'égard du monde.

Il nous était venu d'Altamaha, tout en bas, au-delà des chênes desséchés de la Géorgie du sud-est, là où la mer fredonne des airs au sable et où le sable écoute sa chanson jusqu'à disparaître, à moitié noyé sous les eaux, pour ne ressurgir qu'ici ou là en étroites bandes de terre émergée. Les blancs d'Altamaha avaient décidé que John était un gentil garçon - bon laboureur, efficace dans les champs de riz, toujours prêt à rendre service, toujours de bonne humeur et toujours respectueux. Mais ils hochèrent la tête quand sa mère voulut l'envoyer à l'école. « Cela

va le gâter — le ruiner », dirent-ils ; et ils en parlaient d'un air entendu. Mais plus de la moitié des Noirs l'accompagna avec fierté jusqu'à la gare, en portant son étrange petite cantine et tous ses paquets. Et là, ils se serrèrent les mains encore et encore, et les filles l'embrassèrent timidement, et les garçons lui firent de grandes claques dans le dos. Le train arriva, il pinça tendrement la joue de sa petite sœur, entoura le cou de sa mère de ses grands bras - et il était parti, dans un nuage et un grincement, vers ce grand monde éclatant qui jetait des flammes autour de ce pèlerin dubitatif. Ils filèrent vers la côte, ils dépassèrent les palmiers et les places de Savannah, à travers les champs de coton, à travers la longue nuit, jusqu'à Millville ; ils arrivèrent enfin avec le matin dans le bruit et le remue-ménage de Johnstown.

Et ceux qui étaient restés, ce matin-là, à Altamaha, et qui avaient regardé le train emporter au loin, dans le monde, leur fils, leur frère ou leur ami, n'eurent dès cet instant plus qu'un seul leitmotiv : « Quand John reviendra. » Alors, quelles belles fêtes il y aurait, et quels sermons à l'église ; un nouveau mobilier dans la pièce de devant — peut-être même une nouvelle pièce sur le devant ; il y aurait une nouvelle école, avec John pour instituteur ; et puis, peut-être, un grand mariage ; tout cela, et bien plus encore — quand John reviendrait. Mais les blancs hochaient la tête.

Au début, il devait rentrer pour Noël - mais il s'avéra que les vacances

étaient trop courtes ; alors, l'été suivant - mais les temps étaient durs et l'école était chère ; au lieu de rentrer, John travailla à Johnstown. Cela repoussait de fait à l'été suivant, puis au suivant — jusqu'à ce que ses amis se dispersent, que sa mère vieillisse, et que sa sœur aille trouver du travail dans les cuisines du juge. Et pourtant, la légende persistait : « Quand John reviendra. »

Chez le juge, ils aimaient bien ce refrain ; car chez eux aussi, il y avait un John - un garçon au visage lisse et aux cheveux blonds, qui avaient joué durant de longues journées d'été avec son homonyme à la peau sombre. « Oui, monsieur ! John est à

Princeton, monsieur », disait le juge aux épaules larges et aux cheveux grisonnants tous les matins, en allant à la poste. « Il montre aux yankees de quoi est capable un gentleman sudiste », ajoutait-il ; et il rentrait chez lui avec ses lettres et ses journaux. Là-haut, *dans la grande maison aux piliers majestueux, tout* le monde attendait avec impatience la lettre de Princeton - le juge, sa frêle épouse, sa sœur et ses filles adolescentes. « Cela en fera un homme, disait le juge, le collège est l'endroit qu'il faut pour cela. » Puis il demandait à la petite servante intimidée : « Alors, Jennie, comment va votre John à vous ? », et il ajoutait, pensif : « C'est dommage, c'est vraiment dommage que ta mère l'ait envoyé là-bas — ça va le gâter. » Et la servante se posait des questions.

C'est ainsi que dans ce village lointain du Sud, tout le monde attendait, sans en être bien conscient, le retour de ces deux jeunes gens, et rêvait sans vraiment les formuler à toutes les nouvelles choses qui seraient accomplies alors, à toutes les idées nouvelles qui verraient alors le jour. Et pourtant, ce qui était remarquable, c'est que peu de gens pensaient à la fois aux deux John - les Noirs pensaient à un John qui était noir, et les blancs pensaient à un autre John, qui était blanc. Aucun des deux mondes ne pensait aux rêves de l'autre, si ce n'est avec une vague inquiétude.

Là-haut, à Johnstown, à l'Institut, nous sommes restés longtemps perplexes devant le cas de John Jones. Pendant longtemps, l'argile sembla impropre à toute tentative de modelage. Il était bruyant et turbulent, toujours en train de rire et de chanter, incapable de rester concentré sur quoi que ce fût. Il ne savait pas comment étudier ; il n'avait aucune idée de ce que pouvait bien être l'application ; ajoutez à cela son retard, sa nonchalance et sa bonne humeur communicative - tout cela nous rendait douloureusement perplexes. Un soir, nous nous trouvions dans la salle des professeurs, sérieusement inquiets, car Jones avait de ® nouveau des ennuis. Cette dernière escapade était

vraiment la goutte d'eau qui faisait déborder le vase ; nous votâmes donc

solennellement que « Jones, en raison de sa mauvaise conduite et de son inattention au travail, devait être suspendu pour le reste du semestre. »

Il nous sembla que lorsque le doyen annonça à Jones *qu'il devait quitter l'école, ce dernier* fut frappé pour la première fois par *l'idée* que la vie était une *chose sérieuse. Il regarda l'homme aux* cheveux gris sans comprendre, avec de grands yeux déconcertés. « Comment - mais, balbutia-t-il, mais je n'ai pas encore passé mon diplôme ! » Alors le directeur lui expliqua tout lentement et clairement, lui rappela ses retards, son indifférence, ses leçons mal apprises, son travail négligé, le bruit et le désordre qu'il causait, jusqu'à ce que le pauvre garçon finisse par baisser la tête de confusion. Puis il dit avec précipitation : « Mais vous ne le direz pas à maman et à ma sœur - vous n'allez pas leur écrire, si ? Si vous n'écrivez pas à maman, j'irai en ville, je trouverai du travail, et au prochain semestre, je reviendrai et je vous montrerai de quoi je suis capable. » Le directeur promit formellement qu'il ne dirait rien. John chargea sa petite cantine sur son dos, et, sans un mot, sans un regard pour les garçons qui riaient sous cape, il descendit Carlisle Street jusqu'à la grande ville - avec quelque chose de posé dans le regard, quelque chose de sérieux dans le visage.

C'est peut-être un effet de notre imagination, mais il nous a semblé que l'expression de gravité qui envahit ce visage juvénile cette après-midi-là ne le quitta jamais plus. Quand il revint chez nous, il se mit au travail farouchement, de toutes ses forces. Ce fut un combat difficile, car les choses ne lui venaient pas aisément - les rares souvenirs de ce qu'il avait appris jusque-là ne lui étaient pas d'un grand secours dans sa nouvelle démarche ; mais dans le monde auquel il se colletait, il devait tout construire tout seul, et il construisait lentement mais sûrement. Quand le crépuscule tombait et s'attardait sur ses nouvelles découvertes, il s'asseyait silencieusement, abîmé dans la contemplation, ou il errait seul sur le campus verdoyant, cherchant à entrevoir le monde des idées, à travers et au-delà du

monde des hommes. Et les idées lui causaient parfois d'étranges souffrances ; il ne parvenait pas à voir exactement pourquoi le cercle n'était pas un carré, et effectua un soir jusqu'à minuit une opération jusqu'à la cinquante-sixième décimale - il aurait continué plus loin encore si la gouvernante n'avait pas éteint la lumière de force. Il attrapa de terribles rhumes à rester allongé plusieurs nuits de suite sur

le dos dans l'herbe, essayant de se représenter le système solaire. Il eut de graves doutes sur les conséquences éthiques de la Chute de Rome, et soupçonna fortement les Allemands de n'être que des voleurs et des vauriens, malgré ses livras d'histoire. Il réfléchissait longtemps sur chaque nouveau terme grec, cherchant à comprendre pourquoi celui-là signifiait ceci et pas autre chose, et à imaginer ce que cela pouvait bien être de penser toutes les choses en grec. C'est ainsi qu'il pensait et qu'il s'interrogeait lui-même - s'arrêtant, plein de perplexité, là où les autres glissaient joyeusement, et progressant toujours, obstinément, à travers les difficultés, quand les autres s'arrêtaient et abandonnaient.

Il grandit donc d'âme et de corps, et ses vêtements semblèrent grandir avec lui et se mettre en place d'eux-mêmes ; les manches de ses manteaux s'allongèrent, des revers apparurent, et ses cols étaient plus propres. De temps en temps ses chaussures étaient cirées, et sa démarche acquit une dignité nouvelle. Et nous, qui observions tous les jours une nouvelle réflexion grandir dans son regard, nous commençâmes à attendre quelque chose de ce garçon persévérant. Il passa alors de l'école préparatoire au collège, et nous vîmes encore quatre années de progrès constants, qui le transformèrent presque entièrement en un homme grand et sérieux qui nous saluait chaque matin au début des cours. Il avait quitté son étrange monde des idées et était revenu vers le monde des hômmes et du mouvement. Il regardait maintenant pour la première fois autour de lui avec attention, et il s'étonnait © d'avoir vu si peu des choses auparavant. Il grandit lentement jusqu'à sentir, pratiquement pour la première fois, le Voile qui s'étendait entre lui et le monde blanc ; il remarqua d'abord

l'oppression, qui ne l'avait jamais opprimé auparavant, des différences qui jusqu'à présent avaient semblé naturelles, des entraves ou des affronts qui dans son enfance auraient passé inaperçus ou qui auraient été accueillis d'un grand rire. Il était en colère maintenant quand les hommes ne l'appelaient pas « monsieur » ; il serrait les poings dans les bus « Jim Crow » et s'irritait de cette ligne de partage des couleurs qui le cernait. Une touche de sarcasme se faisait désormais sentir dans ses discours, et une vague amertume dans sa manière de vivre ; il restait assis de longues heures à réfléchir, pour mettre au point une façon de contourner tout cela. Tous les jours il réalisait qu'il répugnait à retrouver le mode de vie étroit et étouffé de sa ville natale. Et pourtant, il avait la ferme intention de retourner à Altamaha - il avait toujours l'intention d'y travailler. Mais à mesure que le jour du retour approchait, il était pris d'hésitations de plus en plus fortes, saisi d'une terreur sans nom ; et même le lendemain de la remise des diplômes, il

s'empara avec avidité de l'occasion que lui offrait le doyen de partir vers le Nord avec le quatuor de l'école pendant les vacances d'été, pour faire une tournée de chant avec l'Institut. Une bouffée d'air avant le plongeon, se dit-il pour s'excuser.

C'était une après-midi de septembre éclatante, et les rues de New York brillaient d'une foule de passants. Ils rappelaient à John la mer de son enfance ; il s'assit sur une place et les regarda, toujours changeants et toujours les mêmes, si clairs et si sombres, si graves et si gais. Il observa leurs vêtements chers et sans la moindre faute de goût, la façon dont ils tenaient leurs mains, la forme de leurs chapeaux ; son regard se faufila à l'intérieur des équipages qui passaient à vive allure. Enfin, se renversant en arrière avec un grand soupir, il se dit : « Voilà le monde. » Et il eut soudain envie de voir où le monde allait de ce pas - puisque les plus riches et les plus élégants semblaient se hâter vers un même point. Ainsi, quand un jeune homme grand, aux cheveux clairs, accompagné d'une petite dame bavarde, passa devant lui, il se leva, un peu hésitant, et les suivit. Ils

remontèrent la rue, longèrent des magasins et de jolies boutiques, traversèrent une immense place, pour finir par passer l'imposante porte d'un gigantesque édifice, en compagnie d'une centaine d'autres personnes.

Il fut poussé en direction de la billetterie, avec les autres, et sentit dans sa poche le billet neuf de cinq dollars qu'il avait gardé en réserve. Il lui sembla que ce n'était vraiment pas le moment d'hésiter ; il le sortit courageusement, le tendit à un employé affairé, et reçut en échange un ticket, mais pas de monnaie. Quand il finit par réaliser qu'il venait de payer cinq dollars pour entrer sans même savoir où il allait, il s'immobilisa, stupéfait. « Faites attention », dit à mi-voix quelqu'un derrière lui ; « tu ne vas pas lyncher ce gentleman de couleur simplement parce qu'il est sur ton chemin », dit une jeune femme en regardant avec espièglerie droit dans les yeux de son compagnon blond. Une ombre d'agacement passa sur le visage de l'homme. « Décidément, vous ne nous comprendrez jamais, nous, ceux du Sud », dit-il avec-impatience, comme s'il poursuivait une dispute interrompue. « Avec toutes vos belles déclarations, on ne voit jamais dans le Nord de relations aussi cordiales ni même aussi intimes entre les Noirs et les blancs que celles que l'on a tous les jours chez nous. Tu vois par exemple, je me rappelle encore que quand j'étais enfant, mon camarade de jeux le plus proche était un Noir, à qui on avait donné mon nom, et sûrement personne... - eh bien ça par exemple ! » L'homme s'interrompit et rougit jusqu'à la racine des cheveux : là, juste à côté des sièges d'orchestre qu'il avait

réservés, était assis le Noir auquel il s'était heurté dans le hall. Il hésita, pâlit de colère, appela l'ouvreuse, lui donna sa carte, dit quelques mots d'un ton péremptoire, et s'assit lentement. La jeune femme changea adroitement de sujet

John ne vit rien de tout cela, car il s'était installé, un peu perdu, et contemplait le spectacle autour de lui ; la beauté raffinée de la salle, les parfums légers, la myriade d'hommes en mouvement, les parures élégantes et le discret bourdonnement des conversations, tout semblait appartenir à un monde si

différent du sien, si étrangement plus beau que tout ce qu'il connaissait, qu'il restait assis comme au pays des merveilles.
Il sursauta quand, après quelques « chut ! silence ! », s'éleva, pure et aérienne, la musique du Cygne de Lohengrin. La beauté infinie de cette plainte se prolongea et gagna chaque muscle de son corps, et tout lui sembla en harmonie. Il ferma les yeux et s'agrippa aux accoudoirs de sa chaise, effleurant sans le vouloir le bras de la dame assise à côté de lui. Et la dame retira son bras. Son cœur s'enfla du profond désir de s'élever avec cette musique si claire loin de la boue et de la poussière de cette vie misérable qui le retenait prisonnier et souillé. Si seulement il pouvait vivre là-haut, à l'air libre, là où les oiseaux chantent et où les soleils couchants ne sont pas teintés de sang ! Qui l'avait désigné pour être esclave, pour être le dernier des derniers ? Et celui qui l'avait désigné, comment avait-il le droit de désigner, quand un monde comme celui de la musique existait, et s'offrait ouvert à tous ?

Puis le mouvement changea, et une harmonie s'enfla, plus pleine, plus puissante. Il regarda la salle, pensif, en se demandant pourquoi cette belle femme aux cheveux gris avait l'air si indifférente à la musique, et ce que ce petit homme pouvait bien être en train de chuchoter à l'oreille de son voisin. Il se dit qu'il n'aurait pas aimé être indifférent ou inattentif, car il sentait en lui un nouvel élan, une puissance que lui conférait la musique. Si seulement il avait quelque œuvre à accomplir, quelque vocation à laquelle il pourrait consacrer sa vie, une œuvre difficile - oui, terriblement difficile, mais débarrassée de cette servilité obséquieuse et écœurante, de cette douleur cruelle qui durcissait son cœur et son âme. Quand les violons rendirent un dernier soupir empreint de tristesse, il lui revint une vision de son foyer, qui lui sembla si lointain - les grands yeux de sa sœur, et le visage sombre et épuisé de sa mère. Et son cœur fut englouti par les eaux, exactement comme les bandes de sables sont englouties au bord de la mer près d'Altamaha - mais seulement pour mieux s'élever dans les airs, avec cette dernière plainte éthérée du

cygne qui frissonna et s'évanouit dans le ciel.

Les dernières notes laissèrent John si silencieux, si absorbé, que d'abord il ne remarqua pas l'ouvreuse qui tapotait légèrement son épaule en disant poliment : « Voudriez-vous venir avec moi, monsieur ? » Un peu surpris, il se leva d'un bond au dernier petit coup, et, se retournant pour quitter son siège, il regarda droit dans les yeux du jeune homme blond. C'est à cet instant que le jeune homme reconnut le sombre camarade de jeux de son enfance, et que John sut qu'il s'agissait du fils du juge. Le John blanc sursauta, leva la main, puis se figea dans son fauteuil ; le John noir sourit légèrement, puis son sourire se transforma en grimace et il suivit l'ouvreuse dans l'allée. Le directeur était désolé, réellement, extrêmement, désolé - mais il expliqua qu'il y avait eu une[0] erreur : on avait vendu à ce monsieur une place qui était déjà réservée ; bien entendu, on le rembourserait - et il prenait l'affaire très à cœur, et ainsi de suite, et... - avant même qu'il eut terminé, John était parti ; il traversait en toute hâte la place, il courait presque le long des larges avenues, et quand il arriva au parc, il boutonna son manteau et dit à voix haute :

« John Jones, tu es un parfait idiot. » Puis il retourna là où il logeait,"écrivit une lettre, et la déchira ; il en écrivit une autre, et la jeta dans le feu. Puis il saisit un bout de papier et griffonna :

« Chère maman, chère sœur - je rentre - John. »

« Peut-être, se dit John tandis qu'il s'installait dans le train, peut-être ne puis-je m'en prendre qu'à moi-même de vouloir lutter contre ma destinée manifeste, simplement parce qu'elle me semble dure et déplaisante. Mon devoir envers Alta-maha est là, devant moi ; peut-être vont-ils m'aider à résoudre les problèmes noirs, là-bas — et peut-être pas. "C'est ainsi que je me rendrai auprès du Roi en dépit de la loi, et si je dois périr, je périrai"[136]. » Et tandis qu'il méditait, rêvait et organisait ainsi sa vie, le train volait vers le Sud.

En bas* à Altamaha, même après sept longues années, tout le monde était au courant du retour de John. Les maisons furent frottées et récurées - l'une d'elles plus encore que les autres ; les jardins, les pelouses, furent entretenus avec bien plus

de soin qu'à l'accoutumée, et Jennie acheta un nouveau guingan. Après quelques négociations, faisant preuve de finesse, tous les méthodistes et les presbytériens noirs acceptèrent de se joindre à une gigantesque cérémonie de bienvenue à l'église baptiste ; et comme le jour de son retour approchait, des discussions enflammées

s'élevaient à tous les coins de rue pour déterminer quelles seraient la nature et la dimension exactes des exploits de John. Il arriva par un jour gris et nuageux, à midi. Toute la ville noire, avec pourtant quelques touches de blanc sur les bords, se rendit à la gare - formant une joyeuse cohue où éclataient des « bonjou' ! » et des « comment va ? », des rires, des blagues et des bousculades. Sa mère était assise à l'écart, guettant derrière une fenêtre ; mais Jennie, sa sœur, se tenait sur le quai, tortillant nerveusement sa robe autour de ses doigts - grande et souple, sa peau douce d'un beige tendre, ses grands yeux pleins d'amour éclatant sous la sauvagerie domestiquée de ses cheveux. John se leva tristement quand le train s'arrêta - il était en train de penser au wagon « Jim Crow » ; il descendit sur le quai, et s'arrêta, saisi par ce qu'il voyait : une petite gare miteuse, une foule noire vêtue de hardes sales, aux couleurs criardes, un bidonville d'un demi-mile devant lequel courait un fossé boueux. Le sentiment terrible du sordide et de l'étroitesse de tout cela s'empara de lui ; il chercha sa mère sans la trouver ; il embrassa froidement la grande fille étrange qui l'appelait « mon frère », il dit, ici et là, un mot sec et cassant ; puis, ne s'attardant ni pour serrer des mains, ni pour échanger les derniers potins, il remonta silencieusement la rue, ne soulevant son chapeau que devant la dernière vieille tante qui avait l'air pleine d'espoir, la laissant bouche bée de saisissement. Les gens étaient visiblement abasourdis. Cet homme froid et silencieux — c'était John ? Où étaient passés son sourire et sa chaleureuse poignée de main ? « On dirait bien qu'il a le cafard », dit pensivement le prêtre méthodiste. « C'est incroyable ce qu'il a l'air prétentieux », se lamenta une sœur baptiste. Mais le postier blanc, un peu à l'écart de la foule, exprima parfaitement bien l'opinion de ses

compatriotes : « Cet enfoiré de Noir, dit-il en triant du courrier et en arrangeant son tabac, il est parti dans le Nord et il revient gonflé d'idées stupides ; mais ça marchera pas, ici, à Altamaha. » Et la foule se dispersa.

La fête de bienvenue qui avait été organisée à l'église baptiste fut un échec complet. La pluie gâcha le barbecue et l'orage fit tourner le lait dans les crèmes glacées. Quand, le soir, vint le temps du sermon, l'église était pleine à craquer. Les trois prêcheurs s'étaient tout spécialement préparés, mais l'attitude de John sembla en quelque sorte refroidir toute l'assemblée - il avait l'air si sévère et si préoccupé, il semblait si contraint, que le frère méthodiste ne parvint pas à réchauffer l'atmosphère par son discours et ne reçut pas un seul « Amen » en réponse ; le prêtre presbytérien ne reçut pas non plus beaucoup de réponses, et même le prêcheur baptiste, bien qu'il réussît à éveiller un timide enthousiasme, s'emmêla à tel point dans sa

phrase préférée qu'il dut s'interrompre, et il termina son sermon quinze bonnes minutes plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Les gens s'agitèrent nerveusement dans leur fauteuil quand John se leva pour répondre. Il parla lentement et méthodiquement. L'époque, dit-il, exigeait des idées nouvelles ; nous étions très différents des hommes du **XVIIe** et du **XVIIIe** siècle — nous avions aujourd'hui des idées plus larges sur la fraternité et la destinée humaines. Puis il évoqua la possibilité de faire davantage pour la charité et l'éducation populaire, et en particulier celle d'un meilleur partage des richesses et du travail. Ainsi la question était - ajouta-t-il, comme plongé dans ses réflexions, le regard tourné vers le plafond cloqué — de savoir quelle serait la part des Noirs de ce pays dans les luttes du siècle à venir. Il décrivit rapidement la nouvelle école industrielle qui pourrait s'élever ici, au milieu des pins, et s'attarda plus longuement sur le travail charitable et philanthropique qui pourrait être organisé, sur l'argent qui pourrait être économisé pour être placé en banque ou pour monter des affaires. Enfin, il appela à l'unité, et critiqua tout spécialement les querelles religieuses et confessionnelles.

« Aujourd'hui, dit-il en souriant, le monde se moque de savoir si un homme est baptiste ou méthodiste, ou même s'il appartient à une congrégation, pourvu qu'il soit bon et vrai. Quelle différence cela fait-il qu'un homme soit baptisé dans une rivière ou dans un bassin, ou pas du tout ? Laissons toutes ces questions mesquines, et regardons plus haut. » Puis, ne trouvant rien de plus à dire, il se rassit lentement. Un murmure douloureux traversa la foule. C'est à peine s'ils avaient compris un mot de ce qu'il avait dit, car il parlait une langue inconnue - mise à part la dernière phrase sur le baptême. Ça, ils avaient compris, et ils restaient assis dans le plus grand silence, pendant que la pendule égrenait les minutes. Enfin un ricanement étouffé se fit entendre du côté du chœur, et un vieil homme voûté se leva, traversa les rangées de sièges, et monta tout droit dans la chaire. Il était noir et ridé, avec des cheveux gris parsemés et floconneux ; sa voix et ses mains tremblaient comme s'il avait eu une attaque ; mais il portait sur son visage l'air intense et saisi du fanatique religieux. Il s'empara de la Bible de ses énormes mains noueuses ; il la leva deux fois sans un mot, puis brusquement éclata en imprécations, avec une éloquence brutale et passionnée. Il tremblait, se balançait, se penchait ; puis il se redressa dans toute sa majesté, tandis que les gens poussaient des gémissements et pleuraient, se lamentaient et hurlaient, et un grand cri sauvage jaillit et s'éleva dans les airs, venu du plus profond de toute l'émotion accumulée et contenue pendant des heures. John ne sut jamais vraiment ce que le vieil homme avait dit ; il

comprit seulement qu'il était désigné au mépris général et à l'opprobre cinglante pour avoir piétiné la vraie religion, et il réalisa avec stupéfaction qu'il venait, à son insu, de profaner avec rudesse et brutalité ce que ce petit monde possédait de plus sacré. Il se leva silencieusement et sortit dans la nuit. Il descendit vers la mer, à la lumière idéale des étoiles, à peine conscient d'être suivi, timidement, par une jeune fille. Quand, finalement, il arriva au bord de la falaise, et que, se retournant, il reconnut sa petite sœur, il réalisa combien il l'avait négligée et son cœur se serra

tout d'un coup. Il l'entoura de ses bras et laissa le flot de larmes s'épandre sur son épaule.

Ils restèrent longtemps ainsi» à regarder ensemble au-delà de cette eau grise et agitée.

« John, dit-elle, est-ce que cela rend tout le monde

— malheureux d'étudier et d'apprendre beaucoup de choses ? »

Il hésita et sourit. « J'ai bien peur que oui », dit-il.

« Et, John, tu es content d'avoir étudié ? »

La réponse tarda à venir, mais elle était sans appel : « Oui. »

Elle contempla les lumières qui scintillaient au-dessus de la mer, et elle dit pensivement : « J'aimerais être malheureuse

- et — et, mettant ses bras autour de son cou, je crois que je le suis, un peu, John. »

Ce n'est que plusieurs jours plus tard que John se rendit chez le juge pour lui demander le privilège de pouvoir enseigner à l'école noire. Le juge lui-même le reçut à la porte principale, le regarda durement et dit avec brusquerie : « Fais le tour jusqu'à la porte de la cuisine, John, et attends là-bas. » Assis sur les marches de la cuisine, John regardait le maïs, profondément troublé. Au nom du ciel, que lui arrivait-il ? Chaque pas qu'il faisait offensait quelqu'un. Il était venu pour sauver son peuple, et avant même d'avoir quitté la gare, il les avait blessés. Il avait essayé de leur transmettre son savoir à l'église, et il avait outragé leurs sentiments les plus profonds. U s'était longuement préparé à être respectueux envers le juge, et voilà qu'il déboulait à sa porte principale. Or, à chaque fois, il avait voulu bien faire - et pourtant, et pourtant, inexplicablement, il trouvait si difficile et si étrange de se réadapter à son ancien environnement, de retrouver sa

place dans le monde qui l'entourait. Il ne se rappelait pas avoir éprouvé la moindre difficulté dans le passé, quand la vie n'était que joie et gaieté. Le monde, alors, semblait couler facilement et sans à-coups. Il est possible que - mais sa sœur apparut à ce moment-là à la porte de la cuisine et lui dit que le juge l'attendait.

Le juge était assis dans la salle à manger avec son courrier du matin, et il ne proposa pas à John de s'asseoir. Il parla affaires directement. « Tu es venu pour l'école, je suppose. Eh bien, John, je vais te parler franchement. Tu sais que je suis un ami de ton peuple. Je vous ai aidés, toi et ta famille, et j'aurais fait bien plus si tu ne t'étais pas mis en tête de partir. Bon, j'aime les gens de couleur et je sympathise avec toutes leurs aspirations raisonnables ; mais toi et moi savons bien, John, que dans ce pays le Noir doit rester soumis et ne peut pas espérer devenir l'égal des hommes blancs. S'ils restent à leur place, tes semblables peuvent être honnêtes et respectueux ; et, Dieu m'en est témoin, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour les aider. Mais s'ils veulent renverser l'ordre de la nature, et dominer les blancs, et épouser des femmes blanches, et s'asseoir dans mon salon, alors, par Dieu ! nous les briserons, même si nous devons lyncher jusqu'au dernier négro de cette terre. Maintenant, John, la question est : avec ton éducation et les idées que tu as rapportées du Nord, est-ce que tu vas accepter la situation et enseigner aux faces de suie à être nos serviteurs et nos laboureurs fidèles, comme l'étaient vos pères — j'ai bien connu ton père, John, il appartenait à mon frère, et c'était un bon négro. Eh bien - eh bien, est-ce que tu vas suivre ses traces, ou est-ce que tu vas essayer de mettre dans la tête des gens ces idées ridicules d'ascension sociale et d'égalité, et ainsi, les rendre malheureux et insatisfaits ? »

« Je vais accepter la situation, juge Henderson », répondit John, avec une sécheresse qui n'échappa pas à l'esprit pénétrant du vieil homme. Il hésita un moment, puis dit brièvement : « Très bien - nous te prenons à l'essai. Au revoir. »

L'école noire avait ouvert depuis plus d'un mois quand l'autre John rentra à la maison ; il était grand, gai et fier d'allure. Sa mère pleura, ses sœurs chantèrent. Toute la ville blanche se réjouit. Le juge débordait de fierté, et c'était un spectacle qui réchauffait le cœur de les voir tous les deux se dandiner côte à côte en descendant Main Street. Pourtant, il y avait des tensions entre eux, car le jeune homme ne pouvait pas dissimuler son

mépris pour cette petite ville — il n'essayait même pas. Son cœur était ouvertement attaché à New York. Or l'ambition que chérissait

secrètement le juge était de voir son fils devenir maire d'Altamaha, sénateur, et même — pourquoi pas ? — gouverneur de Géorgie. Ainsi la discussion s'échauffait-elle souvent entre eux. « Pour l'amour de Dieu, père, disait le fils après le déjeuner, en allumant un cigare devant la cheminée, certainement, vous n'espérez pas qu'un homme comme moi s'établisse dans ce - dans ce trou qui ne contient que de la boue et des Noirs ? — Eh bien si », répondait laconiquement le juge ; et ce jour-là, au froncement de sourcils qui accompagnait ces mots, on a bien pensé qu'il était sur le point d'ajouter quelque chose de plus explicite, mais des voisins étaient passés à l'improviste pour admirer son fils, et la conversation prit un autre tour.

« Paraît que le John, il commence à s'échauffer à l'école des faces de suie », dit le postier pour essayer de meubler le silence qui s'installait.

« Comment ça ? » demanda le juge d'un ton tranchant.

« Oh, rien de spécial - juste ses grands airs et sa façon de faire, comme s'il était au-dessus des autres. J'crois bien qu'à ce qu'on raconte, il parle de la Révolution française, de l'égalité, de trucs comme ça. C'est ce que j'appelle un négro dangereux. »

« Est-ce que vous l'avez entendu dire quoi que ce soit qui sorte du droit chemin ? »

« Ben non - mais Sally, not'fille de cuisine, elle a raconté à ma femme des tas de trucs bizarres. De toutes façons, j'ai pas besoin d'I'entendre : un négro qui dit pas « monsieur » à un blanc, ou - »

« Qui est ce John ? » l'interrompit le fils du juge.

« Eh bien, c'est le petit John noir, le fils de Peggy - ton ancien camarade de jeux. »

Le jeune homme rougit violemment sous l'effet de la colère, puis il se mit à rire.

« Oh, dit-il, c'est le face de suie qui a essayé de s'asseoir de force à côté d'une dame que j'accompagnais - »

Mais le juge Henderson ne voulut pas en entendre davantage. Il s'était senti de mauvaise humeur toute la journée ; tout cela passait les bornes. Il se leva en proférant un juron à demi-étouffé, saisit sa canne et son chapeau et se rendit tout droit à l'école.

Pour John, cela avait été long et difficile de mettre les choses en place

dans la vieille cabane délabrée qui abritait l'école. Les Noirs étaient déchirés en factions pour ou contre lui, les parents étaient indifférents et les enfants irréguliers et sales ; les livres, les crayons et les ardoises manquaient. Néanmoins, après avoir lutté sans perdre espoir, il lui semblait enfin apercevoir les premières lueurs de l'aube. Cette semaine, il y avait plus de monde en classe, et la couche de crasse sur le visage des enfants n'était plus aussi épaisse. Même la classe des petits qui apprenaient à lire semblait progresser de manière encourageante. Aussi John travaillait-il cette après-midi-là avec une patience renouvelée.

« Bon, Mandy, dit-il gaiement, c'est mieux ; mais il ne faut pas que tu haches les mots ainsi : "si-l'ho-mme-va". Voyons, même ton petit frère ne raconterait sûrement pas une histoire de cette façon, si ?

— Non, pour sûr, il sait pas parler.

— Très bien ; alors essayons encore une fois : "si l'homme

— John ! »

Toute l'école sursauta, et l'instituteur esquissa un mouvement pour se lever, quand le visage cramoisi de colère du juge apparut à la porte grande ouverte.

« John, cette école est fermée. Vous, les enfants, vous pouvez rentrer chez vous et vous mettre au travail. Les blancs d'Altamaha ne dépenseront pas un sou de plus pour que les Noirs se fassent bourrer le crâne de théories impudentes et de mensonges. Débarrassez-moi le plancher ! Je fermerai la porte à clef moi-même. »

Là-bas, dans la grande maison à colonnades, le jeune et grand fils s'était mis à tourner en rond après le départ soudain

de son père. Rien n'avait beaucoup d'intérêt pour lui dans la maison ; les livres étaient vieux et défraîchis, le journal local était totalement vide et les femmes s'étaient retirées, prétextant, qui un mal de tête, et qui des travaux de couture. Il essaya de faire une sieste, mais il faisait trop chaud. Alors il sortit flâner dans les champs, se lamentant sans fin : « Dieu tout-puissant ! Combien de temps vais-je encore devoir endurer cette prison ! » Ce n'était pas un mauvais garçon - il était juste un peu trop gâté, un peu trop enclin à satisfaire tous ses caprices et aussi entêté que son orgueilleux de père. C'était un jeune homme agréable à regarder, tandis qu'fl fumait et balançait paresseusement les jambes, assis sur une grosse souche noire, à l'orée des pins. « Enfin, il n'y a même pas ici une seule fille qui vaille la peine d'entretenir un

flirt digne de ce nom », grommela-t-il. C'est à cet instant précis que son œil accrocha une silhouette élancée, gracieuse comme un saule, qui se hâtait dans sa direction sur le sentier étroit. Il commença par la regarder avec intérêt, puis éclata de rire, en se disant : « Eh bien, eh bien, si ce n'est pas Jennie, la petite servante de cuisine ! Quel beau petit lot ! Et dire que je ne l'avais jamais remarquée ! » « Hello, Jennie ! Tu sais que tu ne m'as pas embrassé depuis mon retour », continua-t-il gaiement. La jeune fille le regarda, surprise et un peu confuse - balbutia quelques mots incompréhensibles et essaya de continuer son chemin. Mais un brusque désir s'empara du jeune oisif et il la saisit par le bras. Effrayée, elle glissa entre ses mains ; en partie pour plaisanter, il se retourna et courut après elle à travers les grands pins.

Plus bas, vers la mer, à l'entrée du sentier, John marchait lentement, tête baissée. Las et dégoûté, il avait d'abord pris le chemin de chez lui en partant de l'école ; puis, pour essayer de ménager sa mère, il avait décidé d'aller auparavant à la rencontre de sa sœur qui devait rentrer du travail et de lui annoncer son renvoi. « Je vais partir, dit-il lentement. Je vais partir et trouver du travail, puis je les ferai venir. Je ne peux pas vivre ici plus longtemps. » Et toute la colère brûlante qu'il avait enfouie remonta

dans sa gorge. Il agita les bras et se mit à courir sauvagement le long du sentier.

La grande mer brunâtre s'étendait silencieusement. L'air respirait à peine. Le jour mourant baignait les chênes tordus et les pins puissants d'une lumière noir et or. Le vent n'apporta aucun signal, aucun murmure ne vint du ciel sans nuage. Il y avait juste un homme noir qui se hâtait, le cœur empli de douleur, sans un regard pour le soleil ou pour la mer, et qui sursauta, comme s'éveillant d'un rêve, quand retentit le cri déchirant qui réveilla les pins ; il vit sa sœur noire se débattre entre les bras d'un grand homme blond.

Il ne dit pas un mot ; il saisit une branche par terre et frappa avec toute la haine accumulée dans son grand bras noir ; le corps blanc tomba, inanimé, et resta là, entre les pins, baigné de soleil et de sang. John le contempla comme dans un rêve, rentra chez lui d'un pas vif et dit d'une voix douce : « Maman, je m'en vais — je vais être libre. »

Elle le regarda, les yeux voilés de larmes, et balbutia : « Dans le Nord, chéri, c'est dans le Nord que tu t'en vas ? »

Il se détourna et leva les yeux vers l'étoile du Nord qui brillait faiblement au-dessus des flots, et dit : « Oui, maman, je m'en vais -

dans le Nord. »

Et sans ajouter un seul mot, il reprit le chemin étroit entre les pins hauts et droits, jusqu'au même sentier sinueux, et s'assit sur la grande souche noire, regardant la tache de sang qui s'étendait à l'endroit où avait reposé le corps. Autrefois, dans le brouillard du passé, il avait joué avec ce garçon mort, ils avaient fait la course sous les arbres solennels. L'obscurité s'épaissit ; il pensa aux garçons de Johnstown. Il se demanda ce que Brown était devenu, et Carey ? Et Jones - Jones ? Mais c'était lui, Jones, et il se demanda ce qu'ils diraient quand ils sauraient, quand ils apprendraient la nouvelle, dans la grande salle à manger avec ses centaines de regards joyeux. Puis le reflet des étoiles l'effleura, il pensa au plafond doré de cette immense salle de concert, et il entendit glisser vers lui l'air si léger et si doux du

cygne. Hark ! Est-ce que c'était la musique, ou les cris et le fracas des hommes ? Oui, sûrement ! Haute et pure, la douce mélodie s'éleva et vibra comme une chose vivante, et la terre même trembla comme sous le piétinement des chevaux et les voix d'hommes en colère.

Il se renversa en arrière et sourit à la mer, d'où s'élevait l'étrange musique, loin des ombres ténébreuses où se Élisait entendre le bruit des chevaux au galop. Avec un effort, il sortit de sa torpeur, se pencha en avant et regarda fixement le bout du chemin, fredonnant doucement le « chant de la fiancée » -

Freudig gefiihrt, ziehet dahitt[137].

À traversées arbres, dans la pâle lumière du matin naissant, il regarda s'approcher leurs ombres dansantes et il entendit leurs chevaux lancés sur lui ; enfin, ils apparurent, balayant tout autour d'eux comme une tornade, et il vit à leur tête ce vieil homme hagard, aux yeux injectés de haine. Oh, comme il eut pitié de lui — pitié de lui — et il se demanda s'il avait le rouleau de corde tressée. Puis, comme la tempête éclatait autour de lui, il se mit lentement debout et tourna ses yeux fermés vers la mer.

Et le monde siffla à ses oreilles.

XIV

Les Chants de douleur

Je traverse le cimetière Pour déposer ce corps ; J'ai vu se lever la lune, j'ai vu se lever les étoiles ;

Je marche dans la lumière de la lune, je marche dans la lumière des étoiles ; Je m'étendrai dans la tombe et j'étirerai mes bras, Jyirai vers le jugement à la tombée du jour, Et mon âme et ton âme se rencontreront ce jour-là, Quand je déposerai ce corps.

CHANT NOIR

•p'^i

L>eux qui marchaient dans les ténèbres, aux jours anciens, chantaient des Chants de douleur — car leur cœur était las. C'est pourquoi j'ai placé en tête de chacune des réflexions de ce livre une ligne musicale, écho qui me hante de ces vieux chants mystérieux par lesquels l'âme de l'esclave noir a parlé aux hommes. Déjà quand j'étais enfant, ces chants me troublaient étrangement. Ils venaient, un par un, d'un Sud qui m'était inconnu, et pourtant, je les reconnaissais comme s'ils étaient

miens, comme s'ils me parlaient de moi. Ensuite, des années après, quand je suis venu à Nashville, j'ai vu, couronnant la pâle cité, l'immense temple édifié sur ces chants. Pour moi, Jubilee Hall[138] était fait de ces chants mêmes, et chacune de ses briques était rougie par le sang et la poussière du labeur. Elles me semblaient ruisseler en permanence, matin, midi et soir, des flots de ces mélodies merveilleuses, faites des voix de mes frères et sœurs, faites des voix du passé.

L'Amérique a donné peu de beauté au monde, en dehors de cette grandeur sévère que Dieu lui-même a imprimée en son sein ; l'esprit humain, dans ce nouveau monde, s'est davantage exprimé par la vigueur et par l'honnêteté que par la beauté. Ainsi, par un effet du destin, ce sont les chants populaires noirs -cette plainte de l'esclave mise en rythme - qui constituent aujourd'hui non seulement la seule musique américaine, mais surtout la plus belle expression de l'expérience humaine née de ce côté des mers. Elle a été négligée, elle a été, et elle est toujours, un peu méprisée, et surtout, elle a été constamment la source d'erreurs et de malentendus ; néanmoins, elle demeure le seul héritage spirituel de cette nation et le plus grand cadeau du peuple noir.

Autrefois, dans les années trente, la mélodie de ces chants d'esclaves a quelque peu dérangé la nation, mais la nation les a très vite oubliés. Certains, comme *Near the lake where drooped the willow* [« Près du lac, où s'inclinait le saule »], se sont transformés en airs à la mode et leur source fut perdue. D'autres furent caricaturés sur les scènes des *minstrels*[139] et leur souvenir disparut. Puis, pendant la guerre, se produisit la singulière expérience de Port Royal, après la prise d'Hilton Head ; c'est alors, peut-être pour la première fois, que le Nord se trouva face à face, cœur à cœur» avec l'esclave du Sud, sans troisième instance pour témoin. Les Sea Islands de Caroline, où ils se rencontrèrent, étaient entièrement peuplées de Noirs d'un type primitif, moins *9* touchés et moins façonnés par le monde extérieur que les autres, en dehors de la Ceinture noire. Ils avaient un aspect

fruste, un langage bizarre, mais leurs cœurs étaient humains et leurs chansons bouleversaient puissamment les hommes.
Thomas Wentworth Higginson[140] s'empressa de faire connaître ces chants, et Miss Kim[141] ainsi que d'autres lancèrent leur beauté exceptionnelle à la conquête du monde. Mais le monde ne leur prêta qu'une oreille distraite, jusqu'à ce que les Chanteurs du Jubilé de Fisk chantent les chants d'esclaves avec tellement de passion qu'ils se fichèrent dans le cœur du monde pour ne plus jamais en sortir.

Il était une fois le fils d'un forgeron, né à Cadiz, en Nouvelle-Orléans, qui, au fil des événements, devint enseignant dans l'Ohio et participa à la défense de Cincinnati contre Kirby Smith. Puis il combattit à Chancellorsville et à Gettysburg, et, pour finir, il travailla au bureau des Affranchis à Nashville. Là, en 1866, il ouvrit une école de catéchisme pour les enfants noirs, où il chanta avec eux et leur apprit à chanter. Puis c'est eux qui lui apprirent à chanter, et le jour où la gloire des chants du Jubilé entra dans l'âme de George L. White, il sut que sa vie tout entière serait désormais dédiée à une seule chose : faire en sorte que ces Noirs chantent pour le monde comme ils avaient chanté pour lui. C'est ainsi qu'en 1871 commença le pèlerinage des chanteurs du Jubilé de Fisk. Ils partirent pour le Nord, vers Cincinnati - quatre garçons déguenillés et cinq femmes-enfants -, conduits par un homme qui servait une cause et qui avait un but. Ils s'arrêtèrent à Wilberforce, la plus ancienne des écoles noires, où un prêtre noir les bénit. Puis ils allèrent, luttant contre le froid et la faim, interdits d'entrée ou chassés des hôtels, en butte aux ricanements, toujours plus au Nord ; et partout la magie de leurs chants saisissait les cœurs, jusqu'à ce qu'un tonnerre d'applaudissements au Conseil des congrégations à Oberlin les révèle au monde entier. Ils vinrent à New York et Henry Ward Beecher osa les accueillir, alors même que

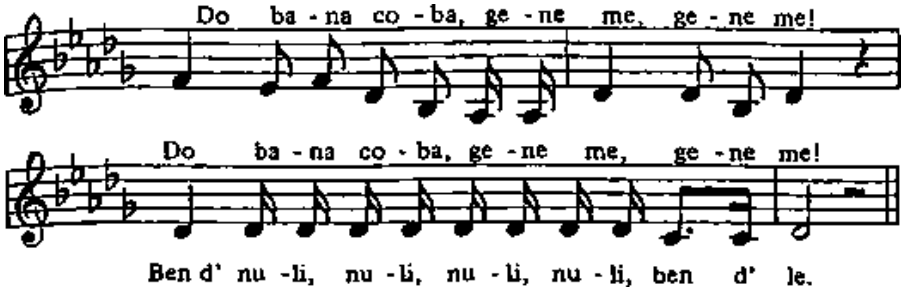
les quotidiens de la ville se moquaient de ses « *Minstréls* nègres ». Et leurs chants étendirent leur conquête, à travers tout le pays et même au-delà des mers, devant la reine et l'empereur, en Écosse

et en Irlande, en Hollande et en Suisse. Ils chantèrent pendant sept ans, et rapportèrent cent cinquante mille dollars pour fonder l'université de Fisk.

Après eux, il y a eu de nombreux imitateurs - certains ont été bons, comme les chanteurs de Hampton et d'Adanta, et certains mauvais, comme les quartettes errants. La caricature tenta encore de souiller l'étrange beauté de leur musique et l'espace musical fut saturé de mélodies dégradées que les oreilles vulgaires confondent avec les originales. Mais le vrai chant populaire noir vit toujours dans les coeurs de ceux qui les ont vraiment chantés et dans les cœurs du peuple noir.

Que sont ces chants, et que signifient-ils ? Je ne connais pas grand-chose à la musique et je ne peux rien dire en termes techniques, mais je connais un peu les hommes et, les connaissant, je sais que ces chants sont le message que l'esclave a transmis au monde. On nous dit, en ces temps de fièvre, que la vie était douce pour l'esclave noir, et que lui-même était insouciant et heureux. Je veux bien volontiers croire que certains, que beaucoup d'entre eux, étaient heureux. Mais tout le passé du Sud, relevé d'entre les morts, ne peut pas contredire le témoignage déchirant de ces chants. Ils sont la musique d'un peuple malheureux, les enfants d'espoirs déçus ; ils nous parlent de mort et de souffrance, du désir indicible d'un monde plus vrai, d'errances confuses et de chemins secrets.

Les chants nous permettent de passer les siècles au crible ; la musique est bien plus ancienne que les mots et en elle nous pouvons repérer, çà et là, des signes d'évolution. La grand-mère de mon grand-père fut enlevée, il y a deux siècles, par un ignoble marchand hollandais ; arrivée dans les vallées de l'Hudson et de l'Housatonic, noire, petite et souple, elle frissonna et se recroquevilla sur elle-même dans les vents glacés venus du Nord, et elle regarda les collines avec nostalgie ; elle chantait souvent une mélodie païenne à l'enfant sur ses genoux :



L'enfant la chanta à ses enfants, et ceux-ci aux enfants de leurs enfants, et ainsi la mélodie a traversé deux siècles pour arriver jusqu'à nous ; aujourd'hui nous la chantons à nos enfants, ne connaissant pas plus que nos pères le sens de ses paroles, mais comprenant parfaitement le sens de sa musique.

C'était une musique africaine primitive ; on peut en voir un autre exemple, sous une forme plus large, dans l'étrange chant qui ouvre « Le retour de John » :

Vous pouvez m'enterrer à l'est,

Vous pouvez m'enterrer à l'ouest,

Mais j'entendrai la trompette sonner ce matin-là.

C'est la voix de l'exil.

On peut retenir, dans ce foisonnement de mélodies, une dizaine de chants principaux - des chants dont l'origine est indubitablement noire, dont l'audience populaire est large, et qui sont tout particulièrement caractéristiques de l'esclave. Je viens de mentionner l'un d'entre eux. Un autre, dont quelques mesures ouvrent ce livre, est *Nobody knows the trouble Vve seen* [« Personne ne sait les ennuis que j'ai »]. Quand, soudainement frappés par la pauvreté, les États-Unis ont refusé de fournir aux affranchis les terres qu'ils leur avaient promises, un brigadier-général est allé dans les Sea Islands pour porter la nouvelle. Une vieille femme, debout, un peu à l'écart de la foule, entonna ce chant ; toute l'assemblée se joignit à elle, en se balançant. Et le soldat se mit à pleurer.

Le troisième chant parle du berceau de la mort, que tous les hommes connaissent - *Swing low, sweet chariot* [« Balance lentement, doux chariot»] — dont les mesures introduisent l'histoire de la vie d'Alexandre Crummell. Puis il y a le chant de toutes les mers, *Roll, Jordan, roll* [« Roule, Jordan, roule »], un refrain puissant aux cadences mineures. Il y a aussi eu de nombreux chants sur les fugitifs,

comme celui qui ouvre « Les ailes d'Atalante », ou, plus connu, *Been a-listening* [« J'ai écouté »]. Le septième est le chant de la Fin et du Commencement — *My Lord, what a mourning! when the stars begin to fall* [«Mon Dieu, quel deuil ! quand les étoiles se mettront à tomber »] ; une ligne qui en est tirée est placée en tête de « L'aube de la liberté». Le chant du tâtonnement My *waÿs cloudy* [«Mon chemin est nuageux»], ouvre «Le sens du progrès»; le neuvième est le chant de ce chapitre - *Wrestlin* Jacob, the day is abreaking* [« Jacob en lutte, le jour se lève »] - un péan qui chante le combat et l'espoir. Le dernier chant principal est le chant des chants — *Steal away* [« Envole-toi »] — qu'on trouve en tête de « La foi de nos pères ».

Il y a bien d'autres chants populaires noirs aussi frappants et aussi caractéristiques que ceux-là, comme par exemple ceux qui annoncent les chapitres trois, huit et neuf ; et je suis certain que d'autres pourraient très facilement faire un choix fondé sur des critères plus scientifiques. Il y a aussi des chants qui me semblent s'être un peu éloignés des types les plus primitifs, comme le labyrinthique mélange de formes *Bright sparkles* [« Brûlantes étincelles »], dont une ligne introduit « La Ceinture noire » ; le chant de Pâques *Dust, dust and ashes* [« Poussière, poussière et cendres »] ; l'hymne *My mother's took herflight and gone home* [« Ma mère a pris son envol et est rentrée à la maison »] ; et cette mélodie rayonnante qui plane sur « La mort © du premier-né » - */ hope my mother will be there in that beautijul*

world on high [« J'espère que ma mère sera là dans la beauté de ce monde là-haut »].

Ils représentent une troisième étape dans le développement du chant d'esclave ; *You may bury me in the East* [« Vous pouvez m'enterrer à l'est »] constitue la première étape et des chants comme *March on* [« En marche »] (chapitre six) et *Steal away* [« Envole-toi »] la deuxième. La première est celle de la musique africaine, la deuxième celle de la musique afro-américaine, tandis que la troisième est un mélange de musique noire et de la musique entendue sur la terre d'accueil. Le résultat est toujours distinctement noir et la méthode du mélange est originale, mais les éléments sont à la fois noirs et caucasiens. On pourrait aller plus loin et découvrir une quatrième étape dans ce développement : celle où les chants de l'Amérique blanche ont été manifestement influencés par les chants d'esclaves ou ont incorporé des passages entiers de mélodies noires, comme *Swanee River* [« Le fleuve Swanee »] ou *Old Black Joe* [« Le vieux Noir Joe »]. Parallèlement à ce développement ont crû aussi les imitations, viles ou serviles - les chants *minstrels* noirs, la plupart des *gospels* et certains

des chants contemporains « négros »[142] -, toute une masse de musique dans laquelle le novice peut facilement se perdre et ne jamais retrouver les vraies mélodies noires.

Dans ces chants, comme je l'ai dit, l'esclave a parlé au monde. Un tel message est naturellement voilé et n'est formulé que partiellement. Les paroles et la musique se sont progressivement séparées, et les nouvelles formules toutes faites d'une théologie mal comprise ont remplacé les anciens sentiments. De temps en temps, nous saisissons un mot étrange, appartenant à une langue inconnue, comme le « Puissant Myo », qui représente le fleuve de la mort ; le plus souvent pourtant, des paroles sans profondeur ou des vers de mirliton sont joints à une musique d'une douceur singulière. Les chants purement profanes sont peu nombreux, en partie parce que la plupart d'entre eux ont été transformés en *gospels* en changeant simplement leurs paroles, et en partie parce que leur humour était rarement perçu par les étrangers, leur musique moins souvent fixée par écrit.
Dans presque tous les chants, cependant, la musique est de manière

évidente l'expression d'une douleur. Les dix chants principaux que j'ai mentionnés mettent en mots et en musique le malheur de l'exil et la lutte dans l'ombre ; ils chantent la recherche tâtonnante de quelque pouvoir invisible et soupirent après l'ultime repos.

Les paroles qui nous sont parvenues ne sont pas sans intérêt et, si on les débarrasse des impuretés évidentes, elles recèlent beaucoup de réelle poésie, lourde de signification, derrière une théologie conventionnelle et une rengaine vide de sens. Comme tout peuple primitif, l'esclave était proche de la nature. La vie°était une « mer démontée et cruelle », comme le boueux Adantique des Sea Islands ; les « lieux sauvages » étaient la maison de Dieu, et la « vallée de la solitude » conduisait au chemin de la vie. « L'hiver sera bientôt fini » était une image de la vie et de la mort peinte par une imagination tropicale. Les orages brutaux et terribles du Sud impressionnaient les Noirs et les emplissaient d'une terreur respectueuse - le tonnerre leur semblait parfois « endeuillé », et parfois impérieux :

Mon Seigneur m'appelle,

Il m'appelle par le tonnerre,

Sa trompette résonne dans mon âme.

Le labeur monotone et les intempéries subies sans protection sont décrits dans de nombreuses chansons. L'une d'entre elles montre le

laboureur plongé dans le sillon humide et étouffant, chantant :

Il n’y a pas de pluie pour t’inonder,

Il n’y a pas de soleil pour te brûler,

Oh, avance encore, frère,

Je veux rentrer à la maison.

Le vieil homme courbé et voûté pleure et gémit par trois fois : « **ô** Dieu, empêche-moi de sombrer », et il repousse l’esprit maléfique du doute qui murmure : « Jésus est mort et Dieu est parti. »

Pourtant l’âme est affamée, le sauvage est inquiet, l’exilé soupire, et la plainte se condense en une seule petite phrase : « Mon âme veut quelque chose de nouveau, de nouveau. »

Q\hu **pK—K-V**
_P 1 ˆ 1 r- -p
*ë_Æ_ë_9*_Ti__-__*m*_
ᴰOV'J—J

My soûl wants some thing that’s new, that’s new

L’ombre de la peur a toujours plané sur les pensées les plus intimes des esclaves et les relations qu’ils avaient les uns avec les autres, de sorte que nous n’en avons que des aperçus, ici ou là ; mais les omissions et les silences sont tout aussi éloquents. On chante la mère et l’enfant, mais rarement le père ; le fugitif et l’exilé épuisé demandent de la pitié et de l’affection, mais presque rien n’est dit des fiançailles ou des mariages ; les rochers et les montagnes sont bien connus, mais le foyer est inconnu. Un étrange mélange d’amour et de désespoir se fait entendre dans le refrain :

Là-bas il y a ma vieille mère,

Ça fait si longtemps qu’elle chemine dans la montagne,

Il est temps qu’elle la traverse,

Qu’elle rentre chez nous, là-bas.

Ailleurs, on trouve aussi la plainte de « l’orphelin » et celle de l’« Adieu, adieu, mon unique enfant ».

Les chants d’amour sont rares et se divisent en deux catégories - le

frivole, léger, et le triste. Sur un amour profond et heureux, il n'y a qu'un silence lourd de signification ; dans l'un des plus vieux de ces chants, on peut trouver un sens profond :

Pauvre Rosy, pauvre fille ;

Pauvre Rosy, pauvre fille ;

Rosy a brisé mon pauvre cœur.

Le ciel sera mon foyer.

[illegible]

Une femme rfoire a dit de cette chanson : « Elle ne peut pas être chantée si Ton n'a pas le cœur gros et l'esprit troublé. » C'est la même voix que l'on perçoit dans cette chanson et dans le vieux chant populaire allemand : « *Jetz Geh ï arts brunele, trink' aber net.* »

Le Noir a montré peu de crainte de la mort ; il parlait d'elle avec familiarité, et même avec tendresse, comme d'une traversée des eaux, peut-être - qui sait ? — pour rentrer vers ses anciennes forêts. Plus tard, ce fatalisme a changé de forme, et dans la poussière et la saleté, l'homme de peine chantait :

Poussière, poussière et cendres, volez au-dessus de ma tombe,

Mais le Seigneur conduira mon esprit au ciel.

Certaines choses, manifestement empruntées au monde environnant, ont subi un changement caractéristique quand elles ont été dites par l'esclave. C'est particulièrement vrai des aphorismes bibliques. « Pleure, ô fille captive de Sion » a été bizarrement transformé en « Sion, pleure doucement », et les roues d'Ézéchiel tournent dans tous les sens dans les rêves mystiques de l'esclave, quand il dit : « Il y a une petite roue qui tourne dans mon cœür. »

Comme autrefois, les paroles de ces hymnes étaient improvisées par le

chef de chant d'un groupe religieux. Cependant, les circonstances du rassemblement, le rythme des chants,

les limites imposées aux pensées avouables, ont confiné la poésie, pour l'essentiel, à une ligne ou deux, atteignant rarement la longueur de quatrains ou de récits plus substantiels. Il y a pourtant quelques exemples d'efforts plus soutenus, consistant généralement en paraphrases de la Bible. Trois courtes séries de vers m'ont toujours particulièrement attiré - celle qui ouvre ce chapitre tout d'abord ; à propos d'un de ses vers, Thomas Wentworth Higginson a dit fort justement : « Il me semble qu'il n'y eut jamais, depuis que l'homme existe et souffre, expression plus douloureuse de son désir infini de paix. » La deuxième et la troisième sont des évocations du Jugement dernier - la première est une élaboration tardive, qui comporte les traces d'une influence extérieure :

Oh, les étoiles tombent dans les éléments,

Et la lune se vide en gouttes de sang,

Et les otages enlevés à Dieu retournent à Dieu,

Que soit loué le nom du Seigneur.

Et l'autre est une image plus ancienne et plus belle, venue des basses terres côtières :

Michel, haie le navire sur le rivage,

Alors tu entendras souffler la trompette,

Alors tu entendras sonner la trompette,

La trompette sonne le monde autour d'elle,

La trompette sonne pour le riche et pour le pauvre,

La trompette sonne le jubilé,

La trompette sonne pour toi et moi.

Au cœur de la douleur des Chants de douleur respire un espoir — une foi en la justice ultime des choses. Les cadences mineures du désespoir se transforment souvent en triomphe et en confiance tranquille. Parfois, c'est une foi en la vie, parfois une foi en la mort, parfois l'assurance d'une justice sans limite dans quelque monde lumineux de l'au-delà. Mais quelle que soit la forme, le sens est toujours clair : un

jour, quelque part, les hommes jugeront les hommes selon leur âme et non selon leur peau. Est-ce qu'un tel espoir est justifié ? Est-ce que les Chants de douleur chantent la vérité ?

Il y a aujourd'hui une théorie diffuse, qui semble se répandre sourdement, selon laquelle les races ont eu le temps de faire leurs preuves par le passé ; les races arriérées de nos jours ont prouvé une fois pour toutes leur inefficacité ; elles ne méritent pas d'être sauvées. Une telle affirmation est le fait de peuples arrogants, irrespectueux du temps et ignorants des besoins des hommes. On peut facilement imaginer que si elle avait été proférée il y a un millier d'années, il aurait été difficile au Teuton de prouver son droit à la vie. Il y a deux mille ans, un tel dogmatisme, accueilli sans réserves, aurait servi d'avant-garde à l'idée;, que les races blondes étaient éternellement faites pour conduire la civilisation. Notre connaissance sociologique est si lamentablement désorganisée que le sens exact du mot « progrès », de « rapide » et de « lent » dans le domaine des actions humaines, de la perfectibilité de l'homme et de ses limites, tout cela reste voilé, sphynx impénétrable aux frontières de la science. Pourquoi Eschyle devait-il chanter deux mille ans avant la naissance de Shakespeare ? Pourquoi la civilisation a-t-elle fleuri en Europe, et pourquoi en Afrique a-t-elle vacillé avant de s'embraser et de mourir ? Tant que le monde, dans sa faiblesse, reste paralysé devant de telles questions, cette nation doit-elle revendiquer son ignorance et ses néfastes préjugés en refusant l'égalité des chances à ceux qui ont porté les Chants de douleur devant les sièges des puissants ?

Votre pays ? Mais comment est-il devenu le vôtre ? Avant l'arrivée des Pèlerins, nous étions là. C'est ici que nous avons déposé nos trois dons et que nous les avons mêlés aux vôtres : le don de l'histoire et du chant - d'une mélodie douce et troublante sur la terre de la cacophonie et de la dysharmonie ; le don de la sueur et des muscles pour faire reculer le désert, conquérir le sol et poser les fondations de ce vaste empire économique deux cents ans plus tôt que vos faibles mains auraient été capables de le faire, si elles avaient été seules ; et le troisième, le don de l'esprit. C'est autour de nous que l'histoire de cette terre s'est recentrée par trois fois en cent ans ; du cœur même de la nation,

nous avons appelé tout le bon pour étrangler et soumettre le mal ; le feu et le sang, la prière et le sacrifice, ont déferlé sur ce peuple, et ils n'ont trouvé la paix que devant les autels du Dieu de justice. Et le don de notre esprit ne s'est pas fait malgré nous. Nous nous sommes tissés nous-mêmes volontairement dans les mailles et la trame de cette

nation - nous avons combattu dans leurs batailles, nous avons partagé leurs chagrins, nous avons mêlé notre sang au leur, et génération après génération, nous avons supplié un peuple obstiné et indifférent de ne pas mépriser la justice, la pitié et la vérité, pour que la nation ne soit pas frappée de malédiction. Cette nation a reçu, dans une fraternité de sang, notre chant, notre labeur, notre courage et nos avertissements. Est-ce que ces dons n'en valaient pas la peine ? N'avons-nous pas nous aussi travaillé et lutté ? Est-ce que l'Amérique aurait été l'Amérique sans son peuple noir ?

Et même ainsi, mes pères savaient bien chanter l'espoir. Si quelque part, dans ce tourbillon et ce chaos des choses, il existe un Dieu éternel, un Dieu de pitié tout autant que de puissance, alors, quand II en décrétera le temps venu, l'Amérique déchirera le Voile et ceux qui en sont prisonniers iront libres. Libres, libres comme le rayon de soleil qui ruisselle au matin le long de mes hautes baies vitrées, libres comme ces jeunes voix si fraîches qui jaillissent vers moi de si loin, depuis les caves de briques et de ciment, là, en bas - s'enflant avec le chant, gonflées de vie, voix tremblantes de sopranos et voix profondes de basse. Mes enfants, mes petits-enfants, chantent dans le soleil, et voici ce qu'ils chantent :

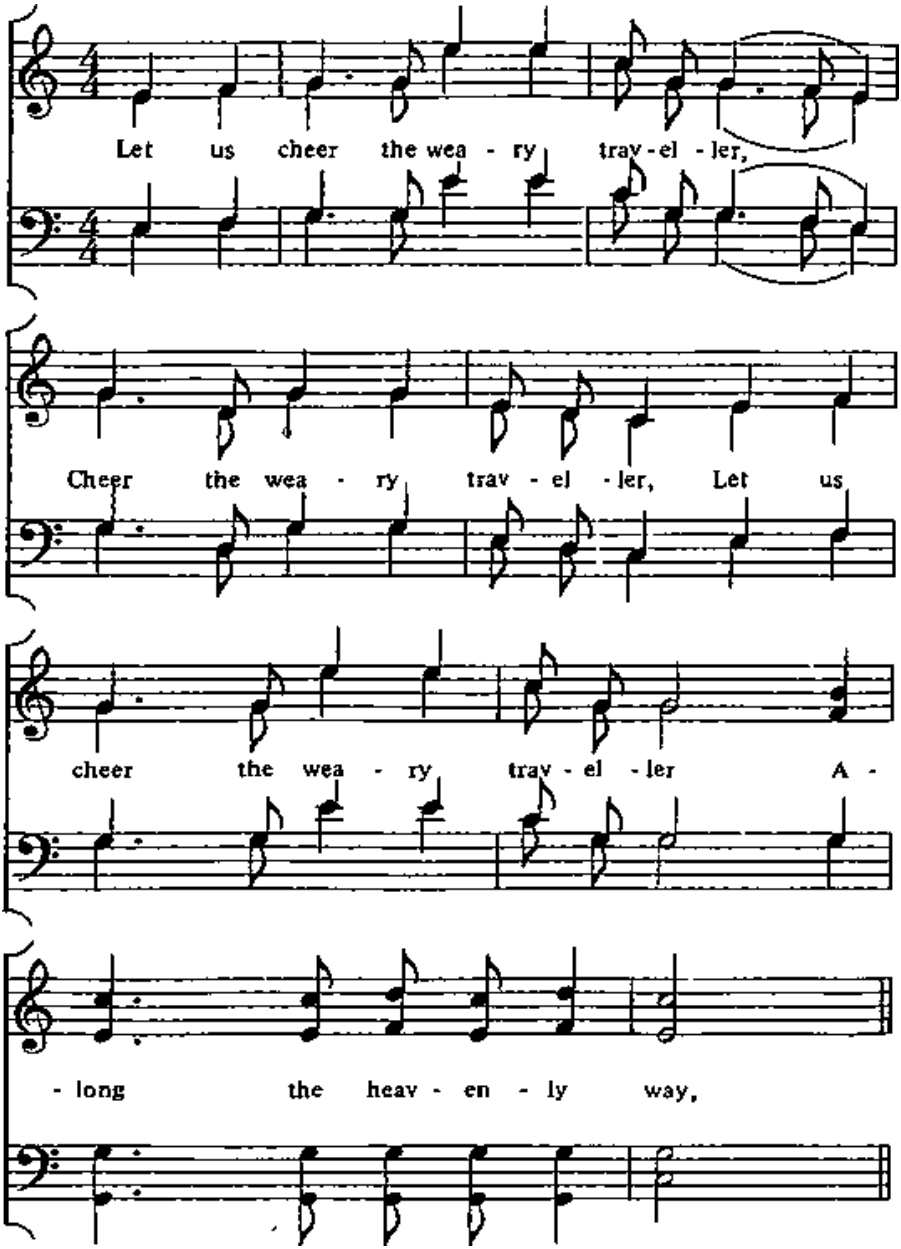
Laissez-nous consoler le voyageur fatigué,

Consoler le voyageur fatigué,

Laissez-nous consoler le voyageur fatigué,

Sur le chemin du ciel.

Le voyageur se prépare, tourne son visage vers le matin, et prend la route.


Let us cheer the wea - ry trav - el - ler,
Cheer the wea - ry trav - el - ler, Let us
cheer the wea - ry trav - el - ler A -
- long the heav - en - ly way,

Postface

Entends mon cri, ô Dieu lecteur ; fois que mon livre, ce livre, ne tombe pas, mort-né, dans les déserts du monde. Fais que jaillissent de ces pages, noble lecteur, une pensée vigoureuse et la ferme ambition d'une merveilleuse moisson. (Fais que la vérité résonne aux oreilles d'un peuple coupable, et que soixante-dix millions d'âmes aspirent à la justice qui exalte les nations, en ces tristes jours où la fraternité humaine n'est que mensonge et piège.) Ainsi, quand Ton temps viendra, la raison infinie pourra démêler l'écheveau, et ces signes tordus imprimés sur le papier fragile ne seront pas vraiment une

FIN

Notes du traducteur

1. L'arrière-arrière-grand-père maternel de W. E. B. Du Bois, Tom Burghardt, était un esclave du Massachusetts, affranchi pendant la guerre d'indépendance. Du Bois fait ici allusion à son propre fils, Burghardt Gomer, mort de dysenterie à Atlanta le 24 mai 1899 à l'âge de 20 mois (il était né le 2 octobre 1897). Ce triste événement est conté dans le chapitre xi, « Sur la mort du premier-né ».

2. Nina Yolande Du Bois, la fille de W. E. B. Du Bois, est née le 21 octobre 1900.

3. Voir la postface» *infra*, p. 271.

4. Cette expression traduit « *Sorrow Songs* », terme utilisé par Du Bois comme synonyme de *spiritual.*

5. Poète symboliste anglais (1865-1945), qui appartient au courant des *Nineties,* le plus soucieux de modernité sociale et morale ; il dirige la revue *Savoy* fondée en 1896 et publie plusieurs recueils de poèmes, *Days and Nights* (1889), *Silhouettes* (1892) ou *Amoris Victima* (1897). Il est aussi l'auteur de *The Symbolist Mouvement in Literature* (1899). Traducteur de Mallarmé, il joue un rôle capital dans les rapports du symbolisme anglais et du symbolisme français et collabore au *Mercure de France.*

6. Première journée de ce qu'on a appelé la « bataille des sept jours » (du 25 juin au 1er juillet 1862), elle eut lieu près de Richmond entre l'armée de l'Union, dirigée par McClellan, et les Confédérés, dirigés pour cette occasion par A. P. Hill (Jackson étant général en chef). Elle

s'est soldée par une écrasante victoire de l'Union : près de 1 500 sudistes tués ou blessés par les nordistes qui n'eurent à déplorer que 360 victimes.

7. L'anglais use plus volontiers de majuscules que le français ; en particulier, on trouve communément « *Blacks* » (les Noirs) et « *Whites* -» (les Blancs). Or, Du Bois utilise systématiquement la minuscule pour *whites.* Il nous a semblé qu'il était important de garder la dissymétrie entre Noirs et blancs dans la traduction française : si les Noirs constituent bien un peuple dans l'esprit de Du Bois, il n'y a pas pour autant de peuple blanc.

8. Shakespeare, *MacBeth*, III, 4,102-103, traduction de Maurice Maeterlinck.

9. Ce cercle (du grec *kuklos)* tristement célèbre d'amis défenseurs de la supériorité de la race blanche fut créé en 1865 à Pulaski, Tennessee, à l'issue de la guerre de Sécession et en réaction aux mesures autoritaires de Washington *(Reconstruction Act),* par un petit groupe d'anciens soldats sudistes s'opposant à l'exercice du droit

© de vote des Noirs. Ils élirent à leur tête Nathan Bed Forrest, un ancien confédéré,

en 1868 (c'est alors que furent émis les *Principles of the Ku Klux Klan).* Fonctionnant selon des règles dignes des sectes les plus extrémistes, le KKK créa un climat de haine et de violence dans le Sud (tortures, boycotts, lynchages de Noirs et intimidations

allant jusqu'au meurtre de Blancs les protégeant). Il fut finalement interdit en 1871 sous le mandat du républicain Ulysses S. Grant *(Force Acts),* mais continua d'agir en secret. Il a trouvé une nouvelle vigueur en 1915 en Géorgie, et revendique alors cinq millions de membres. Les lois sur la déségrégation et les droits civiques des années 1960 ont relancé l'activité du KKK et d'organisations similaires.

10. Immédiatement après la guerre de Sécession, des nordistes, soutenus par la politique de Washington, vinrent s'établir dans le Sud pour défendre les intérêts des Noirs (ils ont été surnommés *carpet-baggers* en référence au sac de voyage en tapisserie qu'ils transportaient) ; mais lorsque, quelques années plus tard, une politique de « laisser-aller » se généralisa dans le Sud, ils oublièrent leurs idéaux altruistes et pillèrent les trésors d'État sudistes pour leur propre compte.

11. Quinzième amendement (1870) : « Le droit de vote des citoyens

des États-Unis ne sera ni refusé ni limité par les États-Unis ou par un État quelconque pour des raisons liées à la race, à la couleur ou à un état antérieur de servitude. »

12. On date en général de 1876-1877 la fin de la période dite de reconstruction du Sud ; en 1876 ont eu lieu des élections présidentielles dont les résultats sont contestés par trois États du Sud (qui soutiennent les démocrates perdants). En 1877, pour apaiser les démocrates, le gouvernement fédéral républicain rappelle les quelques soldats fédéraux restés dans le Sud pour veiller au respect des lois sur les droits civiques (les dernières *Civil Right Acts* avaient été votées en 1875) et se désengage de ce qui est devenu le « problème noir ». Il peut sembler cependant excessif de qualifier ce changement de politique de « révolution » ; peut-être Du Bois veut-il souligner le parallèle entre la révolution incarnée par la déclaration d'indépendance de 1776, qui a conduit à l'indépendance politique des États-Unis, et la révolution de la guerre de Sécession, qui ne produit qu'une semi-indépendance pour les Noirs, malgré leurs droits politiques, en 1876.

13. Esclave **à** Saint-Domingue, il a été **à** la tête de la révolte d'esclaves de 1801 qui a conduit **à** l'indépendance de la République de Haïti. L'indépendance de cette ancienne colonie française est fondée politiquement et socialement sur l'abolition de l'esclavage, proclamée en 1804. C'est historiquement le seul exemple d'une révolte d'esclaves qui ait débouché sur la décolonisation politique et sociale complète. Elle sert de modèle **à** de nombreuses révoltes d'esclaves au cours du **XIXe** siècle américain et marque très profondément les planteurs aux États-Unis, hantés en permanence par la crainte panique d'une révolte servile.

14. Mouvement littéraire allemand qui met l'accent sur l'expérience des affects et la lutte spirituelle, auquel a participé Goethe, l'auteur de la tradition occidentale que Du Bois admire le plus.

15. James Russell Lowell, écrivain, journaliste et diplomate américain (1819-1891). Aristocrate fortuné de Boston, il publie *Une année de vie* (1841), plusieurs recueils de poésie, dont *Poems* (1844), des satires humoristiques, *Biglow Papers* (1848), des essais littéraires, *Parmi mes livres* (1870-1876), et politiques *Démocratie* (1886). Ambassadeur à Madrid puis à Londres, il dirige des revues influentes, *The Atlantic Monthly* (1857-1861) et *The North American Review* (1846-1872).

16. Le 1erjanvier 1863, Abraham Lincoln a rendu officielle la

«Proclamation d'émancipation », en discussion depuis environ un an et dont un texte préliminaire avait été conçu dès juillet 1862 et publié le 22 septembre 1862. La Proclamation n'abolit cependant pas l'esclavage. Elle proclame que toutes les personnes retenues comme esclaves dans n'importe quelle partie du Sud toujours en rébellion doivent être immédiatement et pour toujours considérées comme libres. « Acte de justice », selon ses termes, c'est aussi pour lui « une mesure de guerre nécessaire pour mettre fin à la rébellion ». Le document comporte des limitations sévères : pour s'assurer de la loyauté des États frontaliers, Lincoln a signé une mesure permettant de maintenir l'esclavage partout où le gouvernement fédéral est maître de la situation (le Tennessee, certains comtés de Virginie et certaines paroisses de Louisiane), et a aboli cette « institution particulière » uniquement dans les zones échappant à l'autorité fédérale. La grande majorité des quatre millions d'esclaves dans les États du Sud et les États frontaliers le demeurèrent de fait jusqu'à l'effondrement des forces militaires de la Confédération. Lincoln estima qu'en février 1865, le document avait permis la libération d'environ 200 000 esclaves. Limitée, cette mesure est aussi à la limite de la constitutionnalité, puisque le Président n'a théoriquement pas le pouvoir d'altérer les régimes de la propriété et des contrats. C'est la raison pour laquelle elle a été suivie par des amendements à la Constitution.

17. Les « amendements de guerre » renvoient aux treizième, quatorzième et quinzième amendements à la Constitution, imposés par le Nord après la guerre de Sécession, et définissant le statut des esclaves libérés. Treizième amendement (1865) : « Ni esclavage, ni servitude volontaire n'existeront sur le territoire des États-Unis ou en tout autre lieu soumis à leur juridiction, sauf pour le châtiment d'un crime pour lequel le coupable aura été régulièrement condamné. » Quatorzième amendement (1868) : « Section 1 - Toute personne, née ou naturalisée aux États-Unis ou soumise à leur juridiction, est citoyen des États-Unis et de l'État où elle réside. Aucun État ne pourra édicter ou appliquer une loi quelconque limitant les privilèges ou les immunités des citoyens des États-Unis ; aucun État ne pourra priver quiconque de sa vie, de sa liberté ou de sa propriété, sans procédure légale régulière, ou dénier à quiconque relevant de sa juridiction l'égale protection des lois. [...] » Quinzième amendement (1870) : « Section 1 - Le droit de vote des citoyens des États-Unis ne sera ni refusé ni limité par les États-Unis ou par un État quelconque pour des raisons liées à la race, à la couleur ou à un état antérieur de servitude. (...) »

18. Le général de l'Union Benjamin F. Butler fut le premier à

appliquer le terme de « contrebande » à l'égard de trois esclaves confisqués à la forteresse Monroe, en Virginie, alors qu'ils travaillaient dans les fortifications pour les rebelles en mai 1861.

19. John C. Frémont fut d'abord un pionnier dans la conquête de l'Ouest, avant de devenir en 1856 le premier candidat du parti républicain pour une élection présidentielle ; pendant sa campagne, il dénonça l'esclavage comme relevant d'« une relique de barbarie». Il proclama le 30août 1861 la confiscation des biens des planteurs favorables à la Confédération et l'abolition de l'esclavage dans le Missouri ;

Lincoln annula la proclamation en 1861, au nom de F inconstitutionnalité d'une telle mesure établissant des règles permanentes sur des propriétés privées.

20. Edward Lillie Pierce (1829-1897) fut le biographe officiel de Charles Sumner (1811-1874), sénateur du Massachusetts, qui a combattu la loi sur les esclaves fugitifs de 1850 et qui a rallié les rangs du parti républicain en 1854. Agressé au Sénat en 1856 pour ses positions abolitionnistes, il joua un rôle important lors de la reconstruction pour garantir aux Noirs des droits civils.

21. Salmon Chase, sénateur puis gouverneur de l'Ohio, fondateur du parti des *Free Soil*, opposant au compromis de 1850 puis à la loi de 1854, rallia les rangs des républicains. Lincoln l'avait désigné dès 1861 au poste de secrétaire au Trésor.

22. Association établie en 1846, lorsque des chrétiens abolitionnistes protestèrent contre le refus des Églises américaines et de certaines associations bénévoles d'adopter des principes abolitionnistes. Bien qu'elle ait été très active avant la guerre, notamment dans le soutien aux esclaves fugitifs et par des campagnes incessantes d'information, c'est seulement à partir de la guerre de Sécession qu'elle s'est engagée directement auprès des esclaves du Sud, en leur fournissant aide matérielle, éducation (construction d'écoles) et services religieux.

23. En juillet 1839 eut lieu une mutinerie sur le négrier espagnol *Amistad* qui remontait de La Havane ; les mutins voulaient forcer les Espagnols à retourner en Afrique, mais ceux-ci les trompèrent et errèrent le long des côtes nord-américaines, dans l'espoir d'être sauvés. En août 1839, *Y Amistad* fut arraisonné au large de Long Island. Un « comité Amistad » fut alors fondé par Joshua Levitt, Simeon Jocelyn et Lewis Tappan pour récolter des fonds afin de fournir aux Noirs une défense correcte devant les tribunaux. Les Noirs

furent finalement déclarés libres par le juge à la Cour suprême Joseph Story, au nom « d'éternels principes de justice ». Le comité put renvoyer 35 survivants en Afrique ; cinq ans plus tard, il devint le noyau de l'AMA, première mission chrétienne établie en Afrique.

24. Le 6 mai 1864, Sherman part de Chattanooga, sur la rivière Tennessee, pour atteindre Atlanta. 11 marche à travers la Géorgie à la tête de ces 100 000 hommes en pratiquant la politique de la terre brûlée. Il prend Atlanta le 1er septembre, au terme d'un siège de plus d'un mois. Le 16 novembre, il repart et marche vers la mer en direction de Savannah. C'est au cours de cette marche de 500 kilomètres que les nordistes détruisent tout sur leur passage.

25. Ordre émis par le général Sherman au cours de l'été 1865 pour permettre aux esclaves affranchis de cultiver la terre qui s'étendait entre Charleston (Caroline du Sud) et Jacksonville (Floride). À l'automne de cette même année, le président Andrew Johnson annula l'ordre et rendit la terre à ses anciens propriétaires blancs.

26. Dans le sillage du plan de reconstruction de Lincoln du 8 décembre 1863, qui fixe les bases de la réintégration des États rebelles.

27. Le général Oliver Otis Howard (1830-1909) conçut avant tout le bureau des Affranchis comme une mission chrétienne ; c'est la raison pour laquelle il a été surnommé le « général chrétien ». Il a ensuite aidé à fonder l'université Howard à Washington D. C., dont il a été le président de 1869 à 1874.

28. L'élection présidentielle de 1864, à l'issue de laquelle Lincoln bat son adversaire, le général McClellan, à plate couture (212 mandats contre 21). Les démocrates perdent alors 33 sièges à la Chambre des représentants au profit des républicains qui ont pris pour l'occasion le nom d'unionistes.

29. Lincoln est assassiné le 14 avril 1865 au cours d'une représentation au théâtre Ford à Washington, et son vice-président, Andrew Johnson, originaire de Caroline du Nord, le remplace.

30. Bataille qui eut lieu du 1er au 4 juillet 1863 entre les troupes sudistes commandées par le général Lee et les troupes nordistes commandées par le général George Gordon Mead. Elle s'acheva après un carnage effrayant (51 000 hommes tués sur un total de 150 000 engagés dans les combats) par la victoire de l'Union. Le 19 novembre, Lincoln se rendit à Gettysburg pour inaugurer le cimetière

militaire ; il y prononça un discours cˆe moins de 10 minutes *(Gettysburg Address)* qui devait passer à la postérité.

31. Loi de février 1866, qui donne en particulier au bureau le droit de traduire devant des tribunaux militaires toute personne privant les Noirs de leurs droits civiques, et qui tâche d'augmenter la compétence du bureau (fédéral) par rapport à celle des États, en particulier face à l'apparition et la multiplication des « codes noirs » dans les États du Sud.

32. Cette formule condense les aspirations à la possession de terres et d'un animal de trait, et reproduit les termes du *Homestead Act* de 1862, loi qui accordait aux citoyens ou aux futurs citoyens un lot de 160 acres, dont ils devenaient propriétaires après cinq ans de résidence moyennant un droit d'enregistrement de 26 à 34 $. Cela revient pour les Noirs à revendiquer un traitement analogue à celui de tout autre citoyen américain, y compris les immigrants, et à participer à la colonisation et à l'exploitation du territoire national.

33. Edmund A. Ware (1837-1885), nommé par le général Howard comme directeur de l'éducation en Géorgie en 1867, avait fondé l'université d'Atlanta en 1865. Samuel Armstrong (1839-1893), officier de l'Union à la tête d'un régiment noir pendant la guerre de Sécession, a fondé le Hampton Institute en Virginie en 1868. Erastus M. Cravath (1833-1900), pasteur, éducateur et abolitionniste, a participé à la création de l'université de Fisk, dans le Tennessee en 1866.

34. Maire de la ville de New York, violemment prosudiste.

35. Allusion à la Bible, Nombres, 20,17 et 21,22. La Voie royale est la piste principale qui traverse la Jordanie et que le peuple d'Israël n'obtient pas le droit d'utiliser pour atteindre la Terre promise.

36. Booker Taliafero Washington, 1856 ?-1915. A passé peu de temps en esclavage, mais toute sa vie à dénoncer le legs de cette institution. Son père était probablement blanc ; il est né à Franklin County (Virginie) et a passé 8 ans comme esclave de

© James Burroughs. À l'émancipation, sa mère a emmené toute la famille à Malden,

en Virginie de l'Ouest, pour rejoindre son mari qui s'y était enfui auparavant. Booker T. Washington a étudié à Hampton Institute et fondé Tuskegee Institute

dans l'Alabama en 1881. Voir la postface, *infra* > p. 283, pour une analyse détaillée de ses positions.

37. George Gordon, lord Byron (1788-1824). Il mène une vie mouvementée et excentrique, en rupture avec les modèles victoriens. Il publie en 1807 ses *Heures d'oisiveté*, passées à faire des études, puis part pour l'Orient. Il devient célèbre et est adulé pour son *Pèlerinage de Childe Harold* (1812). Il part ensuite en Italie où il soutient les *carbonari*, puis publie entre autres *Don Juan* (1819), *Sardanapale* (1821), *Ciel et Terre* (1823). Il se caractérise par sa lutte constante contre le calvinisme et par sa haine farouche de toutes les tyrannies.

38. Discours prononcé lors de la Foire internationale d'Atlanta en 1895, dans lequel Washington applique aux problèmes raciaux le mythe alors triomphant de la réussite individuelle. Ces paroles précèdent la phrase citée par Du Bois : « Comme nous avons prouvé notre loyauté envers vous dans le passé en élevant vos enfants, en veillant vos pères et vos mères malades, et en les accompagnant souvent, les yeux pleins de larmes, vers leurs tombes, de même à l'avenir, à notre manière modeste, nous nous tiendrons à vos côtés avec une dévotion qu'aucun étranger ne peut imiter, prêts à donner nos vies, en cas de besoin, pour la défense des vôtres, et entrelaçant nos vies industrielles, commerciales, civiles et religieuses aux vôtres, de façon à ce que les intérêts des deux races ne fassent plus qu'un. »

39. Président de la Confédération qui a vu le jour en 1860 avec la sécession de la Caroline du Sud le 20 décembre. En février 1861, Jefferson Davis, un Mississippien né dans le Kentucky, qui a combattu dans les guerres indiennes et dans la guerre contre le Mexique et qui a rempli les fonctions de secrétaire à la Guerre de 1853 à 1857, devient président du gouvernement provisoire de la Confédération. Il faut noter qu'en 1890, alors qu'il était l'un des six étudiants de troisième année à parler à la cérémonie d'ouverture de l'année universitaire à Harvard, Du Bois avait choisi, afin de confronter « Harvard et la nation à une discussion sur l'esclavage », de faire un discours sur Jefferson Davis intitulé « Jefferson Davis as a représentative of civilization », qui commence en ces termes : « Jefferson Davis fut un héros teuton typique ; l'histoire de la civilisation, tout au long du dernier millénaire, a été le développement de l'idée de l'homme fort, dont il fut la personnification. L'Anglo-Saxon adore le soldat - Jefferson Davis fut un Anglo-Saxon, Jefferson Davis fut un soldat. » (*Writings*, p. 811)

40. Allusion à un passage de *Up from Slavery,* chap. vii, p. 71.

41. Washington est devenu en 1901 le conseiller du président Théodore Roosevelt, et a été le premier Noir à dîner à la Maison Blanche en compagnie du président. Mais beaucoup de Blancs condamnaient le mélange social des Noirs et des Blancs et furent horrifiés par cet acte accompli par leur président lui-même. Roosevelt justifia sa décision à l'époque et continua à requérir les conseils de Washington, mais ne l'invita plus jamais à sa table.

42. Le terme est parfois employé pour désigner des esclaves fugitifs individuels, mais Du Bois fait ici allusion à des communautés indépendantes, qui ont existé en Amérique virtuellement partout où se trouvaient des plantations esclavagistes.

Ces communautés d'esclaves en fuite pouvaient ne comprendre qu'une poignée de membres et n'avoir qu'une brève existence, ou comprendre des milliers de membres et survivre plusieurs décennies. Elles étaient souvent engagées dans des activités de guérilla et de libération des esclaves toujours prisonniers. Elles étaient d'autant plus nombreuses que les conditions d'esclavage étaient dures, que la proportion de Noirs par rapport aux Blancs était plus grande, que la proportion d'esclaves nés en Afrique était plus importante, que le climat et l'environnement géographique étaient plus propices à la survie d'une communauté cachée : pour toutes ces raisons, on trouve plus de *Marrons* en Amérique latine qu'en Amérique du Nord. Mais ils ont néanmoins constitué une menace constante pour les propriétaires d'esclaves dans le Sud, en Virginie, en Caroline, en Géorgie et en Floride, leurs réapparitions soudaines inspirant la crainte permanente des révoltes d'esclaves.

43. En 1733, des esclaves prirent le contrôle de St John dans les îles Vierges, nommées à l'époque les Danish West Indies (les Indes danoises de l'ouest) et gardèrent le pouvoir pendant six mois. C'est une force internationale qui a maté l'insurrection ; jljÿupart des insurgés se suicidèrent plutôt que de retourner en esclavage.

44. La rébellion de Stono fut le plus important soulèvement noir dans l'Amérique du Nord coloniale, et fut partie prenante du large mouvement de résistance à l'esclavage britannique à l'époque du Grand Réveil. En Caroline du Sud en 1739, la population noire était deux fois plus importante que la population blanche ; le 9 septembre 1739, alors que circulaient des rumeurs sur une guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, vingt Noirs pénétrèrent dans un magasin de la paroisse de St. Paul au sud-ouest de Charleston, près de la rivière Stono, conduits par *un* esclave nommé Jemmy, s'emparèrent d'armes, tuèrent deux des commerçants et marchèrent vers le sud au cri de «

Liberté ». Ils brûlèrent des plantations, tuèrent des dizaines de Blancs tandis que leurs rangs grossissaient. La troupe qui finit par compter plus d'une centaine d'hommes avait pour objectif de s'enfuir dans la colonie espagnole de Floride. La plupart d'entre eux furent arrêtés et exécutés en moins d'une semaine, même si certains réussirent à s'échapper et rester cachés pendant parfois des années. Cette rébellion contribua sans doute à entraîner des restrictions sur l'importation des esclaves, car elle fit prendre conscience aux propriétaires que la population noire était devenue majoritaire dans la colonie et que ce nombre pouvait représenter un danger.

45. Il s'agit probablement de Phillis Wheatley (vers 1754-1784). Selon son maître, John Wheatley, elle fut emmenée d'Afrique en 1761, à l'âge de 7 ou 8 ans ; elle eut une enfance plutôt heureuse, très tôt admise au sein du foyer des Wheatley qui la traitèrent comme un membre de leur famille. Seize mois seulement après son arrivée, elle maîtrisait l'anglais et s'intéressait aux classiques latins (Horace, Virgile, Ovide notamment). En 1772, témoignant d'une grande familiarité avec les auteurs classiques, elle publia des poèmes décrivant la scène bostonienne, des événements précis sur fond religieux, influencée par le monde religieux et humanitaire dans lequel sa maîtresse, inspirée par le Grand Réveil, s'était plongée. En 1773, après avoir été affranchie, elle voyagea en Angleterre où ses *Poems on Various Subjeets,*

Religious and Moral furent publiés, faisant l'effet d'une bombe dans le milieu littéraire : c'était la première fois qu'un Noir se révélait capable d'écrire de la poésie.

46. Crispus Attucks (1723 ?-1770) fut le premier homme à tomber pendant le « massacre de Boston » : le 15 mars 1770, des soldats anglais ont tiré sur la foule d'Américains manifestant contre les taxes imposées par la couronne britannique aux colonies, et ont fait 5 morts, ce qui a déclenché une hostilité générale contre l'Angleterre et a donné aux « patriotes » une cause commune à défendre, l'indépendance. On pense que Crispus Attucks était un ancien esclave qui s'était enfui à l'âge de 17 ans de Framingham (Massachusetts).

47. Peter Salem (1750-1816), né à Frimingham dans le Massachusetts, fut l'esdave de Jeremiah Belnap, puis, affranchi seulement quelques jours auparavant (les Américains, manquant de soldats, ont promis d'affranchir les esclaves qui se battraient à leurs côtés contre les Anglais, en réaction à une promesse équivalente de la couronne britannique), il combattit lors des premières batailles de la guerre d'indépendance, notamment à Lexington, le 19 avril 1775

(bataille considérée comme étant le début symbolique de la guerre), à Bunker Hill (Saratoga) et Stony Point, servant dans l'armée continentale jusqu'à la fin de la guerre. Il mourut dans la pauvreté.

48. Salem Poor (1758- ?), Noir libre du Massachusetts, servit dans l'armée continentale lors de la guerre d'indépendance. Lui aussi combattit à Bunker Hill.

49. Benjamin Banneker (1731-1806), né à Philadelphie de parents noirs libres, fut un mathématicien et *un* astronome autodidacte. U calcula notamment les éphémérides pour les almanachs des années 1792 à 1797.

50. James Derham, médecin noir, a été décrit en 1788 par Benjamin Rush comme étant « très cultivé ».

51. Paul Cuffe (1759-1817), né dans le Massachusetts d'un père affranchi et d'une mère indienne, devint un riche marchand de New Bedford. En 1780, avec son frère John, il envoya une pétition à la Cour générale du Massachusetts pour protester contre une clause de la Constitution de cet État datant de 1778 qui retirait le droit de vote aux Noirs et aux Indiens. La pétition, s'appuyant sur le principe selon lequel il ne peut y avoir d'imposition s'il n'y a pas de représentation, exigeait que les Noirs et les Indiens soient exemptés d'impôts. Leur droit de vote fut rétabli par une décision de justice en 1783. Par ailleurs, Cuffe essaya d'établir une colonie d'Afro-américains en Sierra Leone en 1815, y transportant à ses frais 38 colons.

52. Il s'agit ici de la guerre d'indépendance.

53. Les trois noms cités par Du Bois constituent les trois pôles autour desquels s'organisèrent les plus impressionnantes tentatives d'insurrection de la seconde vague (entre 1800 et 1840 environ). Les trois hommes présentent des caractéristiques communes : ils sont instruits, très religieux et ont une bonne connaissance du milieu blanc.

Né esclave en Virginie chez Thomas Henry Prosser, Gabriel Prosser (1776-1800) reçut une éducation religieuse très poussée dans la plantation et y apprit le métier

de forgeron (ce qui lui permit d'être en contact avec de nombreux esclaves des plantations voisines). Il devint un personnage important et charismatique dans la communauté, accompagné de son frère Martin, prêcheur. En 1800, les frères Gabriel, Martin et Salomon Prosser décidèrent de se révolter contre l'injustice des exigences blanches, qui s'exerçaient aussi contre les Noirs libres (les artisans

devaient vendre à perte, alors que les Blancs faisaient du profit), et rallièrent plusieurs centaines de Noirs à leur cause. Leur objectif était de s'emparer de Richmond et de son arsenal et d'y tuer tous les Blancs, sauf les méthodistes, les quakers et les Français, puis, de là, d'assurer la libération des Noirs de Virginie et de toute l'Amérique. Mais ils furent trahis et durent s'opposer à la milice entière de l'État, ralliée pour l'occasion par le gouverneur. Les insurgés furent arrêtés et pendus après une parodie de procès. La conséquence de cette tentative fut sérieuse : les Virginiens obtinrent le durcissement des « codes noirs ».

54. Denmark Vesey (vers 1767-1822), né en Afrique, passa une partie de sa jeunesse à Saint-Thomas, qui était alors un centre de commerce d'esclaves danois. En 1781, Joseph Vesey, marchand d'esclaves, l'emmena à Saint-Domingue, où il fut vendu à une plantation de cannes à sucre. Confronté à la vie terrible de la plantation, il se mit alors à faire des crises d'épilepsie et son maître le rendit à Vesey, qui finit par se rendre à Charleston pour s'établir à la tête d'un commerce prospère et emmena Denmark avec lui. En 1800, ce dernier gagna à la loterie et se racheta pour 600 $; il devint alors charpentier et accumula une fortune considérable pour un Noir libre. Cultivé, cosmopolite et révolté par la condition des esclaves (ses sept femmes et ses nombreux enfants étaient toujours en esclavage), il développa une argumentation s'appuyant aussi bien sur la Déclaration des droits de l'homme que sur l'enseignement de l'Église africaine méthodiste pour pousser les Noirs à résister à l'oppression blanche. Il finit par organiser une conspiration en 1822, regroupant autour de lui 9 000 Noirs, pour libérer les esclaves par la force et fuir en Haïti ; mais un de ses lieutenants recruta un traître, qui dénonça la conspiration à son maître ; Vesey avança la date de la révolte au 16 juin, mais les Blancs étaient prêts. Ils capturèrent et punirent les conspirateurs : 35 Noirs furent pendus (dont Vesey) et 37 furent exilés. À la suite de cet épisode, les lois se durcirent en Caroline du Sud.

55. Nat Turner (1800-1831) organisa et dirigea la plus importante révolte d'esclaves aux États-Unis. Né en Virginie, il fut au départ l'esclave de Benjamin TVimer, puis fit des études et obtint un diplôme de charpentier. Il devint très tôt une figure admirée dans la communauté des esclaves grâce à son habileté technique et à ses talents d'orateur. En 1828, il eut une vision religieuse l'informant qu'il devrait conduire la lutte pour libérer son peuple. Cet élan messianique tourna à l'obsession : sa seule mission sur terre fut désormais de mettre fin à l'esclavage. En février 1831, il interpréta une éclipse du soleil comme un signe qu'il devait commencer à

préparer l’insurrection ; elle fut lancée le 22 août. Nat et ses hommes ravagèrent le comté de Southampton, tuant une soixantaine d’hommes, de femmes et d’enfants blancs.

§ Les Blancs écrasèrent rapidement la révolte ; Nat, réfugié dans une grotte, fut appréhendé fin octobre et pendu le 10 novembre. Cette révolte engendra une panique collective dans le Sud blanc, et des exactions sans fin contre les Noirs,

mais elle montra aussi aux esclaves qu'il leur était possible de mener une action directe contre l'oppresseur pour regagner leur dignité.

56. Du Bois fait sans doute ici référence à l'Affican Methodist Episcopal Church, organisée en 1816 par des Noirs libres du Nord ; comptant au départ 400 membres, elle s'étendit ensuite rapidement dans toute la Nouvelle-Angleterre et jusqu'à New York, et vers l'ouest, jusqu'à l’Ohio. Avant là guerre de Sécession, l'Église tint des positions d'avant-garde contre l'esclavage et le renvoi des Noirs libres en Afrique. Pour elle, les Noirs étaient d'abord des Américains, et comme tels susceptibles de disposer des mêmes droits que les Blancs, tels qu'ils étaient définis par la déclaration d’indépendance et la Constitution.

57. Fils d’une Noire libre et d'un père esclave, David Walker (1785-1830) naquit en Caroline du Nord, libre, selon les lois de l'État. Il voyagea beaucoup dans le Sud et observa les horreurs de l'esclavage, les mauvais traitements réservés à sa mère et les restrictions imposées à son père. Il quitta le Sud pour Philadelphie, où il fut un temps disciple de Richard Allen, évêque de l'African Methodist Episcopal Church, puis se rendit à Boston, où il apprit à lire et à écrire et ouvrit un magasin de vêtements. En 1828, il prononça une adresse éloquente devant l'organisation anticolonialiste General Colored Association of Massachusetts, dans laquelle il conseillait aux Noirs d'agir collectivement pour détruire l'institution de l'esclavage dans le Sud et empêcher la récupération des esclaves fugitifs dans le Nord ; il prônait l'insurrection violente en cas de nécessité, tout en lui préférant une attitude plus chrétienne de pardon si elle était possible. En 1829, il publia son pamphlet, censuré et interdit immédiatement dans le Sud où sa tête fut mise à prix. En juin 1830, après la troisième édition de son *AppeaU* il fut retrouvé mort près de sa boutique. Walker peut être considéré comme le premier idéologue nationaliste noir.

58. Machine connue très tôt en Inde, qui a pour fonction de séparer la graine de coton de la fibre. Elle fut améliorée par Eli Whitney, originaire de Nouvelle-Angleterre et précepteur dans une famille de

planteurs en Géorgie. Il inventa un mécanisme particulier en 1793 ; la machine fut brevetée en 1794 et commercialisée à grande échelle dès le début du xixe siècle. Elle a eu une grande influence sur l'économie du Sud et donc sur l'esclavage, permettant de faire exploser la culture du coton en la rendant beaucoup plus productive et d'enraciner définitivement l'esdavage dans le Sud en augmentant les besoins de main-d'œuvre. C'est à cause de cette invention que le Sud a trouvé sa vocation et que l'espoir de voir disparaître d'elle-même « l'institution particulière » s'est définitivement évanoui.

59. James Forten (1766-1842) acquit sa propre entreprise de construction de voiliers en 1798. En 1832, sa fortune se montait à près de 100 000 $. Il s'éleva contre des projets visant à renvoyer les Noirs en Afrique et inaugura une série de conventions noires qui eurent lieu de 1830 à la guerre de Sécession.

60. Robert Purvis (1810-1898) hérita de 120 000 $ à la mort de son père. Il devint l'un des leaders du mouvement abolitionniste à Philadelphie et fonda avec William Lloyd Garrison l'American Anti-Slavery Society à Philadelphie en 1833.

61. Mary-Ann Shad (1823-1893) passa 12 ans en exil au Canada, où elle dirigea un journal pour les esclaves fugitifs, *Provincial Freemen.* Il est possible qu'elle ait été impliquée dans le raid de John Brown (voir *infra,* note 68).

62. Alexandre Du Bois, le grand-père paternel de W. E. B. Du Bois, qui a aidé en 1842 à fonder St. Luke, une église épiscopalienne noire, après que la paroisse de Trinity eut refusé les Noirs. Il est ensuite devenu, juste avant la guerre de Sécession, directeur du bureau haïtien d'émigration à Boston ; F. Douglass (voir *infra*, note 67), très pessimiste face à la création de la Confédération, envisageait alors, comme beaucoup de paroissiens de St. Luke, d'émigrer en Haïti. Après les nouvelles provenant de Fort Sumter, le 12 avril 1861, Douglass décida de renoncer à l'exode, mais Du Bois partit quand même et arriva à Port-au-Prince le 3 juin. Il n'aima pas du tout ce qu'Ü vit et repartit le 8 juin. W. E. B. Du Bois connaissait l'histoire de son grand-père car il avait lu son journal (dont il avait hérité à sa mort en 1887). Le lien qui l'unit à Douglass est donc non seulement intellectuel, mais aussi familial.

63. James G. Barbadoes (vers 1796-1841) fut l'un des fondateurs de l'American Anti-Slavery Society. Il est mort en Jamaïque, où il était allé étudier les possibilités d'une émigration des Noirs.

64. Charles Lenox Rémond (1810-1874), né à Salem, était journaliste, conférencier et membre actif de l'American Anti-Slavery Society du Massachusetts.

65. William C. Nell (1816-1874), né à Boston, était journaliste, conférencier et historien ; il fut très impliqué dans l'Underground Railroad (voir *infra*, note 68).

66. Né en esclavage dans le Kentucky, neveu biologique de son propriétaire, William Wells Brown (1815-1884) s'enfuit à Cleveland vers la liberté en 1834. Il est l'auteur du premier roman noir américain, *Clotel*, publié en 1853 (avec une version remaniée, *Clotelle*, parue en 1864), ainsi que de la première pièce de théâtre noire, *The Escape* (1858). Très engagé dans la croisade contre l'esclavage, il aida de nombreux esclaves fugitifs et fit d'innombrables conférences pour pousser à abolir cette institution.

67. Né en esclavage dans le Maryland, Frederick Douglass (1818-1895) est envoyé à l'âge de sept ans à Baltimore, où il apprend à lire et écrire et est confronté à la vie moins difficile d'esclave en ville ; il y rencontre aussi une population noire libre qui mène sa propre vie communautaire. Il s'enfuit à New York en 1838, où il est rejoint par sa fiancée, une Noire libre. En 1841, après un discours spontané devant la Massachusetts Anti-Slavery Society, il est embauché par cette société. Débute alors sa carrière ; il est la figure noire la plus importante de la croisade abolitionniste. Excellent orateur et écrivain, il met ses talents au service de l'abolition de l'esclavage pendant plus de vingt ans. Son autobiographie, *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, publiée en 1845, a immédiatement un énorme succès. Il aide financièrement les esclaves fugitifs, il exhorte les Noirs à voter et à travailler ; il dirige le journal *The North Star*, l'un des organes principaux du mouvement pour l'abolition et pour la défense des droits des femmes. Au moment de la guerre de Sécession, il incite les Noirs à s'engager dans l'armée de l'Union. Après la guerre, il continue à lutter contre les stéréotypes et les discriminations de race.

68. Selon cet abolitionniste blanc fanatique (1800-1859), il était impossible que l'esclavage afro-américain disparaisse paisiblement de lui-même ; il fallait donc l'abolir par la force. Après avoir grandi dans l'Ohio, au milieu d'un environnement abolitionniste, il s'engagea dans l'aide aux esclaves fugitifs (sa maison était l'un des postes de l'Underground Railroad, le réseau conduisant de l'esclavage à la liberté, du Sud vers le Nord). En mai 1858, il prit la tête d'un groupe de huit personnes qui tua six propriétaires d'esclaves non armés dans le Kansas. En 1859, à la tête de vingt hommes, il lança une attaque sur

une usine d'armes fédérale à Harpers Ferry, en Virginie ; il voulait armer les esclaves et diriger la guerre. Les Marines attaquèrent : dix hommes furent tués et sept (dont lui) furent emprisonnés. Il fut pendu le 2 décembre 1859. Le raid d'Harpers Ferry souleva des émotions contradictoires dans le pays : Brown était-il un martyr ou un froid meurtrier ? Ce raid fut une des étincelles qui déclencha la guerre de Sécession, les sudistes accusant les nordistes de complaisance dans cette affaire. Victor Hugo écrivit auk États-Unis, à l'annonce de la condamnation de John Brown, une lettre ouverte où l'on trouve ces mots : « Lorsqu'on réfléchit à ce que Brown, ce libérateur, ce combattant du Christ, a tenté, et quand on pense qu'Ü va mourir, et qu'il va mourir égorgé par la république américaine, l'attentat prend les proportions de la nation qui le commet ; et quand on se dit que cette nation est une gloire du genre humain [...], qu'elle est le sommet de tout un monde, qu'elle porte sur son front l'immense lumière libre, on affirme que John Brown ne mourra pas, car on recule épouvanté devant l'idée d'un si grand crime commis par un si grand peuple ! Au point de vue politique, le meurtre de Brown serait une faute irréparable. Il ferait à l'union une fissure latente qui finirait par la disloquer. » (Cité dans Claude Fohlen, *Histoire de Vesclavage aux États-Unis,* p. 313)

69. Robert Brown Elliot (1842-1884) a probablement fait des études pour être imprimeur à Liverpool et est arrivé à Boston en 1867, après avoir servi dans la British Navy ; il s'est ensuite rendu en Caroline du Sud, où il a dirigé le *South Carolina Reader, un* des premiers journaux du Sud à être dirigé par un Noir. Élu d'abord à la Chambre des représentants en Caroline du Sud, puis en 1870 à la Chambre des représentants fédérale, il en démissionne pour retourner en Caroline du Sud afin de réformer les pratiques politiques corrompues.

70. Blanche K. Bruce (1841-1898), esclave fugitif, enseignant et planteur, fut le premier et dernier Noir à exercer les fonctions de sénateur du Mississipi pendant toute la durée de son mandat (de 1875 à 1881) ; il continua par la suite à travailler pour le gouvernement républicain.

71. John Mercer Langston (1829-1897), avocat, fondateur et chef du Law Department à l'université Howard (1869-1873), vice-président et président de l'université (1870-1875), fut ensuite président du Virginia Normal and Collegiate Institute, puis chargé d'affaires en République dominicaine. Il fut le premier Noir élu à la Chambre des représentants de Virginie (1890-1892).

72. Voir le chapitre xn, *supra,* p. 205.

73. Daniel A. Payne (1811-1893), éducateur, théologien, leader pour les droits civiques et évêque de l'African Methodist Episcopal Church, a aidé à fonder l'université de Wilberforce et fut son président pendant seize ans.

74. Joseph C. Price (1854-1893), fils d'un père esclave et d'une mère libre, prêtre de l'African Methodist Episcopal Church (branche de Sion), fut un orateur brillant et œuvra pour l'éducation des Noirs en Caroline du Nord : il a fondé le Zion Wesley College en 1882 et Livingston College en 1885.

75. Toussaint Louverture, voir *supra*, note 13.

76. Archibald H. Grimké (1849-1930), avocat, auteur et éditeur, et son frère Francis J. Grimké (1850-1937), prêtre et auteur, furent tous deux très impliqués dans Jes mouvements pour les droits civiques.

77. Kelly Miller (1863-1939) enseigna à l'université Howard et fut président du College of Arts and Sciences. Lui-même mathématicien, il ajouta la sociologie au programme d'enseignement de Howard. Il fut également journaliste et pamphlétaire.

78. John Wesley Edward Bowen (1855-1933), prêtre méthodiste et orateur d'une grande éloquence, titulaire d'un PhD en philosophie obtenu à Boston University (deuxième Noir américain à être docteur en philosophie), il enseigna dans diverses institutions et œuvra pour l'assimilation totale des Noirs au sein des institutions méthodistes.

79. Charles Brantley Aycock (1859-1912), gouverneur de la Caroline du Nord de 1901 à 1905, lutta contre l'illettrisme noir et blanc dans son État en finançant l'éducation publique.

80. John Tyler Morgan (1824-1907), sénateur de l'Alabama de 1876 à 1907, défenseur de la suprématie blanche.

81. Les romans de Thomas Nelson Page (1853-1922) présentaient une vision romantique du Vieux Sud et de la vie dans les plantations.

82. Benjamin Ryan Tillman (1847-1918), démagogue, orateur et défenseur de la suprématie blanche, fut gouverneur en Caroline du Sud de 1890 à 1894, puis sénateur de 1894 à 1918. Il prônait l'extermination violente des Noirs, justifiait le lynchage dans les cas de viol et luttait pour la suppression du quinzième amendement.

83. Washington est en particulier le bailleur de fonds dans l'affaire Plessy contre Ferguson de 1896, au terme de laquelle est

officiellement établie la doctrine de la séparation dans l'égalité, c'est-à-dire la ségrégation. Plessy, que soutient Washington, a été accusé d'avoir violé une loi de Louisiane qui interdit aux Noirs l'accès des wagons blancs, et a intenté un procès contre son juge, Ferguson. Mais la Cour suprême statue qu'il n'y a pas d'intention discriminatoire dans la ségrégation des voyageurs noirs.

84. Extrait de *Die Jungfrau von Orléans*, IV, i (1801). Dubois a découvert Schiller lors de l'année qu'il a passée en Allemagne durant son doctorat. Il partage la conviction de ce dernier selon laquelle l'esthétique est la condition de la liberté humaine.

85. Jim Crow est le surnom générique et diffamatoire qui désigne le Noir américain et qui a remplacé Sambo, adopté d'après une pièce musicale de 1828. Ce terme sert après la période de la reconstruction à désigner la législation discriminatoire renforçant la ségrégation dans les transports, les lieux publics et l'éducation.

86. John Greenleaf Whittier (1807-1892) est né et a vécu toute sa vie dans le Massachusetts, au sein d'une famille quaker. 11 publie à 25 ans un poème en l'honneur de l'abolitionniste William Lloyd Garrison ; il est lui-même abolitionniste convaincu, mais quaker pacifiste. Il est donc engagé dans l'Underground Railroad, mais ne prend pas les armes au moment de la guerre de Sécession. Il publie en 1861 *Legends ofNew England*, mais c'est avec son chef-d'œuvre, *Snow-Bound* (1866), qu'il se taille une réputation poétique, confirmée avec *The Tent on the Beach* (1867) et *The Pennsylvania Pilgrim* (1872).

87. Goethe, *Faust*, I : « Renonce, tu dois renoncer. » Goethe est le plus grand auteur de la littérature continentale pour Du Bois, qui avait recommandé à ses étudiants de Fisk de le lire en allemand pour en apprécier la poésie. On a pu repérer l'origine de la métaphore célèbre de la double conscience telle qu'elle apparaît en particulier dans le premier chapitre des *Âmes du peuple noir* dans le *Faust* de Goethe.

88. Omar Khayam, philosophe, poète et mathématicien persan (vers 1047-vers 1132), exprima sa réflexion sceptique en quatrains persans (poèmes de deux vers à deux hémistiches), les *Rubayat*, révélés à l'Occident par la traduction anglaise d'Edward Fitzgerald en 1859, dont on a pu dire qu'« en tant que traduction, elle est inadmissible. [...] C'est quelque chose comme une attitude mentale coloniale à l'égard de la littérature de l'Orient » (Arberry, préface de *Chester-Beatty,* 1849, cité dans Omar Khayam, *Rubayat*, trad. A. Robin, Paris, Gallimard, 1994, « NRF », p. 105). La traduction donnée ici est celle de l'anglais.

89. Jamestown, d'où a débuté l'occupation de la Virginie, a été fondé en 1608 par les Anglais comme point de départ pour la conquête du nouveau monde. En 1609, Jamestown est devenu le port principal de Virginie, et vingt Noirs en débarquent pour la première fois d'une frégate hollandaise, en provenance d'Afrique.

90. Samuel Johnson (1709-1784), poète anglais, essayiste et critique. Il est en particulier resté célèbre pour son *Dictionary of the English Language* (1755), œuvre pionnière.

91. Citation de la Bible, Mathieu, 6,25 (traduction de la *Bible Osty*, Paris, Le Seuil, 1973).

92. Le séminaire Spelman, maintenant appelé Spelman College, fondé en 1881, a été le premier établissement d'études supérieures ouvert aux femmes noires.

93. Edmund A. Ware, fondateur de l'université d'Atlanta.

94. *Talented Tenth* : en septembre 1903, Du Bois a publié un article intitulé « The Talented Tenth », où il plaidait pour la création, par l'éducation, d'une élite intellectuelle noire, seule capable de guider les masses noires. Cette théorie est en

partie conçue contre celle de Booker T. Washington qui insiste sur l'école industrielle pour tous.

95.1, 5-6. Traduction qui s'inspire de celle de la *Bible Osty*; Paris, Le Seuil, 1973 et de la traduction d'O. Cadiot et M. Berder, Paris, Bayard, 2001.

96. La Géorgie fut la dernière des colonies britanniques, fondée en 1732 par une charte de George II (d'où son nom) en faveur de James Oglethorpe, philanthrope anglais qui recherchait un asile pour les exclus de la société (en particulier les prisonniers pour dettes) et qui y interdit entre autres l'esclavage et la consommation de rhum. Conçue comme une expérience (utopique) pour organiser un État à partir de la petite entreprise reposant sur le travail blanc libre, elle combattit pendant 17 ans pour que ses terres soient le refuge d'Anglais pauvres et travailleurs cherchant à obtenir une prospérité modeste tout en défendant la colonie contre les Indiens et les Espagnols. Mais l'expérience échoua ; la Géorgie ne put se maintenir au niveau économique des colonies voisines. En 1750, l'esclavage fut permis, avec des restrictions qui furent bien vite balayées. Au départ, la population esclave augmenta assez lentement ; tout au long du xviu^e^ siècle, les arrivées s'adaptaient au système de la plantation (de riz

essentiellement) encore balbutiant, et on importait deux « mâles » pour une « femelle », ce qui a sans doute eu un effet néfaste sur la mise en place d'une vie de famille stable et le maintien d'une culture africaine. C'est seulement après 1800 que le coton s'imposa comme culture dominante, et que les plantations quittèrent la côte pour s'établir à l'intérieur des terres.

97. Explorateur espagnol (1496 ?-1542), conquistador, il a découvert le fleuve du Mississipi.

98. Fermier noir de Palmetto (en Géorgie), il fut accusé d'avoir tué son employeur à la suite d'une querelle à propos de son salaire, en avril 1899. Il s'enfuit et tandis qu'il était recherché, il fût également accusé d'avoir violé la femme de son employeur. Après son arrestation, il reconnut le meurtre, mais il n'accepta jamais la charge de viol, même après avoir été torturé. Il fut lynché, brûlé vif et mutilé, sous les yeux d'une foule de 2 000 hommes, femmes et enfants. L'arbre auquel il fut pendu fut entièrement débité par des vendeurs de souvenirs.

99. Georges Whitefield (1714-1770), évangéliste et prêtre revivaliste anglais, soutint les pétitions pour la suppression des restrictions sur le travail esclave contre les administrateurs de la colonie de Géorgie, après y avoir passé quelques mois. Il justifiait l'esclavage à partir de la Bible.

100. Le 23 août 1899, dans le comté de Mc Intosh en Géorgie, des centaines de Noirs qui avaient entendu dire qu'un lynchage aurait lieu se sont regroupés et ont empêché que le prisonnier soit emmené. Ils furent ensuite jugés pour insurrection et 21 d'entre eux furent condamnés à une année de bagne.

101. Des Moraviens avaient fondé deux villages près de Savannah en Géorgie, Ebenezer en 1734 et New Ebenezer en 1736.

102. Le Congrès vota le 2 mars 1807 une loi qui interdisait l'importation d'esclaves aux États-Unis à compter du 1er janvier 1808. Cette loi actualisait une possibilité restée ouverte lors de la rédaction de la Constitution américaine de 1787, qui avait

établi un compromis sur la suppression de la traite : la section 9 de l'article 1er prévoyait en effet : « L'immigration ou l'importation de telles personnes que l'un quelconque des États actuellement existants jugera convenable d'admettre ne pourra être prohibée par le Congrès avant l'année mil huit cent huit, mais un impôt ou un droit n'excédant

pas 10 dollars par tête pourra être levé sur cette importation. »

103. Avant de devenir président des États-Unis en 1826, le général Andrew Jackson était le responsable militaire des États du Sud et il soutenait la déportation de tous les Amérindiens de l'Est vers les nouveaux territoires à l'Ouest du MississipL

104. Le 30 août 1813, des Creeks ont organisé un soulèvement et ont massacré Noirs et Blancs indifféremment à Fort Mims en Alabama.

105. Le Rheinpfalz est une région du sud de l'Allemagne, réputée en particulier pour la qualité de ses vins. En 1991, le nom a été changé en Pfalz (Palatinat), notamment pour éviter la confusion avec le Rheinland-Pfalz (la Rhénanie-Palatinat) qui est un Land (un État) allemand.

106. Dans ce chapitre et dans le suivant, le terme traduit « *tenant* », littéralement locataire, occupant (« *tenant farmer»* signifiant «cultivateur à bail»). Dans ces deux chapitres, Du Bois établit une gradation selon que les anciens esclaves qui travaillent la terre possèdent cette terre, possèdent leur logis ou possèdent au moins un droit sur la récolte qu'ils produisent. Rappelons que les exploitations agricoles se différencient juridiquement selon que l'exploitant est propriétaire des terres (faire-valoir direct) ou non. Dans ce second cas, on distingue le fermage (le propriétaire de la terre cède l'usage de celle-ci à un locataire, le fermier, contre une redevance annuelle fixée lors de l'établissement du bail) du métayage (contrat par lequel le propriétaire d'une terre le donne à bail pour une durée déterminée à un exploitant qui s'engage à le cultiver contre partage des bénéfices et des pertes). Ce qui importe à Du Bois, c'est de démontrer que malgré la fin de Pesdavage, les affranchis restent absolument dépendants des propriétaires blancs des terres.

107. Chef séminole qui refusa de quitter la Floride, désobéissant ainsi au *Removal Bill* du 28 mai 1830, qui ordonnait la déportation de tous les Amérindiens à l'Ouest. Lorsque le conflit s'éteignit en 1842, il restait à peine 300Séminoles en Floride, près de 3 000 avaient été déportés et autant étaient morts pour rester sur leurs terres. Les Creeks de Géorgie étaient divisés sur la conduite à tenir ; certains émigrèrent, d'autres affrontèrent la milice de Géorgie ; en juillet 1835, les derniers combattants furent encerclés et déportés.

108. Dans l'édition de 1953, afin d'éviter l'accusation d'antisémitisme, Du Bois a supprimé toutes les mentions des « Juifs », sauf dans cette occurrence. Selon Herbert Aptheker, c'est simplement

un oubli.

109. William Vaughn Moody, écrivain américain (1869-1910), a écrit des pièces de théâtre, parmi lesquelles *The Masque of Judgement* (1900), *The Fire Bringer* (1904), et son plus grand succès, *The Great Divide.* Il est mort à 41 ans de la fièvre typhoïde et d'une tumeur au cerveau.

110. Le nom, aussi bien que le stéréotype qui lui est associé, forme un élément fondamental de la construction raciste de l'esclavage. L*Afro-Américain est contrôlé politiquement et symboliquement par cet enfermement dans l'image de Sambo. Le terme acquiert une importance particulière dans la période qui suit la guerre de Sécession. À l'origine, il est une fusion entre une désignation africaine tribale (Sambo est le premier-né), l'espagnol « Zambo » qui désigne un certain type de singe, et l'anglais « Sam », souvent employé lui aussi pour désigner l'esclave. Le terme renvoie à une représentation enfantine et grotesque : Sambo est gai, optimiste, musicien, ignorant et toujours souriant

111. Voir *supra*, note 98.

112. Ophélie St. Clare est un personnage du roman de Harriet Beecher Stowe *La Case de roncle Tom.*

113. Écrivain anglais (1?41-1820) dont les *Travels in France during the Years 1787\ 1788 and 1789* décrivent la situation sociale en France avant la Révolution.

114. Élisabeth Barret, épouse Browning (1806-1861), poétesse anglaise. Les recueils *Essai sur l'esprit* (1826), et *Les Séraphins* (1838), lui valent l'amour de Robert Browning, poète lui aussi, qui l'enlève et l'épouse secrètement en 1846 ; ils partent pour l'Italie. Elle publie les *Sonnets de la Portugaise* (1850), témoignage de l'amour conjugal exceptionnel qu'ils partagent ; *Cara Guidi Windows* (1851), où s'exprime le désir de liberté ; enfin, avec *Aurora Leigh* (1857), elle aborde des thèmes plus politiques, l'esclavage, la prostitution, le spiritualisme, la politique italienne, Napoléon III.

115. Alfred Lord Tennyson, *In memoriam*, Prologue.

116. William Sharp, écrivain écossais (1856-1905). Signe du nom de Fiona MacLeod une version des légendes celtes, *Les Amants de la montagne* (1895), et de nombreux recueils de poème, *Le Bouc émissaire* (1895), *Le Laveur du gué* (1896), *Feu vert* (1896), *La Divine Aventure (* 1900).

117. Pratique religieuse héritée du Second Réveil dans les années 1770 (le Grand Réveil et les premières conversions des esclaves au christianisme datent des années 1730-1740), elle consiste en des rencontres religieuses, particulièrement populaires chez les baptistes et les méthodistes, plus vivantes, faites de prêches dynamiques, visant à éveiller la foi.

118. Allusion à la Bible, Samuel, 28, 7-14 : Sendor est la «Source de la porte», c'est l'endroit où Saül interroge la sybille qui convoque le spectre de Samuel.

119. L'Église épiscopalienne méthodiste africaine fut fondée à Philadelphie en 1787. L'Église de Sion en est une faction qui s'en est détachée pour former sa propre congrégation et qui met davantage l'accent sur les activités évangéliques. L'Église épiscopalienne méthodiste de couleur a été fondée à Jackson dans le Tennessee par

0 d'anciens esclaves qui avaient quitté les Églises méthodiste ou épiscopalienne de leurs maîtres.

120. Algernon Charles Swinburne (1837-1909), poète lyrique anglais ; il étudie à Eton et Oxford, mais rejette son milieu et les valeurs de l'époque victorienne, en

particulier le christianisme, et cultive l'excentricité. Il se veut païen, républicain, et chante un amour profond pour la mer. U publie notamment en 1865 un drame lyrique, *Atalanta in Calydon*, des *Poems and Ballads* en 1866 et *Sotigs befbre Sunrise,* un hymne à la liberté et à l'humanisme, en 1871.

121. Référence à la Bible, Isaïe, 9,5 : « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné. » (Traduction de la *Bible Osty,* Paris, Le Seuil, 1973.)

122. Seul un médecin noir pouvait soigner les Noirs. Cette nuit-là, Du Bois ne parvint à trouver aucun des deux ou trois médecins noirs d'Atlanta.

123. Alfred Tennyson (1809-1892), figure majeure de la poésie victorienne. De 1850 à 1892, il fut le porte-parole officiel de la nation britannique. Ses vers sont aussi l'expression d'une véritable inquiétude spirituelle, oscillant sans cesse entre la foi et le doute.

124. En 1819 eut lieu un débat concernant l'accession du territoire du Missouri au statut d'État ; ce débat plaça pour la première fois la question de l'esclavage au centre de la politique nationale. Le Sud

esclavagiste, jusque-là, était minoritaire à la Chambre des représentants, mais au Sénat, les États libres du Nord et les États du Sud étaient également représentés. La demande du Missouri menaça cet équilibre. La Chambre des représentants exigea que le Missouri ne soit admis que s'il interdisait l'esclavage à l'avenir et émancipait les esclaves actuels ; le Sénat refusa cette mesure. Le problème fut résolu par un compromis, largement dû aux efforts d'Henry Clay. Le Congrès vota et admit l'entrée du Missouri dans l'Union comme État esclavagiste, seulement si dans le même temps, le Maine était admis comme État libre. Il interdit que l'esclavage soit institué dans le reste des territoires de la Louisiane rachetés aux Français au nord d'une latitude de 36° 30'.

125. Manille et El Caney sont des batailles de la guerre contre l'Espagne qui eut lieu en 1898 et se termina par la signature du traité de Paris.

126. Crummell s'était inscrit à la Noyés Academy, dans la ville de Canaan, New Hampshire. L'école avait été fondée par des abolitionnistes et était intégrée. Des Blancs ont vraiment attelé des boeufs au bâtiment principal de l'école pour le tirer dans un marais en 1835.

127. John Jay (1817-1894), homme politique qui s'est battu contre l'esclavage, est le fils de l'abolitionniste William Jay et le petit-fils de John Jay, le premier juge de la Cour suprême des États-Unis.

128. Crummell fut ordonné diacre le 30 mai 1842 et prêtre en 1844.

129. L'évêque Henry U. Onderdonk de Philadelphie, à ne pas confondre avec son frère, l'évêque Benjamin T. Onderdonk de New York, qui avait refusé l'entrée de Crummell au séminaire théologique généraL

130. Shakespeare, *Hamlet*, III, 1,69-73, traduction de François-Victor Hugo.

131. En 1845, Crummell devint le recteur de l'Église du Messie, l'Église où se rendait son père.

132. En 1848, Crummell se rendit en Angleterre et entreprit des études à Cambridge l'année suivante.

133. Entre 1853 et 1872, Crummell vécut et travailla au Libéria avant de rentrer aux États-Unis.

134. Allusion à la parabole des talents dans la Bible, Mathieu, 25,14-30.

135. Voir *supra*, note 114.

136. Citation de la Bible, Esther, 4,16 (traduction de la *Bible Osty*, Paris, Le Seuil, 1973).

137. Richard Wagner, *Lohengrin*$_t$ III, 1, « La marche nuptiale ». Du Bois change « *Treulich »* (avec confiance) en « *Freudig »* (avec joie). Le vers signifie ici : « Sois conduit avec joie, amené à cet endroit », et la suite dans Lohengrin est « Où, par la grâce de Tamour, tu es protégé. »

138. Jubilee Hall est un des bâtiments de l'université de Fisk à Nashville. Il a été construit en 1875 avec les gains rapportés par la tournée internationale des chanteurs du Jubilé de Fisk. 0

139. Le *minstrel* est la forme de théâtre la plus populaire de l'Amérique du xixe siècle. Héritière de la tradition de la *comtnedia delVarte*$_y$ c'est une forme comique, proche de la farce, qui repose en particulier sur le traitement humoristique, voire grotesque, d'interdits et de tabous (mort, sexe, race, etc.). Le Noir, joué par des Blancs grimés, y est toujours un personnage bouffon, dont la représentation repose sur des stéréotypes racistes associés d'une part au danger et au mal, et d'autre part, à une sexualité débridée ou transgressive.

140. Higginson (1823-1911) publia un compte rendu de son expérience à la tête du I^{er}régiment des volontaires de Caroline du Sud, de 1862 à 1864, dans *Army Life in a Black Régiment* (1870), dans lequel se trouvent les premières pages accordant de l'importance aux chants d'esclaves et à la musique populaire noire.

141. Lucy McKim Garrison (1842-1877) fut la seule musicienne professionnelle dans le Nord à collecter des chants d'esclaves dans les îles de Caroline du Sud pendant la guerre de Sécession. Quand elle publia *Poor Rosy, Poor Gai* et *Roll, Jordan*, *Roll* (1862), la musique fut incluse pour la première fois avec les paroles.

142. Les « *"coon" songs »* sont des chants racistes qui étaient utilisés dans les *minstrels,* associés à un personnage appelé Zip Coon.

« *E pluribus unum* »

William E. B. Du Bois

W. E. B. Du Bois se présente comme l'homme des contradictions. Pour Ross Posnock, « ni "un homme, tout simplement", ni seulement un homme noir, Du Bois excède toutes les catégories[1] ». Il est un « intellectuel noir », ce qui est en soi un oxymore, et de plus il est un métis. Il fonde la conscience et la voix d'un « peuple noir » qui est aussi un peuple américain, militant pour un certain nationalisme noir, mais contre la ségrégation, avocat des « races » différentes, mais pour les conduire à se fondre en une culture unique de l'humanité. Tout est double en Du Bois, sa vie, ses convictions et ses œuvres ; les réponses qu'il apporte au « problème noir » sont toujours plus complexes qu'ü n'y paraît ; elles doivent être lues avec attention, et c'est à dessein qu'il exhorte le lecteur, dès la préface, à la patience :

Une grande partie de ce qui est enfoui dans ces pages peut aider un lecteur patient à saisir dans toute son étrangeté ce que signifie être Noir, ici, à l'aube du xx^c^ siècle, *{supra,* p. 7)

W. E. B. Du Bois est né à Great Barrington, dans le Massachusetts, le 23 février 1868. Les ancêtres de son père, Alfred Du Bois, étaient des Français huguenots qui avaient émigré aux États-Unis, puis aux Bahamas après la Révolution américaine ; son arrière-grand-père était un grand propriétaire terrien, qui

possédait des esclaves et avait eu deux fils avec une de ses mulâtresses. Du côté maternel, son bisaïeul Tom Burghardt avait été capturé en Afrique orientale et placé en esclavage dans l'ouest du Massachusetts, puis affranchi pour ses bons états de service pendant la guerre d'indépendance américaine. William est le fils unique d'Alfred Du Bois et de Mary Burghardt Du Bois, âgée de 36 ans à la naissance de son fils et la plus jeune des dix enfants d'Othello Burghardt, propriétaire d'une petite ferme. Peu après la naissance de William, son père se rend à New Milford, dans le Connecticut ; sa mère refuse de l'y rejoindre et s'installe chez ses parents. Du Bois n'a plus jamais revu son père qui est probablement mort l'année suivante. En revanche, à 15 ans, il rend visite une fois à son grand-père paternel, Alexandre Du Bois, qu'il semble admirer énormément. Il est impressionné par le monde de culture et de sensibilité artistique qui l'entoure et qui contraste fortement avec le monde de sa famille maternelle.

Il a une enfance heureuse à Great Barrington, où les Burghardt (la branche blanche comme la branche noire) sont respectés comme l'une des plus anciennes familles de la ville : ils y sont arrivés au début du XVIIIe siècle. Il fréquente une école majoritairement blanche où il est un élève brillant. À quatorze ans, il devient le correspondant occasionnel du *Springfield Republicariy* et écrit des reportages sur la

petite communauté noire de Great Barrington (à peine une cinquantaine de personnes) pour le *New York Globe.* À quinze ans, il finit ses études secondaires ; il est alors le premier élève noir à réussir l'examen final de son lycée. Grâce à une bourse (sa mère est morte en 1885, à l'âge de 54 ans) il entre à l'université de Fisk, à Nashville, dans le Tennessee. Cette université est l'une des plus importantes institutions académiques noires, et même si Du Bois veut depuis toujours intégrer Harvard, il désire aussi profondément aller dans le Sud. Alors qu'il avait été relativement protégé du « voile » dans son enfance, c'est pendant ses années à Fisk qu'il observe pour la première fois la misère et les frustrations auxquelles

doit faire face la communauté noire dans le Sud ; naissent alors la révolte et la colère qui ne le quitteront plus.

En 1888, il est admis en troisième année à Harvard. Il explique son admission par le fait qu'Harvard cherche depuis quelques années à devenir une véritable « institution nationale » ; jouent en sa faveur selon lui son éducation en Nouvelle-Angleterre et le fait qu'il étudie dans le Sud et qu'il soit Noir[1]. Il suit les cours de William James et George Santayana en philosophie, de Franck Taussig en économie et d'Albert Bushnell Hart en histoire En 1891, il obtient son diplôme de *masters* en histoire et décide de travailler en thèse sur la'suppression de la traite des Noirs[2] [3]. Il est peu intégré dans la vie estudiantine d'Harvard et développe plutôt une vie sociale dans la communauté noire de Boston. En 1892, il obtient une bourse, renouvelée l'année suivante, pour aller étudier à Berlin ; il y a l'occasion d'assister à des conférences de Max Weber, qui participera plus tard à la conférence annuelle organisée par Du Bois en 1904 à l'université d'Atlanta ; de là, il voyage dans toute l'Europe (Pays-Bas, Suisse, Autriche, Italie, Hongrie, Pologne et Paris). En 1895, il est le premier Noir à obtenir un diplôme de doctorat à Harvard. De 1894 à 1896, il enseigne le latin, le grec, l'allemand et l'anglais à l'université de Wilberforce dans l'Ohio, après avoir été refusé par Fisk, Howard University, le Hampton Institute et surtout le Tuskegee Institute, fondé et dirigé par Booker T. Washington[4]. Il épouse Nina Gomer, une étudiante de Wilberforce née en 1872, le 12 mai 1896, et obtient à la rentrée de la même année un poste d'assistant en

sociologie à l'université de Pennsylvanie ainsi qu'un fonds pour entreprendre une étude sociologique sur la population noire de Philadelphie. C'est là qu'il conduit les recherches qui aboutiront à *The Philadelphia Negro*[y] publié en 1899, somme d'enquêtes sur la situation des Noirs dans un Sud où règne la ségrégation. L'année suivante, il s'associe avec Alexandre Crummell[5] et

d'autres intellectuels noirs pour fonder *The American Negro Academy*, le premier institut noir d'arts, de lettres et de sciences. De 1897 à 1910, il est professeur d'économie et d'histoire à l'université d'Atlanta, où il devient le directeur des « Conférences d'Atlanta », conventions annuelles en vue d'établir des données scientifiques précises sur les conditions effectives de vie des Noirs aux États-Unis ; il reviendra à l'université d'Atlanta en tant que chef du département de sociologie de 1934 à 1944. Il a un fils, Burghardt, qui meurt de dysenterie à l'âge de 20 mois en 1899, puis une fille, Yolande, née en 1900.

Mais Du Bois n'est pas seulement un universitaire; il s'engage fortement en faveur de l'obtention des droits civiques pour les Noirs et milite activement pour la fin de la ségrégation. En 1900, il prépare puis assiste à la première conférence panafricaine qui a lieu à Londres. C'est lors du discours qu'il y prononce qu'il formule pour la première fois son intuition fondamentale : « Le problème du XXe siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs. » En 1905, il invite cinquante-neuf Noirs (intellectuels, savants, universitaires) à se rencontrer à Fort Érié, dans l'Ontario, pour mettre au point une stratégie commune de lutte pour la progression des droits civiques des Noirs : les vingt-neuf présents fondent le 11 juillet le mouvement Niagara, précurseur du NAACP (National Association for the Advancement of Colored People) qui voit le jour en 1910. Le mouvement Niagara est en effet très rapidement endetté, et souffre

également des tensions entre Du Bois et Monroe Trotter[6]. En 1909, Du Bois se joint à cinquante-deux éminents intellectuels pour appeler à une conférence nationale sur les droits civiques ; l'appel paraît lors du centenaire de la naissance de Lincoln, le 12 février, et la conférence se réunit à New York le 31 mai. L'assemblée, composée en majorité de libéraux blancs, aboutit à la création du NNC, National Negro Committee. Le mouvement Niagara tient à l'automne sa cinquième et dernière réunion, et dès 1910, le NNC est réorganisé en NAACP. Ce mouvement biracial lutte contre le lynchage, contre l'exclusion dans l'emploi, l'habitat et l'école en utilisant la médiatisation, la publicité et les plaintes devant les tribunaux. Du Bois est embauché comme directeur des publications et de la recherche, et il est le seul Noir élu au conseil de direction. Il est aussi le rédacteur en chef du journal mensuel de l'organisation, *The Crisis*, dont le premier numéro paraît en novembre et dont l'audience passe de 1 000 à 16 000 exemplaires en un an. Ses audaces éditoriales, son intransigeance (il critique de manière très virulente la presse noire) et ses provocations (allant parfois jusqu'à l'appel à la haine raciale) soulèvent une controverse au sein même de

la communauté noire.

En 1912, il soutient l'élection de Woodrow Wilson. Pendant la première guerre mondiale, Du Bois incite les Noirs à s'engager, comme soldats ou dans les industries de guerre, pour

gagner la reconnaissance des Blancs, mais il dénonce en même temps inlassablement la discrimination à leur encontre dans l'armée, ce qui lui vaut d'être menacé de poursuites par le département de la Justice. En 1919, il organise le premier congrès panafricain, et avec l'aide de Biaise Diagne, membre sénégalais de la Chambre des députés en France, persuade Clemenceau d'autoriser le congrès à se réunir à Paris du 19 au 21 février. Cinquante-sept délégués venus des États-Unis, d'Europe, d'Afrique et des Indes orientales y assistent. En 1921 a lieu le deuxième congrès panafricain, qui se tient successivement à Londres, Bruxelles et Paris entre le 28 août et le 6 septembre ; il est marqué par des divisions entre les délégations anglaise et américaine d'une part et belge et française de l'autre. Les premières réclament des politiques de confrontation directe, alors que les secondes cherchent à réaliser un compromis avec leurs gouvernements. Du Bois présente des résolutions à la Société des nations à Genève et demande au Bureau international du travail d'enquêter sur les conditions de travail dans les colonies. Il démissionne de son poste de secrétaire du mouvement panafricain[7].

En 1933, il commence à réévaluer sa position sur la ségrégation, devenant de plus en plus pessimiste quant aux possibilités d'intégration, en particulier à cause des conséquences de la crise économique ; il est de plus en plus convaincu par le marxisme, en particulier après un voyage qu'il a fait en Union soviétique en 1926 ; il enseigne à Adanta lors d'un séminaire sur « Marx and the Negro ». En 1934, il démissionne de son poste de rédacteur à *The Crisis* ainsi que de son poste de directeur des publications et de la recherche au NAACP : c'est l'aboutissement d'une longue série de désaccords avec le NAACP, dont il

dénonce la dérive à droite. Pourtant, dans le chapitre de son autobiographie où il revient sur ses convictions politiques, il écrit :

Je n'étais pas, et je ne suis toujours pas, communiste. Je ne crois pas au dogme de l'inévitabilité de la révolution pour redresser des maux économiques [...]. D'un autre côté, je croyais, et je crois toujours, que Karl Marx fut un des plus grands hommes des temps modernes et qu'il a mis le doigt très précisément sur nos problèmes quand il a dit que les fondements économiques, c'est-à-dire la façon dont les hommes

gagnent leur vie, sont les facteurs déterminants du développement de la civilisation, de la littérature, de la religion et du cadre fondamental de la culture[8].

La relation de Du Bois au socialisme est, comme tant d'autres choses, ambiguë : elle ne repose pas, contrairement à ce que certains ont dit, sur de l'adoration, mais elle relève d'une approche pragmatiste de la politique. D est convaincu de la supériorité morale et politique du communisme sur le capitalisme, mais ni l'un ni l'autre ne sont capables, par eux-mêmes, de surmonter les préjugés de race. C'est la promesse du communisme, bien plus que ses résultats, qui intéresse Du Bois ; c'est la possibilité de restaurer une véritable démocratie aux États-Unis, en luttant contre l'opinion trop répandue selon laquelle *Y American way oflife* est coextensif avec la liberté.

Il est réintégré au NAACP en 1944 en tant que directeur des recherches spéciales, mais, toujours en désaccord avec la ligne principale du mouvement, il ne tarde pas à le quitter de nouveau. En avril 1950, il participe à la fondation du Peace Information Center, organisation destinée à promouvoir la paix internationale et luttant pour l'interdiction des armes nucléaires, et il en est élu président. Le mouvement est théoriquement démantelé en octobre pour avoir refusé d'être officiellement enregistré comme « agent au service de l'étranger » par le département de la Justice. En 1951, il est inculpé sous le coup du McCarran Act, l'une des nombreuses législations de l'époque

instituées pour entraver la liberté d'expression, en tant que membre du Peace Information Center, et risque cinq ans de prison et dix mille dollars d'amende. Sa femme Nina est morte à Baltimore le 1er juillet 1950 ; il épouse alors l'écrivain Shirley Graham, qu'il a rencontrée en 1920 quand elle n'était encore qu'une enfant, puis avec laquelle il a correspondu pendant dix ans avant quelle devienne une amie très proche et un soutien ; elle peut ainsi bénéficier d'un droit de visite s'il est longuement emprisonné. Du Bois, soutenu par diverses organisations humanitaires, est cependant libéré sous caution, et lors du procès qui a lieu du 8 au 13 novembre, le juge Matthew McGuire décide son acquittement, au motif que le gouvernement n'a pas réussi à établir de lien entre le Peace Information Center et une quelconque autre organisation étrangère.

En 1950, Du Bois est désigné comme candidat de l'American Labor Party pour un poste de sénateur au Sénat de New York ; il obtient 4 % des voix à l'échelle de l'État, et 15 % à Harlem. Selon Du Bois, la solution au « problème noir » est marxiste et internationale : il faut comprendre la répression du peuple noir en termes de lutte des classes

et la libération ne peut être que mondiale. Mais son soutien à des positions d'extrême-gauche l'éloigne de plus en plus des courants principaux de la pensée noire américaine. En 1954, surpris par l'arrêt de la Cour suprême Brown contre Topeka, qui, par décision unanime de la Cour, met un terme à la ségrégation légale dans le cadre scolaire, au motif que ce qui est séparé est « essentiellement inégal », il écrit : « I hâve seen the impossible happen. » En 1956, il rédige un message de soutien à Martin Luther King Jr., lors du boycott des bus à Montgomery. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, il voyage continuellement, bien qu'il essuie de fréquents refus de visa (pour assister au World Youth Festival à Varsovie en 1955, ou pour donner des conférences en Chine populaire en 1956, par exemple) : il va d'abord en Jamaïque, à Grenade, à Trinidad et à Cuba en 1947 ; puis de 1958 à 1960, en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Tchécoslovaquie,

en Allemagne de l'Est et en Union soviétique où il rencontre Nikita Khrouchtchev ; enfin en Chine, où il est reçu par Mao Ze Dong. En 1961, il adhère officiellement au Parti communiste américain et devient directeur de *YEttcyclopedia Africana.* La même année, sur l'invitation de Nkrumah, il émigre avec sa femme au Ghana, où il demande la nationalité ghanéenne : on a pu y voir l'aveu d'un échec de ses positions internationalistes et universalistes et le repli sur un affocentrisme désabusé, le signe que le « problème noir » n'était pas en passe d'être résolu aux États-Unis. Il obtient la nationalité ghanéenne en 1963, peu avant sa mort. Il s'éteint le 27 août 1963, la veille de la marche pour les droits civiques des Noirs sur Washington.

Si W. E. B. Du Bois est considéré comme une des figures majeures de l'histoire noire américaine, c'est d'abord parce qu'il est le symbole de la réussite intellectuelle du Noir américain, en tant que premier historien de l'histoire noire américaine et père fondateur de la sociologie à l'Université ; mais c'est aussi pour l'incroyable énergie qu'il a consacrée à la cause des Noirs. Beaucoup le considèrent comme le père du mouvement pour les droits civiques, avec sa conviction absolue qu'il était nécessaire de lier la lutte pour la citoyenneté du Noir américain au mouvement de décolonisation en Afrique et dans l'ensemble du tiers-monde. Enfin, un troisième volet de sa vie le rend incontournable pour qui s'intéresse au **XXe** siècle américain : son importance dans l'histoire de la littérature noire américaine. G'est son oeuvre aussi bien que son engagement contre la politique d'assimilation conduite par Booker T. Washington, en faveur d'une revendication directe (prémices de *l'affirmative action*), qui en font une des figures les plus influentes du mouvement de protestation noir. Il a publié seize ouvrages importants, et des milliers d'écrits, parmi

lesquels sa thèse de doctorat *The Suppression of theAfrican Slave Trade to the United States of America, 1638-1870,* une autobiographie, *Dusk of Dawn* (1940), et une autobiographie inachevée publiée à titre posthume (1968) sous le titre *The Autobiography ofW. E. B. Du Bois,* une biographie, *John Brown*

(1909), des romans, historiques ou non, *The Quest of the Silver Fleece* (1911), *The Star of Ethiopia* (1913), *Dark Princess: a Romance* (1928), la trilogie *The Black Flame* (1957-1961), qui comprend *The Ordeal of Mansart, Mansart Builds a School* et *Worlds of Color,* des contributions à *ÏEncyclopedia Africana,* dont il est l'architecte principal, des essais et des articles innombrables dans des revues aussi diverses que *The Crisis, Horizon, The Indépendant, Century, Louisiana Weekly, Phylon, National Guardian,* etc. Son ouvrage primordial, fondateur, reste *Les Âmes du peuple noir,* qui a donné pour la première fois une voix au peuple noir. o

A

Les Ames du peuple noir (1903)

Genèse

Les Âmes du peuple noir est paru pour la première fois le 18 avril 1903 chez A. C. McClurg and Co., à Chicago ; cependant, la plupart des essais qui le composent sont des versions retravaillées d'articles déjà publiés auparavant dans des journaux ou des magazines. Seuls deux essais, « Of Mr. Booker T. Washington and Others » (chapitre m) et « The Sorrow Songs » (chapitre xiv), ont été écrits expressément pour cet ouvrage, le second sur l'insistance de son éditeur, Francis Fisher Browne. D'autres, écrits antérieurement, n'avaient jamais été publiés ailleurs : « Of the Passing of the First-Born », chapitre xi, et « Of the Corning of John », chapitre xm ; le chapitre vu, « Of the Black Belt », avait été commandé par *McClure's Magazine*$_y$ mais n'avait jamais été publié. Ce fut immédiatement un énorme succès ; dès 1905, l'ouvrage avait été réédité six fois, puis plus de vingt-deux fois avant 1938 ; en 2003, lors du centenaire de sa première édition, le livre a été publié cent dix-neuf fois. Du Bois en a racheté les plaques typographiques avant 1951, et la Blue Héron Press de New York a utilisé ces plaques pour l'édition du cinquantenaire.

Cette réédition de 1953 s'augmente d'une préface de Du Bois, « Cinquante ans après » :

J'ai eu plusieurs fois l'intention de reprendre ce livre, de le mettre à

jour, de l'adapter à ma façon de penser actuelle et de répondre aux critiques. Mais après bien des hésitations, j'ai finalement décidé de le laisser tel qu'il était lors de sa première édition, comme un monument témoignant de ce que je pensais et éprouvais en 1903. J'espère que mes autres ouvrages ont montré que les faits ont évolué et, avec eux, mes réactions.

Dans cette édition du jubilé, je me suis tenu à cette décision, et mes réflexions, vieilles de cinquante ans, apparaissent à nouveau sous leur forme originale. J'ai fait, et seulement sur quelques points particuliers, moins d'une demi-douzaine de modifications, ne portant que sur des mots ou des expressions, et non pas pour infléchir le cours de mes réflexions d'alors, mais pour éviter aujourd'hui tout malentendu sur ce que j'avais en tête hier.

Dans sa correspondance avec la Blue Héron Press, Du Bois établit une liste des changements qu'il voudrait voir effectuer (ces modifications, minimes, sont indiquées en note dans la présente édition). Le changement le plus important concernait un ajout à la fin du chapitre vu :

Dans ce chapitre, les « Juifs » ont été mentionnés cinq fois, et feu Jacob Schiff a regretté un jour l'impression d'antisémitisme que cela conférait au texte. À l'époque, je l'avais fermement nié ; mais en relisant ces passages à la lumière des événements historiques qui se sont déroulés depuis, j'ai vu comment j'avais moi-même ouvert la porte à ce possible malentendu. Bien entendu, ce que j'avais l'intention de condamner, c'était l'exploitation des travailleurs noirs ; et qu'à cette époque et dans ce comté particulier, ç'ait été en partie le fait d'immigrants juifs, est purement accidentel et non essentiel. Ma sympathie profonde pour le peuple juif était bien mieux exprimée dans le dernier paragraphe de la page 216. Mais cela illustre combien il est facile pour chacun de se laisser aller à la condamnation inconsciente d'un groupe tout entier.

Malgré cela, *Les Âmes du peuple noir* a été réimprimé sans aucun changement. Ainsi l'édition de 1953 est-elle strictement identique à celle de 1903 '. [9]

À la fois documentaire, autobiographie, ouvrage historique, sociologique ou anthropologique[9], le livre de Du Bois est un témoignage de ce qu'est la vie derrière le Voile, métaphore qu'il utilise pour désigner la ségrégation. Pour lui, c'est une atteinte à la dignité des Noirs que d'avoir à quémander une reconnaissance politique et économique, alors que ces droits sont dus

à tout être humain. Il s'oppose à la stratégie de Booker T. Washington, qui était alors le leader le plus influent de la communauté noire : Du Bois estime qu'il est insuffisant de revendiquer uniquement un statut socio-économique actualisé par un travail exclusivement manuel. Les Noirs doivent exiger un statut politique et civique et une éducation intellectuelle. La publication des *Âmes du peuple noir* a divisé les leaders noirs en deux groupes : les plus conservateurs se sont réunis derrière Booker T. Washington, et les plus radicaux, prônant une politique de revendication agressive, ont reconnu en Du Bois leur guide.

L'immense succès des *Âmes du peuple noir* a marqué l'entrée de Du Bois dans le panthéon des leaders noirs du xxe siècle. Mais il faut comprendre comment lui-même se représente sa place et son rôle ; pour ce faire, il faut le situer par rapport à deux figures majeures, l'une positive et l'autre négative, qui éclairent ses choix et ses positions. Du Bois a toujours professé une admiration sans bornes pour les « grands hommes » ; et celui qui est pour lui « le plus grand de tous les guides noirs américains[10] [11] » est Frederick Douglass. Il est mort d'une crise cardiaque le 20 février 1895, quelques heures à peine après

avoir prononcé un discours enflammé pour **la défense** des droits des femmes, et Du Bois ne l'a jamais rencontré. Mais ce leader incontesté, qui a établi sa réputation à la fois *par ses trois* autobiographies[1], internationalement acclamées, par sa présence charismatique et par ses qualités d'orateurs, est sans conteste un **modèle pour Du Bois. Lorsque celui-ci apprend sa mort, Ü** compose des élégies **funèbres dans lesquelles il donne libre** cours à sa peine, mais aussi à sa colère face à la ternVde

du racisme que Douglass a combattue toute sa vie. On trouve par exemple les vers suivants :

I hâte them O /

/ hâte them well I hâte them Christ ! As I hâte Hell !

If I were God Vd Sound the knell Tomorrow[12] [13].

Du Bois veut continuer l'œuvre de Douglass, et reprendre sa voix. Or en 1895, l'héritier présumé de Douglass semble bien davantage être Booker Taliafero Washington. Ce dernier, né en esclavage, est passé des privations et de l'illettrisme à la position de leader et d'éducateur des Noirs américains, uniquement par la force de sa volonté.

L'influence majeure qui s'est exercée sur Washington fut celle du général Samuel Chapman Armstrong, le fondateur et directeur du *Hampton Institute* où Washington a étudié. Armstrong avait le culte du travail, de l'étude, de l'hygiène, de la moralité et de l'autodiscipline ; il formait des enseignants à Hampton, mais pensait que chaque étudiant devait aussi travailler parallèlement à ses études. Ce sont ces valeurs que

Washington a largement reprises et appliquées lorsqu'il a fondé Tuskegee en 1881, dont il a obtenu le premier poste de directeur sur la recommandation d'Armstrong. Sur la question des races, Washington soutient un point de vue de conciliation, ce qui lui permet d'obtenir pour Tuskegee des fonds d'industriels blancs du Nord : Andrew Carnegie et John D. Rockefeller par exemple sont des donateurs très réguliers. Pour lui, il ne faut pas que les Noirs cherchent à tout prix à obtenir l'égalité civile avec les Blancs, ni des droits politiques. Il est bien plus efficace de travailler à améliorer leurs capacités économiques et la moralité de leur caractère ; en outre, les Noirs doivent porter seuls le fardeau de leur propre développement, comme tout groupe humain qui dans l'histoire passe par des étapes différentes sur le chemin du progrès *(gradualism).* Cela peut finir par leur gagner le respect des Blancs ; les droits civils et politiques seront alors obtenus par le cours normal des choses. Washington insiste donc sur l'importance de l'éducation technique et prône un réformisme prudent et moralisateur. Sa pensée est particulièrement bien illustrée par le compromis d'AÜanta, c'est-à-dire le discours qu'il prononce en septembre 1895 à la Foire internationale d'Atlanta.

Il y conseille aux Noirs d'avoir les relations les plus amicales possibles avec leurs voisins blancs, et de ne pas émigrer dans le Nord où les conditions de vie sont réputées, à tort, plus faciles : si les Noirs peuvent participer à la richesse et à la réussite économique de la nation, c'est dans le Sud que leurs capacités seront le mieux employées.

Aucune race ne peut prospérer, si elle n'apprend pas qu'il y a autant de dignité à labourer un champ qu'à écrire un poème. C'est au bas de la vie que nous devons commencer, pas au sommet. [...] Les plus sages de ma race comprennent que l'agitation autour des questions d'égalité sociale relève de la plus extrême folie, et que le progrès dans la jouissance de tous les privilèges que nous obtiendrons sera le résultat d'un combat difficile et quotidien plutôt que celui d'un passage en force[14] artificiel. Aucune race

qui apporte une contribution aux marchés du monde ne reste

longtemps, de quelque manière que ce soit, ostracisée. Il est important et il est juste que tous les privilèges de la loi nous soient donnés, mais il est bien plus important encore que nous soyons préparés à l'exercice de ces privilèges. L'opportunité de gagner un dollar dans une usine maintenant vaut infiniment plus que l'opportunité de dépenser un dollar dans un opéra[1].

Il faut noter qu'à ce moment-là, Du Bois approuve Washington d'œuvrer ainsi au rapprochement entre les Blancs et les Noirs et lui écrit : « Laissez-moi vous féliciter de tout cœur pour votre succès phénoménal à Atlanta - vous avez bien parlé. » Mais dès le début du xxe siècle, il a changé d'avis et prône une action plus dure et plus directe pour la « victoire de la justice ». L'idéal de l'humilité et de la prospérité matérielle se heurte en fait à la réalité de la situation politique et sociale des Noirs dans le Sud : dès l'année qui suit le discours d'Atlanta, est jugée à la Cour suprême l'affaire Plessy contre Ferguson, qui établit de droit la ségrégation. Elle existait déjà de fait dans les États du Sud et touchait tous les domaines : enseignement, habitat, lieux publics, transports, hôpitaux, cimetières, etc. Les droits politiques, pourtant théoriquement garantis par le quinzième amendement, sont légalement déniés par le biais de clauses discriminatoires : tests d'alphabétisme, vote censitaire, clause « du grand-père » (il faut prouver que les ascendants avaient une carte d'électeur avant la guerre de Sécession). S'ajoutent à cette ségrégation les violences exercées par les associations du type du Ku Klux Klan et les violences spontanées : entre 1880 et 1910, si l'on s'en tient aux chiffres officiels, quatre-vingts Noirs sont lynchés tous les ans. Ainsi, l'attitude de conciliation et d'adaptation, au moins provisoire, à la ségrégation, prêchée par Washington, perd-elle au fil des années de son audience noire ; Washington est accusé d'« onde-tomisme[15] [16] »

et la position plus radicale de Du Bois gagne un public plus large.

On peut ici rappeler la réflexion d'Henry Louis Gates Jr., selon lequel

traditionnellement, le leadership afficain-américain a toujours eu tendance à être divisé en couples d'opposés : il y a un Esaü pour chaque Jacob. L'élégant ex-esclave Frederick Douglass faisait face au militant nationaliste Henry Highland Gamet, le radical William Edward Burghardt Du Bois au représentant du courant majoritaire Booker T. Washington, et l'intégrationniste Martin Luther King Jr. au séparatiste Malcolm X[1].

Il ne faut pas pour autant forcer l'opposition : si Du Bois s'élève contre l'attitude recommandée par Washington et revendique avant tout la

nécessité d'une action politique directe pour obtenir une place dans la société américaine, il n'est pas pour autant séparatiste, et n'appelle pas à la violence. C'est ce qui le distinguera de cet autre leader noir au sein du mouvement de renaissance de Harlem[17] [18], Marcus Garvey. Ce dernier, né en Jamaïque et arrivé aux États-Unis en 1916, prône un nationalisme noir fondé sur l'union des Noirs de tous les continents ainsi que le retour en Afrique. Pour Du Bois, il est fondamental au contraire que le Noir américain puisse être *à la fois* noir et américain.

Les Âmes du peuple noir peut être considéré comme une réponse à l'autobiographie de Washington, *Up from Slavery*$_y$ parue en 1901. Les quatorze chapitres qui constituent l'ouvrage déploient en une structure complexe les divers éléments qui permettent de comprendre la position de Du Bois : donner une voix à la nation noire tout en la constituant en tant que telle, en une intention tout à la fois descriptive, performative et prescriptive (et en ce sens, le texte est bien un texte « nationaliste », qui

a pour ambition de fonder une *nation),* et dans le même mouvement, faire entendre sa voix individuelle d'auteur dont le «je» revendique l'appartenance à la nation noire. On a pu remarquer que l'émergence de Du Bois en tant que figure politique dominante de la communauté noire américaine a été un phénomène unique dans l'histoire américaine : il est le seul dont l'accession à une position de leader se soit faite par le moyen de la parole *écrite.* Et cette particularité n'a pas échappé à ses contemporains. William Y. Ferris, éducateur noir sorti de Yale, écrit en 1913 :

Du Bois est l'un des rares hommes dans l'histoire à avoir été porté sur le trône du commandement par la force dynamique de l'écriture. Il est l'un des rares écrivains à avoir obtenu une position de leader et à s'être trouvé à la tête d'un mouvement populaire en imposant sa personnalité aux hommes au moyen d'un livre[1].

La force de ce livre, *Les Âmes du peuple noir,* et l'ambition politique de Du Bois sont indissociables, tout comme l'homme noir et l'auteur ne font qu'un : Du Bois se déclare comme un collaborateur au « royaume de la culture » *(supra,* p. 12), et ce faisant, il rend possible l'existence paradoxale d'un intellectuel dont l'identité particulière, raciale ou nationale, comme Noir ou comme Américain, n'est plus pertinente. Il importe que l'intellectuel noir soit désormais concevable en termes d'« *antirace race figure* »[19] [20], c'est-à-dire que l'intellectuel noir revête une identité internationale et cosmopolite qui lie l'universel et le particulier.

Structure

Trois éléments sont fondamentaux pour saisir la construction des *Âmes du peuple noir,* construction elle-même indissociable du message que fait entendre Du Bois ; et ces trois éléments

sont indiqués dans la Préface, qui donne la clé de l'ensemble. Il faut prendre très au sérieux l'expression par laquelle Du Bois décrit le texte du livre comme : « un conte deux fois conté mais rarement écrit ». Cela traduit « *a taie twice told, but seldom written* », allusion à Nathaniel Hawthorne qui a publié en 1837 un recueil de nouvelles intitulé *The Twice Told Taies.* Ce titre est lui-même une référence au drame historique de Shakespeare, *King John*, dans lequel on trouve : « *Life is as tedious as a twice-told tale*[9] */ Vexing the dull ear of a drowsy man*[21]. » On peut interpréter cette expression selon cinq voies différentes, dont aucune n'est exclusive des autres : d'une part, d'un point de vue strictement matériel et contextuel, les chapitres qui constituent ce livre, comme Du Bois le rappelle au paragraphe suivant, ont déjà été publiés une fois sous forme d'articles, et c'est donc la seconde fois qu'ils paraissent au monde. D'autre part, l'expression renvoie à l'importance de la transmission orale d'une culture (*twice told*y c'est parce que les contes sont contés qu'ils ne meurent pas), mais aussi à son insuffisance : l'écrit fige peut-être le conte, mais il permet en même temps de le rendre accessible à tous. Il est temps d*yécrire* la culture noire, pour que les Blancs puissent aussi y avoir accès, et réciproquement pour mêler cette voix aux voix célèbres de la culture blanche. Se joue aussi l'enjeu d'une réappropriation de la culture anglo-saxonne classique au sein d'une culture afro-américaine naissante. Troisième interprétation, les récits, contes ou histoires qui seront présentés dans le livre ouvrent toujours sur des lectures à plusieurs niveaux (et c'est ce qui fait leur force) : de l'anecdote personnelle à la parabole édificatrice et à la traduction poétique de vérités historiques, politiques ou métaphysiques. Comme dans la forme musicale de la fugue, les différentes voix qui ont porté les contes se mêlent

et se soutiennent dans le texte pour lui fournir son sens. On peut également prendre au sérieux le fait que l'expression renvoie à la « conclusion », c'est-à-dire au chapitre xiv, « Les Chants de douleur », où sont présentés et analysés, tant du point de vue de l'harmonie et du rythme que de la mélodie et des paroles, des *spirituals.* Dès lors, ce qu'il s'agit surtout de fixer, ce sont ces chants : tout comme ce dernier chapitre contient tous les précédents, l'expression peut renvoyer au fait que les *spirituals* existent à la fois dans la réalité d'ici-bas et pour l'au-delà, ce sont des créations collectives, anonymes et mouvantes qui

contiennent la vérité du peuple noir. C'est ce dernier chapitre qui constitue la clef de voûte de l'ensemble du livre, la boucle étant bouclée par le lien explicite établi dans la Préface. On peut enfin comprendre l'expression « *twice told taies* » dans sa littéralité : les contes ont un caractère double, ils ont été dits « deux fois », mais la structure duelle est insuffisante et appelle un dépassement, id par l'écriture, au sein d'une structure tripartite.

Or le livre tout entier semble renvoyer à une hésitation constante entre un rythme binaire et un rythme ternaire, tant dans sa structure d'ensemble que pour ce qui concerne le style même de Du Bois. Cette hésitation est un écho formel à l'opposition de fond qu'il met en scène entre le monde dans le Voile et le monde hors du Voile, opposition qu'il s'agit de dépasser dans l'unité d'une humanité unique. Si l'on suit les indications sur la structure de l'ouvrage données par Du Bois lui-même dans la Préface, le livre semble être pensé en deux parties : la première qui correspond au monde de l'homme blanc, c'est-à-dire en réalité à la frontière entre les deux mondes, aux heurts et tensions qui se déroulent à cette frontière, et au regard de l'homme blanc sur le monde du Voile (chapitres i à ix), et la seconde qui soulève le Voile et présente le monde de l'homme noir (chapitres x à xiv), qui culmine avec le chapitre xiv. Mais chacune des deux parties est elle-même organisée en un mouvement doublement ternaire. Dans la première partie, les trois premiers chapitres, historiques, présentent l'émancipation des Noirs et les bouleversements de

leurs conditions de vie impliquées par la guerre de Sécession d'abord, puis par la direction de Booker T. Washington - le troisième chapitre étant l'aboutissement logique des deux premiers. Un deuxième moment, lui aussi constitué de trois chapitres, présente les contours des deux mondes, dont l'opposition est illustrée par deux situations paradigmatiques, l'école primaire du village le plus reculé du Tennessee, et l'université de cette capitale symbolique du Sud qu'est Atlanta ; ce deuxième moment se conclut par une réflexion générale et théorique sur l'éducation. Enfin, le troisième moment traverse la Géorgie et s'intéresse aux conditions sociales et économiques des Noirs dans le Sud. Il se termine à son tour par une étude théorique des effets de la ségrégation et des solutions possibles pour conduire à l'union réelle de tous les citoyens américains dans une nation véritablement unie. Dans la seconde grande partie, nous trouvons une présentation des trois grandes passions de l'homme noir, la religion, la douleur et la colère. Cette dernière est vaincue par une grande âme, Alexandre Crummell, comparé au Christ, et dont le combat est inconnu de l'autre côté du Voile. La partie se termine par

le seul chapitre qui soit une fiction, « Sur le retour de John », qui revient par un jeu de miroirs sur la dualité entre « John » blanc et « John » noir, avant que le chapitre xiv ne conclue l'ensemble. On a donc une dualité globale de structure imposée par la dualité des mondes et la ségrégation de fait, mais qui se complique toujours d'un rythme ternaire en un mouvement dialectique.

On a pu interpréter de diverses manières la structure ternaire, que certains voient à l'œuvre dès le premier niveau de la construction de l'ensemble : pour les uns, il s'agit d'une structure néo-hégélienne, présentant les moments classiques de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse[22]. Arnold Rampersad lit les trois premiers chapitres comme représentant la section

historique, les chapitres iv à ix la section sociologique et les chapitres x à xiv la section spirituelle[1]. D'autres y ont vu une construction en miroir Nord-Sud-Nord ou un schéma général de poursuite, captivité et fuite symbolisant le parcours de l'esclave. Quelle que soit la variété de ces interprétations, la forme ternaire générale est traditionnellement acquise. En outre, il faut remarquer qu'au sein même de l'écriture du livre, et lorsqu'il présente les réalités qu'il étudie, Du Bois utilise volontiers un rythme ternaire[23] [24].

Il me semble pertinent de remarquer que le rythme ternaire s'inscrit dans un cadre général binaire : ce qui est donné, par nécessité, c'est la dualité et l'opposition frontale. Le rythme ternaire n'est pas fixe, établi ou acquis, on ne peut pas se reposer dessus, et il n'est pas assez solide pour structurer la totalité ; il est toujours à faire surgir de l'opposition même, en une profonde exigence de mouvement et de dynamique. Qui plus est, la dualité est toujours prête à réapparaître au sein même des trois moments ; elle les travaille aussi toujours de l'intérieur.
Tout comme la Préface et la Postface encadrent l'ouvrage, chacun des chapitres s'ouvre par une double citation en parallèle, les vers d'un auteur reconnu de la tradition poétique occidentale et les mesures de quatorze Chants de douleur, legs de la culture noire à E Amérique (à l'exception du chapitre xiv, dont l'en-tête est aussi un extrait des paroles d'un Chant de douleur).

Pris dans leur ensemble, les vers signifient les luttes des âmes du peuple blanc pour atteindre leurs idéaux ; ils reflètent la dignité spirituelle et la capacité artistique du monde blanc. Les Chants de douleur déployés juste au-dessous d'eux rappellent au lecteur qu'il existe une communauté d'âmes qui transcende la race et la couleur[25].

1

Color and Culture : Black Writers and the Making of the Modem Intellectual, p. 89. Sauf indication contraire, toutes les citations (de Du Bois ou d'autres auteurs) reproduites dans la Postface ont été traduites par moi.

2

W. E. B. Du Bois, *The Autobiography,* éd. Herbert Aptheker, New York, International Publishers, 1967, p. 125.

3

Sa thèse sera publiée en 1896, premier volume de la collection « Harvard Historical Monograph Sériés » chez Longmans, Green and Co.

4

Après avoir donné son accord à Wilberforce, il refuse à son tour une offre au Lincoln Institute dans le Missouri et une nouvelle offre de Washington pour enseigner les mathématiques à Tuskegee.

5

Voir le chapitre **xii** des *Âmes du peuple noir,* « Sur Alexandre Crummell », *supra*, p. 205.

6

William Monroe Trotter (1872-1934), éditeur de *The Guardian* à partir de 1901, journal militant pour la reconnaissance des droits civiques pour les Noirs qui devient rapidement une institution nationale. Trotter rejette lui aussi la politique de compromis menée par Booker T. Washington ; il organise sa vie durant des manifestations non-violentes contre les leaders noirs conservateurs et les Blancs racistes, des sittings devant des théâtres ou des cinémas où se jouent des œuvres discriminatoires et interpelle les différents présidents des États-Unis (Théodore Roosevelt en 1906, Woodrow Wilson en 1914 et Franklin D. Roosevelt avant sa mort) pour qu'ils mettent fin à la ségrégation. Du Bois et lui se sont liés d'amitié en 1902 et ont lancé ensemble le mouvement Niagara, mais Trotter refuse que le financement et la direction du NAACP soient majoritairement blancs, et préfère sa propre National Equal Rights League.

7

Mais il organisera quand même le troisième congrès en 1923 (il

n’assistera pas à la session parisienne, mais seulement aux sessions de Londres et de Lisbonne, en raison de son opposition croissante aux positions assimilationnistes françaises) et le quatrième et dernier congrès qui a lieu en 1927 à New York.

8

Dusk ofDawn, in *Writings,* p. 775.

9

C'est le texte qui a été retenu dans l’édition de *The Soûls of Black Folk,* in *Writings,* New York, The Library of America, 1986. Cette dernière édition est celle qui a servi à la présente traduction.

10

Shammon Zamir écrit que l’ouvrage de Du Bois incorpore « *historicak sociologicak political and cultural commentaries with autobiographical reflectiotis and dramati-zations* » en une forme qui en fait une *Bildungsbiographie* (« *“The Sorrow Songs”/ uSongs of Myself ’* : Du Bois, the crisis of leadership and prophétie imagination », in W. Sollors et M. Dietrich *[éd.]yTheBlack Columiady* p. 145).

11

Voir chapitre iii, « Of Mr. Booker T. Washington and others », pour cette citation et pour des précisions autobiographiques concernant Frederick Douglass ou Booker T. Washington, ainsi que pour une discussion détaillée de la part de Du Bois à propos des positions de Washington.

12

Ces trois autobiographies, *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, *an American Slave*, *My Bondage and My Freedom,* et *Life and Times*, sont regroupées dans *Autobiographies*, H. L. Gates Jr. (dir.).

13

Du Bois Paper s, Amherst, University of Massachusetts, microfilm, bande 88, cité dans rintroduction de H. L. Gates Jr. et T. Oliver à Tédition Norton 2003 de *The Soûls of Black* Fo/fc, Cambridge (Mass.), p. 14.

14

Washington fait ici allusion au *Force Bill* de 1890, ultime tentative du Nord pour sauvegarder le vote noir, et qui a été repoussé par le Sénat.

15

« *Atlanta Address* », cité dans J.-P. Martin et D. Royot, *Histoire et civilisation des États-Unis**, p. 172.

16

Selon le titre du roman d'Harriet Beecher Stowe, *La Case de Fonde Tom,* qui présente une vision sentimentale et paternaliste du « bon » Noir, humble, obéissant, soumis et attaché à ses maîtres blancs bien qu'il souffre de l'esclavage.

17

H. L. Gates Jr., *Thirteen Ways ofLooking at a Black Man,* p. 86.

18

Premier courant intellectuel noir qui voit le jour dans les années 1920 à New York, dans le quartier de Harlem, alors que les Noirs commencent à s'exprimer et à sortir de leur ghetto ; il correspond à la revendication d'une culture propre autour d'intellectuels et de musiciens de jazz (Duke Ellington en particulier).

19

W. H. Ferris, « *The Soûls of Black Folk* : the book in its era », in W. L. Andrews (éd.), *Critical Essays on W. E. B. Du Bois*$_t$ p. 128.

20

R. Posnock, *Color and Culture*..., p. 88.

21

Le Roi Jean, III, 4 : « La vie m'est fastidieuse comme un conte deux fois dit / Dont on assomme l'oreille déjà sourde d'un homme assoupi », trad. François-Victor Hugo, in *Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 508.

22

Voir par exemple W. Siemerling, « W. E. B. Du Bois, Hegel, and the staging of alterity ».

23

Voir A. Rampersad, *The Art and Imagination ofW. E.* B. *Du Bois*.

24

Les occurrences sont trop nombreuses pour pouvoir être toutes relevées. On peut noter par exemple, dans le chapitre i, les trois idéaux qu'ont contemplés les Noirs sur le chemin de l'émancipation (travail, culture, liberté) ; au chapitre n, les trois formes que prend l'attitude du peuple noir dans l'histoire (révolte, adaptation ou auto réalisation) ; au chapitre m, les trois demandes de Booker T. Washington, qui se traduisent par trois échecs, auxquels répondent trois autres exigences de Du Bois ; au chapitre v, les trois pommes d'or qui retardent Atalante ; au chapitre **xii,** les trois tentations d'Alexandre Crummell ; au chapitre xiv, les trois dons que font les Noirs aux Américains (celui de l'histoire et du chant, celui de la sueur et des muscles et celui de l'esprit) ; etc.

25

A. Rampersad, *The Art and Imagination ofW. E. B. Du Bois*, p. 71.

Cette double citation a donc une double fonction : présenter le parallèle des deux cultures artificiellement séparées par les lois Jim Crow, et unir leur richesse en un tout qui donne aussi son unité d'ensemble à l'ouvrage. La mise en scène de la dualité n'est nulle part plus importante qu'au chapitre XIII, « Sur le retour de John », où le nom « John » est porté par un garçon blapc et par un garçon noir, nés dans la même ville du Sud, camarades de jeu dans leur enfance, ayant tous deux réussi des études supérieures, mais destinés, pour finir, l'un à être tué par l'autre et le second à être lynché. La dualité n'offre que violence et désespoir. C'est la raison pour laquelle elle doit être abolie dans une unité qui la prenne en compte pour la dépasser. Mais il est possible que ce dépassement ne puisse venir que d'une voix noire. En effet, cette structure en oscillation entre le double et le triple renvoie évidemment à l'intuition fondamentale de Du Bois, selon laquelle le Noir a une conscience double.

Chacun sent constamment sa nature double - un Américain, un Noir ; deux âmes, deux pensées, deux luttes irréconciliables ; deux idéaux en guerre dans un seul corps noir, que seule sa force inébranlable prévient de la déchirure.

L'histoire du Noir américain est l'histoire de cette lutte - de cette aspiration à être un homme conscient de lui-même, de cette volonté de fondre son moi double en un seul moi meilleur et plus vrai, (swpra, p. 11)

Du Bois veut, dans l'unité d'un seul ouvrage, donner une unité au peuple noir, en lui donnant une voix singulière, capable tout à la fois de revendiquer une place politique, sociale et économique, de dire le vrai et de chanter le beau. Pour cela, il entreprend dans *Les Âmes du peuple noir* de rassembler la multiplicité des contes du peuple noir, de ses histoires, de ses

récits, de ses mélodies et des paroles de ses chansons, en intégrant tous ses rythmes et ses harmonies, et d'en devenir à la fois le porte-parole, l'interprète et le compositeur. Seule l'unicité des *Âmes du peuple noir*, grâce à des leitmotive, des ressemblances et des échos de structure et de thèmes, peut créer une identité collective par l'intermédiaire d'une voix collective décrivant et normant en même temps les pratiques sociales, les espoirs et les craintes partagés des Noirs américains. Et l'outil privilégié de cette voix est la métaphore, qui permet de donner une présence presque palpable à un corps de croyances et de sentiments encore largement inconscients et non

formulés ou non articulés[1]. Henri Louis Gates Jr. a pu souligner à quel point Du Bois excellait à transformer des faits en métaphores, à saisir et représenter des concepts ou des phénomènes sociaux complexes grâce à un langage figuré. Or si toute littérature est, au moins en partie, définie par un ensemble d'images et de métaphores qui permettent d'instaurer un dialogue entre les textes et qui finissent par faire une tradition, *Les Âmes du peuple noir* peut légitimement être considéré comme la première voix de ce dialogue. D'une part le recueil est, par sa forme même, fragmentée, hétérogène, une ouverture au dialogue, et la mise par écrit de voix multiples qui se répondent dans le temps et dans l'espace ; d'autre part, il est Tinstaurateur et l'architecte d'un espace de dialogue pour la suite de la littérature noire américaine, qui ne cessera de retravailler de l'intérieur les deux grandes métaphores dont Du Bois a eu l'intuition, le voile et la double conscience.

L'idée de race : questions de définition

Ces dernières années, et en particulier dans le débat politique aux États-Unis, on assiste à une réévaluation du concept de race, réévaluation qui conduit non pas tant à le minimiser qu'à en déplacer la portée. Le concept de race est au cœur d'un mouvement de balancier entre deux approches heuristiques : d'un côté, la race est un fait scientifique et biologique, et sa définition suppose la convocation de critères objectifs, eux-mêmes diachroniques (par exemple le « découpage » en races propre à l'administration américaine en Caucasiens, Africains, Asiatiques, Hispaniques, et Américains natifs) ou synchroniques, faisant alors intervenir une vulgate évolutionniste. D'un autre côté, la race est pensée comme une construction historique et culturelle, convoquée pour rendre compte de différences concrètes dans le traitement social d'individus ou de groupes d'individus. Ni l'une ni l'autre de ces approches, biologique ou culturelle, ne peut faire l'économie d'une profonde implication politique. L'ambiguïté des concepts, des critères, des variables nécessaires pour penser l'idée de race, a en outre récemment conduit à différentes tentatives pour abandonner ce terme trop chargé en connotations négatives, et si vaste que son sens et sa valeur se diluent en une myriade de comportements et d'affirmations idéologiques, pour le remplacer par des termes plus « efficaces » : couleur, ethnie, nation ou minorité - sans que ces tentatives se révèlent très concluantes.

Le concept de race selon Du Bois

La pensée de Du Bois est formalisée en termes de race, d'abord d'un point de vue collectif, politique - et pour ainsi dire géopolitique -

puisque le concept de race est nécessaire (et nécessairement à réinventer par rapport aux conceptions racistes qui le sous-lˆndent à la fin du XIXe siècle aux États-Unis) à la représentation et à la formulation d'une identité commune par les Africains-américains eux-mêmes :

Le problème du xxc siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs - de la relation entre des races d'hommes plus sombres et des races d'hommes plus claires, en Asie, en Afrique, en Amérique et sur les îles océaniques, *(supra,* p. 20)

Son intuition fondamentale, la ligne de partage des couleurs, est reformulée en termes de relation entre les races ; le Voile de couleur est aussi appelé le Voile de la race[1] ; la ségrégation pose la question de la « querelle des races » ou de la séparation, de l'absence de contact, entre les races. Le problème fondamental des États-Unis après la guerre de Sécession est d'assurer la coexistence de races différentes au sein d'un même système démocratique qui, puisque tous les hommes « sont créés égaux et sont dotés par leur créateur de droits inaliénables » selon la formulation de Jefferson dans la déclaration d'indépendance[2 3] (1776), est supposé assurer à tous les mêmes droits. C'est la contradiction patente entre les droits et les races qu'il faut repenser pour redonner à l'Amérique la cohérence républicaine et démocratique qu'elle avait au moment de sa création - et pour Du Bois, c'est en donnant à « l'idéal de la race » sa véritable portée que les Américains noirs et blancs pourront retrouver les idéaux des Pères fondateurs :

[La fraternité humaine] passe par l'idéal unifiant de race - l'idéal d'encouragement et de développement des traits et des talents du Noir, non pas en opposition à ou par mépris pour d'autres races, mais plutôt en conformité avec les idéaux sublimes de la République américaine. [...] il n'y a pas à l'heure actuelle d'interprètes plus justes de ce pur esprit d'humanité qui émane de la déclaration d'indépendance que les Noirs américains [...].

Le problème noir n'est rien d'autre qu'un test concret des principes fondateurs de la grande république [...]. *(supra,* p. 18)

Il faut donc repenser le concept de race pour qu'il permette aux Noirs d'affirmer une conception d'eux-mêmes qui contribue à leur élévation sociale et politique en tant que groupe.

Et dans ce contexte politique au sens large, nationaliste (nationalisme lui-même double, en un culte du peuple noir *et* de la nation

américaine, nous y reviendrons) et militant, la théorie des races de Du Bois est aussi inscrite à un niveau personnel et individuel : c'est elle qui formalise sa propre construction identitaire. De ce fait, il ne choisit pas entre une approche biologique, une approche sentimentale et une approche sociologique du concept de race, même si ces approches se révèlent contradictoires. On trouve dans son autobiographie *Dusk of Dawn*, dont le sous-titre est *An Essay Toward an Autobiography of a Race Concept*, en conclusion du chapitre v intitulé « The Concept of Race » et qui retrace généalogiquement l'histoire des ancêtres de Du Bois :

C'était le concept de race qui a dominé ma vie ; c'est de l'histoire de ce concept que j'ai essayé de faire le fil directeur de ce livre. Il comportait, comme j'ai tenté de le montrer, toutes sortes de courants illogiques et de tendances irréconciliables. Il est peut-être faux d'en parler comme d'un « concept » plutôt que comme d'un groupe de forces, de faits et de tendances contradictoires. Quoi qu'il en soit, j'espère avoir réussi à éclaircir la signification qu'il revêt pour moi. Pour moi, comme je l'ai écrit, il a été d'abord l'objet d'une prise de conscience progressive, puis de l'étude et de la science ; ensuite, l'objet d'une enquête sur les diverses branches de ma propre famille ; enfin, il m'a permis de réaliser le lien, physique et spirituel, qui m'unit à l'Afrique et à la race noire sur sa terre natale. Tout cela m'a conduit à essayer de rationaliser le concept de race et sa place dans le monde moderne[1].

L'effort vers cette rationalisation conduit Du Bois à faire du concept de race un concept pleinement opératoire pour saisir la place du Noir aux États-Unis au XXe siècle. Or, il ne peut être opératoire que par et grâce à ses contradictions, pleinement isomorphes aux contradictions inhérentes à l'identité collective et nationale du Noir américain - à son caractère double : dans la mesure où il est américain, son identité est construite volontairement, par une libre association qui revêt la forme du contrat et qui est fondée sur des droits qu'il faut revendiquer, selon un modèle largement issu des théories républicaines et libérales du

contrat social. Et dans la mesure où il est noir, son identité plonge ses racines dans quelque chose qui lui préexiste et le dépasse, et que Du Bois pense aussi bien en termes d'attachement irrationnel à une culture africaine (en particulier par la religion et la musique) qu'en termes de parcours historique et de confrontation sociale quotidienne. L'ambiguïté de la notion de race est en fait parfaitement adéquate à l'ambiguïté de la position du Noir américain, cet être double.

Dans *Dusk of Dawn*, où Du Bois retrace son parcours intellectuel, la

contradiction est patente : d'un côté, il affirme son lien sentimental avec l'Afrique :

Qu'est l'Afrique pour moi ? Il fut un temps où ma réponse à la question aurait été très simple : j'aurais dit « patrie », ou peut-être, encore mieux, « mère patrie », parce que j'étais né en un siècle où les murs de la race étaient clairs et droits ; où le monde consistait en races qui s'exduaient mutuellement ; et même si les contours étaient flous, il n'était pas question de définition exacte ou de compréhension de la signification de ce terme. [...] Depuis, le concept de race a tellement changé et présente de telles contradictions que tandis que je contemple l'Afrique, je me demande : « Qu'y a-t-il entre nous qui constitue ce lien que je peux sentir bien mieux que je ne peux l'expliquer ? »[1]

Ainsi, même si Du Bois affirme avoir évolué quant à la compréhension du concept de race, il n'en reste pas moins qu'en 1940, le lien à l'Afrique demeure quelque chose d'inexplicable, de l'ordre du sentiment qu'on ne peut mettre en mots ni faire passer par le crible de la rationalité, de la décision, du choix. D'un autre côté, en une affirmation à l'évidente teneur biologique :

Le lien qui m'unit à l'Afrique est fort. Sur ce vaste continent est née et a vécu une large proportion de mes ancêtres directs, pendant plus d'un millier d'années. La marque de leur héritage est imprimée dans ma couleur et dans mes cheveux.

Mais cette revendication de la viabilité, et même de la fécondité, du concept scientifique de race comme désignant un héritage biologique partagé est immédiatement nuancée ici :

Ce sont des choses évidentes, mais qui ont peu de signification en elles-mêmes ; elles sont importantes seulement en tant quelles représentent des différences réelles et plus subtiles qui nous distinguent des autres hommes. Qu'elles soient en elles-mêmes importantes ou non, je ne le sais pas, et la science ne le sait pas non plus aujourd'hui.

Du Bois avait été beaucoup moins prudent lors d'une conférence qu'il avait donnée en 1897 à l'American Negro Academy, intitulée « La Conservation des races » :

Le dernier mot de la science, jusqu'ici, est que nous avons au moins deux, peut-être trois, grandes familles d'êtres humains - les blancs et les Noirs, et éventuellement une race jaune [...]. Nous devons

calmement reconnaître que les êtres ˆhumains sont divisés en races [...] Nous trouvons sur la scène du monde aujourd'hui huit races distinctement différenciées, au sens selon lequel l'histoire nous apprend que nous devons utiliser ce terme[1].

L'intérêt d'un tel concept était de pouvoir désigner un modèle d'identité africaine-américaine clairement distingué de, voire opposé à, une identité américaine blanche et homogène. Le discours scientifique en ce sens ne pouvait que renforcer l'idée d'un peuple noir. Mais les insuffisances et les risques d'une définition de la race en termes biologiques sont évidents, et dès 1897, Du Bois met en garde le lecteur sur le fait qu'il faut comprendre le concept de race « au sens selon lequel l'histoire nous apprend que nous devons utiliser ce terme ». Jusqu'en 1940, Du Bois travaille à sortir de cette désignation biologique qui renvoie à des traits physiques et phénotypiques, en insistant sur l'histoire commune :

Cette vaste division du monde en races, que des hommes comme Huxley et Raetzel ont introduite comme étant plus proche de la vérité que le vieux tableau en cinq races de Blumenbach, n'est rien de plus qu'une reconnaissance du fait que, tant qu'il n'est question que de caractéristiques purement physiques, les différences entre les hommes n'expliquent pas toutes les différences de leur histoire. Au contraire, cette division affirme, comme Darwin lui-même l'avait déjà fait, que quelle que soit l'importance des dissemblances physiques entre les diverses races humaines, leur ressemblance est plus grande ; et c'est sur cette conviction que repose toute la doctrine scientifique de la fraternité humaine.

Mais le lien physique est minime, et le signe de la couleur relativement peu important, sinon en tant que signe ; la véritable essence du lien de parenté réside dans l'héritage social de l'esclavage, la discrimination, l'insulte ; et cet héritage ne relie pas seulement les enfants de l'Afrique ; il se prolonge à travers la jaune Asie et jusque dans les mers du Sud. C'est cette unité qui m'attire vers l'Afrique[1].

La construction d'une identité culturelle au sens large, historique d'une part et littéraire d'autre part, par opposition à une identité naturelle, est essentielle pour dénoncer les représentations stéréotypées racistes qui reposent trop souvent sur l'idée d'une « nature » blanche ou noire, statique et étemelle. Au contraire, l'esthétique de la marge, de la mixité, du mélange, de la contradiction, de la nuance, est toujours en même temps liée à une stratégie politique de revendication de la « dénaturalisation ».

Le Noir : une couleur ou une désignation ?.

Le trait caractéristique de la classification biologique (par le phénotype exclusivement, et selon des critères morphologiques[4 5]) des races, au moins en ce qui concerne les Noirs, est, manifestement,

la couleur (et dans une moindre mesure, les cheveux). Or ce critère est peu satisfaisant pour Du Bois, puisque de fait, les « Noirs » ne sont pas noirs et la couleur des « gens de couleur » est une multiplicité de nuances diverses, « du crème pâle au brun le plus sombre » (*supra*$_y$ p. 67). Il faut noter d'ailleurs que dans la succession de portraits que trace Du Bois à grands traits revient de manière récurrente et immédiate la couleur précise de chaque individu noir qu'il rencontre : « visage et cheveux d'or » *(ibid.),* « teint de safran » (p. 68), « café au lait » (p. 114), « presque jaune » (p. 118), « un beige tendre » (p. 227), et jusqu'à son fils, dont il décrit « la peau aux nuances olive, les boucles d'or sombre, et°les yeux de bleu et de marron mêlés » (p. 198). Le peuple noir ne peut être adéquatement désigné par son trait phénotypique le plus marquant, la couleur noire, et ce, bien que le nom qui le désigne couramment renvoie à sa couleur. C'est d'ailleurs probablement la raison pour laquelle Du Bois parle préférentiellement de « *Negro »* et non de « *Black* », à moins que, comme dans le titre, ce terme ne soit suivi immédiatement de celui de « peuple » *(« Folk »).*

Jusqu'ici, j'ai parlé de « race » et de problèmes de race pour ainsi dire comme de faits, sans explication et sans définition. C'était notre méthode au xixe siècle. Exactement comme j'étais, par ma naissance, membre d'une famille de couleur, de la même manière j'étais, par ma naissance, membre de la race de couleur. C'était évident et ne demandait aucune définition. Plus tard, j'ai adopté la désignation *Negro* pour la race à laquelle j'appartiens. Cela semblait plus définitif et plus logique. En même temps, bien sûr, j'étais conscient que tous les membres de la race *Negro* n'étaient pas noirs et que les images courantes de ceux de ma race n'étaient pas des portraits authentiques ni justes[1].

Car la question de la couleur renvoie à une triple difficulté quant à la désignation d'une identité propre au peuple noir américain. Premièrement, l'argument qui souligne que Noirs et Blancs diffèrent, manifestement, visiblement, immédiatement, par la couleur de leur peau, a donné lieu à des raisonnements

racistes : cette différence de fait serait le signe d'abord d'une différence d'essence, et surtout d'une différence de valeur.

Cette couleur noire des Noirs témoignerait bien (en une confusion entre signifiant et signifié) d'une distinction absolue et insurmontable entre des groupes différents - et le groupe noir est « manifestement » inférieur au groupe blanc. Or ce raisonnement a été celui, notamment, de Thomas Jefferson, père de la déclaration d'indépendance - celui des Pères fondateurs qui incarne le mieux l'esprit de liberté de la Révolution américaine[1]. Jefferson, dans les *Notes sur VÊtat de Virginie*[6] [7], analyse les différentes raisons qui prouvent que les Noirs sont inférieurs aux Blancs, et qu'il est impossible, quand bien même ils seraient émancipés, qu'ils se mêlent aux Blancs au sein d'une citoyenneté américaine commune. Il préconise, si un jour les Noirs sont affranchis en masse, de les renvoyer en Afrique. Jefferson est un homme des Lumières, et le raisonnement qu'il mène commence par le plus manifeste, le plus évident, puisque l'évidence est toujours le vecteur ou le signe d'une raison : la couleur de la peau des Noirs est évidemment quelque chose qui nous frappe au premier regard, et cette différence est fondée en raison. Il appartient

ensuite aux hommes de science de déterminer les causes naturelles, biologiques, de cette couleur - et aux philosophes ou aux hommes politiques d'en tirer les conséquences : qu'est-ce que cette différence de couleur signifie quant au tempérament des Noirs, et quel type de comportement doit-elle induire si l'objet de la politique est le vivre ensemble ?

La première différence qui nous frappe est celle de la couleur. Que le noir du Nègre réside dans la membrane réticulaire entre la peau et le tissu sous-cutané ou dans le tissu sous-cutané lui-même ; qu'il procède de la couleur du sang, de la couleur de la bile ou de celle d'une autre sécrétion, la différence est fixée en nature, et possède tout autant de réalité que si son siège et sa cause nous étaient mieux connus.

La couleur noire a deux conséquences, l'une directement morale et l'autre esthétique, et ces deux conséquences sont elles-mêmes les causes nécessaires et suffisantes d'une prise de position politique : d'une part, le « voile de noir » qui recouvre les individus les rend en quelque sorte invisibles, ou tout au moins, impénétrables, incompréhensibles. D'autre part, le noir est « objectivement » moins beau que le blanc ; le noir est la couleur de l'esclave, mais c'est aussi celle du mal, du péché, du diable[8]. La remarque esthétique conduit elle aussi à une attitude morale : plaisir esthétique et possibilité d'identification à l'autre sont manifestement nécessaires à la fraternité, c'est-à-dire au lien social qui fait être et subsister une nation.

Et est-ce que cette différence n'a pas d'importance ? Est-ce que ce n'est pas à partir d'elle qu'on règle l'attribution d'une part plus ou moins grande de beauté pour les deux races ? Est-ce que les mélanges subtils de rouge et de blanc dont les nuances empourprent les joues de l'une, témoignages de chaque passion, ne sont pas préférables à cette éternelle monotonie qui règne sur l'aspect de l'autre, à cet immuable voile de noir qui couvre toutes les émotions de l'autre race ? Ajoutez à cela des cheveux flottants, une forme plus élégante et plus symétrique, leur propre jugement en faveur des blancs - visible dans la préférence qu'ils marquent pour les blanches, exactement comme l'orang-outan préfère les femmes noires aux femelles de sa propre espèce. On soutient que le critère esthétique est important pour la reproduction des chevaux, des chiens et d'autres animaux domestiques ; pourquoi ne pas en tenir compte chez l'homme ?

L'argument de Jefferson, quoique terriblement choquant aujourd'hui, présente une certaine subtilité, qui fait intervenir différentes prémisses esthétiques, morales et politiques non explicitées. Pourquoi la couleur noire est-elle moins belle que le délicat mélange de rose et de blanc ? Parce qu'elle est opaque, monotone, et couvre les émotions d'un voile impénétrable. Il y a là une double prise de position esthétique : d'une part, la beauté est dans la nuance et la variation, ce qui est un heu commun de la pensée romantique, d'autre part, elle est dans la lisibilité des sentiments - Jefferson s'appuie ici sur la philosophie du sens moral[9]. Pour pouvoir éprouver de la sympathie pour son prochain, et donc vivre en harmonie avec lui dans une même communauté politique, il faut que l'on puisse s'identifier à lui, il faut qu'il y ait une affinité possible avec les passions ou les

émotions de l'autre ; or l'identification, source de toute compassion, est impossible, ou du moins très difficile, dès lors que les apparences de la souffrance ou de la joie sont absentes[1]. La sympathie demande la réciprocité : « Rien ne nous plaît tant que d'observer chez d'autres hommes une affinité avec toutes les émotions de notre âme et rien ne nous choque plus que l'apparence du contraire[10] [11]. » Si chez Adam Smith, cette affirmation est nuancée, ce qui compte n'étant pas tant la vision des émotions que l'imagination que l'on forme d'une émotion possible[12], Jeffçrson est catégorique : le voile de couleur sépare, et séparera à jamais, les Blancs des Noirs, même si un jour ces derniers sont libres[13]. C'est le reflet chez l'autre de mon propre sentiment qui me fait plaisir et engendre la sympathie. La couleur noire des Noirs bloque ce processus de sympathie car elle bloque, par son opacité, la possibilité d'un changement imaginaire de points de vue et de situations. Lorsque, comme ici pour Jefferson, la signification et la portée politique du concept de race commencent et

finissent avec la couleur, c'est logiquement que le « Voile de couleur » s'abat entre les deux races pour les séparer. Les arguments esthétiques, moraux et politiques conduisent logiquement à la ségrégation et le plus cultivé, le plus libéral, le plus emblématique des fondateurs de la République américaine, justifie cette logique.

Deuxièmement, Du Bois insiste sur la multiplicité des différentes nuances de couleurs des Noirs, car elle renvoie à un fait bien précis de l'histoire de l'esclavage :

La marque écarlate de la bâtardise, que deux siècles de viol systématique et légal des femmes noires avaient imprimée sur sa race, était le signe non seulement de la perte de l'ancienne chasteté africaine, mais aussi du poids héréditaire d'une masse de corruption issue des adultères blancs, menaçant presque de recouvrir le foyer noir. *($upra$_t$* p. 16)

La désignation en termes de couleur ne renvoie pas à une opposition nette et tranchée entre blanc et noir, mais à toute une gamme de différentes nuances, selon la quantité de sang blanc qui coule dans les veines des anciens esclaves et de leurs descendants. Un des traits caractéristiques de la race noire est la mixité. Là encore, la volonté délibérée de Du Bois de prendre comme critère de distinction entre les races la souffrance plus que la couleur recouvre une argumentation subtile et à double tranchant. D'un côté, cela permet à Du Bois de donner au concept de race l'extension la plus grande possible : il fout voir dans le duel entre les races ou dans la « Querelle de races » l'opposition tranchée entre des dominants et des dominés, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Cette attitude est à rapprocher de sa lutte politique internationale en faveur de la décolonisation et de son exigence marxiste de rassembler sous une seule revendication les luttes de tous les faibles. L'insistance à considérer comme Noirs tous ceux qui ont une seule goutte de sang noir dans les veines est également à penser comme un retournement en leur faveur des lois racistes des codes noirs du **XIXe** siècle et des lois ségrégationnistes du **XXe** siècle. Les codes noirs sont ces textes juridiques émis dans chaque État, réglementant les droits et les devoirs des Noirs et des Blancs, qui sont devenus de plus en plus rigoureux au fur et à mesure des insurrections noires. Ils définissent notamment qui doit être considéré comme un mulâtre, sachant que toutes les interdictions s'appliquent aux mulâtres exactement comme aux Noirs (interdiction de témoigner à un procès impliquant une partie blanche, interdiction

d'immigrer dans l'État, etc.). On trouve par exemple dans le Code noir de Virginie de 1819 :

Article 11 : toute personne autre qu'un Noir, dont l'un des grands-parents est ou a été un Noir, même si tous ses autres ascendants, exceptés ceux qui descendent du Noir, ont été des personnes blanches, sera considéré comme un mulâtre ; ainsi, toute personne possédant un quart ou plus de sang noir, sera considérée en toutes choses comme un mulâtre[14].

Le cas Plessy contre Ferguson, qui a donné officiellement naissance à la doctrine de la ségrégation, impliquait un plaignant, Plessy, accusé d'avoir violé une loi louisiannaise interdisant aux passagers de couleur l'accès aux wagons « blancs » ; il a été reconnu coupable au niveau local, puis a perdu le procès qu'il avait intenté contre son juge, Ferguson, devant la Cour suprême. Plessy était un octoron, c'est-à-dire qu'il avait un huitième de sang noir. Pour être blanc, il faut n'avoir *aucun* ancêtre non-blanc ; pour être noir, il suffit d'avoir un ancêtre, *quel qu'il soit*, noir. En revendiquant un concept de race sociologique et historique aussi large que possible, Du Bois reprend à son compte ces législations racistes pour les utiliser en faveur de l'égalité civile et politique des Noirs. Mais ce faisant, il reconnaît la multiplicité des origines et des histoires personnelles des Noirs et se heurte de front à la question d'une identité commune. Il semble souvent la trancher en s'opposant à une esthétique de l'authenticité : celle-ci a trop tendance à reformuler la question en termes d'essentialisme et d'identités statiques et fixées une fois pour toutes - ce qui nous conduit à la troisième et dernière difficulté.

L'idée que la couleur de la peau donne son nom à un peuple renvoie à l'absence cruelle de toute autre désignation de l'identité, liée à la méconnaissance des origines individuelles et collectives des Noirs américains. Selon Cornel West,

La quête collective noire pour trouver un nom qui désigne le peuple noir §> aux États-Unis n'est pas achevée - depuis gens de couleur, Nègres, Noirs,

j

Afro-Américains, Abyssiniens, Éthiopiens, Nubiens, Bilaliens, Américains africains, Américains, Africains, jusqu'à Africains américains[1].

Ce manque de désignation propre, qui, par défaut, renvoie à la couleur parce que c'est ce qui est le plus visible, est évidemment lié à la difficile question de l'ascription, la désignation d'une identité individuelle au sein d'un groupe par le groupe des « autres ».

L'identité n'est alors plus une question de revendication interne, mais de classification externe, d'attribution par des étrangers au groupe de bornes ou de marqueurs permettant d'identifier les frontières à l'intérieur desquelles le groupe est enclos. Dès les débuts de l'esclavage, qui impliquait aussi bien des esclaves blancs que des esclaves noirs, la différence a été marquée dans les faits et dans les dénominations.

De nombreux Noirs des treize colonies vécurent dans des conditions à peu près acceptables après avoir obtenu leur liberté, sans pour autant être intégrés dans le groupe social car leur différence restait « visible ». Le mot « nègre » - *negro* ou *tiigger* en anglais - si mal connoté encore aujourd'hui, n'apparut que dans la seconde moitié du [xvm^{c}] siècle en Amérique (il fut utilisé pour la première fois en Inde lors de la révolte des Cypayes). Les premiers Noirs arrivés en Amérique étaient appelés *Blackamoors* ou bien *Moors* - Maures - et c'est sous l'influence de la langue espagnole - *negro* signifiant noir - et de tous les autres identifiants de couleur européens **-** *black*$_{y}$ noir, *negro* - que le terme évolua en même temps que la notion de couleur s'enracinait dans l'esprit des colons et cristallisait une réelle angoisse. Les termes géographiques ou ethniques tels que « Africain », « Yorubain » ou « Ashanti », qui auraient conféré une identité à l'esclave, furent bannis de la langue des colons, sorte de premier processus de déshumanisation et donc de mise à distance de l'esclave[15] [16].

Et l'ascription vise avant tout à situer un individu dans un groupe : la problématique collective et la problématique individuelle sont indissociables. Ici, en particulier, l'absence de nom collectif est à rapprocher de l'absence de nom individuel pour les esclaves ou les anciens esclaves. Dans l'organisation des plantations esclavagistes, un des moyens les plus efficaces pour faire perdre aux esclaves le sentiment de leur identité propre,

leur conscience individuelle et donc aussi bien le sens de leurs origines et de leur histoire personnelle que leur aspiration à une vie libre et responsable, était de les priver d'un nom et même d'un prénom. Le prénom était attribué par le maître ou la maîtresse et le nom « de famille » de l'esclave était le nom de la famille de son premier maître ou du maître chez qui il était né. Cette absence de marqueur identitaire était liée à l'absence de groupe familial : les nouveau-nés ne connaissaient que très rarement l'identité de leur père et étaient souvent immédiatement enlevés à leur mère pour être confiés à la garde d'une esclave nourrice. On trouve un témoignage particulièrepient marquant de ce fait dans les premières pages de l'autobiographie de Frederick Douglass, après deux paragraphes

introductifs consacrés à son lieu de naissance :

Le lecteur voudra bien me pardonner d'avoir été si long sur mon lieu de naissance, considérant que c'est toujours un fait de quelque importance de savoir où un homme est né, si, toutefois, il est important de savoir quelque chose de lui. En ce qui concerne ma *date* de naissance, je ne peux pas être aussi précis que je l'ai été pour le *lieu*. Pas plus que je ne peux, d'ailleurs, fournir beaucoup d'informations sur mes parents. Les arbres généalogiques ne fleurissent pas au milieu des esclaves. La personne de quelque importance, ici dans le Nord, qui est parfois appelée père, est littéralement abolie par la loi et la pratique esclavagistes. On ne rencontre que peu d'exceptions à cette règle. Je n'ai jamais rencontré d'esclave qui ait pu me dire son âge. Peu de mères esclaves connaissent les mois de l'année ou les jours du mois. Il n'y a pas de livret de famille pour enregistrer les naissances, les mariages et les décès. Les mères mesurent l'âge de leurs enfants selon le printemps, l'hiver, le moment de la récolte, le moment des semailles, etc. ; mais ces périodes se confondent vite, et s'oublient. Comme n'importe quel autre esclave, j'ignore mon âge. Cette destitution a été un de mes premiers soucis. [...] La pratique qui consiste à séparer les enfants de leur mère et à louer cette dernière assez loin pour que toute rencontre soit impossible, ou du moins très rare, est un des traits les plus marquants de la cruauté et de la barbarie du système esclavagiste. Mais c'est en conformité avec le grand dessein de l'esclavage, qui est, toujours et partout, de réduire l'homme tfu niveau de la bête. C'est une méthode très efficace pour oblitérer du cœur et de l'esprit de l'esclave toutes les idées justes sur le caractère sacré de la *famille* en tant qu'institution[17].

Refusant de juger les hommes sur la couleur de leur peau, Du Bois choisit au contraire d'insister sur l'hybridité, la multiplicité des appartenances, rendant ainsi inutile la question de l'essence, au profit de celle de l'action. Appartiennent à la race noire tous ceux qui, victimes directes ou indirectes de l'esdavage, ont eu à reconstruire leur identité, à foire entendre leur voix, à revendiquer un statut et une place non seulement sociaux, économiques et politiques, mais aussi civils ; tous ceux qui ont eu à trouver leur nom, c'est-à-dire à se différencier des sobriquets mentionnés par Du Bois dans *Les Âmes du peuple noir,* Sam ou Sambo. Et c'est seulement à partir de la redécouverte et de la refondation de millions d'identités individuelles que l'identité collective du peuple noir peut elle aussi se dégager des grands traits caricaturaux véhiculés par les représentations blanches, et former une véritable unité.

Ces trois arguments marquent les limites des tentatives contemporaines de remplacer une « conscience de race » par une « conscience de couleur » *. L'argument contemporain est le suivant : le concept de « race » est scientifiquement nul et non avenu, et politiquement trop sujet à controverses. En revanche, il est une chose qui a nécessairement une importance sociologique directe dans le rapport à l'autre, c'est la couleur - comme vectrice d'un jugement de fait et non d'un jugement de valeur. Or ce fait a des incidences politiques, individuelles et collectives, presque inconscientes : il faut donc acquérir une véritable « conscience » de couleur qui se traduise politiquement par la discrimination positive — depuis le découpage de circonscriptions électorales qui donnent une majorité de voix aux minorités de couleur jusqu'aux politiques de traitement préférentiel dans le choix d'employés ou de travailleurs. Cette politique consiste à prendre acte de la différence comportementale qu'induit la différence de couleur et à combattre les inégalités (de revenus, de soins, de traitement, de chances, etc.) qu'elle engendre, jusqu'à [18]

d'une identité menacée par l'acculturation. Cette quête de l'originalité essentielle de sa race passe par la définition d'une singularité qui soit instrument de refus, découverte de soi, et approche particulière de l'universel. Qu'est-ce que la négritude ? demande Senghor:

Si l'on veut bien y réfléchir, le mot a un double sens : subjectif et objectif, particulier et universel, actuel et éternel - dans la mesure où l'esprit est éternel. [...] En ce sens, la négritude, c'est, essentiellement, un refus et un engagement, une négation et le dépassement de la négation dans la synthèse, mieux : dans la symbiose[18].

Il définit la négritude comme « l'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir[19] [20] », ou « rien d'autre qu'une volonté d'être soi-même pour s'épanouir[21] ». En outre, Du Bois, comme Senghor, est un « métis culturel[22] », un lettré imprégné de la culture de l'autre, qui vit une approche différente et complémentaire de l'humanité. La négritude est une manière d'exister qui s'ouvre sur les vérités et les valeurs communes aux hommes. L'écartèlement entre les deux identités que mentionne Du Bois, « un Américain, un Noir », peut et doit se penser comme le carrefour de tensions fécondes entre deux civilisations, deux religions, deux visions de l'Être, qui font du Nègre libéré un être doué de double vue. Si donc nous avons traduit « *Negro* » et « *black* » par « Noir », il faut avoir sans cesse à l'esprit que ce « Noir » dont parle Du Bois est le représentant d'une identité commune à tout un peuple (ou toute une race).

La définition de la race n'est donc pas biologique ou phénotypique,

mais historique et culturelle et établit fortement l'opposition entre les Américains et les Africains-Américains sur la base d'un traitement injuste ; elle revient à opposer une

race plus claire et des races plus sombres, ces dernières incluant quiconque a souffert d'une privation de ses droits et de sa liberté. En ce sens, le concept de race prend une tout autre dimension, sociale et politique exclusivement, mais qui transcende les identités nationales et les citoyennetés. Selon Anthony Appiah[1], la notion de race que Du Bois développe vise à contrer les interprétations scientifiques qui établissent une hiérarchie des races, et situent le Noir au pire quelque part entre le singe et rhomme, et au mieux au bas de l'échelle de l'espèce humaine[23] [24]. Mais, toujours selon Appiah, Du Bois ne parvient pas à échapper entièrement à la notion biologique, qu'il se contente d'enfouir sous des affirmations et des revendications sociohistoriques, sans s'en débarrasser conceptuellement. Cela l'empêche de développer une conception du lien avec l'Afrique qui ne serait pas médié par la génétique, mais exclusivement par l'intention et l'attribution volontaire d'une signification commune. En outre, la définition de l'identité panafricaine à laquelle Du Bois aboutit est trop large pour être réellement cohérente et dire véritablement quelque chose sur les attaches qui peuvent lier un individu noir américain et l'Afrique.

Anita Haya Patterson[25], sans nier les difficultés ni les contradictions de la notion de race développée par Du Bois, interprète son refus de choisir entre un discours articulé en termes de droits et un discours qui revendique la race, comme n'étant pas dicté par une limitation conceptuelle, mais comme

incarnant un geste délibéré de critique. Il faut, selon Du Bois, mettre en scène la contradiction inhérente au nationalisme libéral noir et américain, parce que c'est du cœur même de la contradiction que peut surgir un nouveau discours de la race dans un contexte culturel plus large.

Pour Ross Posnock[1] également, les contradictions de Du Bois sont porteuses de sens ; plus encore, elles définissent une méthode. L'engagement universaliste de Du Bois semble parfois en désaccord complet avec son racialisme romantique, hérité de Hegel, Herder et Alexandre Crummell[26] [27] (célébration de la beauté noire et de la beauté de la culture noire) ou avec son nationalisme noir. Selon Posnock, il faut voir dans ces contradictions délibérées, dans ce refus du concept comme de ce qui tranche, définit, enferme et exclut, la marque de l'héritage pragmatiste de Du Bois. Il a été l'élève de

William James, et il suit ce dernier dans la volonté de remplacer le statique par du mouvement, l'exclusion par la liaison, et la ségrégation par la tolérance : c'est la logique de l'identité tout entière qui permet l'expression d'une épistémologie de la ségrégation et de la contrainte[28].

Du Bois veut d'abord affirmer l'unité et la cohésion d'un tout, le peuple noir, dont l'identité est collective et distincte du

reste des États-Unis d'Amérique. Mais l'identité de ce peuple est double par essence, et l'enjeu est de maintenir la dualité, conçue comme un trait d'union entre l'Afrique et l'Amérique, entre les peuples dominés et les peuples dominants.

L'histoire du Noir américain est l'histoire de cette lutte - de cette aspiration à être un homme conscient de lui-même, de cette volonté de fondre son moi double en un seul moi meilleur et plus vrai. Dans cette fusion, il ne veut perdre aucun de ses anciens moi. Il ne voudrait pas africaniser l'Amérique, car l'Amérique a trop à enseigner au monde et à l'Afrique. Il ne voudrait pas décolorer son âme noire dans un flot d'américanisme blanc, car il sait qu'il y a dans le sang noir un message pour le monde. Il voudrait simplement qu'il soit possible à un homme d'être à la fois un Noir et un Américain, sans être maudit par ses semblables, sans qu'ils lui crachent dessus, sans que les portes de l'Opportunité se ferment brutalement sur lui. *(supra,* p. 11-12)

L'identité du Noir américain est d'abord une identité à penser en termes d'origine spatiale et temporelle, et son origine est dans l'esclavage — plus profondément encore, son origine est en Afrique. Cependant, cette origine est insuffisante pour rendre compte de l'identité du Noir américain ; elle n'est qu'un point de départ (et un point rendu mythique par l'éloignement et le manque d'informations précises) à ce qui, historiquement, doit être construit. L'identité ne peut être un simple donné de fait ; elle est surtout, et presque par nécessité, une construction historique, culturelle et narrative. Un point en particulier est fondamental pour Du Bois : la langue originelle est perdue. On trouve dans le dernier chapitre des *Âmes du peuple noir* une référence à une chanson fredonnée par sa grand-mère, et dont les paroles sont désormais incompréhensibles :

L'enfant la chanta à ses enfants, et ceux-ci aux enfants de leurs enfants, et ainsi la mélodie a traversé deux siècles pour arriver jusqu'à nous; aujourd'hui nous la chantons à nos enfants, ne connaissant pas plus que nos pères le sens de ses paroles, mais comprenant parfaitement le sens de sa musique, *(supra,* p. 241)

La langue africaine est perdue et Du Bois parle et écrit en anglais, un anglais cultivé, élégant, grâce auquel il donne une voix au Noir américain ; l'héritage africain est à chercher, et à

trouver, dans les rythmes de la langue bien plus que dans son contenu - dans ce qui se passe de mots, dans ce qui n'est pas rationalisable. Le récit, l'histoire, le conte, l'écriture, qui sont nécessaires à la construction identitaire du peuple noir, sont aussi nécessairement un mélange de rythmes africains et de voix américaines. Il faut traduire en une musique africaine des concepts qui sont aujourd'hui avant tout américains: liberté, égalité, progrès. C'est ce double héritage seul qui peut construire une humanité unie pour l'avenir. Le Noir américain doit aussi être américain, car l'Amérique est le pays de la liberté et de l'égalité des chances, le pays dû progrès, technique aussi bien que social. On trouve dans *Dusk of Dawn* une comparaison des mérites des deux systèmes :

La grande insuffisance de l'Afrique est la communication - communication en tant qu'elle implique le contact humain, le mouvement des biens, la dissémination de la connaissance. [...] Mais d'un autre côté, la vie en Afrique, malgré son isolement, permet une connaissance plus profonde des âmes humaines. [...] Les Africains connaissent moins de gens, mais ils les connaissent infiniment mieux[29].

Ce qui ne veut pas dire qu'il faut trancher entre l'Afrique et l'Amérique, prendre parti pour l'une ou pour l'autre, mais au contraire, tâcher de comprendre et d'allier les deux :

Alors, devrions-nous tous embarquer pour le Big Bush ? Non. Je préfère New York. Mais ce que je veux dire, c'est que New York, Londres ou Paris doivent apprendre de l'Afrique de l'Ouest, et peuvent apprendre.

Et pour l'heure, un Noir américain ne peut se dire un Américain, puisque la nationalité américaine renvoie à une citoyenneté, et que les Noirs, à l'époque où Du Bois écrit *Les Âmes du peuple noir*$_y$ ne sont pas des citoyens américains à part entière : ils n'ont pas de droits civiques. C'est donc bien l'identité collective d'un peuple, au sens de nation, qu'il s'agit de construire, et c'est bien jm texte nationaliste que Du Bois lance dans le monde.

Le peuple noir

Selon la double affirmation d'Ernest Gellner : « C'est le nationalisme

qui crée les nations, et non pas le contraire[30] » ; et « le nationalisme n'est pas l'éveil à la conscience des nations: il invente des nations là où il n'en existe pas[31] [32] », le nationalisme, sentiment national, mouvement national, culte national, est premier, et les nations, secondes, en sont le produit. Il est au fond la traduction d'une fonction ; il est fondamentalement actif, voire agent, ou réactif, et répond à l'impérieuse nécessité de créer une nation là où il n'en existait pas. C'est précisément cette fonction dont Du Bois se sent investi. Comment fonctionne cette création, ou cette construction, de la nation comme socle et objet du culte national, comme ce dont on requiert de chaque individu qu'il en fesse sa valeur suprême ? Et quelle est la nature de cette entité politique ainsi créée, nommée, désignée, proclamée ? Suivant l'analyse conduite par Benedict Anderson[33], Gellner fait une erreur lorsque, prenant acte de cette caractéristique fondamentale d'invention que revêt le nationalisme, il assimile la création ou l'invention au faux-semblant et à la supercherie - à la seule fin de pouvoir opposer des « vraies » communautés à ces communautés nationalistes nées du masque et de l'imagination. Pour Anderson, toute communauté, quelle qu'elle soit, est imaginée. Mais au sein de ces communautés politiques, la nation présente des critères propres : elle est cette « communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine » (p. 19), qui repose sur la réinterprétation et la réappropriation foncièrement moderne par les nationalistes de trois notions : l'espace, le *temps* et la *parole commune.* Les limites de la nation reposent sur la notion de territoire : « limitée *»,* la

nation l'est parce qu'elle a des frontières, au-delà desquelles vivent d'autres nations ; les nationalistes ne pensent pas la nation comme coextensive à l'humanité (ce qui la distingue des communautés religieuses, messianiques ; il n'y a plus « la foi » , ou « le Dieu », mais « notre foi », « notre nation », en une territorialisation de la foi sur un terrain comparatif : « nous » sommes les meilleurs) *. Sur chaque centimètre de ce territoire juridiquement limité, la nation est souveraine, c'est-à-dire directement libre. La nation noire américaine, ou le peuple noir américain, selon Du Bois, correspond à cette définition : les limites de la nation noire sont celles des États-Unis, et c'est précisément une souveraineté pensée en termes de pouvoir sur son propre destin et de liberté d'action, de pensée et de mouvement, qu'il revendique inlassablement, pour donner à ce qui n'est pour l'heure qu'une multitude, une masse définie par la privation (de droits) et la négation (du statut de l'humanité) une puissance directement et positivement active.

C'est évidemment une *parole commune* que Du Bois donne à entendre :

c'est là tout l'enjeu de son écriture. La réappropriation de *Y espace* est précisément ce qui motive l'exigence permanente de faire tomber ou de soulever le Voile — les murs implacables qui séparent les deux mondes -, de manière métaphorique, mais aussi et surtout de manière concrète : exigence de reconquérir les lieux publics, l'Université (chapitre v), l'opéra (chapitre xiil), les wagons blancs dans les trains (chapitre vu), et les lieux privés, la salle à manger du responsable scolaire (chapitre iv), le bureau de l'évêque (chapitre XII) ou la cuisine du juge (chapitre xui). [30]

Chaque rue, chaque trottoir, chaque banc public ou banc d'école appartient au territoire de la nation noire américaine. La réflexion sur le *temps* est ce qui rend les premiers chapitres des *Âmes du peuple noir* si absolument nécessaires : il est fondamental de retracer l'histoire des Noirs américains, depuis l'esclavage et les révoltes d'esclaves, la guerre de Sécession, jusqu'à l'émancipation. Ce n'est qu'en se réappropriant leur histoire que les Noirs peuvent devenir un peuple, avec un passé - y compris un passé mythique, un peuple avec ses propres légendes et ses propres héros.

Une parole commune et fondatrice

Il faut revenir sur la caractéristique fondamentale de la nation : elle doit aussi être une communauté imaginée ; elle ne pourra être que si elle est imaginée. Or l'imaginaire auquel Du Bois fait appel est bien plus qu'un imaginaire de légende ; suivant en cela l'imaginaire nationaliste américain, Du Bois pose ses mythes fondateurs dans une véritable mystique. Il y a une double dimension — épique et prophétique — dans l'imaginaire que convoque Du Bois.

Certains, passages de ce livre fragmentaire et hétérogène qu'est *Les Âmes du peuple noir* revêtent des accents qui le rattachent clairement, presque explicitement, au genre de l'épopée. Du Bois lui-même nous fournit cette clef d'interprétation dans les toutes premières lignes du chapitre vin, « Sur la quête de la Toison d'or » :

Avez-vous déjà vu la blancheur d'un champ de coton mûr pour la moisson - sa toison d'or qui se balance au-dessus de la terre noire, comme un nuage de soie ourlé de vert sombre, ses hardis pavillons blancs ondulant au vent comme Técume des vagues, de la Caroline au Texas, mer Noire et humaine ? J'ai parfois le sentiment que c'est là que le bélier Chrysomalle a laissé la Toison à la recherche de laquelle Jason et ses Argonautes ont erré dans l'Orient ténébreux il y a trois mille ans ; et certainement, on pourrait faire une belle analogie, et plutôt cohérente, qui mêle la

sorcellerie, les dents de dragon, le sang et les hommes en armes, entre l'ancienne et la moderne quête de la Toison d'or dans la mer Noire, (supra, p. 132-133)

Il fait lui-même le parallèle entre les épreuves imposées à Jason par Aiétès en échange de la Toison d'or (mettre sous le joug deux taureaux aux sabots d'airain et qui crachent du feu par les naseaux» puis labourer un champ en y plantant les dents d'un dragon dont naîtront des hommes en armes dont il doit ensuite triompher) et les épreuves que doit traverser le peuple noir. Du Bois reprend certains des éléments caractéristiques du genre épique et les adapte en une épopée moderne. Il fait le récit des épreuves et des hauts faits de masses d'hommes (le peuple noir), incarnés en quelques figures héroïques emblématiques : il faut en particulier souligner la fonction d'Alexandre Crummell, dont Du Bois met en scène la vie sur un mode manifestement épique - vainqueur de trois épreuves, la Haine, le Désespoir et le Doute, il traverse les mers à la recherche du sens de sa vie. Il devrait être un héros archétypal pour le peuple noir, mais personne ne le connaît, et c'est sa légende épique que Du Bois transmet au monde.

C'est ainsi que cet homme, à l'aveuglette, marchait en quête de lumière ; tout cela n'était pas la vie - c'était l'errance sur cette terre d'une âme en quête d'elle-même, la lutte de celui qui cherche en vain sa place dans le monde, hanté sans cesse par l'ombre d'une mort qui est plus que la mort même - la disparition d'une âme qui a manqué à son devoir. Il erra pendant vingt ans - pendant plus de vingt ans ; et pourtant, une question, irritante et lancinante, dévorait sans répit ses entrailles : « Au nom du Seigneur, quel est mon rôle sur cette terre ? » Dans l'étroite paroisse new-yorkaise, son âme semblait contrainte et étouffée. Dans l'air ancien et raffiné de l'Université anglaise, il entendait des millions de voix se lamenter de l'autre côté de la mer. Dans les marais sauvages et malsains de l'Ouest africain, il se trouvait impuissant et solitaire.

Cet étrange pèlerinage ne vous surprendra pas - vous qui avez affronté la vie, ses rapides tourbillons, ses froids paradoxes, ses visions merveilleuses, et qui avez interrogé son énigme les yeux dans les yeux. Et si vous trouvez l'énigmç trop dure à déchiffrer, souvenez-vous que ce jeune garçon noir l'a trouvée juste un peu plus dure encore ; s'il vous est difficile de découvrir votre devoir et d'y faire face, c'est encore plus difficile pour lui ; si votre cœur défaille, dans le sang et la poussière des combats, souvenez-vous que pour lui, la poussière est encore plus épaisse et le combat

encore plus rude. Il n’est pas étonnant que ceux qui errent finissent par tomber ! C’est sans surprise que nous pouvons montrer le voleur et l’assassin, la prostituée et

la foule immense des morts sans sépulture ! La Vallée de l'ombre de la mort renvoie peu de ses pèlerins dans le monde.

Mais elle renvoya Alexandre Crummell. Débarrassé de la tentation de la Haine, brûlé par le feu du Désespoir, vainqueur du Doute et armé par le sacrifice contre l'Humiliation, il rentra enfin chez lui, à travers les mers, humble et fort, doux et déterminé. [...] Plus j'ai vu Alexandre Crummell, plus j'ai senti combien le monde perdait à ne pas le connaître davantage. À une autre époque, il aurait pu s'asseoir en compagnie des plus sages, drapé d’une toge bordée de pourpre ; dans un autre pays, il aurait été chanté par les mères à leurs enfants, (supra, p. 214-215)

Autre trait caractéristique du genre épique : à travers le récit d’individus personnifiant des masses, c’est la lutte pour un but idéologique, souvent la conquête d’un territoire, qui est représentée, mettant ainsi en lumière un monde total et un savoir sur le monde. Il s’agit ici pour Du Bois de représenter métaphoriquement le monde sous le Voile, géographiquement la Ceinture noire du sud des États-Unis : de faire revivre grâce à la convocation de mythes une terre désormais oubliée et laissée à l’abandon, et d’en revendiquer la propriété pour le peuple noir.

On raconte qu'autrefois, même Atlanta reposait, assoupie, engourdie et somnolente, au pied des Alleghany ; c'était avant qu’elle ne soit réveillée par l'eau glacée du baptême d’acier de la guerre, déchaînée et rendue folle, et laissée l'oreille tendue vers la mer. Et la mer hurla aux montagnes et les montagnes répondirent à la mer, jusqu'à ce que la ville se redresse comme une veuve qui arrache ses voiles et se remet à trimer pour son pain quotidien ; trimer avec assiduité, trimer avec ruse - avec parfois quelque amertume, avec une touche de *réclame* - et pourtant avec une réelle honnêteté et de la vraie sueur. [...]

Mais [les gens] d'Atlanta se tournèrent résolument vers l'avenir ; et l'avenir offrait des rêves de pourpre et d'or : Atlanta, reine du royaume Coton ; Atlanta, porte des Terres du soleil ; Atlanta, la nouvelle Lachésis, tisseuse de toile et de trame pour le monde. Ainsi la ville couronna ses cent collines d'usines, emplit ses boutiques de fins ouvrages et étendit de longs chemins d'acier

pour saluer la venue de l'industrieux Mercure. Et la nation parla de sa lutte, *(supra,* p. 78)

Enfin, le dernier trait du genre épique que Du Bois reprend à son compte ne concerne pas seulement le contenu idéologique mais aussi la forme poétique. L'épopée est toujours issue d'une tradition orale qui met en jeu la mémoire et l'expression vivante,

directe, d'une voix propre à la nation ainsi chantée. Le code oral et musical propre à l'épopée, qui passe par des lignes mélodiques, des formules rythmiques ou des images-formules, est nécessaire à la création d'un récit exemplaire auquel sont attachées des valeurs identitaires pour la culture qui se *dit* ainsi. C'est par sa forme, sa poésie, son rythme et ses images que l'épopée peut remplir sa fonction d'enseignement, de modèle et d'expression d'un sentiment national qu'elle permet d'enraciner dans la réappropriation d'une histoire.

Mais si le livre porte un thème épique, si dans sa recherche d'une voix originelle et fondatrice d'un peuple noir, Du Bois utilise, pour leür puissance archétypale, des procédés épiques, *Les Âmes du peuple noir* ne doit pas pour autant être considéré comme une épopée au sens historique ou strictement littéraire du terme. Il s'agit d'une épopée moderne, et Du Bois chante les épreuves d'un peuple ici et maintenant, dont l'une des principales caractéristiques, et l'une des principales difficultés, est précisément le caractère multiple - la double conscience, la certitude d'être héritier d'au moins deux cultures. Cette multiplicité, Du Bois la traduit en optant résolument pour le syncrétisme : l'imaginaire des chants d'esclaves et du griot se mêle en toute harmonie à celui de Dante, de Shakespeare ou de la Bible.

Je suis assis aux côtés de Shakespeare et il ne cille pas. Je franchis la ligne de couleur et je vais, bras dessus bras dessous, en compagnie de Balzac et de Dumas, là où des édifices d'or abritent des hommes souriants et des femmes accueillantes, tous resplendissants. Depuis les cavernes du soir qui balancent entre la terre pesante et l'entrelacs des étoiles, je convoque Aristote, Marc-Aurèle et toutes les âmes que je désire, et elles viennent, gracieusement, sans mépris ni condescendance. C'est ainsi que, marié à la Vérité, j'habite au-dessus du Voile, *(.supra,* p. 107-108)

On a pu dire des *Âmes du peuple noir* que c'est la « Bible politique de la race noire[34] », et que Du Bois s'identifie à Moïse en tant que prophète législateur. Le premier argument en faveur

de cette interprétation repose sur la métaphore centrale de l'œuvre de Du Bois, celle du Voile et de la double conscience. Une des origines les plus largement admises de la métaphore du Voile est biblique; on la trouve dans plusieurs passages de l'Ancien Testament. Il s'agit avant tout d'une allusion à saint Paul, Épître aux Corinthiens, 13-12 :

Car nous voyons à présent à travers un miroir [la traduction anglaise dit « *glass* »] , d'une manière obscure ; mais alors, ce sera face à face ; à présent, partielle est ma science, mais alors, je connaîtrai tout comme je suis connu. [...] Lorsque viendra ce qui est parfait, ce qui est partiel sera aboli[35].

L'utilisation que fait Du Bois de cette référence suggère que toutes les tentatives présentes de la part des Noirs américains pour parvenir à une claire conscience d'eux-mêmes ne peuvent qu'être vouées à l'échec tant que la société américaine est raciste et que la réflexion de leur propre image dans le regard du monde blanc est déformée - tout accès à la connaissance du monde et à la connaissance d'eux-mêmes est impossible. Mais Werner Sollors offre une interprétation qui fait un pas de plus : il souligne que la métaphore du Voile est aussi présente dans l'Exode et renvoie d'une part à la division du Temple (un voile sépare la Demeure divine en deux pièces distinctes, le Saint et le Saint des Saints), d'autre part au voile qui recouvre Moïse lorsqu'il revient du mont Sinaï pour parler au peuple juif :

Tu placeras le voile sous les agrafes, et là tu introduiras, à l'intérieur du voile, l'arche du témoignage ; le voile servira de séparation entre le Saint et le Saint des Saints.

Quand Moïse eut achevé de parler avec eux, il mit un voile sur son visage. Quand Moïse entrait devant Yahvé pour parler avec lui, il ôtait le voile jusqu'à ce qu'il sortît ; puis il sortait et disait aux fils d'Israël ce qui lui avait été commandé. [...] Les fils d'Israël voyaient le visage de Moïse

qui rayonnait, la peau du visage de Moïse. Moïse ramenait alors le voile sur son visage, jusqu'à ce qu'il entrât pour parler avec Lui[1].

Le voile a alors une double fonction : il représente la séparation entre la culture américaine en général et la culture afro-américaine, offrant au monde blanc et au monde noir Limage d'une Amérique comme nation divisée ; mais il sert également à désigner le monde noir comme étant porteur d'une vision plus profonde et d'une destinée plus élevée[36] [37]. En outre, en revendiquant le Voile comme marqueur de

son identité personnelle (« Et, pour finir, ai-je besoin d'ajouter que moi qui vous parle ici, je suis de la chair et du sang de ceux qui vivent dans le Voile ? » - *supra*, p. 8), Du Bois prend consciemment modèle sur la figure de Moïse ; il sort du voile de la troisième personne, de l'auteur, pour faire entendre le « je » et s'adresser directement au lecteur qu'il apostrophe. Du Bois, comme les autres « prophètes » qu'il mentionne[38], est parfois hors, ou au-dessus du Voile, pour parler aux hommes, pour guider le peuple noir, mais le plus souvent sous le Voile - car c'est sa condition - *con-diction*[39].

On peut également souligner la fréquence et l'importance des métaphores religieuses, ainsi que le ton patriarcal volontiers employé par l'auteur - qui, voulant parler aux « âmes » comme l'indique explicitement le titre, et ayant fréquenté l'Église

épiscopalienne noire dont son grand-père paternel, Alexandre Du Bois, était un membre fondateur, ne pouvait pas ne pas faire usage, au moins dans certains passages, du ton inspiré et lyrique des prêcheurs noirs. En outre, il ne faut pas oublier que d'un certain point de vue, comme nous l'avons déjà remarqué, *Les Âmes du peuple noir* est une réponse sous forme de contre-attaque à Booker T. Washington, un refus du pragmatisme et de la formation industrielle considérée comme un véritable article de foi : Du Bois cherche au contraire à mettre l'accent sur la formation des « âmes ». Cependant, son utilisation d'expressions bibliques, la mention récurrente des Évangiles[1] ou la référence aux Commandements[40] [41] ont très clairement une double fonction politique et des résonances « terrestres » : il ne propose pas un nouvel évangile, mais se contente de mettre en garde, à partir d'études historiques et sociologiques et grâce à son expérience personnelle, contre les faux évangiles qui corrompent la nation et les faux commandements qui remplacent la morale démocratique. D'une part, Du Bois s'adresse au peuple noir qu'il veut unir; or, comme il l'écrit dans l'enquête sociologique qu'il mène au cours du chapitre « Sur la foi de nos pères »,

dans le Sud au moins, presque tous les Noirs américains sont membres d'une église. Il est vrai que certains ne sont pas enregistrés officiellement et que quelques-uns n'assistent pas aux offices de manière régulière ; mais de fait, un peuple proscrit doit posséder un centre social, et ce centre, pour le peuple noir, c'est l'Église noire. Le recensement de 1890 a montré qu'il existait presque vingt-quatre mille églises noires dans le pays, qui totalisaient plus de deux millions et demi de fidèles enregistrés - soit dix membres de l'Église effectifs pour vingt-huit personnes, et dans certains États sudistes, un pour deux, (supra,

p. 186)

Et d'autre part, Du Bois s'adresse aux Blancs, pour lesquels il veut soulever le Voile et auxquels il veut montrer le monde des Noirs, leurs aspirations, leurs passions, leurs souffrances - or, la religion joue un rôle fondamental dans la culture blanche américaine :

Les masses blanches étant profondément religieuses et intensément démocratiques, elles ressentent vivement dans quelle fausse position les problèmes noirs les placent. Un peuple si essentiellement honnête et généreux ne peut pas réciter les commandements égalitaires du christianisme, ni croire dans l'égalité des chances pour tous, sans en venir à ressentir, à chaque génération un peu plus profondément, que l'actuel tracé de la ligne de partage des couleurs est en contradiction flagrante avec ses croyances et ses déclarations, *(supra,* p. 178)

Ainsi, il faut parler à l'ensemble de son public un langage qu'il peut entendre et auquel il va réagir, intellectuellement, mais aussi émotionnellement et affectivement : le langage des Églises protestantes, épiscopales ou baptistes, qui repose sur le vocabulaire de la morale et des appels éthiques à la justice collective et au bon comportement individuel. Du Bois utilise des moyens religieux pour des fins séculières - et son dernier chapitre, celui des « Chants de douleur », correspond aux psaumes entonnés à la fin d'un service religieux protestant.

Ce langage religieux, la posture de prophète législateur adoptée par Du Bois, l'identification du peuple noir au peuple élu dont les souffrances prendront fin un jour, contribuent de manière symbolique à la construction d'un peuple qui devienne ***9*** une nation-dans-la-nation américaine. Le nationalisme que Du Bois fait entendre en ayant recours à des procédés épiques et

prophétiques dont la fonction est de soutenir les réflexions politiques, historiques, économiques et sociologiques qu'il mène par ailleurs dans son ouvrage, prône l'unité des Noirs américains — l'unité de chaque individu qui parvient à « fondre son moi double en un seul moi meilleur et plus vrai » *(supra,* p. 11), et l'unité de tous les Noirs en une conscience collective qui parle d'une seule voix politique « au banquet de la nation » *(supra,* p. 14).

Votre pays ? Mais comment est-il devenu le vôtre ? Avant l'arrivée des Pèlerins, nous étions là. C'est ici que nous avons déposé nos trois dons et que nous les avons mêlés aux vôtres : le

don de l'histoire et du chant -d'une mélodie douce et troublante sur la terre de la cacophonie et de la dysharmonie ; le don de la sueur et des muscles pour faire reculer le désert, conquérir le sol et poser les fondations de ce vaste empire économique deux cents ans plus tôt que vos faibles mains auraient été capables de le faire, si elles avaient été seules ; et le troisième, le don de l'esprit. C'est autour de nous que l'histoire de cette terre s'est recentrée par trois fois en cent ans ; du cœur même de la nation, nous avons appelé tout le bon pour étrangler et soumettre le mal ; le feu et le sang, la prière et le sacrifice, ont déferlé sur ce peuple, et ils n'ont trouvé la paix que devant les autels du Dieu de justice. Et le don de notre esprit ne s'est pas fait malgré nous. Nous nous sommes tissés nous-mêmes volontairement dans les mailles et la trame de cette nation - nous avons combattu dans leurs batailles, nous avons partagé leurs chagrins, nous avons mêlé notre sang au leur, et génération après génération, nous avons supplié un peuple obstiné et indifférent de ne pas mépriser la justice, la pitié et la vérité, pour que la nation ne soit pas frappée de malédiction. Cette nation a reçu, dans une fraternité de sang, notre chant, notre labeur, notre courage, et nos avertissements. Est-ce que ces dons n'en valaient pas la peine ? N'avons-nous pas nous aussi travaillé et lutté ? Est-ce que l'Amérique aurait été l'Amérique sans son peuple noir ? *(supra,* p. 248-249)

L'Amérique est cette terre de Canaan vers laquelle le peuple noir progresse obstinément, pour laquelle il lutte, et sur laquelle il fera son unité politique et culturelle. Cette unité ne pourra qu'enrichir la nation américaine déjà existante, et dont la force et la fécondité politiques et culturelles proviennent de la diversité de ses citoyens.

Voix noires, ou la politique de la reconnaissance

Pour être reconnus comme membres à part entière de la nation américaine, les Noirs doivent gagner le droit d'exister, c'est-à-dire d'une part de voir et d'être vus, et d'autre part de parler, de se parler et d'être entendus. Or ce sont précisément ces deux faiblesses que Du Bois met le premier en lumière, inaugurant ainsi la littérature noire américaine. Parce qu'ils sont derrière le Voile, les Noirs sont cachés et invisibles et n'ont pas accès au monde ; parce qu'ils sont doués de double conscience[42], ils ne se voient que dans le reflet du regard de l'autre, le Blanc : leur identité est dédoublée et construite de manière seconde, à partir des attentes et des représentations des Blancs. Les Noirs ne peuvent parler qu'un langage mensonger, trompeur ou tronqué.

Aujourd'hui le jeune Noir du Sud qui veut réussir ne peut pas se permettre d'être franc et carré, honnête et sûr de lui ; au contraire, il est tenté tous les jours de se montrer silencieux, prudent, astucieux et rusé ; il doit flatter et se rendre agréable, endurer les injures mesquines avec un sourire, fermer les yeux devant le mal ; trop souvent il trouve dans la ruse et le mensonge un réel avantage personnel. Ses vraies pensées, ses vraies aspirations, doivent être protégées par des murmures ; il ne doit pas critiquer, il ne doit pas se plaindre. (...) Cette situation n'est pas propre au Sud des États-Unis - n'est-ce pas plutôt la seule méthode par laquelle des races sous-développées peuvent gagner le droit à partager la culture moderne ? Le prix de l'acculturation, c'est le mensonge, *(supra,* p. 194-195)

En écrivant *Les Âmes du peuple noir*, Du Bois se propose de parler un langage qui soit vrai et de donner une voix propre aux Noirs. Ce n'est évidemment pas le premier ouvrage écrit par un Noir américain : dès le **XVIII**e siècle, des récits d'esclaves fugitifs ont été publiés, récits qui accordèrent une place importante à la

métaphore du *talking book,* indiquant par là qu'un dialogue s'instaurait entre les différents ouvrages. Les auteurs se lisaient et se commentaient réciproquement, donnant ainsi naissance à une véritable chaîne littéraire. Mais avec Du Bois, ce sont les deux métaphores du Voile et de la double conscience, comme emblématiques de la condition et de la culture noires, qui allaient devenir le trope fondamental de la littérature noire.

Le « problème noir » auquel Du Bois fait référence[43] consiste essentiellement en ce que l'identité noire est, tout simplement, exclusivement, en soi un problème : les Noirs ne sont pas des gens avec des problèmes, mais un peuple-qui-est-un-problème. Ils ne sont pas des individus, mais des abstractions, inconnues du monde blanc, sauf en tant qu'ils posent un problème. La séparation du monde par le Voile implique que les interactions entre les deux parties séparées ne se fessent que sous la forme de rôles que l'on joue et de masques que l'on porte. En outre, pour le monde blanc, un Noir est « un Noir », indifférencié des autres Noirs, porteur des mêmes valeurs, des mêmes sentiments, de la même vision du monde que l'ensemble de son groupe qui n'est de toute façon qu'une masse indistincte. C'est la raison pour laquelle Du Bois s'applique à faire des distinctions socioculturelles importantes.

Il est facile de se perdre dans les détails lorsqu'on cherche à saisir et à comprendre la condition réelle d'une grande masse d'êtres

humains. Nous oublions souvent que chaque élément de cette masse est une âme humaine qui palpite. Elle peut être ignorante et frappée par la pauvreté, noire et contrefaite de membres, de manières et de pensées ; et pourtant, elle aime et elle hait, elle peine et elle s'use, elle rit et verse des larmes amères, elle contemple avec un désir ardent, terrible et mal défini, le sombre horizon de sa vie - de la même manière que vous et moi. (swpra, p. 139-140)

Il est fondamental de donner à voir des individus (d'où, également, l'importance de distinguer des figures variées dans les différents essais qui composent l'ouvrage, et pas seulement des groupes statistiques) pour rendre au peuple noir son humanité, c'est-à-dire sa diversité, son hétérogénéité. Les célèbres phrases d'ouverture du roman de Ralph Ellison, *Invisible Man*, travaillent cette réduction du Noir à un objet non perçu, à un objet dont la peau, plus visible, fait qu'on refuse de la voir.

Je suis un homme qu'on ne voit pas. Non, rien de commun avec ces fantômes qui hantaient Edgar Allan Poe ; rien à voir, non plus, avec les ectoplasmes de vos productions hollywoodiennes. Je suis un homme réel, de chair et d'os, de fibres et de liquides - on pourrait même dire que je possède un esprit. Je suis invisible, comprenez bien, simplement parce que les gens refusent de me voir. Comme les têtes sans corps que l'on voit parfois dans les exhibitions foraines, j'ai l'air d'avoir été entouré de miroirs en gros verre déformant. Quand ils s'approchent de moi, les gens ne voient que mon environnement, eux-mêmes, ou des fantasmes de leur imagination -en fait, tout et n'importe quoi, sauf moi[1].

Il faut comparer cette non-appréhension des Noirs en tant qu'individus avec ce que Du Bois dit des Blancs dans un essai paru dans *Darkwater* en 1920 et qui s'intitule *Les Âmes du peuple blanc :*

Là-haut, dans la tour où je suis assis bien au-dessus de la plainte bruyante de la marée humaine, j'ai accès à de nombreuses âmes qui s'agitent, qui tourbillonnent et qui passent - mais il n'y en a aucune parmi elles qui m'intrigue davantage que les âmes du peuple blanc.

D'elles, j'ai une vision particulièrement claire. Je vois en elles et à travers elles. Je les vois depuis des positions inhabituellement avantageuses. Je ne m'avance pas comme un étranger, puisque je suis né ici, pas à l'étranger, puisque je suis de la chair et du sang de leur pensée et de leur langue. [...] Je vois plutôt ces âmes

dans toute leur nudité, de dos et de profil. Je vois le fonctionnement de leurs entrailles. Je connais leurs pensées, et elles savent que je sais. Cette connaissance les embarrasse ou les agace ![44] [45]

Du Bois le prophète, le clairvoyant, connaît les ressorts de l'âme blanche : l'absence de visibilité ne fonctionne que dans un sens. Si les Noirs sont opaques pour les Blancs, ils sont aussi cependant « doués de double vue » *(supra,* p. 11) et savent quelles représentations d'eux-mêmes les Blancs véhiculent. Ils savent ce que le monde blanc attend d'eux ; ils savent d'où le Voile est issu historiquement : de l'esclavage et des lois Jim Crow. Dans *Beloved* (1987), Toni Morrison met en scène le fantôme invisible d'une fillette de deux ans à laquelle sa mère, Sethe, a tranché la gorge pour que le maître de la plantation d'où elle s'est enfuie ne la reprenne jamais, pour que les Blancs ne la salissent jamais : c'est ce fantôme souffrant et furieux qui incarne la condition noire - ceux qui n'ont pas le droit d'être. Or ce déni d'existence conduit précisément au meurtre. Ce processus est décrit dans l'ouvrage fondamental de Richard Wright, *Native Son* (1940), qui met en scène un jeune Noir bon à rien, Bigger Thomas, amené à tuer la fille de l'entrepreneur capitaliste blanc philanthrope et paternaliste qui l'emploie comme chauffeur : Bigger est sur le point d'être surpris dans la chambre de la jeune fille par la mère de celle-ci, aveugle, qui risque de buter sur lui sans le voir ; il est saisi de panique et étouffe la jeune fille. Mais si ce meurtre est l'événement particulier qui le conduit en prison, c'est en réalité tout son passé, sa haine pour les Blancs et son mépris pour les Noirs, qui ont fait de lui ce qu'il est : un être tendu par sa volonté d'exister d'une manière ou d'une autre — et puisque toutes les manières honnêtes d'exister sont un asservissement et une humiliation quotidiens, il ne reste que la violence. Contrairement à Alexandre Crummell, Bigger Thomas ne résiste pas à la tentation de la haine : il se hait lui-même, hait les autres Noirs de ne pas lutter et hait les Blancs qui lui refusent son humanité. Voici la conscience que Bigger Thomas a de lui-même, avant le meurtre, lorsqu'il rencontre pour la première fois la jeune fille, Mary, et son fiancé communiste, Jan, qui essaient de lui offrir leur amitié :

Il avait une conscience aiguë de sa peau noire et naissait en lui la conviction

que c'était Jan et les hommes comme lui qui avaient fait en sorte qu'il soit

conscient de sa peau noire. Est-ce que les Blancs ne méprisaient pas la peau noire ? Alors pourquoi Jan faisait-il tout cela ?

Pourquoi Mary se tenait-elle là, attentive, les yeux brillants ? Qu'est-ce qu'ils espéraient de tout cela ? Peut-être qu'ils ne le méprisaient pas ? Mais ils lui faisaient sentir sa peau noire, juste en restant là à le regarder, l'un en lui tenant la main et l'autre en lui souriant. Il avait l'impression de n'avoir aucune existence physique à cet instant précis ; il était quelque chose qu'il haïssait, l'étiquette de la honte dont il savait qu'elle était collée sur toutes les peaux noires. Il se tenait dans une région ténébreuse, un no man's land, sur le sol qui séparait le monde blanc du monde noir. Il se sentit nu, transparent ; il eut l'impression que cet homme blanc, après avoir contribué à le rabaisser et à le déformer, maintenant le redressait pour s'amuser à le regarder. À cet instant, il ressentit (pour Mary et Jan une haine muette, froide et sans mots[46].

Les Noirs sont invisibles, ils ont la conscience d'être invisibles, de n'être au fond que le voile de noir qui recouvre leur peau, sans droit à l'existence individuelle.

Et pour Du Bois, la solution est dans l'éducation et la culture - qui peut donner à chacun la capacité à comprendre sa condition, à affûter sa double vue, à s'inscrire dans un monde qui a une signification et à maîtriser les possibilités d'agir pour changer le monde sous le Voile, le monde hors du Voile, et la communication entre les deux. Mais l'éducation doit donner le droit et l'accès à une conscience individuelle de soi :

« Apprendre aux penseurs à penser » - une connaissance dont on a bien besoin en ces jours où la logique s'emmêle ; et ceux que le sort a placés au plus haut doivent avoir la formation la plus soignée possible pour penser droit. Si tout ce qui précède est vrai, qu'il est stupide de demander quelle est la meilleure éducation pour un, ou sept, ou soixante millions d'âmes ! Est-ce qu'on doit leur enseigner le commerce ou les arts libéraux ? Ni l'un ni l'autre, et les deux : enseignez aux travailleurs à travailler et aux penseurs à penser ; faites des charpentiers de charpentiers et des philosophes de philosophes, et des fous de fous. Et il ne faut pas s'arrêter là. On ne forme pas des hommes isolés mais un groupe vivant d'hommes - en fait, un groupe à l'intérieur d'un groupe. Le produit final de notre formation ne doit pas être un psychologue ou un maçon, mais un homme, *(supra,* p. 87)

Cette conscience ne peut être acquise d'abord, puis © transmise à tout le groupe, que par des intellectuels capables de

transformer la haine muette en un dialogue - qui transcende les générations, les cultures et les voiles. Or ce dialogue, essentiel à la démocratie[1], doit venir principalement des intellectuels noirs, puisqu'ils sont seuls doués de double vue, seuls capables de trouver les mots susceptibles d'être entendus par les deux mondes. Les « hommes exceptionnels[47] [48] » de la race noire sont aussi les seuls capables de faire face à la fragmentation de leur moi, à leur structure duelle ; de transformer les difficultés engendrées par la multiplicité des identités en une force dialogique. C'est sur eux que les États-Unis doivent s'appuyer pour recouvrer la santé de leur démocratie ; c'est grâce au peuple noir que la nation américaine, trop longtemps divisée, pourra retrouver l'unité et la force qui la feront avancer vers le progrès moral et la justice sociale. L'ambition politique de Du Bois et son nationalisme sont donc indissociables d'un universalisme de la culture qui refuse le racialisme. Mais il ne faut jamais perdre de vue l'aspect paradoxal de cet universalisme, qui pense l'unité du genre humain dans le « royaume de la culture » au-delà des frontières *uniquement* grâce à la découverte et la distinction d'une figure fondatrice, l'intellectuel *noir*.

C'est cette figure dont Du Bois est la personnification qui sera capable de réaliser, de faire advenir, tant au niveau individuel qu'au niveau collectif, « *E pluribus unum* ». Le porteur et le transmetteur de la culture, l'éducateur, est réconcilié, en chaque intellectuel noir, avec l'esclave et l'opprimé. Et en tant qu'ils

représentent le peuple noir, qu'ils font entendre sa voix dans le dialogue démocratique entre les races, ils sont porteurs de la possibilité de la réconciliation dans la prise en compte de chaque autre, de tout autre. Ils sont les seuls à pouvoir transformer « l'Amérique » d'un pays d'exclusion en un pays d'inclusion[49], attentif aux différences qui font la richesse de l'humanité. Parce que le concept de race est culturel et construit dans un processus historique dynamique, parce qu'il ne renvoie pas à une essence biologique figée et statique, le nationalisme noir américain dont Du Bois se fait le porte-parole est politique *parce que* culturel ; la mission, le devoir des représentants du peuple noir comme groupe racial, est de faire entendre dans le « Royaume de la culture » des voix qui ne soient pas blanches, d'éviter l'homogénéité forcée de la culture américaine.

M. B.

Bibliographie

L'ouvrage qui a servi de référence à la présente traduction est :

The Soûls of Black Folk, in *Writings,* New York, The Library of America, 1986.

Toutes les citations d'autres oeuvres de Du Bois sont également référencées dans

cette édition, qui comporte en outre d'excellentes notes sur les textes et une

chronologie biographique très complète.

D'autres éditions présentent un intérêt particulier :

Du Bois, W. E. B., *The Soûls of Black Folk,* édition et introduction de David W. Blight et Robert Gooding-Williams, Boston, Bedford Books, 1998.

—, *The Soûls of Black Folk : Authoritative Text, Contexts*, *Criticism*, Terry Hume Oliver et Henry Louis Gates Jr. (dir.), Cambridge (Mass.), W. W. Norton 8c Company, 1997 et 2003.

Études sur les Noirs américains (histoire, culture, politique)

APPI AH, K. Anthony, *In My Father's House : Africa in the Philosophy of Culture*, New York, Oxford University Press, 1992.

APPIAH, K. Anthony, et GUTMAN, Amy, *Color Conscious, the Political Morality of Race,* Princeton, Princeton University Press, 1996.

APTHEKER, Herbert, *A Documentary History of theNegro People in the United States, vol. I et II [* 1951], New York, Carol Publishing Group, 1990.

—, *American Negro Slave Revolts [* 1943], New York, International Publishers, 1993.

CATTON, Bruce, *La Guerre de Sécession,* trad. M.-A. Revellat, Paris, Payot et Rivages, **2002.**

FINKELMAN, Paul, *Slavery and the Founders : Race and Liberty in the Age of Jefferson,* New York, M. E. Sharpe, Inc., 2001.

FOHLEN, Claude, *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*, Paris, Librairie académique Perrin, 1998.

—, *Les Noirs aux États-Unis*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1999.

FREDRICKSON, George M., *The Black Image in the White Mind : the Debate on Afro-American Character and Destiny, 1817-1914*, Hanover (NH), Wesleyan University Press, 1987.

GARRAIT-BOURRIER, Anne, *L'Esclavage aux États-Unis. Du déracinement à l'identité,* Paris, Ellipses, 2001.

GATES, Henry Louis Jr., *Thirteen Ways ofLooking at a Black Man,* New York, Vintage Books, 1997.

HOLT, Thomas C., *The Problem of Race in the Twenty-First Century*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2002.

HOLT, Thomas C., et BROWN, Eisa B., *Major Problems in African-American History: From Freedom to « Freedom Now », 1865-1990s,* Boston, New York, Houghton Mifflin College Div., 2000.

KASPI, André, *La Guerre de Sécession, les États désunis*, Paris, Gallimard, « Découverte », 1992.

LIVELY, Adam, *Masks : Blackness, Race and Imagination*, Londres, Vintage Books, 1999.

MARIENSTRAS, Élise, *Nous, le peuple : les origines du nationalisme américain,* Paris, Gallimard, 1988.

MARTIN, Jean-Pierre, et ROYOT, Daniel, *Histoire et civilisation des États-Unis, textes et documents commentés du XVIIe siècle à nos jours,* Paris, Nathan, 2003.

MCPHERSON, James Ni., *La Guerre de Sécession,* trad. B. Vierne, Paris, Éditions Robert Laffont, 1991.

MILLER, Randall M., et SMITH, John D. (éd.), *Dictionary of Afro-American Slavery,* Westport, Connecticut, et Londres, Proeger Publishers, 1997.

PITTMAN, John P. (éd.), *African-American Perspectives and Philosophical Traditions,* New York et Londres, Routledge, 1997.

YANCY, George (éd.), *Cornel West: A Critical Reader,* Malden (Mass.), Blackwell Publishers, 2001 (voir en particulier Floyd W. Hayes III, « Cornel West and afro-nihilism : a reconsideration » ; Lucius T. Outlaw Jr., « On Cornel West on W. E. B. Du Bois » ; Peniel E. Joseph, « "It's Dark and Hell Is Hot" : Cornel West, the crisis of African-American intellectuals and the cultural politics of race »).

Analyses et interprétations

ANDREWS, William L. (éd.), *Critical Essays on W. E. B. Du Bois,* Boston, G. K. Hall, 1985.

PATTERSON, Anita Haya, *From Emerson to King. Democracy, Race, and the Politics of Protest,* New York, Oxford University Press, 1997.

POSNOCK, ROSS, *Color and Culture : Black Writers and the Making of the Modem Intellectual,* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1998.

RAMPERSAD, Arnold, *The Art and Imagination of W. E. B. Du Bois,* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1976.

SIEMERLING, Winfried, « W. E. B. Du Bois, Hegel, and the staging of alterity », in *Callaloo,* 24,1,2001, p. 325-333.

SOLLORS, Werner, *Beyond Ethnicity: Consent and Descent in American Culture,* New York, Oxford University Press, 1986.

SOLLORS, Werner, et DIETRICH, Maria (éd.), *The Black Columiad : Defining Moments in African American Culture,* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1994.

WEST, Cornel, « Black strivings in a twilight civilization », in *The Comel West Reader,* New York, Basic Civitas Books, p. 87-118.

Autres ouvrages fondamentaux de la littérature noire américaine

DOUGLASS, Frederick, *Autobiographies. Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave ; My Bondage and My Freedom ; Life and Times*, Henry Louis Gates Jr. (dir.), New York, Library of America, 1996.

ELLISON, Ralph, *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?* [1947], trad. M. et R. Merle, Paris, Bernard Grasset, 1969.

MORRISON, Toni, *Beloved*, trad. H. Chabrier et S. Rué, Paris, Christian Bourgois, 1989. WASHINGTON, Booker T., *Up from Slavery*$_y$ New York, Oxford University Press, 1995. WRIGHT, Richard, *Native Son*, New York, Harpers Collins Publishers, 1998.

Table des matières

7 Préface, par W. E. B. Du Bois

9 I. Sur nos luttes spirituelles **20 IL À** l'aube de la liberté

46 **in.** Sur Mr. Booker T. Washington et quelques autres 63 **IV.** Sur la signification du progrès 77 **V.** Sur les ailes d'Atalante 89 **VI.** Sur la formation des Noirs 109 **VII.** Sur la Ceinture noire 132 **Vin.** Sur la quête de la Toison d'or 157 **IX.** Sur les fils du maître et de l'homme 181 X. Sur la foi de nos pères 197 **XI.** Sur la mort du premier-né 205 xn. Sur Alexandre Crummell 217 **Xin.** Sur le retour de John 237 **XIV.** Les Chants de douleur

251 Postface, par W. E. B. Du Bois

252 Notes du traducteur

271 « *E pluribus unum* », par Magali Bessone

271 *William E. B. Du Bois*

280 *Les Âmes du peuple noir (1903)*

294 *Vidée de race : questions de définition* 317 *Le peuple noir*

335 Bibliographie

1

On peut noter à ce sujet à quel point la caractéristique récurrente des masses noires en esclavage ou à peine sorties de l'esclavage est, sous la plume de Du Bois, leur « semi-inconscience », ou le fait que leurs pensées sont non formulées, non encore réalisées dans un véritable langage commun : voir les chapitres il et iv par exemple.

2

Les Âmes du peuple noir, supra, p. 79 et p. 81.

3

Citation extrêmement célèbre, rappelée par Du Bois lui-même à la fin du chapitre ni, *supra,* p. 62.

4

Dusk of Dawrty in *Writings*$_y$ p. 640.

5

Rappelons que selon *VAtlas de la biologie* de G. Vogel et H. Angermann [1984], trad. fr. Paris, Le Livre de Poche, 1994, on distingue, à côté de conceptions nominalistes de l'espèce, pour lesquelles il n'existe que des individus, les autres catégories n'ayant pas d'existence réelle, une conception morphologique et une conception biologique de l'espèce. La première, individualiste et typologique, définit l'espèce selon des critères exclusivement morphologiques, qui permettent de distinguer nettement une espèce des autres, même possédant des caractères très proches ; l'espèce est alors la plus petite unité systématique qui ne saurait être décomposée. Selon la seconde approche, réaliste et collectiviste, qui s'appuie sur la génétique des populations, l'espèce est un groupe de populations qui se croisent réellement ou virtuellement et se trouve sexuellement isolé d'autres groupes semblables. Le critère déterminant n'est alors plus la faculté d'individus de se croiser, mais l'isolement de la population prise dans son ensemble. Ces catégories sont évidemment modernes et dépendent des découvertes de la génétique moderne (après la découverte de la structure en double hélice de l'ADN par Crick et Watson en 1953) ; néanmoins, on peut remarquer d'une part que le terme de « race » est scientifiquement désormais peu déterminant et peu utilisé, et d'autre part, que la conception de Du Bois semble proche de l'approche dite morphologique.

6

Il faut rappeler que jusqu'aux travaux des historiens dits de l'école progressiste dans les années 1930 (dont le premier et le plus illustre représentant est Charles Beard, auteur de *An Economie Interprétation of the Constitution ofthe United States* [1913], New York, Free Press, 1986), les Pères fondateurs (c'est-à-dire les rédacteurs de la déclaration d'indépendance et de la Constitution des États-Unis, et les premiers présidents des États-Unis) étaient les héros d'une histoire mythique de la naissance des États-Unis. C'est seulement avec Charles Beard que les historiens américains se détachent de la fonction qui leur était jusqu'alors traditionnellement impartie : préserver et adapter les mythes liés à la Révolution américaine (une révolution unie pour l'indépendance nationale ; les articles de la Confédération comme une parenthèse aberrante qui a failli mettre à bas la vertu publique et privée, heureusement restaurée par le groupe de demi-dieux, guidés par la main divine, qui a rédigé une constitution capable d'assurer la liberté pour les siècles à venir) au nom de la recherche de la vérité historique et à partir d'une lecture attentive des sources. Du Bois, étudiant en histoire, ne peut avoir échappé à cette lecture partiale des premières années de la République américaine.

7

Thomas Jefferson, *Notes on the State ofVirginiay* New York, Harper 8c Row, 1964.

8

La littérature, notamment sentimentale, du xvm^{e} siècle, utilise le leitmotiv selon lequel le Noir est plus proche de la nature que le Blanc : du côté positif, cela signifie que le Noir est plus authentique, plus ouvert à laisser parler ses émotions et ses sentiments, qu'il n'est pas atteint par la décadence et la corruption. Mais du côté négatif, cela renvoie à l'idée que le Noir est plus proche du noyau sombre et maléfique inhérent à la nature humaine, qu'il ne sait pas résister à ses pulsions et ses désirs. Voir A. Lively, *Masks : Blackness, Race and Imagination*, chap. 2 « Race and *g* the sentimental imagination ». On peut entendre un écho de ces représentations dans la remarque de Du Bois : « On a souvent dit que le Noir est un animal religieux -un être possédant cette nature émotionnelle profonde qui se tourne d'instinct vers le surnaturel. » *(supra,* p. 189)

9

Ce qui est ici désigné par la « philosophie du sens moral » renvoie à un courant de la philosophie morale qui regroupe des penseurs aussi différents dans le détail que Francis Hutcheson, Lord Shaftesbury, Adam Smith ou David Hume. Ce qui les rapproche, c'est leur conviction que le sens moral, soit le sens du bien et du mal, est quelque chose de spontané, naturel, inné, dont on ne peut connaître que les manifestations : les actions bonnes, qui sont aussi belles, suscitent la bienveillance, la sympathie ou la compassion. Or la moralité d'une action ne peut être connue que par la bienveillance qu'elle engendre chez le spectateur. Sur l'influence des philosophies du sens moral sur Jefferson, voir en particulier G. Wills, *Inventmg America*, *Jefferson s Déclaration oflndependence*, Boston, New York, Houghton Mifflin Company, 2002.

10

Voir ici la remarque ironique de Montesquieu, dans *De l'esprit des lois*$_{y}$ XV, 5, « De Tesclavage des Nègres » : « Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre » (Paris, GF-Flammarion, 1979, t. II, p. 393).

11

Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, trad. M. Biziou, C. Gautier et J.-F. Pradeau, Paris, PUF, « Léviathan », 1999, p. 32.

12

« [...] la sympathie ne naît pas tant de la vue de la passion que de celle de la situation qui l'excite.-- Parfois nous sentons pour autrui une passion qu'il semble entièrement incapable de sentir lui-même ; car, lorsque nous nous mettons à sa place, l'imagination fait naître cette passion dans notre cœur, alors que la réalité ne la fait pas naître dans le sien. » (A. Smith, *ibid.*$_y$ p. 28)

13

On peut voir dans cet usage par Jefferson de l'expression de « voile de noir » une des sources possibles de la métaphore de Du Bois.

14

Cité dans J.-P. Martin et B. Royot, *Histoire et civilisation des États-Unis*..., p. 91.

15

« Black strivings in a twilight civilization », p. 111-112.

16

A. Garrait-Bourrier, *VEsclavage aux États-Unis. Du déracinement à Videntitéy* p. 42.

17

My Bondage and My Freedom, New York, Penguin Books, 2003, p. 30-32.

18

K. A. Appiah et A. Gutman, *Color Conscious, the Potitical Momlity of Race.*

19

Ibid. $_y$ « Négritude et modernité, ou la négritude est un humanisme du xxe siècle », p. 216.

20

© 2. *Ibid.y* « Qu'est-ce que la négritude ? », p. 90.

21

Ibid.y p. 91.

22

L. S. Senghor, « Comme les lamantins vont boire à la source », postface *d'Êthio-**piqueSy*** Paris, Le Seuil, 1990, p. 166.

23

In My Father's House : Africa in the Philosophy of Culture.

24

Voir, sur les tenants de ces différentes approches de l'évolutionnisme, A. Lively, *Masks, Blackness, Race and Imagination.* Il cite en particulier Darwin, qui est pourtant l'un des penseurs les plus humains et les plus éclairés de sa génération, et pour lequel le Noir est manifestement inférieur au Caucasien sur l'échelle hiérarchique humaine ; Darwin place tout de même le Noir du côté des hommes : le Noir est la dernière espèce du genre humain, juste avant le gorille, première espèce du genre des singes anthropomorphes.

25

From Emerson to King : Democracy, Race, and the Politics of Protest, chap. 7, « W. E. B. Du Bois and the critique of liberal nationalism ».

26

Color and Culture..., chapitre 4, « The distinction of Du Bois : aesthetics, pragmatism, politics », p. 111-145.

27

En particulier l'idée récurrente que si l'Europe est une terre riche en créations artistiques de valeur, l'Amérique n'a pas de culture : la culture noire est, elle, une véritable culture. « L'Amérique a donné peu de beauté au monde, en dehors de cette grandeur sévère que Dieu lui-même a imprimée en son sein ; l'esprit humain, dans ce nouveau monde, s'est davantage exprimé par la vigueur et par l'honnêteté que par la beauté. Ainsi, par un effet du destin, ce sont les chants populaires noirs -cette plainte de l'esclave mise en rythme - qui

constituent aujourd'hui non seulement la seule musique américaine, mais surtout la plus belle expression de l'expérience humaine née de ce côté des mers. » (*supra,* p. 238)

28

Voir Williams James, *Writings, 1902-1910*, New York, Library of America, 1987. Rappelons également que Du Bois fut collègue de John Dewey dans la League of Independent Political Action, un mouvement socialiste né en 1929, et que comme lui, ü cherchait à allier démocratie, liberté d'expression et possibilités toujours ouvertes tant dans l'attitude de recherche que dans le mode de vie.

29

Dusk ofDawn, in *Writings*, p. 648 (ainsi que la citation suivante).

30

Sur ce point précis, Du Bois reproduit l'ambiguïté du nationalisme américain, qui, s'il a cherché à affirmer la spécificité de la nation des États-Unis en termes de territoire et de souveraineté, a aussi toujours pensé l'Amérique comme la terre d'asile des pauvres et des opprimés sur toute la surface de la terre : le messianisme est partie prenant du nationalisme américain à ses débuts, et également de Du Bois, puisqu'il refuse de limiter l'extension du concept de « race noire »> ou de ® « peuple noir » tout en cherchant à penser le « Noir américain ». Sur le nationa

lisme américain en général et la construction de l'identité nationale américaine, voir É. Marienstras, *Nous*, *le peuple : les origines du nationalisme américain.*

31

Nations et nationalisme [1983], trad. B. Pineau, Paris, Payot, 1989, p. 86.

32

Thought and Change, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1964, p. 169.

33

L'Imaginaire national : réflexions sur Vorigine et l'essor du nationalisme

[1983], trad. P.-E. Dauzat, Paris, La Découverte, 2002.

34

William Ferrisen 1913, cité dans W. E. B. Du Bois, *The Soûls of Black Folk,* éd. et introd. de D. W. Blight et R. Gooding-Williams, p. 21.

35

Traduction de la Bible Osty. Comparer ces quelques lignes avec : « L'enfant de l'émancipation s'est transformé en route en un jeune homme - il a commencé à prendre conscience de lui-même, à comprendre et à respecter qui il était. Dans les ténèbres de la forêt où il luttait, sa propre âme s'est levée devant lui et il s'est vu -indistinctement, comme à travers un voile ; et pourtant ce qu'il a vu en lui fut une révélation - encore obscure - de sa force, de sa mission. » *(supra,* p. 15)

36

Exode 26, 33 et Exode 34, 33-35, traduction de la Bible Osty. Si c'est l'Ancien Testament qui sert de référence, c'est aussi que Du Bois identifie le peuple noir au peuple élu, le peuple juif, dont l'exode, les souffrances et pour finir la construction nationale servent de modèle de construction identitaire au peuple noir.

37

W. Sollors, *Beyotid Ethnicity : Consent and Descent in American Culture*, **p. 49.**

38

En particulier Alexandre Crummell, que la mort délivre du Voile, et devant qui le Christ lui-même s'agenouille : « Je me demande où il est aujourd'hui. Je me demande si dans ce monde indistinct de l'au-delà, lorsqu'il y est entré dans tout son éclat, de quelque trône blême un roi s'est levé - un Juif au teint sombre, transpercé, qui connaît l'agonie des damnés de la terre - pour lui dire, quand il a déposé à ses pieds les talents de son cœur blessé : « Beau travail ! » - tandis qu'alentour les étoiles du matin se mettaient à chanter. » *(supra*$_y$ **p. 216)

39

J'emprunte le jeu de mots à Stanley Cavell (voir en particulier *The Senses of Waldeny* Chicago et Londres, Chicago University Press, 1992).

40

Par exemple, *supra*$_y$ p. 54 : « Nous sommes à une époque de développement économique inouï, et le programme de Mr. Washington a naturellement pris un tour économique ; il est devenu un véritable évangile du travail et de l'argent, à un point tel que cela semble éclipser presque entièrement les buts les plus nobles de la vie » ; ou p. 84 : « le fardeau de leurs conversations et de leurs rêves est fait de la détermination à réaliser pour les hommes, qu'ils soient blancs ou noirs, toutes les possibilités qu'offre la vie, à chercher le meilleur et le plus haut, à répandre de leurs propres mains l'évangile du sacrifice » ; ou encore p. 105 : « Plus le tiers noir du pays acquerra de l'argent et de l'habileté, plus il ressassera son passé sanglant et son présent servile et malhonnête, jusqu'à ce qu'il fasse sien l'évangile de la révolte et de la vengeance et jette son énergie toute neuve en travers du courant du progrès. »

41

En particulier, *supra*, p. 85 : « Le Sud d'aujourd'hui a douloureusement besoin d'une telle institution. Il dispose de la religion, une religion sincère et dévote - une religion qui, des deux côtés du Voile, omet souvent le sixième, le septième et le huitième commandements, mais en rajoute une douzaine d'autres. »

42

Plusieurs sources ont été proposées quant à l'origine de cette métaphore, mais les commentateurs s'accordent pour souligner l'influence de William James, qui dans son ouvrage *The Principles of Psychology [* 1890] (Cambridge [Mass.], Harvard University Press, 1983) fait usage du concept de la double conscience, sinon de la ® terminologie elle-même ; et celle de Ralph Waldo Emerson, qui emploie le terme « double conscience » dans l'essai de 1843 intitulé « Le transcendantaliste » *(Emerson : Essays and Lectures*, éd. J. Porte, New York, Library of America, 1983).

43

Voir en particulier *supra*, p. 10 : « À la vraie question : "quel effet

ça fait d'être un problème ?”, il est rare que je réponde un seul mot. Et pourtant, être un problème est une expérience bizarre - bizarre même pour quelqu’un qui n'a jamais été rien d'autre, sauf peut-être quand il était en bas âge, ou quand il se trouvait en Europe. »

44

Ralph Ellison, *Homme invisible, pour qui chantes-tu* ?, p. 37.

45

W. E. B. Du Bois, *The Soûls ofWhite Folk*, in *Writings*, p. 923.

46

Richard Wright, *Native Son*, p. 67.

47

Selon Cornel West, Du Bois fait preuve d’un optimisme démocratique très américain : la communication et le débat public sont nécessaires et suffisants à la démocratie, et c’est pour eux qu’il faut lutter (jusqu’à ce qu’il succombe au désespoir après quatre-vingt-quinze ans de lutte et émigre au Ghana). Mais C. West reproche également à Du Bois son élitisme intellectuel et sa façon trop sérieuse d’approcher la vie, dont il faut, selon lui, cultiver le sens du « caractère tragi-comique et absurde » (voir « Black strivings in a twilight civilization »).

48

La première et la dernière phrases de l’article « The Talented Tenth » sont : « La race noire, comme toutes les races, sera sauvée par ses hommes exceptionnels. » (*WritingSy* p. 842-861)

49

Selon la terminologie de Martha Minow, *MakingAll the Différence : Inclusion, Exclusion and American Law*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1990.